UNE TÉTRADE OU DRAME, HYMNE, ROMAN ET POÈME TRADUITS POUR LA PREMIÈRE...



UNE TÉTRADE

OU

DRAME, HYMNE, ROMAN ET POÈME.

MEAUX. — IMPRIMERIE A. CARRO.

UNE TÉTRADE

OU

DRAME, HYMNE, ROMAN ET POÈME

TRADUITS POUR LA PREMIÈRE FOIS

DU SANSCRIT EN FRANÇAIS

PAR

Hippolyte FAUCHE

II

1° LE DAÇA-KOUMÂRA-TCHARITRA, roman par Dandi;
2° NOTICE SUR L'IDENTITÉ PROBABLE DE KÂLÎDÂSA ET DE MÂTRIGOUPTA.

PARIS
LIBRAIRIE DE A. DURAND
RUE DES GRÈS-SORBONNE, 7
ET LIBRAIRIE DE BENJAMIN DUPRAT
RUE FONTANES (ancienne rue du Cloître-Saint-Benoît), 7

1862

ÉTUDE PRÉLIMINAIRE.



Nous avons mis à fin cette traduction sans trouver le moindre appui d'aucun aide.

Nous étions venus à Paris, l'impression en étant faite à moitié, dans l'espérance que nous pourrions sans doute exhumer de la Bibliothèque impériale un commentaire, vierge encore peut-être de toute lecture. Malheureusement, le *Daça-koumâra-tcharitra* manque tout à fait dans le nombre des manuscrits, qui enrichissent le grand dépôt national. Mais, si nous n'avons pu trouver là ce que nous venions chercher, du moins y avons-nous appris que M. Brockhaus en avait publié une traduction

allemande, il y a deux ou trois ans. Toutefois ce renseignement, très-utile pour d'autres moins ignorants, ne devait nous procurer aucun avantage, car je n'ai pas le bonheur de savoir quelque peu d'allemand.

Il existe parmi les hommes voués à la culture du sanscrit un principe universellement accordé : c'est qu'on peut trouver dans une phrase ou dans un de ses membres plusieurs sens tout différents, et néanmoins tous également admissibles, tous parfaitement soutenables, à condition que la défense ne sortira pas des règles fondamentales. Il n'y a pas un orientaliste, ayant manié un peu de sanscrit, qui ne répète ici avec le poète latin :

Scimus, et hanc veniam petimusque damusque vicissim!

La chose n'a rien, qui doive étonner, si l'on observe qu'on rencontre souvent des mots d'une taille à couvrir une ligne ou deux, et même plus (1), entièrement; que tous les noms, adjectifs ou subs-

(1) Nous avons même trouvé dans le *Daça-koumâra-tcharitra*, page 146 de l'édition Wilson, un grand composé de neuf lignes, formant un seul mot, qui n'a pas moins de deux cent trente-six syllabes.

tantifs, entrés dans cet immense composé, n'y ont été reçus que sous la forme radicale ou non déclinée, et que, par conséquent, les rapports, exprimés ailleurs au moyen des terminaisons, y sont tous supprimés et restent là tous complètement sous-entendus.

Aussi, n'est-il pas rare de voir dans un passage, commenté par deux scholiastes, celui-ci proposer un sens, qui n'est pas du tout le sens donné par celui-là ; et souvent le traducteur, n'acceptant, ni le premier, ni le second, en distingue à son tour un troisième, quelquefois préférable à ces deux, quand il sait pénétrer au fond avec le regard du poète ce que les autres n'avaient observé qu'à la surface avec les yeux parfois quelque peu myopes du grammairien.

Donc, puisqu'il existe de ce roman ou de ce conte, nommé le *Dâça-koumâra-tcharitra,* une version allemande, dont l'auteur de la version française n'a pu s'éclairer, faute de savoir la docte langue des Schiller et des Goëthe, la conséquence à tirer de nos prémisses, c'est que dans un passage obscur, vague, extrêmement élastique, il peut arriver que les deux explications divergent l'une de l'autre, sans qu'on doive en rien conclure du français contre l'al-

lemand, ni de celui-ci contre nous, si nos sens partiels s'adaptent avec la même justesse au sens général du contexte, et si nous restons liés aussi rigoureusement de l'une et de l'autre part aux lois du *sandhi*, aux règles de la grammaire, aux exigences de la syntaxe, au bon usage de la coordination relative des mots, enseigné par une studieuse expérience.

Avant d'aborder le sujet, dans lequel on va pénétrer sans plus tarder, nous tenions, comme il est naturel, à prémunir avec cette petite réflexion l'esprit de quelques lecteurs contre les inconvénients fâcheux d'un jugement quelquefois précipité.

Cela dit, nous commençons.

Une personne, qui nous avait demandé à lire pendant l'impression les sept ou huit premières feuilles de ce roman, nous avouait, sa lecture finie, qu'elle n'en avait pas bien conçu le plan.

Par une raison toute simple, répondîmes-nous; c'est qu'il n'y en a pas dans les ouvrages de cette espèce. Vous n'en trouverez pas davantage dans ses pareils : le *Décaméron*, les *Cent nouvelles nouvelles*, les *Mille et une nuits*. Ici et là, chaque conte veut être lu, senti, jugé indépendamment des autres. Il n'agit pas sur l'histoire, qui le suit; il n'est pas

influencé par celle, qui le précède. Il est une partie numérique dans un tout ; il n'est pas un rouage dans une machine. Il tient seulement à ses co-associés par juxtà-position, mais non par la mutualité concentrique d'une action générale. C'est une perle dans un collier ; chacune porte en elle-même sa richesse ; mais le fil, qui les rassemble, n'a souvent aucune valeur.

Ainsi un sultan, de qui les femmes sont infidèles, jure qu'il ne sera plus trompé désormais ; et, moyen sûr de ne pas l'être, il fait couper la tête à chaque odalisque, honorée du mouchoir, au sortir de sa couche. Une d'elles intéresse avec des contes le terrible époux. Le jour est venu et son récit n'est pas terminé encore ; mais le roi, qui en désire la suite, remet la mort de sa femme au lendemain. Nouvelle nuit, le conte s'achève, et Shérazade en commence un autre, que le matin ne voit pas encore finir ; et, de conte en conte, ayant commencé la nuit et n'étant pas terminé au jour, les semaines, les mois, les années s'entassent l'une sur l'autre, et la confiance revient au monarque. Il pardonne ; mais nous lui savons gré d'avoir conservé si long-temps une colère, à laquelle on doit ce joli recueil des *Mille et une nuits*.

Ainsi encore, une effroyable peste règne à Florence. Dix personnes, jeunes hommes et charmantes dames abandonnent la ville en deuil, se réfugient à la campagne; et là, pour détourner son imagination des scènes lugubres, dont le tableau attriste la malheureuse capitale de la Toscane, on se distrait, on s'amuse, on passe le temps à se conter des histoires. Dix jours s'écoulent de cette manière, le fléau cesse; on rentre dans la cité; mais on a laissé dans les gazons et sous les ombrages, qui l'ont inspiré, ce charmant ouvrage, au front duquel Boccace a mis ce titre : le *Décaméron*.

De même, en troisième lieu, des baigneurs quittent les eaux de Caulderets, une fois passée la saison des bains, et reprennent chacun la route de ses foyers; mais un torrent, dont un orage emporta les ponts, vient leur couper le chemin. Il faut attendre que ses eaux diminuées l'aient rendu guéable; et, pour abréger l'attente, on s'amuse à raconter des historiettes, Le temps consomme dix jours, chaque jour consomme lui-même dix nouvelles; et le produit des uns, multipliés par les autres, donne les *Cent nouvelles nouvelles* de la reine de Navarre.

De même ici, neuf princes adolescents furent élevés depuis l'enfance avec l'héritier présomptif de la

couronne. Celui-ci, pour aider un brahmane, qui sollicite un service de son courage, se dérobe pendant la nuit à ses compagnons endormis. Les Koumâras, au réveil, ne voyant plus sa jeune altesse avec eux, se partagent et s'en vont individuellement à sa recherche. Bientôt ils se retrouvent, et, réunis autour de leur auguste maître, ils se racontent chacun les aventures, qui lui sont arrivées dans l'absence. Tels sont d'une manière tout à fait analogue, comme on le voit, aux précédents ouvrages, sans plus ni moins de plan, ces huit ou neuf récits, dont le bouquet, éminemment oriental, compose la substance romanesque de cette œuvre, nommée l'*Histoire de dix jeunes princes*.

Wilson pense et nous dit que ce petit roman commence et finit brusquement. C'est une manière de parler, qui n'est pas, suivant nous, rigoureusement exacte. Elle paraît venir d'une erreur et peut y conduire un lecteur, dominé par l'autorité de son grand nom.

Il eût sans doute été plus juste d'observer que ce manuscrit, en traversant les âges dans un climat destructeur, eut le bonheur d'arriver jusqu'à nos temps, mais tronqué malheureusement de ses premiers chapitres et mutilé probablement aussi

de son chapitre dernier ou de sa conclusion.

En effet, nulle part un homme, qui possède un peu de sens, et Dandi, certes! n'en était pas dépourvu, n'aurait commencé un livre sans décrire quelque peu son héros, ni esquisser en quelques coups de crayon le portrait de ces personnages, qu'il introduit avec lui sur la scène, ni mentionner en quelles circonstances celui-ci et ceux-là se trouvent, ni donner enfin ces notions les plus élémentaires, essentielles à la connaissance du sujet.

Dandi a dû le faire; et, puisque cette partie manque à son ouvrage, c'est que son manuscrit est parvenu en lambeaux dans nos mains, ses premières et même ses dernières pages déchirées. Le titre d'ailleurs suffit pour avertir de cette lacune. *Daça-koumâra-tcharitra* signifie l'*Histoire de dix jeunes princes*. Or, dans l'état, où se trouve aujourd'hui ce roman, à part la *Poûrvapîtikâ* ou l'introduction, il renferme seulement huit histoires : donc, les deux autres sont perdues; et la faute en est imputable, non à l'irréflexion ou à la négligence de l'auteur, mais à la jalousie du temps, *qui détruit tout*.

L'ouvrier, qui s'était chargé de recoudre une pièce à cette robe déchirée, exécuta son ouvrage avec peu de soin, sans apporter à son travail une

suffisante attention, sans regarder, pour ainsi dire, ce qu'il avait à réparer afin de mieux agencer les raccords. Aussi, les disparates, qui résultent de cette négligence, sont-elles choquantes au plus haut point.

En effet, dans l'introduction, c'est un coup de dent; ailleurs, c'est un coup de griffe, que la femme a reçu du tigre. D'un côté, c'est la nourrice, qui abandonne sans compagnon la hutte du pâtre et court à l'aventure chercher les traces de sa fille :

« Un pasteur compâtissant, nous dit-elle, m'accueillit dans sa chaumière, où ma blessure fut guérie. » Revenue à la santé, *continua l'anachorète,* impatiente de se revoir en la présence du maître de la terre : « Je suis dans une pénible angoisse de vivre sans mes compagnons et d'ignorer ce qu'est devenue ma fille, disait-elle à son hôte... Eh bien ! je m'en irai seule rejoindre le maître ! » Et, ce disant, elle était sortie *de sa chaumière* (1). »

De l'autre, c'est dans la hutte même du pâtre, que se fait la réunion de la mère et de la fille, qui s'en vont de compagnie annoncer le double malheur à la reine Priyamvadâ :

« Plongée dans le sommeil de l'évanouissement, un gardien

(1) Page 16.

de troupeau m'emporta dans sa hutte, où il m'établit et pansa lui-même par compassion ma blessure. Je revins à la santé; j'eus alors envie de retourner chez mon maître; et, comme je m'inquiétais, n'ayant personne, qui pût m'accompagner, ma fille arriva dans ces lieux, escortée d'un jeune homme... Nous allâmes, accompagnées de lui, nous présenter devant notre maître, et nous incendiâmes l'oreille de la reine Priyamvadâ avec ce récit des histoires de ses deux fils (1). »

Là encore, le roi du Vidéha est rentré dans sa ville, ayant perdu ses deux enfants au milieu des bois, en revenant du Magadha :

« L'ennemi victorieux le fit remettre en liberté, dit l'Introduction ; il revint donc en sa ville, ramenant son escorte diminuée, ayant laissé le reste mort (2). »

Ici, il n'a pu même rentrer dans sa capitale, et la perte de ses enfants est arrivée, tandis qu'il opérait sa jonction avec le roi de Souhna :

« Revenu à ses frontières, il sut par le fils de sa sœur, lisons-nous, que Vikatavarmma et ses autres neveux, fils de Sanhâravarmma, son frère aîné, avaient envahi son royaume ; et, désirant opérer sa jonction avec le corps d'armée, que lui envoyait le roi de Souhna, il se plongea dans la route des bois, où tous ses bagages furent enlevés par les sauvages de ces forêts (3). »

(1) Page 136.
(2) Page 15.
(3) Page 135.

Le raccordeur vient nous raconter qu'un hermite s'en était allé de lui-même chercher l'enfant, qu'il avait porté, aussitôt retrouvé, au magnanime Râdjahansa :

« Je me transportai, dit l'anachorète, vers un temple fameux de la terrible Dourgâ. Là, était couché un jeune enfant, que des Kirâtas allaient immoler à la Déesse..... Un brahme de rang supérieur me dit : « Ne serait-ce pas cet enfant? Eh bien! prends-le. » A ces mots, il me le donna sous l'impulsion favorable du sort..... L'ayant ranimé avec l'aide d'une eau fraîche, je n'ai point hésité à l'apporter dans le sein de ta majesté (1).

Dandi évidemment ne présentait pas les choses de cette manière. Dans son œuvre intacte, la nourrice avait dû prier l'anachorète de chercher lui-même d'abord et d'élever ensuite dans son hermitage l'infortuné nourrisson; car celui-ci, devenu grand, dit au chapitre III :

« Puisqu'il en est ainsi, mère, console-toi! N'y a-t-il pas un hermite, que tu as prié d'élever ton fils? Il a grandi entre ses mains. L'histoire en est fort longue; mais qu'en as-tu besoin? Cet enfant, c'est moi (2)! »

Chez l'un, Pramati est dit le fils du ministre Soumantra :

(1) Pages 16 et 17.
(2) Page 137.

« Dans ce temps même naquirent aux ministres fameux, Soumati, Soumantra et Soumitra, des fils, éclatants comme la lune, qui vient de se lever à l'horizon : ces augustes enfants, de qui la renommée devait répéter les grands noms en tous lieux, furent appelés Mitragoupta, Pramati et Mantragoupta (1). »

Chez l'autre, la nymphe Târâvalî, entre laquelle et ce ministre il n'existe aucun lien apparent, nul contact pressenti, aucun rapport indiqué, se déclare expressément la mère de ce même Pramati :

« Je retournai, lui dit-elle, sur mes pas et je reconnus qui tu étais à mon premier regard. « Comment ! fis-je ; c'est l'enfant même, qui est né de mon sein ! C'est l'ami et, pour ainsi dire, le souffle de mon fils Arthapâla ! C'est lui, qu'on appelle Pramati ! Criminelle, faute de savoir, je me suis rendue coupable envers lui d'une telle indifférence (2) ! »

Dans celui-là, Târâvalî présente à Vasoumatî le jeune Arthapâla comme un enfant né de ses amours avec le beau Kâmapâla, et la reine porte aussitôt le tendre nourrisson à Râdjahansa, qui habite présentement sous le royal toit de son palais :

« Un jour, Vasoumatî, portant un enfant sur le sein, se présenta devant son époux : « D'où vient cet enfant? » lui

(1) Pages 13 et 14.
(2) Page 188.

demanda-t-il. — « Sire, la nuit passée, répondit-elle, une femme du ciel, ayant posé devant moi un jeune enfant, m'a dit avec politesse, après qu'elle m'eut réveillée, car le sommeil tenait scellés mes yeux : « Reine, je suis une femme d'Yaksha, l'amante de Kâmapâla, fils de ton ministre Dharmapâla ; j'ai nom Târâvalî et mon père est Mânibhadra. Je suis venue, avec le consentement du roi des Yakshas, t'apporter cet enfant, mon fils, pour servir le tien, ce trésor de la renommée sans tache, Râdjavâhana, le souverain futur de la terre, ceinte par le bracelet des mers. Élève donc ce nourrisson, qui ressemble à l'Amour (1). »

Mais, dans celui-ci, Râdjahansa est absent : une pénitence le retient dans les bois éloigné de son palais. Târâvalî n'est point ici la mère de l'enfant; il est né de Kântimatî dans la vie présente, quoiqu'il ait été fils de Târâvalî dans une vie antérieure, à une époque éloignée probablement de plusieurs siècles, où Kâmapâla était le roi Çoûdraka et Târâvalî, alors son épouse, la reine Aryadâsî :

« Je fus indubitablement, dit-elle, Aryadâsî, quand tu étais Çoûdraka ; et cet enfant fut dans ce même temps le fils, que j'ai alors conçu de toi. Il fut élevé jadis par Vinayavatî, le temple même de la tendresse maternelle, et il vient de renaître en ces jours d'elle-même, revivante dans la personne de Kântimatî. Suivant l'ordre, que m'en a donné Kouvéra, j'ai remis à la reine Vasoumatî, de qui l'époux Râdjahansa fait pénitence au milieu des bois, cet enfant, que le Destin a présenté devant

(1) Page 21.

mes yeux, et qui est échappé déjà plusieurs fois à la bouche du trépas (1). »

L'architecte, répété-je en finissant, qui avait entrepris de réparer le monument dégradé, ne fût pas tombé dans ces regrettables incohérences et ces contradictions aheurtées, s'il eût voulu seulement considérer un instant ce qui était resté debout parmi ces ruines, afin de mieux appuyer les constructions nouvelles sur les anciennes, en évitant ces détestables porte-à-faux.

Les idées sérieuses ne sont pas en grand nombre dans ce livre, dont la visée est simplement récréative. Signalons néanmoins, avant de nous enfoncer davantage au milieu de ces préliminaires, deux pensées, qui méritent d'être glanées en passant. Que n'a-t-on pas dit sur l'inconstance de la bonne fortune? Pour mieux la caractériser, n'est-on pas allé chercher des comparaisons dans toutes les choses instables de la nature? Cette réflexion n'est donc pas neuve pour le fond, mais elle a encore ici dans sa forme quelque chose d'assez original par une certaine nuance de teinte locale dans une expression toute indigène :

(1) Page 166.

« La prospérité luit, pareille à une bulle d'eau, et ressemble à cette liane de l'éclair, qu'un seul instant voit naître et mourir (1). »

Celle-ci ne résume-t-elle pas tout ce qui fut jamais dit à la glorification des lettres?

« Un livre est un œil céleste pour voir dans les régions lointaines et les plus cachées du passé, du présent et de l'avenir (2) ! »

Mais c'est à nous, qui voyons aujourd'hui avec cet œil surnaturel tant de choses, que la hauteur des cieux cachait à la vision des hommes, que les profondeurs de la terre voilaient aux yeux des mortels, que la distance des régions effaçait aux regards humains, que les sombres éloignements des siècles passés dérobaient à leur vue; c'est à nous, hommes de la science accrue, plus qu'à ces hommes de la science à s'accroître; c'est à nous de sentir dans son immesurable extension la grandeur faite pour grandir à jamais de cette vaste pensée :

« Un livre est un œil céleste pour voir dans les régions lointaines et les plus cachées du passé, du présent et de l'avenir ! »

(1) Page 12.
(2) Page 255.

Les six manières, assez peu variées même, dont les enfants perdus sont apportés coup sur coup au roi du Magadha, qui les fait élever tous avec son propre fils, sont trop serrées l'une contre l'autre. Elles ne se déroulent pas sur un fond assez large ; l'air et la lumière ne circulent pas avec assez de liberté entre ces différentes cases, pour ainsi dire, mitoyennes.

Le premier épisode est peu distingué sous le rapport de l'invention : c'est une étoffe de tissu assez vulgaire et dont le fond était peut-être même usé déjà au temps, où écrivait le personnage, appelé Dandi, soit que ce fût là son vrai nom, soit que ce fût simplement sa qualité (1).

Somadatta vient de trouver un magnifique rubis ; il donne ce joyau à certain brahme indigent. Arrêté comme voleur, celui-ci mène ses gardes vers l'étranger, de qui la générosité naguère l'a gratifié de ce présent. Jeté dans une prison, le jeune homme rompt sa chaîne, brise les fers de ses compagnons d'infortune, gagne avec eux le camp de leur maître, signale sa valeur dans une grande bataille ; et le

(1) *Dandî*, au nominatif, un *portier*, un *religieux mendiant*, un *saint jaina*.

roi lui donne en récompense la main de sa fille.

N'aurait-on pas deviné, si on ne l'eût pas dit, que la *Poûrvapîtikâ* et le *Daça-koumâra-tcharitra* n'étaient pas les ouvrages du même auteur? Ces deux esprits ne paraissent pas être de même nature; ils ne sont pas doués de qualités égales; et Dandi se montre, dès le chapitre suivant, un homme d'imagination plus féconde, plus inventive, plus capable d'imaginer le romanesque et d'en faire jaillir aux yeux l'intérêt avec la curiosité.

Cependant, on remarque dans le second épisode quelque chose d'une veine plus originale : il est raconté même d'une manière, qui n'est pas dépourvue, tant s'en faut! de grâce et de légèreté. Mais ce mortel saut, impunément affronté, de la cîme d'une montagne à pic et cette rencontre étonnante dans un même lieu, au même jour, à la même heure, du père, de la mère et du fils, après seize années d'une séparation fatale, sont d'une invraisemblance, qui ne trouve guère à se loger autre part que dans le merveilleux d'une fable orientale.

Ce n'est pas encore au chapitre suivant que les manuscrits ont coutume de poser la borne, où commence le conte original; mais, dans notre sentiment, c'est à cet endroit même, qu'ils auraient dû

la mettre; ou plutôt c'est là que doit commencer la partie de l'œuvre échappée à la dent rongeuse du temps. Le *Mariage de la Belle-d'Avanti* et l'*Histoire de Râdjavâhana* sortent naturellement du même rameau, et ne tiennent pas chacun à la tige d'un arbre différent. Il n'existe rien entre eux, qui décèle une suture; il n'y a rien là, qui trahisse la jonction d'un membre refait et mis à la place d'un membre cassé. Ces deux chapitres semblent former à eux seuls tout le corps d'une statuette, qui fut coulée dans le moule, — c'est probable, — d'un seul et même jet. Il n'y a rien enfin, qui laisse entrevoir ici deux mains différentes dans la touche de l'un et de l'autre.

Cette formule, par laquelle tout pieux auteur ne manque jamais d'inaugurer son travail :

ADORATION AU DIVIN GANÉÇA!

n'est ici d'aucune valeur comme témoignage. Ne semble-t-il pas qu'elle fut écrite d'une main étrangère devant le second de ces chapitres? Dandi, en effet, ne dut-il pas graver la sienne au front de son œuvre intacte, et non, — c'est une chose de toute évidence, — à la tête de cette partie, qui devait après lui survivre aux déchirures du temps et aux mutilations d'un âge postérieur?

Somadatta nous a fait le récit de son histoire ; Poushpaudbhava également vient d'exposer la sienne : c'est donc maintenant à son altesse Râdjavâhana de raconter ses aventures. Ici, l'historien quitte respectueusement le style direct ; il parle, usant de la troisième personne ; il ne fait point asseoir le héros, comme ses jeunes compagnons, sur le siége du narrateur ; il s'y asseoit lui-même à sa place et se fait son humble interprète.

Ce n'est pas seulement par le rang, c'est encore par les vertus, que doit s'élever au-dessus de ses nobles condisciples un prince, à qui les Destins ont promis l'empire universel : aussi rien ne ternit en sa personne ce limpide miroir de la royauté. Mensonge, tricherie, amour libertin, ivrognerie, vol, trahison, assassinat : on ne sent rien en lui de ce qui blesse dans la plupart de ses évaporés compagnons. Il s'exhale même de ses amours avec la Belle-d'Avanti un souffle chaste, légitime, conjugal. Il a conservé, comme une lueur dans les tenèbres le souvenir d'un épisode marquant de son existence précédente : il reconnaît, grâce à lui, dans celle, qu'il aime au temps actuel, Indoumoukhî, son épouse dans cette première vie. Un mariage outretombe a donc, pour ainsi dire, sanctionné leurs

amours dans la vie présente; et même, quand le prince du Magadha est surpris dans la couche de sa royale amante, un brahme est déjà venu en consacrer les voluptés par les bénédictions religieuses.

L'heure solennelle de ce fatal souvenir a sonné : Dandi l'annonce avec netteté, et sa transition est facile autant qu'elle est gracieuse.

« Je vais lui tenir un langage, révélateur d'une certaine chose arrivée au temps passé, et j'obtiendrai ainsi le bonheur de la reconnaître. » A l'instant même, s'approcha d'eux un ravissant flamingo, attiré par l'envie de folâtrer. Comme il vit que Bâlatchandrikâ s'appliquait à prendre le volatile, car la fille du roi, qui brûlait d'avoir cet oiseau, lui en avait donné l'ordre : « Voici bien, se dit Râdjavâhana, le moment convenable de parler ; » et le prince, habile dans les entretiens, adressa en badinant ce langage à la Belle-d'Avanti (1). »

Naturellement la métempsychose, une si poétique conception ! se prêtait admirablement d'elle-même aux fantastiques hallucinations du monde idéal. Ce souvenir tout à coup réveillé est plein de candeur, de naïveté, d'une essence toute patriarchale : c'est comme un de ces chants inspirés aux épopées des temps primitifs ; c'est une narration descendue en quelque sorte d'un ciel biblique, tout scintillant d'un adamique amour :

(1) Pages 59 et 60.

« Amie, jadis un roi, nommé Çâmba, accompagné de la reine de son cœur, alla dans un but de promenade vers un lac, véritable mine de lotus. Il prit là un flamingo, l'âme plongée dans le sommeil, au milieu d'un épais massif de lotus rouges ; et, lui ayant attaché les pieds avec un lien formé des filaments du nymphée, il regarda amoureusement le visage de son épouse avec un sourire indolent, qui fit s'épanouir à peine en son disque l'une de ses joues. »

Qui peut lire dans le texte ces expressions comme détendues n'y sentira-t-il pas une mollesse de gynœcée, une langueur de couche nuptiale, un énervement de tropique dans une heure assoupissante ?

« Indoumoukhî, lui dit-il, ce flamingo, que j'ai lié, demeure là paisible comme un anachorète ; il faut lui rendre sa liberté ! »

Avec quelle délicatesse ne prend-il pas sur lui seul toute la faute, sans rien dire qui donne à soupçonner que sa tendresse complaisante y fut menée par une de ces puériles fantaisies, auxquelles un de ces époux, qu'Horace appelle *uxorii*, ne sait jamais résister ?

« L'oiseau répondit lui-même à Çâmba : « Monarque de la terre, puisque tu m'as traité avec ce mépris, sans aucune raison, par le seul orgueil, que t'inspire la couronne, moi, un brahmane, qui me suis tenu paisible, goûtant même une joie

suprême, dans cette chaîne de lotus, parce que je suis voué au culte de l'obéissance, éprouve aussi, toi! en châtiment de cette faute, le chagrin d'être séparé de ton épouse! » Çâmba, le visage tout affligé, ne pouvant supporter la pensée de quitter celle, qui était la maîtresse de sa vie, se prosterna devant lui, comme un bâton, sur la terre et lui dit humblement : « Bienheureux, pardonne ce que j'ai fait par ignorance! » L'âme entraînée vers la compassion, l'ascète répondit : « Roi, que mon imprécation ne porte pas son fruit dans la vie actuelle pour ta majesté! Mais, comme ma parole ne doit pas être vaine, après que, dans une existence à venir, tu auras joui avec passion de la volupté dans les bras de cette femme aux yeux de lotus, passée dans un autre corps, reste deux mois tes pieds garrottés d'une chaîne en punition de ces deux heures, où tu as tenu les miens attachés, et subis le chagrin d'être séparé de ton épouse : ensuite, savoure de longues années avec ta bien-aimée le plaisir de porter la couronne. » Cela dit, l'anachorète d'accorder aux deux époux le don de se rappeler dans une vie postérieure le souvenir de la vie précédente. Ainsi, garde-toi bien de lier ce flamingo (1)! »

Quelle charmante peinture que ce tableau de Râdjavâhana, qui, dans le personnage de Çâmba, raconte cette anecdote inouie de sa vie antérieure! Quel artiste éminent serait capable d'en reproduire une fidèle copie? Saurait-il assez bien donner aux yeux, à l'attitude, aux gestes, à la voix même, s'il était acteur ou poète, à toute la personne enfin du héros, ce je ne sais quoi de candide, d'innocent, de

(1) Page 61.

conjugal, en quelque sorte, dans cet amour d'un cœur adolescent et d'un âge à peine éclos à la puberté?

Maintenant le récit emprunte à la poésie quelque chose de sa richesse d'expressions, sans paraître néanmoins sortir de la prose; mais avec quelle aisance naturelle cette prose elle-même porte ici la somptuosité de ces parures, qui ne semblaient pas être faites pour elle!

« La jeune princesse, qui, dans les paroles, que Râdjavâhana lui fit écouter, venait de voir se réfléchir l'image de sa vie antérieure, se dit en elle-même : « Voilà sans doute mon époux, le souffle de mon existence! » Se reconnaissant au fond de son âme et son cœur bourgeonnant d'amour : « Ami, reprit-elle avec un charmant sourire, ce fut pour obéir au commandement de son épouse que Çâmba jadis avait lié de cette manière le flamingo; car c'est ainsi que, dans le monde, le sentiment de la politesse fait agir les sages eux-mêmes. »

Avec quelle bienséante modestie, Indoumoukhî, revivante dans la Belle-d'Avanti, avoue là que cette faute vient de son imprudence! Avec quelle royale urbanité ne fait-elle pas sortir de cette faiblesse même un éloge pour son époux maintenant son amant!

Le conte va retomber ensuite dans les réalités de la vie, au milieu des choses ordinaires, habituelles, communes de l'existence; mais avec quel charme encore! Que de naturel! Que de vérité!

« Sur la fin de ces choses, l'épouse du roi de Mâlava survint dans ce lieu, accompagnée de ses suivantes, pour jeter un coup-d'œil sur les amusements de sa fille. Bâlatchandrikâ l'aperçut de loin, et vite, dans la crainte que le mystère n'éclatât devant la reine, elle avertit par un signe de main Râdjavâhana, qui se déroba au milieu des arbres du verger... Tandis qu'elle suivait sa mère, la noble vierge, toute au désir du jeune homme, qui était pour la race de Râdjahansa un tilaka sur le front,... et ne cessant de répéter une foule de paroles ingénieuses, qui semblaient dites pour le flamingo et n'étaient que des allusions au jeune prince, se retournant mainte et mainte fois pour regarder son visage avec des yeux affligés, revint au gynœcée, en se disant : « Je suis ma mère, mais l'amour de mon âme reste avec lui (1) ! »

La jeune fille, éprise d'amour, est bientôt en proie à tous les feux de sa passion. La Belle-d'Avanti voit se faner les couleurs de son visage ; elle brûle sur sa couche, et toutes ses compagnes à l'envi, mais en vain, s'efforcent par tous les moyens de faire passer un peu de froid dans ses veines embrâsées.

« Enfin, des regards obliques de ses yeux un peu fermés et troublés par les gouttes de ses larmes, ayant vu Bâlatchandrikâ dans l'abattement et presque folle de ne savoir plus que faire, la jeune fille dit avec lenteur, en bégayant, de ses lèvres, que tourmentait sa respiration, échauffée par le feu de l'absence : « Chère amie, on dit que des fleurs sont les armes de l'Amour,... qu'il a cinq flèches seulement ;... cette parole est pour sûr un mensonge ! car voici qu'il me tue avec des flèches en nombre

(1) Page 62.

incalculable.... Amie, je pense que la lune cause une insupportable chaleur comme empruntée au feu d'un volcan sous-marin. En effet, qu'elle entre *dans le ciel*, qu'elle y demeure, qu'elle en sorte, qu'elle ait tari son ambroisie, l'océan *de mes feux* va toujours en s'accroissant. Mais à quoi bon reprocher à la lune cette mauvaise action, puisqu'elle donne la mort au lotus, dont la coupe cependant sert d'habitation à Lakshmî, sa sœur (1) ? »

Heureuse contrée, où la dévotion ingénue offrait elle-même tant de fleurs à la poésie ! Fortuné pays, où la simplicité même du langage pouvait emprunter aux légendes populaires toutes ces parures comme de fête, sans paraître un seul moment faire autre chose que porter son habillement de tous les jours !

Bâlatchandrikâ inquiète s'en va d'un lit vers une autre couche ; car l'Amour n'a pas ménagé davantage l'héritier du Magadha :

« En ce moment, Râdjavâhana était couché sur un lit de jeunes pousses, toutes fanées au contact de ses membres consumés d'amour. Il semblait, tant il avait le cœur transpercé des flèches de Kâma, que le Dieu aux traits de fleurs en eût fait son carquois. »

A peine a-t-il entrevu cette femme, de qui l'as-

(1) Pages 63 et 64.

pect semble un premier baume répandu sur la plaie de son cœur ; à peine a-t-il aperçu la sœur de lait, qu'une amitié d'enfance attache continuellement sur les marches du trône de sa bien-aimée princesse, le jeune amant s'écrie, inspiré d'une pensée aussi fine et délicate qu'elle est naturelle et vraie :

« Voici Bâlatchandrikâ venue ici, comme le simple des bois, qu'il faut chercher à la racine de l'arbre ! »

Intéressantes scènes, elles sont racontées avec grâce, d'un style, qui serait chez nous un peu trop élégant peut-être ! mais, chez eux, la couleur n'est pas chargée plus qu'il n'est permis à ces imaginations écloses en ces climats saturés de soleil, embaumés des pénétrantes émanations du calice des fleurs et décorés avec les cadres somptueux d'une nature privilégiée.

Soulagé par les douces paroles de Bâlatchandrikâ, le malade se lève ; il s'en va,

« Pour goûter le plaisir de la promenade, au jardin même, où il avait obtenu le bonheur de voir son amante. Là, il se mit à errer, incapable de s'arrêter nulle part dans l'agitation, où le mettait son amour. Il promenait ses yeux de tchakora sur la multitude des arbres aux branches courbées sous des amas de fleurs et de jeunes pousses ; il regardait, ici, l'endroit, où, plus belle que la lune d'automne, elle avait honoré l'Amour ; ailleurs, une suite de pas, que cette femme charmante avait imprimés sur la fraîche surface du sable ; là, ce qui restait des choses, qu'avait mangées cette

fille aux belles dents ; plus loin, son lit de bourgeons au milieu d'un berceau de lianes et de mâdhavîs. Partout, il se rappelait une autre circonstance du jour, où cette perle des femmes s'était montrée à ses yeux ; partout, il voyait avec effroi, comme une flèche de Kâma, ces nouvelles pousses, dont la caressante haleine du vent avait doté le bocage ; partout, il entendait les bruits des abeilles, des perroquets et des kokilas, comme les voix des messagers de l'Amour. »

Tableau gracieux, où l'on sent palpiter le cœur d'un adolescent ! Voilà bien l'amour à seize ans ! Illusions enfantines, qui sont encore, dans un âge plus avancé, les mirages, dont s'amusent les yeux de toutes les grandes passions !

Ici, il fait la rencontre d'un brahmane, habile jongleur, qui s'intéresse de lui-même à ses jeunes amours.

Le *Souverain-de-la-science* ou Vidyaîçvara, — c'est le nom du brahme-jongleur, — donne un spectacle aux femmes du gynœcée et, pour dernier tableau, n'ose-t-il pas marier le prince du Magadha avec la Belle-d'Avanti sous les yeux mêmes de son père et devant toute la cour étonnée, qui admire comme une illusion, un prestige, une œuvre de magie ce qui est tout simplement une audacieuse réalité ! Mais les nouveaux époux se réveillent, après une nuit de célestes voluptés, au milieu d'un songe, qui présente aux yeux de leur âme un flamingo, attaché

avec des filaments de lotus, et rappelle au souvenir de l'un et de l'autre Indoumoukhî et Çâmba.

Au même instant, une chaîne merveilleuse se roule d'elle-même autour des pieds de Râdjavâhana et la Belle-d'Avanti remplit à cette vue son palais avec des cris d'épouvante. Les gardes accourent; on arrache du gynœcée le prince doublement époux; on le jette enfermé dans une cage de bois (1).

Deux lunes s'écoulent ainsi : tout à coup la chaîne tombe déliée à ses pieds. Elle disparaît, et l'on voit à sa place une nymphe des cieux, que la vengeance d'un saint anachorète avait condamnée à devenir et rester deux mois chaîne d'argent.

Ce merveilleux semble neuf; à coup sûr, il est surprenant, inattendu, féerique : le tyran est poignardé, et le prince, qui allait mourir, est sauvé!

Ainsi l'*Histoire de Râdjavâhana* tient régulièrement à deux autres : celle, qui la précède, et celle, qui la suit immédiatement; car, d'un côté, c'est l'épouse de Poushpaudbhava, qui a procuré sa liaison avec la Belle-d'Avanti; et, de l'autre part, c'est au vaillant Apahâravarmma, qu'il doit la vie par la mort du tyran et le secours des rois alliés.

(1) Voyez l'*Erratum*.

Mais l'auteur, sans plus long-temps s'astreindre à ce commencement d'une esquisse artistement conçue, s'en écarte aussitôt et l'abandonne insoucieusement. Il ne tenait pas au mérite de construire une *pièce à intrigue;* il voulait simplement crayonner une de ces pièces, que nous appelons *à tiroirs :* il ne s'est donc attaché qu'à mener les cinq autres compagnons du jeune prince le long d'un fil, tendu sans beaucoup de génie et qui devait les conduire tous le même jour dans un même lieu.

Ensuite Apahâravarmma de raconter son histoire. C'est la plus étendue et la plus riche en incidents. Nulle autre ne contient des ruses aussi bien conçues, ni plus heureusement liées.

Dans ses voyages, il a ouï dire que sur les bords du Gange, non loin de Tchampâ, vivait un anachorète, qui devait à ses pénitences une vue, à laquelle rien ne pouvait se cacher. Il vient pour s'enquérir de lui en quel pays inconnu s'est dérobée son altesse Râdjavâhana. En effet naguère, dans cet hermitage, lui dit-on, vivait un saint, de qui la vue égalait celle des Dieux; mais ce qui était n'est plus; et l'hermite de raconter une histoire d'autant plus attachante qu'il n'a pas l'air de rien dire en cela, qui semble toucher à lui, malgré qu'elle soit vraiment la sienne :

« Certain jour, une jeune fille de joie, qui pouvait bien passer dans Anga pour la perle de cette ville, — elle avait nom Kâmamandjarî, — se présenta humblement devant lui, étoilant ses deux seins avec les gouttes de ses larmes, et le salua avec respect, en jonchant la terre de ses longs cheveux épars. Dans ce même instant se précipita ici, marchant toute en désordre, la foule de ses femmes, qui, saisies de compassion, couraient après elle, sa mère à leur tête. L'hermite, de qui l'âme n'était, certes! pas étrangère à la pitié, ayant rassuré ces personnes d'une voix affectueuse, interrogea la courtisane sur la cause de sa douleur. Elle dit avec pudeur, avec crainte, avec respect : « Bienheureux, la personne, que tu vois revêtue de ce corps, est un vase du plaisir mondain ; elle vient se réfugier sous la plante de tes pieds, renommés pour leur affection envers ceux, que tourmente l'incertitude de leur félicité à venir (1). »

Sa condition est donc ici nettement accusée dans cette expression, qui peut sembler à quelques personnes un emprunt fait à nos livres saints, mais qui n'en est pas moins indigène, très-antique, accoutumée dans tous les vieux écrits de l'Inde : *être un vase du plaisir mondain*. Quelle formule plus exquisément polie que les derniers mots d'une révérence toute asiatique! Des pieds, qui sont doués eux-mêmes du sens moral! Mais les inclinations en sont dignes de l'anachorète : celui-là seul, que préoccupe le soin du salut, peut en attirer sur sa tête les grâces et les bénédictions. Ce début est un échantil-

(1) Page 87.

lon de la manière, dont l'auteur va narrer tout ce préambule épisodique : le style en sera partout fort élégant, mais simple toutefois, naturel et jamais affecté.

La mère se jette au travers des paroles de sa fille; elle expose avec étendue les mille soins, dont il faut environner dès sa naissance le corps et l'esprit d'une courtisane; et ce passage renferme de précieuses données pour une étude relative à cette curieuse partie des mœurs en ces temps et même de nos jours.

L'anachorète exhorte la jeune fille à suivre les conseils de sa mère; elle refuse; il consent donc à la garder quelques jours. Le noviciat commence, et tout respire dans cette dévote peinture une franche allure, une vocation certaine, une conversion bien décidée :

« Les siens une fois partis, la fille de joie, habitant l'hermitage, vêtue d'habits, qu'elle lavait elle-même et séchait au soleil, manifestant une rigide piété et ne s'occupant guère de parer son corps,... »

Trait assurément tout caractéristique! Rien n'est un garant plus sûr du changement survenu dans les goûts, les habitudes, les mœurs de la vie, que ce mépris de la toilette et ce renoncement au désir de plaire, si naturel aux femmes, combien plus à la

courtisane, de laquelle tout à l'heure il va dire :

« Les atours sont les objets essentiels d'une personne, qui vit de sa beauté (1) ! »

la jeune fille, disons-nous,

« Se concilia peu à peu le vénérable ascète par toutes ses œuvres, se donnant la peine de réunir les différentes sortes d'offrandes, de cueillir des fleurs sur les branches inférieures des arbres ou d'en aller prendre même à leur cîme escaladée pour décorer les autels, de remplir d'eau les bassins creusés au pied des jeunes arbres de la forêt, et, dans sa dévotion à l'Amour, de l'honorer avec des parfums, des guirlandes, des cassolettes d'encens, des lampes allumées, avec la danse, le chant, les instruments de musique et autres choses pareilles; édifiant la retraite avec le saint par des entretiens, qui roulaient sur les trois buts de la vie humaine ou par de très-courtes dissertations, mesurées à sa portée, sur la nature de l'âme universelle. Un jour qu'elle vit l'anachorète enchaîné dans le tête-à-tête : « Le monde est bien sot, fit-elle, de compter la richesse et l'amour conjointement avec le devoir ! » et un faible sourire effleura ses lèvres (2). »

Cet appât cache un piége attirant; la pointe fine d'un hameçon s'y dérobe sous l'amorce attrayante, et l'anachorète ne peut manquer de s'y prendre à l'instant même :

« Dis, pour quelle raison, jeune fille, donnes-tu la préférence

(1) Page 120.
(2) Page 92.

au devoir sur l'amour et la richesse? » A ces mots de Maritchi, qui l'invitait à s'expliquer, elle, d'une voix lente, avec pudeur, elle se mit à raconter. »

Le début respire une pieuse modestie. Elle n'aurait pas eu la témérité de parler; elle n'en avait aucunement le dessein. Si elle parle, c'est que son maître lui en impose le devoir; mais cette tâche est une nouvelle faveur du saint anachorète, qui manifeste encore une fois là son extrême bonté, en donnant l'occasion à son élève de montrer une science, qui est un bienfait de son enseignement :

« Un saint a-t-il besoin d'une personne comme je suis, pour lui enseigner ce qu'il y a de force ou de faiblesse dans les trois buts de la vie humaine? Néanmoins, admettons que c'est une nouvelle manière de signaler ta faveur à l'égard de ton humble servante.

Après cet exorde poli, adroit, insinuant, respectueux, elle commence. La richesse et l'amour se rapetissent; l'une et l'autre s'effacent devant le devoir. On élève ce devoir à une hauteur, où la fange des sens ne peut l'atteindre, mais d'où cependant il laisse parfois tomber, comme le soleil, un de ses rayons dans la boue, sans qu'il puisse en être aucunement souillé.

« Sans le devoir, il n'y a point d'amour ni de richesse. C'est le

devoir, qui, dans son indifférence pour eux, est la cause, d'où naît le bonheur de la quiétude. On en goûte le fruit dans la contemplation seulement de son âme, car il ne s'appuie guère sur les moyens extérieurs, comme l'amour et la richesse. Augmenté par la vue de la vérité, il n'est troublé, ni par l'amour, ni par la richesse, qui sont très-peu les objets de sa poursuite; mais, en fût-il même troublé, il ressaisit avec une légère peine, cette faute réparée, sa *première* application et savoure une immense félicité.

Ne trouve-t-on pas dans ces *inattachantes* distractions les plus augustes précédents? Des pieds vénérables n'y ont-ils pas imprimé déjà leurs nobles traces? Quels autres exemples offrent des noms plus imposants? C'est Atri, le plus saint des patriarches; c'est Vrihaspati, le précepteur des Dieux; c'est le Vent, c'est Lunus, c'est le soleil; c'est Indra, le roi des Immortels; c'est l'ineffable triade, Brahma, Vishnou et Çiva! Tous ont aimé, tous ont touché à l'amour, quelques-uns à travers l'adultère, l'inceste et même, oserons-nous dire? la bestialité. Aimer, c'est donc effleurer, comme une hirondelle, la surface de la fange, sans y tacher son aile.

« Tels furent, dit-on, le désir, que le suprême aïeul des créatures sentit pour Tilauttamâ; la volupté, que goûta l'époux de Bhavanî dans les bras des mille épouses de l'anachorète; les amusements de l'Immortel au nombril de lotus dans son gynœcée des seize mille; la conduite de Brahma dans le violent amour, que lui inspira sa fille, et l'adultère, commis par

l'époux de Çatchî sur le sein d'Ahalyâ. C'est ainsi que l'astre des nuits profana la couche de son gourou; que le *soleil* aux mille rayons saillit la belle cavale; que le Vent s'unit à l'épouse du *singe* Késari; que Vribaspati eut commerce avec la femme d'Outatthya, que Parâçara souillait la fille du serviteur, que le fils de Parâçara tint dans ses bras l'épouse de son frère et qu'Atri lui-même s'accouplait avec la gazelle. »

Combien moindre serait donc une faute, qu'on ne lui dit pas, — on est trop habile! — à laquelle on ne semble pas l'inviter, — ne serait-ce pas un maladroit écart de la pudeur? — qu'on ne laisse pas même entrevoir à ses yeux, — un coin du voile n'en serait-il pas imprudemment soulevé? — mais qu'on lui souffle à rêver dans cette demi-ivresse, qu'elle vient d'allumer et qu'elle achève par cette dernière coupe, dont l'ardente liqueur infuse avec ces mots le feu dans ses veines :

« Dans quelque action des Immortels, que l'on voudra, ces œuvres de Démons ne portent pas la plus légère atteinte à la vertu : car, chez des êtres, si forts par la science, la passion dans une âme, que la vertu a purifiée, ne peut guère plus s'attacher que la poussière à la voûte du ciel. L'amour et la richesse, — tel est mon sentiment, — ne touchent pas même le devoir dans la centième partie d'une kalâ (1). »

Le corps, devons-nous inférer de cette complai-

(1) Page 94.

sante sagesse, peut donc un moment se rouler dans la volupté, sans que l'âme en puisse être souillée. Le corps est si bas, l'âme est si haut! Quelle espèce de contact peut-il exister pour les saints entre l'un et l'autre? Ainsi déjà, cinq ou six siècles avant le seizième, grisonnaient dans l'azur du ciel indien les premières fumées de cette morale accommodante, que Pascal accusait dans les mordantes paroles de ses *Lettres provinciales.*

« A ces mots, qui remuaient les eaux de l'amour dans son âme : « Ah! tu en juges bien, fille charmante, reprit l'anachorète; la jouissance des objets sensuels, dis-tu, ne peut empêcher le devoir au cœur de ceux, qui voient la vérité. »

Ces paroles ne semblent pas des plus fermes; on saisit là je ne sais quel soupir mal dérobé, il s'est heurté, on le sent; il bronche, et sa marche en est déjà comme hésitante :

« Mais nous connaissons dès notre naissance les charmes de la richesse et de l'amour, tandis qu'il nous faut apprendre à distinguer entre leur beauté et celle du devoir; entre le cortége, qui les accompagne, et la cour de l'autre; entre le fruit, qu'ils nous donnent, et celui, que produit le devoir. »

La belle novice reprend la parole d'un ton grave, convaincu, magistral. Elle va montrer, semble-t-il,

qu'on ne peut méconnaître le devoir; elle va nous dire, s'imagine-t-on, combien il est impossible de n'en pas distinguer la beauté à des charmes plus grands que ceux de la richesse et de l'amour : cette richesse, qui sert à mettre dans nos mains des moyens de succès! Pour obtenir quoi? cet amour, sans doute, qu'elle présente sous les traits les plus adoucis! Ce n'est pas, à bien dire, un attachement, ce n'en est qu'une *espèce,* non avec intempérance, mais *sans excès;* union incomparable, enivrante, flatteuse pour l'amour-propre et d'une telle suavité, que tout le reste de la vie est embaumé de son aimable souvenir. Est-il étonnant dès lors que les plus respectables des hommes aient tenté de l'acheter au prix des plus grandes macérations et des plus cuisantes pénitences?

Pas un mot sur le devoir : elle saute dessus adroitement; il est escamoté par elle dans le silence, et le trait ne s'en plonge que plus profondément au cœur de l'anachorète!

Un jour, elle monte avec lui dans un char; elle dirige insensiblement sa promenade vers l'enceinte de la ville; elle y touche déjà, elle y entre, et l'hermite ne paraît pas même s'en apercevoir. Elle descend à la porte de son palais; et, le lendemain,

fête de l'Amour, elle se fait un trophée du saint, paré comme un jeune galant, au milieu de cent belles jeunes filles, où l'ascète joué s'entend dire que sa défaite est l'impertinente conséquence d'un pari entre deux femmes. Alors, dans son dépit, dans son mécontentement de soi-même, dans une sorte de colère, il jette le masque, il se montre sans voile, il s'inflige de sa propre bouche les stigmates de ces moqueuses paroles :

« Chassé par elle de cette manière, l'imbécille hermite, exhalant de vains regrets, s'en retourna chez lui, dépouillé *des trésors acquis par sa pénitence.* Imagine-toi, noble étranger, que l'anachorète, duquel on s'était joué de cette façon, n'était pas un autre que moi. »

Il nous semble trouver ici rassemblées dans cet intéressant épisode toutes les qualités, qui font la narration parfaite; et celle-ci peut aller de pair, à notre sentiment, avec les plus belles de l'Europe.

On sourit du tour joué au bon hermite; car c'est ainsi que nous sommes faits : on n'est pas fâché de voir participer à la faiblesse de l'homme ceux, qui font profession d'en exagérer la force. Mais la perfidie, le mensonge, la calomnie, le vol et même l'assassinat vont tour-à-tour maintenant repousser

le regard de nos yeux, malgré toute l'élégance et le bon goût de leur costume.

Arrivé dans la ville de Tchampâ, la première pensée du héros est d'y rétablir ses finances par les moyens, que le fameux *Karnisoûta enseigne à ses disciples*. Qu'est-ce donc que ce digne maître? Pas autre chose qu'un rusé larron, auteur d'un *Traité sur le vol !*

Apahâravarmma commence par voler dans la maison d'un riche négociant, où il se glisse nuitamment et par effraction.

Sorti de là, il rencontre une jeune fille, échappée de sa famille parce qu'on veut donner sa main à quelque riche marchand au mépris de son fiancé, qu'un trop noble cœur a jeté dans l'indigence. Il conduit la fugitive à son amant :

« Je suis un voleur, »

lui dit-il ; et, accompagné du jeune homme, il ramène ce modèle de constance à la maison de Kouvéradatta, son père. Là, nous volâmes, ce sont les expressions du texte,

« Nous volâmes tout chez lui, sans y laisser rien qu'un pot

de terre cuite, grâce à la fille, qui nous prêta son aide en cette affaire (1). »

Il engage son nouvel ami à se mettre sous la protection du roi, en le trompant avec ce conte : « Désespéré de me voir enlever ma fiancée, dira l'imposteur, j'allais me couper la gorge, quand un vieux magicien arrêta le rasoir déjà mis sur mon cou. Il me légua, en quittant ce monde, une gibecière enchantée, qui a la vertu de se remplir spontanément chaque matin de pierreries et d'or. » Où tend cette fourberie? A nulle autre chose qu'à ce but, écoutez-bien! c'est le narrateur même, qui va nous le dire :

« Honore d'un culte cette bourse tous les jours; et, la remplissant chaque nuit de richesses obtenues par le vol, montre-la pleine chaque matin. Alors Kouvéradatta, n'estimant plus Arthapati que le prix d'un brin d'herbe, viendra chez toi de lui-même, accompagné de sa fille et conduit par l'envie d'avoir part à tes richesses. Arthapati en colère s'attachera dans l'orgueil, que lui inspirent ses biens, à lutter de fortune avec toi; mais nous le réduirons, nous! en le volant mainte fois, par divers expédients, à ne posséder bientôt plus rien qu'un morceau d'étoffe pour se couvrir les reins; et nous tiendrons ses trésors bien cachés par tous ces moyens, bien connus des voleurs (2). »

(1) Page 107.
(2) Page 110.

Le conseiller ne manque pas de mettre ses théories en pratique pour le plus grand accroissement de ses richesses; et voilà que ses mains rapaces s'étendent çà et là pour le vol sur toutes les classes indistinctement :

« Je volais depuis la classe des riches avares jusqu'à celle des religieux, mendiant, leur écuelle en main. Tout le monde fut trompé sur l'origine de mes aumônes, que je répandais sur les maisons de la classe indigente, devenue riche de leurs biens mêmes (1). »

Soufflé par lui, Dhanamitra feint qu'on a volé sa bourse de cuir à pierreries. Il soupçonne, dit-il, qu'elle est passée dans les mains de Kâmamandjarî. Apahâravarmma, devenu le beau-frère de cette fine courtisane, vient la trouver et lui insinue de jeter calomnieusement cette accusation de vol sur l'innocent Arthapati. C'est un crime; ce n'est pas encore assez : il veut qu'il soit précédé même par un sacrilége :

« Pressée obstinément de questions deux, trois et quatre fois par le roi, il faudra nécessairement que tu dénonces *à la fin* comment la chose volée est venue en tes mains. *Tu le feras donc* ainsi : « Périsse toute ma famille, si je ne te dis pas la

(1) Page 118.

vérité! La honte de cette chose retombe sur Arthapati. L'amitié de ce vaîçya avec nous est renommée dans la ville d'Anga. C'est lui-même, qui nous a donné cette gibecière. » Ce témoignage rendu, ajoute : « Au fait, c'est moi avant lui, que je dois sauver! »

On ne croyait donc plus aux Dieux, témoins du parjure ou de la calomnie et vengeurs inévitables du faux serment!

Condamné au supplice d'une mort, qu'il n'a point méritée, Arthapati est trop heureux d'en être quitte pour le bannissement avec la perte de tous ses biens :

« Et, *la veille encore, si* fier de ses richesses, Arthapati, à qui il ne restait plus qu'un vieil habit, fut chassé du pays sous les yeux de tous les citadins (1). »

Dans quel funeste oubli du plus simple devoir sommeillait donc en ces temps la civilisation de l'Inde, si de telles peintures ne sont que les fidèles tableaux des mœurs contemporaines? N'accusent-elles pas un état social, où l'on a encore de l'esprit, mais où l'on n'a plus de vertus? Celui, qui parle ici, ne semble-t-il pas se draper soi-même dans un manteau de prouesses, dont chacune aurait chez tous

(1) Page 117.

les peuples mérité le bagne ou l'échafaud; et celui, qui écoute, ne paraît-il pas en approuver les infamies de son attention et, pour ainsi dire, les consacrer, légitimer ou sanctionner avec ces mots en quelque sorte d'éloge prononcés en lui souriant :

« Comment! Tu as surpassé Karnîsouta même pour l'énergie (1) ! »

L'ulcère, qui ronge la société, a donc atteint le cœur et la tête; car l'homme, qui raconte, héritier de la dignité paternelle, est le fils d'un père, ministre d'état; et l'homme, qui prête son oreille complaisante, est le prédestiné du ciel au trône d'un empire qualifié d'universel.

Auteur et lecteurs, ne dirait-on pas que tous avaient le sens moral également obtus, celui-là pour offrir au public et ceux-ci pour accepter ces lectures démoralisantes? car les âmes, qui trouvent dans les triomphes du vice et les succès du crime un agréable divertissement, sont déjà vicieuses et seront bientôt criminelles! La sainte mission de l'écrivain n'était plus comprise, ni de l'un ni de l'autre côté. Ce n'était plus celle du génie, à qui Dieu met un pin-

(1) Page 133.

ceau dans la main afin qu'il peigne la vertu par ses côtés les plus beaux, et fasse de la terre une communauté d'hommes appliqués à modeler leur âme d'après cette image. Il semblait que les auteurs se fussent réduits à n'être plus que des espèces de valets-de-chambre, pour ainsi dire, aux gages du vol, de l'imposture ou du meurtre; et, les ayant habillées, fardées, ointes, parées avec soin, ils ne rougissaient plus d'introduire au milieu du monde ces immorales fictions, amusant tous les esprits avec elles sans aucun souci d'être les corrupteurs d'une société déjà corrompue!

Il achève de narrer son histoire; Oupahâravarmma, son frère, lui succède et commence à raconter la sienne. C'est de toutes, celle qui se distingue le plus, à notre avis, par les élégances du style, la grâce des idées et les charmes de l'expression. Deux ou trois faits s'écartent de la droite ligne en morale; mais on court au-devant du reproche, on a soin de les préparer; on les excuse, l'un par une intervention surnaturelle, les autres par les entraînements de la piété filiale.

Le roi du Magadha est son père. Ce jeune prince est l'enfant sauvé du tigre et qui fut porté au bon Râdjahansa par le compâtissant anachorète. Un heu-

reux destin l'a conduit vers sa nourrice. Il apprend d'elle que son père gémit dans les prisons du tyran, qui en avait usurpé le royaume; il forme aussitôt le dessein généreux de rompre sa chaîne; mais il sent qu'il a besoin d'un appui dans le sérail.

« Il est impossible de mettre à fin cette affaire, se dit-il, si je n'use de tromperie; et la carrière, qui naît de la tromperie, est celle, où marche la femme. »

Ce mot aigu comme la pointe d'une épigramme ne décèle-t-il pas en quel état d'infériorité morale l'éducation et la polygamie retenaient en ces temps la femme en corrompant son esprit et son caractère?

La fille de la nourrice est au service de Kalpasoundarî, la première épouse du roi. Il a su par elle que cette ravissante princesse n'aime pas son mari et que, fille du souverain des bons Génies, elle regarde son mariage avec lui comme une indigne mésalliance. Il exhorte les deux femmes à jeter dans ces éléments de froideur les semences d'une mortelle haine; et les idées, qu'il suggère à ses confidentes, sont les plus capables de piquer la jalousie et d'irriter l'amour-propre d'une épouse :

« Je lui dis : « Approche-toi d'elle avec des parfums et des bouquets, donnés par moi; fais naître en elle de la haine pour

son époux, en lui parlant de son mariage comme entaché d'une mésalliance et par d'autres censures. Inspire-lui des regrets, en lui racontant l'histoire de Vâsavadatta et de toutes ces femmes, qui ont trouvé des époux assortis. Recherche avec soin dans tous les coins du gynœcée les amusements les plus cachés de son mari, et révèle-lui ces mystères, afin d'irriter son orgueil (1). »

L'esprit de plus en plus envenimé par des rapports continuels, la situation de cette belle reine devient tout à fait insupportable : c'est le moment, qu'il attendait pour sortir de la coulisse et paraître sur la scène. Observez d'abord combien le familier ajoute ici de naturel à son langage :

« Moi, qui avais peint mon portrait, je lui fis cette réponse : « Il faut lui porter cette image de moi. Après que tu l'auras présentée et qu'elle aura vu, elle dira nécessairement : « Est-ce qu'il existe un homme, doué de telles formes? » Tu lui répondras : « S'il existe...! Eh bien! que s'en suivrait-il? » Ne manque pas de m'apprendre la réponse, qu'elle t'aura faite. »

Cette phrase commencée là et jetée comme en interjection donne au style une force, que n'aurait pas eu la simple affirmation.

Peu de temps après, sa confidente vient lui rendre compte de la commission; ce qu'elle fait dans un

(1) Page 139.

langage non-seulement très-élégant, mais encore vif, animé, qui a toute la fraîcheur de la vie, où l'on sent battre le pouls, circuler, pour ainsi dire le sang ; en un mot, l'âme, la sensation et comme le mouvement organique du style.

« Mon fils, ce jeune prince, vêtu d'un admirable costume, je l'ai montré à cette reine, qui l'a regardé avec l'air d'une insensée, et, toute émerveillée, elle s'est écriée : « Le Dieu à l'arc de fleurs, qui a soumis le monde à son empire, n'approche pas même d'une telle beauté de formes ! C'est une peinture au plus haut point admirable ! Mais je ne connais aucun artiste, habitant de cette ville, capable d'exécuter une œuvre telle. Qui donc a fait ce tableau ? » C'est ainsi qu'elle a parlé en femme, qui savait l'apprécier. « Reine, lui répondis-je en souriant, est-ce de ta bouche, que sort une telle chose ? Le Dieu, qui pour enseigne arbore un poisson, le Beau, par excellence, comme on l'appelle, n'est pas comparable même à cette peinture ! Cependant le cercle immense de la mer est assez grand pour qu'on puisse espérer d'y trouver quelque part une beauté semblable, grâce à la puissance du Destin. Mais, s'il existait assez près d'ici un jeune homme, versé dans les sciences sacrées et profanes, doué d'une telle beauté, de haute famille, de caractère et de talents assortis à sa beauté, que lui donnerait-on ? » — « Ce qu'on lui donnerait, dis-tu ? Le corps, le cœur, la vie ! s'écria-t-elle. Mais tout cela est peu de chose et n'est pas encore digne de lui : aussi ne recevrait-il en cela rien, si toutefois ce n'était pas une déception (1). »

Ces mots : « le corps, le cœur, la vie ! » ne sont-ils

(1) Pages 140 et 141.

pas un de ces cris les plus dramatiques, les plus vrais, les plus spontanés, que la passion ait jamais tirés d'une âme sous la morsure de sa flamme? La réponse de la nourrice est habile : rien de plus gracieux que cette comparaison de la reine avec la Déesse Rati. La phrase, qui vient après celle-ci, aurait chez nous peut-être une élégance un peu maniérée; mais elle n'est que simplement élégante chez eux, car elle n'est là qu'une simple expression de la foi populaire.

« Je lui dis en confidence pour augmenter le coup déjà porté : « Le fils d'un roi voyage incognito. Tu es tombée par aventure sur le chemin de ses yeux à la fête du printemps dans le bocage suburbain, où tu étais occupée à te promener, environnée de tes amies, comme la Volupté, qui s'est revêtue d'un corps. Depuis ce moment, le cœur devenu une cible visée par toutes les flèches de l'Amour, il s'est attaché à me suivre. »

Un rendez-vous sous le berceau de gœrtner racémeuse est convenu pour une entrevue de ces deux amants. Mais quel en doit être l'objet? Un adultère! A la vue d'une faute si grande, la reine sent le besoin de s'excuser devant la sainteté des obligations conjugales, devant elle-même, devant la vieille nourrice. Celle-ci dans sa narration aux vives allures n'a pas nommé le jeune prince; mais elle a

dû nécessairement articuler ce nom dans le sous-entendu; et ces paroles de la reine n'en sont ici manifestement que la toute naturelle conséquence :

« Mon père était uni d'une grande amitié avec le roi Prahâravarmma; il en était ainsi de Mânavatî, ma mère, avec la reine Priyamvadâ, sa chère amie. Il ne leur était pas encore né d'enfant, lorsque le moment des couches vint en même temps pour elles deux : « C'est convenu entre nous, se dirent-elles. La fille de celle, qui aura une fille, sera pour le fils de celle, à qui naîtra un fils! Mais le Destin fit que mon père, s'étant dit à lui-même : « Le fils de Priyamvadâ est mort! » m'accorda peu après ma naissance à la recherche de Vikatavarmma; »

Époux laid, vicieux, sans talent, sans nulle sympathie avec elle et qui l'offense par ses amours avec d'ignobles courtisanes!

Ce rendez-vous ne fait donc autre chose que remettre les arrangements des familles sur le pied de leur ancien état, avant que les accords n'eussent été malheureusement dérangés par la précipitation et l'erreur de son père.

D'un autre côté, le jeune homme sur sa couche est en proie aux mêmes idées :

« Le chagrin vient en croupe du repentir, se dit-il, quand on a séduit l'épouse d'autrui. Il ne manque jamais, c'est l'opinion commune des moralistes, quand on ouvre son cœur à l'une de ces deux choses : la richesse ou l'amour. Mais, si je commets

une faute, c'est en m'efforçant d'obtenir un moyen pour briser les chaînes de mon père. »

Son but est donc légitime, et le repentir du moins, ajoute-t-il, rachetera sa faute par la pénitence, le reste de sa vie.

Dans ce moment, le sommeil vient lui fermer les yeux et Ganéça de lui apparaître en songe. Il apprend qu'il est une portion de ce Dieu incarné en lui-même. La Gangâ céleste, irritée qu'il eût troublé ses limpides ondes, l'avait condamné à passer dans la condition humaine; et lui, courroucé à son tour d'une telle malédiction fulminée sans un motif suffisant, l'avait rejetée sur la Gangâ, condamnant cette Déesse à devenir ici-bas une femme à plusieurs hommes. « Kalpasoundarî n'est pas autre, sache-le, que la Gangâ du ciel incarnée sur la terre. Loin de toi donc les scrupules! Tu n'es qu'un instrument aux mains de la providence pour l'accomplissement d'un oracle et la réconciliation de ces deux illustres Divinités au sein d'un mutuel amour. »

La chute des vieilles bonnes mœurs de l'Inde, que nous déplorions tout-à-l'heure, n'est donc pas encore pleinement consommée, puisqu'elles trouvent sur la pente, où elles glissent, des principes, où elles peuvent se retenir et que leurs mains

n'ont pas encore lâché cette chaste horreur pour l'adultère et ce pieux respect pour la sainteté du mariage.

Il se dirige vers le rendez-vous et décrit ces lieux comme une personne, qui les a vus de ses propres yeux : il y a beaucoup d'art en cette habile manière de semer dans une narration la vraisemblance et même la vérité. On se sent attiré avec lui au nord, au levant, au midi, dans ces allées de mimusops, de tchampakas, de bignonnes odorantes, de banians et de pindis, sentiers si peu larges, qu'on en peut toucher les deux bords avec les bras étendus et que par conséquent, au plus chaud du jour, on n'y manque jamais de cette ombre, si chère à la mollesse orientale.

La description du berceau respire le goût, le sensuel, tout le voluptueux d'une architecture et d'un ameublement assortis aux non-chalantes mœurs sous un ciel indien.

« Là, je soulevai la porte toute rose par une multitude de jeunes boutons et je pénétrai dans la pièce intérieure, formée avec les branches pendantes jusqu'à terre d'un açoka rouge, qu'une rangée de fraîches barleries jaunes, semées sans nul intervalle de fleurs épanouies, environnait comme d'un mur et sur lesquelles de tendres boutons de fleurs nouvelles-nées imitaient les bulles, dont une horripilation couvre la peau. Là,

était un lit de fleurs jonchées; là, étaient des assiettes de feuilles empruntées aux lotus et remplies de ces choses, qui sont *comme* les outils de l'Amour : ici, un éventail d'ivoire; là, une aiguière pleine d'une eau de senteur. Je m'assis un moment fatigué, et j'*en* respirai le parfum d'une odeur infiniment suave. J'entendis soudain le bruit d'une marche lente, lente : à peine ouï, je m'esquivai de ce lieu assigné pour le rendez-vous et je me tins, dérobant mon corps derrière le tronc de l'açoka rouge (1). »

Ce n'est là qu'un badinage; mais l'idée en est des plus agréables. N'y a-t-il pas dans cette gracieuse attrape, s'il est permis d'employer ici le mot des écoles, tout le charme d'une naïveté enfantine?

L'épouse infidèle gémit, n'ayant pas trouvé au rendez-vous l'amant, qui devait l'y attendre; mais les paroles sont là comme la personne; elles ne sortent de la bouche que royalement parées, comme la reine elle-même de son riche palais.

« La femme aux charmants sourcils arrive à pas tardifs, frissonnante d'amour; et, ne m'ayant pas vu, elle fait rendre au luth de son cou la note d'un gémissement délicieux, comme une phénicoptère dans l'ivresse de l'amour. « Evidemment, on m'a trompée. Il n'y a plus moyen de vivre! fit-elle. Hélas, mon cœur! pourquoi vous être fixé à une chose impossible, comme si elle avait dû se faire? Et pourquoi m'affliger ainsi, parce qu'elle n'est point arrivée? Quelle offense avais-je commise en-

(1) Pages 147 et 148.

vers toi, Dieu aux cinq flèches, pour que tu vinsses me brûler à ce point sans me réduire en cendres! »

Ces paroles, dont il saisit adroitement l'à-propos, donnent à son amant l'occasion de la plus délicieuse introduction. Il y a dans sa réplique toute la grâce folâtre, la vive galanterie, le spirituel badinage d'une sorte de madrigal; mais la tirade, avouons-le, est un peu trop longue; le goût eût préféré qu'on eût élagué cinq ou six traits; ce que nous oserons faire nous-même dans la citation, en écartant ceux, que repousse chez nous la décence ou qui, dérobés sous nos vêtements plus discrets, ne laissent pas comparer leur invisible charme à nul autre dans toutes les choses visibles de la nature.

« A ces mots, je me découvris, tirant une lampe de sa boîte :

« Femme irascible, est-ce que tu n'as pas commis bien des fautes contre l'Amour, lui dis-je, toi, qui fais honte à Ratî, devenue toute sa vie, par tes formes suaves; à la courbure de son arc par les deux rameaux de ton sourcil; à sa corde faite d'abeilles par tes luisants cheveux noirs; à ses triomphantes armes par les œillades, que dardent les angles extérieurs de tes yeux;... au vent du Malaya, le premier de ses amis, par le souffle de ton haleine, plus riche de parfum; au gazouillement du kokila par ton si doux parler;... aux boutons de fleurs, qui se jouent à son oreille, par les radieuses plantes de tes pieds? Et tu peux dire que l'Amour, après tant d'offenses, n'a pas raison de t'affliger! Mais il me torture, moi, tout innocent, que je sois envers lui; et c'est là son crime! Aie donc

pitié de moi, femme charmante! et fais-moi vivre en attachant sur moi, qu'a mordu le serpent de l'amour, tes jolis yeux, comme des remèdes vivifiants! »

» A ces mots, j'embrassai étroitement cette femme aux grands yeux, que rendait encore plus charmante son âme toute absorbée dans l'amour. Immédiatement après, nous fûmes dans un instant l'un avec l'autre d'une aussi grande familiarité, que si une longue fréquentation l'eût accumulée entre nous (1). »

Ce tableau passionné, sensualiste, voluptueux, blessera chez nous peut-être la bienséance et la pudeur, mais non la vérité. La réflexion, mise à la suite, ressemble devant nos yeux parfaitement à la nature, ou plutôt elle n'est que la nature même.

Bientôt arrive le moment de se quitter, la reine éplorée veut suivre son amant. Non, lui répond-il; mais voici une conduite plus judicieuse. Offre aux yeux de ton époux ce voile, où mon portrait est peint; demande-lui ce qu'il pense de cette figure et dis-lui : « Tu vois un talisman, qu'une femme pénitente, ayant parcouru toute la terre en pèlerinage et qui fut ma nourrice, a composé dans sa bienveillance pour moi. Voici quelle est sa vertu. Si je sacrifie, après un jeûne, certain jour, certaines choses, seule, la nuit, dans un lieu solitaire, je revêtirai ces

(1) Pages 148, 149 et 150.

belles formes; ensuite, j'annoncerai mon changement par le son de la cloche. Mais, si mon époux jeûne et sacrifie, m'embrasse, les yeux fermés, et me dévoile tous les secrets, qu'il tient cachés, ces formes suaves passeront de moi en sa personne. » Vikatavarmma ne peut manquer de tomber dans ce piége. Vos sacrifices commencés, dis-lui, comme en badinant : « Méchant, tu es un volage; je ne veux pas te procurer cette beauté, que tu emploierais au bonheur de mes rivales! » et viens dans ce berceau me conter ce qu'il t'aura dit.

En effet le roi, disgracié de la nature, admire ce portrait; il désire posséder lui-même ces formes ravissantes; le conseil de ses ministres approuve, et tout le peuple d'attendre impatiemment le prodige avec sa crédulité ordinaire. Un de ces jours, qu'on nomme *parvan,* se montre enfin : le monarque jeûne et sacrifie; la reine s'esquive et court au berceau conter au jeune homme à quel point cette fourbe en est déjà venue; ce qu'elle fait avec ce style, que nous avons appelé quasi-royal, et lui versant à l'oreille ces élégantes paroles, qui tombent de sa bouche comme avec les insignes de l'éventail blanc et de la blanche ombrelle :

« Elle m'embrassa et me dit, en souriant : « Traître, ton

désir est accompli, et c'en est fait de cette victime! Je lui ai dit, pour le séduire, en évitant, comme tu me l'avais prescrit, tout indice, qui aurait pu donner lieu au soupçon : « Perfide, je ne veux pas te procurer la beauté! En effet, tant de charmes ne pourraient manquer d'attirer sur toi les désirs de toutes les Apsaras, combien plus des femmes! et tu es méchant comme l'abeille, qui a ton caractère et qui s'attache en tous lieux, où elle va, conduite par l'inconstance de sa nature! »

« Demeure cachée, reprend-il, dans ce berceau de barleries, moi, je vais achever ce qui nous reste à faire. » Il sort et sonne la cloche, suspendue à la branche d'un açoka.

« Elle résonna, dit-il poétiquement, telle que la messagère de la mort, appelant vers elle sa victime. »

Le roi vient aussitôt.

Le montrer du premier coup stupidement persuadé que le prodige s'est véritablement opéré et que l'homme inconnu, en face duquel il se trouve, n'est pas une autre personne que sa femme, n'eût pas été connaître assez artistement les dispositions de l'esprit humain. La crédulité, à quelque point qu'elle soit poussée, est toujours accompagnée d'une ombre incertaine, qui est le doute et parfois le soupçon. Dandi ménage dans son héros avec plus d'art la méfiance de ses lecteurs mêmes et prépare dans son récit à la vraisemblance une entrée aussi com-

mode, qu'il sied à la nature dans la circonstance :

« Il parut songer un peu et s'arrêta devant moi dans l'étonnement, avec l'air d'un homme, dans l'esprit duquel entre un soupçon. « Dis-moi la vérité de nouveau, en prenant l'auguste feu à témoin, lui dis-je. N'emploierais-tu pas cette beauté pour le bonheur de mes rivales. Parle! et je ferai passer ensuite ces formes charmantes sur ta personne. » Lui alors de penser : « Il n'y a point là de tromperie : c'est bien la reine! » et sa confiance à peine née, grandissant tout à coup, il se mit à me faire un serment. « A quoi bon un serment? lui répondis-je avec un sourire. Il ne peut arriver qu'une femme de la terre jette sur moi son dédain, si tu ne jouis du plaisir qu'avec les femmes du ciel; unis-toi, je le veux bien, avec des Apsaras! Raconte-moi quels sont tes secrets; et, à la fin de ce récit, ta forme actuelle s'évanouira dans celle, que j'ai prise (1). »

Le roi avoue quatre secrets :

Il veut envoyer une armée ravager le pays des Poundras.

Il fera tuer dans une émeute de villageois Çatahali, son parent, qui demeure à la campagne et de qui la bouche est encline à censurer sa conduite amèrement.

Un Yavana possède un diamant, qui vaut seul toute la terre : deux bourgeois lui ont enseigné une avanie pour le faire passer à vil prix dans ses mains.

(1) Page 155.

Il empoisonnera le roi détrôné, qu'il tient dans ses prisons, et rejetera sur une indigestion la cause de sa mort.

A ces mots, le fils de Prahâravarmma irrité met le cimeterre à la main.

« Puisque ta vie est ainsi, répliquai-je, va dans un chemin digne de tes œuvres! » A ces mots, un coup de mon cimeterre fit deux parts de son corps. Je brûlai son cadavre mutilé dans ce feu activé par des flots de beurre clarifié. Il fut bientôt réduit en cendres (1). »

Il rassure Kalpasoundarî, entre avec elle dans le gynœcée, fait rassembler ses prétendues épouses ou concubines, qui s'émerveillent du prodige accompli, s'imaginent-elles, dans la personne du roi, leur époux; il réunit enfin le conseil ébahi de ses crédules ministres et leur tient ce langage :

« Seigneurs, j'ai changé de caractère en changeant de forme. J'avais conçu le projet de tuer mon oncle avec un mets empoisonné : qu'il soit libre et qu'on lui restitue ce royaume, qui est le sien. Nous allons marcher dans l'obéissance envers lui comme à l'égard d'un père. Il n'est pas, en effet, de crime plus grand que le parricide. »

» Je mandai celui, qu'on appelait mon frère Viçâlavarmma : « Mon ami, lui dis-je, ce n'est pas le moment de conquérir les Poundras. Stimulés par le désespoir et renonçant d'eux-mêmes

(1) Page 156.

à la vie, ils envahiraient nos états faciles à insulter. De là naîtrait, et massacre d'hommes, et dévastation de récoltes. Tu marcheras contre eux, quand il en sera temps; mais l'instant n'est pas favorable à cette incursion. »

« Il ne sied pas, dis-je ensuite aux anciens de la ville, que j'acquière à vil prix une chose de grande valeur. Qu'on fasse donc l'achat de ce diamant à telle somme, qui soit assortie, afin de conserver intacte la vertu, à ce qu'il vaut réellement. »

» Je mandai Çatahali, un des principaux du royaume, et je dis : « Cet homme, pensais-je, de qui les domaines sont en nombre infini, est un ami de Prahâravarmma; et j'avais résolu sa mort. Aujourd'hui que mon oncle est rétabli dans son royaume, quelle raison d'arracher la vie à *son fidèle sujet?* Tu ne dois pas, me dis-je maintenant, commettre envers lui un acte si barbare! »

» A la vue de toutes ces marques, où ils devaient reconnaître *le monarque transformé*, ces ministres d'en conclure : « C'est lui-même! » et, transportés d'admiration, comblant de louanges et moi et la première de mes reines, proclamant les vertus des mantras, ils tirent de prison mon père et ma mère, qu'ils rétablissent dans leurs états (1). »

Cette fable est donc imaginée avec esprit, conduite avec habileté, narrée avec intérêt, et les couleurs poétiques y sont répandues avec richesse.

Dandi ou le narrateur veut-il peindre la naissance de l'aube et le refroidissement ordinaire de la température à cette heure, où paraît l'astre du jour, il fait des ténèbres comme une nuée d'oiseaux, qui fuient devant le souffle bruyant des chevaux de Soûrya :

(1) Pages 157 et 158.

« Tandis que ces pensées roulaient dans mon esprit, la nuit de retourner sur ses pas, comme chassée par le rapide souffle des chevaux du soleil, émergés du grand Océan ; et l'astre du jour se manifesta d'une languissante chaleur, comme si le séjour au sein des mers en eût refroidi les rayons (1). »

Gracieuses marionnettes, avec lesquelles s'amuse la poésie comme avec des êtres bien réels, mais dont sourit, en se dérobant, la physique, telle qu'une digne matrone aux jouets naïfs d'un enfant !

A-t-il un crépuscule à décrire : le ciel est un lac, les clartés du jour en sont les eaux, la nuit en est la vase, qui s'étend sur le lit du ciel à mesure que tarissent ses ondes lumineuses (2).

Ou bien le soleil est une masse en feu, d'où sort un nuage épais de fumée, quand elle s'éteint dans la mer (3).

Une autre fois, comparant à la situation de son esprit cette heure de *reviviscence* universelle par la douce influence de la fraîcheur du soir, il en tire ce tableau charmant :

« C'était l'heure, où le Dieu à l'arc de fleurs, se hâtant pour la défaite du monde, semblait allumer sa torche au foyer de

(1) Page 138.
(2) Page 146.
(3) Page 144. Ce trait nous rappelle ici les mots de Tacite, parlant du soleil, qui se couche dans la mer Glaciale : *Sonum insuper immergentis audiri... persuasio adjicit.*

la lune souriante, inclinée comme le nymphée du visage de Kalpasoundarî la première fois, qu'elle baissa la tête dans son extrême envie de contempler mon portrait (1). »

Oupahâravarmma s'est tu, et voici déjà qu'Arthapâla s'est mis à faire le récit de ses aventures.

On n'y trouve point à signaler ce que nous avons souvent essayé de mettre en saillie dans les histoires de ses jeunes compagnons : le génie pour imaginer des scènes et le talent pour les enchaîner. Le mérite de l'invention n'est point là remarquable assurément au plus haut degré. On n'y reconnaît pas à des traits bien saillants cette vérité de sentiment et de nature, que l'on n'a pu méconnaître dans les autres fictions.

Quoique la fable commence par les tristes apprêts d'un suicide, qui a pour sa cause une extrême sensibilité, on ne la sent point assez palpiter dans ce fils, qui a retrouvé d'une manière inattendue son père et sa mère. L'art d'intéresser n'eût-il pas désiré qu'il témoignât une plus vive émotion, en recevant cette faveur suprême des mains de sa bienveillante fortune ?

Le merveilleux pour le salut de son père nous

(1) Page 144.

semble aussi heurter quelque peu les apparences du possible, en dehors toutefois d'un conte indien.

Tout occupé qu'il soit en ce moment d'une périlleuse affaire, il paraît d'autre part un amant trop impassible ou trop contenu à la vue de cette rare beauté, habitante d'un palais souterrain et qu'on lui a fiancée au sein même de sa mère.

Ce palais d'un souverain, qu'un jeune homme perce sans nul empêchement, cette royale demeure, qu'il parcourt sans obstacle, ce roi, qu'il enchaîne sans opposition sur sa couche et qu'il emmène, lié d'une chaîne de fer, la manière même, dont Kâmapâla échappe au supplice, appartiennent, ce nous semble, à cette espèce de romanesque vulgaire, où la vraisemblance et la vérité ne sont jamais traitées des plus artistement.

Le style nous en paraît même gêné, rompu, incorrect et, par suite, obscur en quelques endroits. On n'y trouve point à louer ces élégances, que nous avons plusieurs fois admirées dans les autres contes. Néanmoins, on ne doit pas quitter ce court et superficiel aperçu, sans y donner une place à cette jolie expression d'autant plus remarquable ici, qu'elle est à peu près la seule. La fée ou plutôt l'Yakshî, dit le narrateur,

« Fit pleuvoir de sa bouche une rosée de miel, composée de paroles (1). »

Après cette assez faible histoire d'Arthapâla, nous arrive celle de Pramati.

Ce jeune homme, surpris dans un bois par les approches de la nuit, se couche au pied d'un vieux arbre, et, l'un de ses bras mis sous sa tête lui servant d'oreiller, il s'endort, après qu'il a fait sa courte prière à la Divinité, habitante de cet arbre tutélaire.

Tout à coup, dit-il avec une élégance, qui, dès le début, promet à ceux, qui l'écoutent, une narration gracieusement exposée :

« Un attouchement, impossible à goûter sur la terre, me caressa délicieusement chacun des membres ; un plaisir indicible s'infiltra dans mes organes des sens et mon ame fut imprégnée de joie. Je me sentis frémir d'une horripilation ; des palpitations battirent autour de mon bras : « D'où vient cela ? » me dis-je ; et mes yeux, s'ouvrant peu à peu, virent un conopée de blanche mousseline, dont le baldaquin ressemblait à un fragment détaché d'un brillant clair-de-lune. Mon regard fut attiré à gauche vers la muraille d'un palais, où je vis une troupe de femmes endormies du plus tranquille sommeil sur des couvertures aux diverses couleurs. Mes yeux s'étant portés à droite, je vis une jeune fille, comme un frais bouton de perle ou comme une gemme, que *l'éléphant* Aîrâvata dans sa fièvre de rut aurait cassé de l'arbre Kalpa et fait tomber des bocages du Paradis (2). »

(1) Page 165.
(2) Page 181.

Que de grâce dans ces idées! Quelle suavité dans cette image!

Est-ce une illusion? Est-ce un rêve? Et, continuant cette richesse de langage : D'où vient, se demande-t-il,

« Cette couche en étoffes de soie, en coton, en duvet de cygne, lumineuse, comme si on l'avait tissue avec les rayons de la lune? Qui est cette foule de charmantes personnes endormies paisiblement, que l'astre des nuits environne de ses rayons, comme un chœur d'Apsaras évanouies, tombées autour d'une balançoire aux cordes d'argent? Cette dame à la main de lotus ne peut être une épouse des Dieux, puisqu'elle dort comme une moisson de lotus bien doucement caressée par les rayons de la lune! »

La jeune vierge laisse entrevoir dans elle-même toutes les émotions, qui s'agitent dans le cœur du jeune homme :

« L'amour dans une admirable expression faisait jaillir au dehors certaines affections de l'intérieur, certaines conditions intimes de la pudeur, que voulaient cacher le trouble, la coquetterie, le doute, la passion, la joie, l'étonnement et la crainte. Elle ne savait ce qu'elle devait contenir, ou sa voix, prête à s'élever pour éveiller ses femmes *endormies*, ou son cœur esclave de l'amour et déjà tout absorbé dans cette passion, ou ses membres, que le mal de la peur baignait de sueur sous un duvet horripilé. A peine eût-elle entrevu ma personne d'un œil, au tiers (1) doucement ouvert, où brillait déjà le désir et qu'elle

(1) Sens, que nous substituons à celui donné, page 184, absolument rejeté.

faisait lentement, lentement se mouvoir, elle se mit à trembler, couchée au sein de ce lit, où cependant la partie antérieure de son corps s'était rejetée en haut loin de moi (1). »

Il s'endort avec peine ; et se réveille

« Enfin par la sensation pénible d'une chose peu agréable au toucher. Mes yeux ouverts, *tout avait disparu*, dit-il : je ne trouvai plus rien que la vaste forêt, l'arbre, au pied duquel je reposais, et mon lit de feuilles. »

Tandis que cette aventure le tenait ballotté dans une pénible incertitude, une Yakshî vint lui en expliquer tout le mystère.

« Exténuée de maigreur, ses membres, assemblés comme *les pièces* d'un collier, ressemblaient aux filaments du lotus, desséchés par les rayons du soleil (2). »

C'était la Dryade de son arbre ; c'était Târâvalî, sa mère.

Elle s'en allait au temple de Çiva, quand le jeune homme fit sa prière : elle n'avait pu reconnaître son fils par l'influence d'une malédiction jetée sur elle-même en châtiment de ce qu'elle avait déserté *les pieds de son époux ;* mais, ne voulant point aban-

(1) Page 184.
(2) Sens préféré à celui de la page 185.

donner le bel étranger, qui avait réclamé sa protection, elle avait emporté le voyageur avec elle. Et, dans la route, comme elle vit la fille du roi endormie, au milieu de ses femmes, sur la plate-forme de son palais, elle avait déposé le jeune homme sur les blanches mousselines de la couche virginale. Puis, ses dévotions terminées, affranchie de la malédiction et reconnaissant alors son fils, elle s'était hâtée de verser le sommeil sur les yeux de Pramati et l'avait reporté vîte au pied de son arbre.

Une première et furtive entrevue des jeunes gens a donc été déjà, le merveilleux aidant, assez ingénieusement conçue : ils s'aiment. De quelle manière va-t-on mener la chose nouée à son dénouement?

Dandi n'a pas manqué de génie pour l'invention ; mais il manque ici d'art quant à l'exposition. Il renonce au point de vue dramatique ; ce qui devait être une scène n'est plus qu'un récit ; il se prive, en quelque sorte, des ressources du théâtre : il ne va point nous montrer la chose, il se contentera de nous dire comment elle doit se passer.

Le jeune homme s'habillera en femme ; un vieux brahme se dira son père et demandera au roi qu'il permette à sa fille d'habiter dans le gynœcée royal, tandis qu'il ira dans la ville d'Avantî lui chercher

son fiancé. Puis, arrivée une certaine fête, où le sérail est conduit en pélerinage se baigner sur la rive des saints tîrthas, le brahmine apportera un vêtement d'homme en secret dans une chapelle du Mars indien, cachée au milieu des roseaux. Alors, secondée par la confusion des jeux, la fausse jeune fille plongera ; elle s'en ira entre deux eaux vers son vieil ami ; et, s'étant revêtue de l'habit masculin, elle reparaîtra jeune homme à la suite du brahmane, comme le gendre, que le vieillard est allé chercher pour sa fille.

Le père s'en vient donc réclamer son dépôt; mais l'auguste dépositaire ne peut restituer maintenant ce qu'on lui a confié naguère. La jeune fille a disparu, entraînée par un crocodile peut-être, noyée sans doute ! Le père au désespoir ne veut pas survivre à sa fille ; et, pour calmer la feinte exaltation de cette douleur, le roi de consentir enfin à donner la princesse, sa fille, au jeune homme en dédommagement de la fiancée, qu'il n'est plus en son pouvoir de lui rendre.

Mais, au lieu de faire ici par anticipation cette espèce de sommaire, n'eût-il pas mieux valu que l'auteur fît tout un chapitre; qu'il peignît, au lieu de conter; qu'il mît dans le sous-entendu plusieurs

de ces idées et laissât deviner par ce qu'on voit ce que l'amant pût dire à son rusé confident; qu'il étendît, arrangeât, embellît dans le tableau ce qui se prêtait le mieux aux inspirations de l'artiste; qu'il fît de chaque idée une scène et de toutes un acte, plein de mouvement, de vie, d'éloquence et de passion; qu'il nous fît assister au désespoir bien senti de la princesse, à la douleur hypocrite du faux père, à l'embarras du roi, à la joie secrète de sa fille, sacrifiée en apparence, mais heureuse au fond de l'âme; car elle a certaines raisons de soupçonner que dans ce beau jeune homme, qu'elle trouve, est la charmante jeune fille, qu'elle a perdue.

Si l'auteur eût semé dans son récit tout l'intérêt, qui pouvait résulter de ces féconds développements, aurait-il eu besoin de coudre à la suite de ce long discours une finale aussi froide, aussi aride, aussi peu animée que celle-ci :

« Le brahme, homme adroit, le premier des parasites, habitué à tromper, qui aimait à faire des gens ses marionnettes et qui n'en était point à son apprentissage dans l'art de la fraude, mit en œuvre ces ressorts avec la plus grande habileté de la manière, que j'avais dite; et bientôt le succès couronna mes désirs. Je pus donc savourer *à mon aise* le Jasmin-double, comme l'abeille jouit d'une fleur humide de rosée (1) ? »

(1) Page 196.

Conclusion, où l'on sent un auteur las, épuisé, de qui l'enthousiasme est passé, qui ne trouve plus de couleurs sur le fond de sa palette, ou ne sait plus employer celles, qui restent encore au bout de ses pinceaux!

Le fils de Târâvalî, ayant mis fin au récit de ses aventures, cède la parole à Mitragoupta.

Ses voyages ont amené ce jeune seigneur à Dâmalipta, où il entre un jour, nommé la fête-de-la-balle-à-paume, instituée pour la fille du roi en l'honneur de Vindhyavâsinî.

« A compter de la septième année, en la saison de sa virginité, avait dit la Déesse en promettant au roi deux enfants, que, chaque mois, dans le jour dédié aux nourrices de Kârttikéya, ta fille se concilie ma faveur avec la danse et le jeu de la balle à paume, pour obtenir un époux rempli de belles qualités (1). »

Si l'on reporte ce passage à côté d'un autre, qu'on a trouvé, page 163, ainsi conçu :

« La fille de Tchandasinha, roi de Kâçi, *la princesse* Kântimatî, jouant à la balle de paume avec ses amies, était sortie dans les bosquets du gynœcée pour solliciter la bienveillance du Dieu, qui a dompté l'Amour; »

(1) Page 199.

une conséquence assez facile à entrevoir sous le rapprochement, c'est que le jeu de la balle à paume entrait lui-même, semble-t-il, dans les cérémonies du culte, spécialement, de Çiva et de son épouse; non ce jeu, qui est seulement une gymnastique fatigante, où deux joueurs se renvoient une balle reçue et frappée d'une main couverte du gantelet; mais ce divertissement gracieux, qui est un art, avec lequel un adroit jongleur tient occupés et ravis tous les yeux d'une foule rassemblée sur nos places publiques et dans nos salles de spectacle.

D'abord l'intéressante joueuse battait une pelotte rouge, envoyée rebondir sur le sol de la terre, lui imprimant des mouvements réglés par le chant de sa voix, et la faisant passer du lent au modéré et du modéré au très-vif; puis, la frappant d'un coup sec pour l'envoyer bien haut, comme un éclair, qui jaillit de la terre au ciel, et comme un ruban écarlate, qui tombe en se déroulant des cieux à la terre, elle la rempaumait et, de ce premier acte, elle entrait dans le second.

Tantôt, avec une balle, elle décrivait, en quelque façon, une rotonde aux rouges arcades et faisait ensuite se révoluer le cercle sur lui-même.

Tantôt, avec deux, avec trois, avec quatre balles,

lancées de la droite à la gauche et de la gauche à la droite, d'avant en arrière et d'arrière en avant, reçues dans l'une ou l'autre main, sur le pied ou sur le bras, elle créait des méandres, des lignes courbes, des hémisphères, le *jet-d'eau*, la *voûte*, la *gerbe*, une *pluie de pierres* enflammées, comme vomies par un volcan, et semblait parcourir tous les replis de ce labyrinthe sans quitter, ni rompre, ni perdre son fil.

Tantôt, c'était comme deux nichées d'oiseaux rouges, qui volaient, revolaient, entrecroisaient leur vol en deux sens contraires, au doux ramage de ses bracelets et de ses noûpouras.

L'amusante joueuse déployait ainsi de cent manières son agilité, sa souplesse et ses grâces.

La description de sa légèreté et de son adresse au jeu de la balle est renommée dans l'Inde, et c'est vraiment à bien juste titre.

Un vaisseau, dans lequel Mitragoupta entre comme prisonnier et que sa bravoure sauve d'un corsaire, est jeté par une tempête sur les bords d'une île inconnue. Le koumâra met ici pied à terre, il se promène dans ces lieux charmants ; il trouve un lac aux ondes fraîches; il s'y baigne; et, comme il sortait des eaux parfumées de lotus, soudain

apparut devant lui un Démon, qui, pareil au sphynx d'Œdipe, dévorait tous les malheureux, qui ne savaient pas répondre à ses questions. Telles que l'énigme, proposée au fils de Laïus, telles sont également présentées dans un distique les interrogations du Rakshasa :

« Le cœur de la femme est-il porté à la cruauté? Le plus grand bonheur d'un maître de maison lui vient-il des qualités de son épouse? L'amour est-il inventif? Est-ce une chose difficile à *une femme* que d'être sage? »

La fable est donc au fond la même : à peine semble-t-elle changer par quelques traits à la surface. D'un côté, c'est l'homme; de l'autre, c'est la femme, qui est l'objet de l'une ou de l'autre question. En quel pays cette fable a-t-elle pris naissance? C'est un problème, dont chacun essaiera de tourner la solution vers son point de vue, sous l'influence de ses prédilections ou du système adopté par son école. Mais nous serions tentés, nous! d'en attribuer le berceau primitif aux régions de l'Inde, malgré l'antériorité immense, qui sépare la première époque de la seconde; à l'Inde, où sont nés tant de mythes, de théories, d'abstractions personnifiées, d'allégories et d'emblèmes, naturalisés en divers temps sur le sol de la Grèce.

Le jeune prince de raconter quatre histoires comme réponses aux quatre demandes. Chacune est dans son genre une excellente narration; mais elles se suivent toutes sans aucune bordure, qui les unisse et mène les yeux de l'une à l'autre. Le Démon est un auditeur beaucoup trop passif : on aimerait à lui voir jouer dans la scène un rôle plus agissant et moins silencieux ; à le voir incidenter ces récits avec un mot, un geste, une attitude, une expression de visage; donner pour intermède, après chacun de ces petits actes, ou le dépit amer de sa voracité déçue, ou l'impression, que chaque épisode a faite en son esprit amusé, ému, captivé ou rendu par l'un désireux d'un autre; inventer en un mot quelque chose de plus richement imaginé que cette ligne évidemment trop sèche :

« Le Rakshasa m'interrogea de nouveau et je lui racontai l'histoire de Gomini (1) ; »

Ou cette autre :

« Après cela, interrogé de nouveau par le Démon, je lui racontai l'histoire de Nimbavati (2) ; »

(1) Page 213.
(2) Page 220.

Ou même celle-ci :

« Le Démon, à peine eus-je fini, m'interrogea de nouveau sur l'histoire de Nitambavatî; et je repris la parole en ces termes (1). »

Le Rakshasa commence donc par demander si le cœur de la femme est cruel, et la réponse débute par la description d'une sécheresse, qui engendre une famine, dont le tableau peut être mis à côté des peintures les mieux réussies en ce genre, quelque soit le musée littéraire, où il plaise d'aller prendre son point de comparaison. Les traits en sont peu nombreux, mais ils ont de la poésie, du nerf et de la vigueur :

« Il est une région, appelée Trigarta. Là, vivaient trois chefs de maison.... Durant leur vie, l'Immortel aux mille yeux refusa les pluies à la terre pendant douze années consécutives. La sève des semences était perdue; les plantes annuelles devenaient stériles; les arbres ne produisaient pas de fruits; les nuages étaient sans eau, les rivières avaient cessé de couler; et, des lacs, il ne restait plus que de la poussière. Les sources ne faisaient plus courir les ruisseaux à l'entour des montagnes. Le fruit, qui pousse à la racine des kandas était rare. On avait déserté les doux entretiens; on négligeait de célébrer les plus saintes des fêtes. Les bandes de voleurs s'étaient multipliées; les hommes se mangeaient les uns les autres, et des crânes de têtes humaines roulaient çà et là, blancs comme des ardées (2). »

(1) Page 225.
(2) Pages 210 et 211.

Si on creuse l'expression, on découvre ici une horrible image. Ces crânes étaient blancs comme des hérons! Pourquoi? C'est qu'ils n'avaient subi les souillures, ni de la fosse, ni d'un bûcher, répond l'imagination épouvantée, et qu'ils avaient servi en d'exécrables festins je n'ose dire quel immonde bouilli!

Il est arrêté que Dhoûminî sera mangée demain; son époux la sauve dans la nuit et s'enfonce avec elle au milieu des forêts. Là, il surpasse vis-à-vis de sa femme tout ce qui attache la reconnaissance de l'enfant à sa mère. Celle-ci n'a donné que son lait; le sensible époux étanche la soif de son épouse avec son propre sang; il en calme la faim avec sa chair même. L'un donne ce qui est nécessaire à sa vie; l'autre, ce qui gardé aurait pu nuire à son existence.

« Tandis qu'il voiturait sa compagne, exténuée de fatigue,... il vit je ne sais quel homme, qui avait le nez, les oreilles, les mains et les pieds coupés, se rouler sur la terre. Il chargea encore d'une âme compâtissante ce malheureux sur ses épaules. »

Il s'avance, courbé sous le poids de sa double charge, celle de l'amour et celle de la charité, jusqu'à des lieux, où il trouve un sol moins aride, se

construit une hutte et s'occupe de rendre la santé à son infirme compagnon, qu'il panse

« Avec l'ingüa, l'huile de sésame ou d'autres médicaments, et qu'il nourrit de sa chair, sans faire aucune différence de soi-même et des herbes. »

Quelle sublime expression! Est-il rien, qui puisse mieux peindre cette abnégation absolue d'une personne, qui, se dépouillant de son humanité physique par l'énergie de son humanité morale, ne voit plus en soi-même qu'une matière et qu'une chose bonne pour satisfaire simplement aux besoins de son prochain; car ici nul autre mot ne peut cadrer mieux avec ce dévoûment incomparable. On sent que, si le bouddhisme a déjà quitté ces contrées, il a du moins laissé de son passage une trace non encore effacée dans ce reste de l'ardente charité, à laquelle Çakya-mouni exhortait ses disciples avec des paraboles d'une sainte exagération.

Ce misérable, amputé du nez, les oreilles coupées, sans pieds ni mains, n'a rien, qui puisse inspirer un autre sentiment qu'un insurmontable dégoût : tout d'un si triste objet repousse l'âme par les yeux; et cependant l'abjecte épouse de l'homme charitable conçoit pour ce monstre un goût dépravé,

qu'elle ne peut satisfaire qu'en saisissant l'adultère elle-même par un viol inoui. Aussi n'a-t-on jamais imaginé rien de plus hideux au moral que cette abominable figure. Ingratitude, hypocrisie, trahison, mensonge, luxure, calomnie, guet-à-pens, assassinat : tous les traits, épars sur les différents visages des hôtes de l'abîme-infernal, semblent ici rassemblés pour faire de ce masque un type satanique, dont il n'existe pas ailleurs peut-être une seconde création!

Les femmes des trois questions suivantes font antithèse avec celle-ci et donnent un rassurant démenti à la proposition, que le narrateur vient d'affirmer. En effet, que voyons-nous dès le second tableau ? La femme rangée, travailleuse, bonne ménagère, qui voit de l'utilité en tout, qui sait tirer parti de tout et ne laisse rien se perdre :

« Elle fit asseoir l'étranger dans un lieu bien balayé, bien arrosé de la terrasse, et lui donna de l'eau pour se laver les pieds. La jeune fille se mit d'abord à sécher un instant et retourner mainte fois au soleil ces grains de riz odorant ; puis, les frotta bien doucement sur un sol uni et ferme avec le dos d'une tige de lotus ; après quoi, elle sépara complètement les grains de leurs écosses. « Mère, dit-elle à sa nourrice, les orfèvres ont besoin de ces cosses, qui sont excellentes pour nettoyer les parures. Porte-les chez eux et achète avec les couris,

qu'ils t'en auront donnés, une marmite commune, deux plats et du bois très-dur, ni trop vert, ni trop sec (1). »

Les esprits, qui aiment à voir la Charlotte de Werther employer ses virginales mains aux touchantes fonctions de la famille ou du ménage, goûteront sans doute le même plaisir à suivre ici la maîtresse de maison dans sa cuisine. Ces petites scènes d'intérieur amusent par la vérité. Qui n'a pas vu son épouse ou sa mère occupée des mêmes soins; et comment ne pas aimer une lecture, qui vous la rappelle vaquant de la même manière au souper de la famille?

« La jeune fille battit, fit sauter les grains dans un mortier de kakoubha au ventre large, creux, assez profond; et, fatiguant son bras à lever et baisser l'instrument, elle se jouait adroitement avec un pilon neuf de khâdira, pesant, très-long, la surface unie et dont une feuille de fer environnait la tête. Ensuite de laver plus d'une fois dans l'eau ces grains purifiés avec le van des restes de leurs cosses ou des autres fétus; et, quand elle eut adressé au foyer sa prière, de les jeter dans une onde, qui avait bouilli cinq fois. Toutes les parties des grains s'étant gonflées et ramollies,... elle attisa le feu, retourna le couvercle sous la marmite, et fit tomber l'écume du mets préparé. Ensuite, elle plongea avec une cuiller à pot dans le riz bouillant, le retourna un moment et, toutes les poignées

(1) Pages 216 et 217.

de grains étant parvenues au même point de cuisson, elle mit, renversé sens dessus dessous, le couvercle sur la marmite. »

Mais ce n'est pas seulement le bois ; ce ne sont pas encore les deux plats nécessaires au service avec la marmite indispensable à la cuisson, qu'elle a su tirer du boisseau de riz non vanné ; elle en fait sortir même les assaisonnements ; après eux, des hors-d'œuvre ; enfin, un second plat d'accompagnement !

« Alors, elle versa de l'eau sur les bûches, dont l'aubier seulement avait brûlé ; elle éteignit le feu et, l'ayant réduit en charbons, elle fit porter le tout chez des gens, qui en avaient besoin. « Achète avec les couris, dont ils auront payé cela, dit-elle à sa nourrice, des légumes, du lait, du beurre fondu, de l'huile de sésame, des fruits du myrobolan emblique et du tamarin, suivant ce que la vente aura pu te rapporter. » La servante ayant obéi, sa jeune maitresse composa deux ou trois sauces, et dit : « Cette écume du mets, étant saupoudrée de camphre mouillé, peut bien compter pour un nouveau plat ! » Elle refroidit le service, assaisonné de sel, avec le vent agréable d'un éventail : un parfum, mis sur des charbons, jeta dans l'atmosphère sa fumée odorante ; et, quand elle eut donné, en le broyant menu, la senteur exquise de ses fleurs au fruit même du myrobolan, elle fit inviter son hôte par la bouche de sa nourrice à prendre le bain. »

Ces naïfs tableaux sont remplis de naturel et de charme : ils intéressent les yeux. On ne peut s'empêcher, quand on les a vus, de partager l'opinion

du conteur ; et chaque lecteur d'en conclure nécessairement avec Mitragoupta

« Que le plus grand bonheur d'un maître de maison lui vient des vertus de son épouse (1). »

La troisième historiette est, la plus faible entre les quatre, ce nous semble, d'invention et de contexture. C'est une chose, dont Ratnavatî elle-même a soin, en quelque sorte, de nous avertir en disant que sa qualité d'épouse la force à bien étroitement circonscrire son choix entre les divers moyens, que son esprit serait capable d'imaginer ; et son expression est aussi belle en poésie que la pensée est pure en morale :

« Un époux, sainte dame, est un Dieu pour les femmes, surtout quand elles sont nées dans une famille honorable : il me faut donc imaginer un moyen, qui soit en harmonie avec la soumission (2). »

Il peut sembler assez étrange dans nos manières de se vêtir et de se parer qu'un mari se trompe sur la personne de sa femme, qu'il n'a pas vue, il est vrai, depuis quelque temps ; prenne sa conjointe

(1) Page 220.
(2) Page 222.

pour une jeune voisine, qui ressemble à son épouse; et que, dégoûté de l'une, il s'enflamme pour l'autre d'un amour soudain.

Mais, d'abord, il existe en France je ne sais plus quel roman sur le même sujet, où l'auteur a su ménager avec assez d'art une très-satisfaisante vraisemblance. Ensuite, il n'est point rare qu'on cesse d'aimer un bien d'une possession trop facile. L'obstacle engendre ou nourrit le désir; et la haine, qu'on entrevoit dans une personne charmante, peut, sous l'influence de l'amour-propre, exciter l'envie de substituer à l'aversion un sentiment plus doux. Enfin, il entre dans la toilette d'une jeune fille indienne une telle profusion de fard, de collyre et d'onguents, dont la femme mariée s'épargne les frais dans ses atours plus sévères, que ce luxe de peintures met sur la face d'une jouvencelle comme une sorte de masque, dont l'éblouissante fascination produit aisément le doute, la méprise et même, en certains cas, une entière illusion.

C'est là ce coup de théâtre, auquel Ratnavatî nous prépare elle-même, en disant qu'elle se montrera bientôt parée deux fois plus :

« Nous avons pour voisin porte à porte un négociant... Il a une fille, nommée Kanakavati; elle me ressemble en tous ses

membres : c'est entre mes amies celle, qui m'aime le plus. Je me ferai voir avec elle sur la terrasse de son magnifique palais. Ensuite, on m'y verra jouer seule dans une parure deux fois plus grande. »

Ainsi, l'amour est inventif : telle sera donc la simple conséquence de ce récit épisodique.

Mais est-il toujours facile à une femme d'être sage? L'interrogé doit ici répondre oui ou non, et c'est la quatrième demande.

Ce dernier conte nous semble être le meilleur par la manière habile, dont sa trame est conduite. Les fils en sont bien noués, simples, aisés, nets. Il est impossible au plus adroit fourbe de mieux cacher la fin entre les moyens et de s'effacer en apparence plus complètement d'une affaire, quoiqu'on en soit le centre et, pour ainsi dire, même les deux pôles.

« Le fripon se dit *alors* : « Il faut que je vende ce noûpoura ! » et il s'en vint proposer au marchand cet anneau de pied. A peine l'eut-il vu, Anantakîrti de s'écrier : « C'est un noûpara de ma femme ! Comment est-il venu dans tes mains ? » L'homme ne répondit pas, et le marchand de l'interroger avec insistance. Il dit enfin : « Je parlerai, mais devant le conseil des marchands. » L'assemblée est convoquée, et le fripon dit : « Envoie chez ton épouse et fais apporter ici sa paire de noûpouras ! »

« Cette nuit même, entrée sous un berceau dans notre bosquet afin de m'y reposer, fit-elle, non sans honte et non sans crainte, l'un de mes noûpouras, attaché d'un lien trop lâche, s'est échappé. Je l'ai cherché aujourd'hui et n'ai pu le retrouver. Mais voilà son pareil ! » Et elle envoya l'autre anneau de pied.

» Le messager des marchands revint, apportant ce conte et le noûpoura. Le fripon interrogé de répondre avec simplicité : « Personne de vous n'ignore assurément que le bois des mânes fut confié par vos ordres à ma garde, que j'y demeure et que j'y passe ma vie. « Des gens intéressés, dans la crainte de payer les droits, ai-je pensé, ne brûleraient-ils pas quelquefois des morts pendant la nuit ? » Alors, je couchai dans le cimetière durant les nuits mêmes. L'autre jour, je vis une femme aux vêtements noirs tirer du bûcher un cadavre à moitié brûlé. Était-ce par cupidité ? Je n'en sais rien. Arrêtée, elle se fit elle-même dans son épouvante une légère blessure à la naissance de la cuisse avec un petit couteau, *qu'elle tenait à la main;* mais elle réussit à s'enfuir ; et ce noûpoura est tombé de son pied, tant sa course était rapide. Voilà comment ce noûpoura m'est venu : le reste appartient à votre jugement (1). »

Peut-être une seule phrase de plus eût-elle été nécessaire au dénouement pour donner à ce membre une proportion moins inégale dans le tout et peindre avec plus de vigueur la crise finale, cette agonie de la vertu et cette amère défaite, que l'épouse abandonnée est réduite à subir, comme ivre ou folle de son désespoir.

Quoi qu'il en soit, la réponse, qui sort naturellement de l'historiette, finement racontée, c'est

« Qu'il n'est pas toujours facile à une femme d'être sage (2). »

(1) Pages 229 et 230.

(2) Ce dernier sens, mis dans la seconde note de la page 230, est celui, que nous adoptons finalement, après une nouvelle étude, rejetant l'autre à sa place dans la note.

Sur la fin de cet entretien, dont le fils du ministre a fait ainsi tous les frais, un bruit éclate dans l'air, de grosses perles tombent du ciel, et Mitragoupta de lever sa tête. Que voit-il ? Un Rakshasa emportant une jeune dame éplorée, qui se débat en vain dans l'étreinte de ses bras vigoureux. L'autre Démon soudain fond sur le ravisseur. Celui-ci rejette insoucieusement sa proie ; elle tombe sur les bras étendus et dans les mains ouvertes du jeune homme. C'était Kandoukavatî, sa gracieuse amante !

Ils s'embarquent : ils arrivent, on ne pouvait guère plus à propos. En effet, le roi et la reine, n'ayant plus ni l'un ni l'autre de ces deux enfants miraculeusement obtenus, quittaient Dâmalipta et s'en allaient désespérés à l'instant même avec les anciens du peuple mourir de faim sur les rives du Gange ! Le fortuné jeune homme rend au malheureux père les deux objets de sa tendre affection et, pour sa récompense, il reçoit la main de la jolie princesse.

La fin de ce conte est donc trop hâtée, romanesque dans la moins louable acception du mot, abrupte même, sans aucune parure, tandis qu'on aurait pu louer dans les premières pages du commencement une narration artistement conçue, sympathique avec la nature, élégamment écrite, semée de

traits heureux, entre lesquels du moins nous ne passerons pas sans remarquer celui-ci, où le regard de nos yeux est amusé comme d'une jolie gravure avec la coquetterie naïve de cette encourageante familiarité :

« Le soir, Tchandrasénâ vint en secret, et, m'ayant salué, elle frappa de son épaule une épaule de son amant avec la grâce de l'amour. « Puissé-je, tant que durera ma vie, femme aux grands yeux, lui dit Koçadâsa, rempli de joie, être ainsi le vase de ta faveur (1) ! »

Ensuite Mantragoupta de raconter à son tour l'histoire de ses aventures ; mais, commençons par l'avouer, c'est la deuxième épreuve, moins réussie que la première, d'un épisode, qu'on a déjà fait passer devant nos yeux.

Il s'est couché un soir au pied d'un arbre sur la rive d'un lac ; mais il ne peut goûter le sommeil, car deux voix mécontentes viennent frapper le tympan de son oreille. C'est un serviteur et sa compagne, qui se plaignent d'un maître peu bienveillant. Importun magicien, il ne manque jamais d'énerver l'impuissant époux, je n'ose dire amant, à l'instant qu'il a besoin de son ministère.

(1) Page 205.

Mantragoupta se glisse au travers des ténèbres et voit un sinistre vieillard, debout près d'un feu allumé, où il sacrifie de la main gauche aux Divinités infernales. Le magicien commande au serviteur de voler rapidement au gynœcée du roi, d'y prendre sa fille même et de lui apporter, sans tarder, la princesse, qu'il veut immoler. Aussitôt fait que dit : la victime en larmes est déjà mise à ses pieds. Il dégaîne un cimeterre et veut lui trancher la tête. Mais le jeune homme s'élance, arrache le glaive ; et son bras d'infliger au vieux magicien le supplice, que celui-ci destinait à la belle infortunée.

Tandis que son libérateur écoute les remerciements de l'esclave, affranchi du tyran, la jeune fille se pose devant lui dans une attitude, où respire l'intéressant mélange d'une coquetterie et d'une naïveté purement indienne. On ne peut méconnaître la nature et la vérité dans ce tableau, dont les nuances fines, mobiles, insaisissables, échapperaient la plupart au pouvoir limité d'expression, que le peintre le mieux doué a reçu de la nature sous la condition qu'il ne sortirait pas des bornes, où fut circonscrit l'instant présent :

« Elle, de faire glisser un peu obliquement *de mon côté* ses

beaux yeux, dont la prunelle mobile s'en alla rejoindre le nymphée bleu du bouquet de son oreille, et de faire jouer d'un nonchalant badinage le sourcil, dont la ramille, courbée tel que l'arc de ce Dieu, qui a pour enseigne un habitant des eaux, semblait une ballérine, exécutant un lâsya sur la scène de son front. Tenant de biais son visage de lotus et renfermant son amour dans les bornes de la pudeur entre les contours de sa joue horripilée et rougissante, elle gravait des lignes sur la face de la terre avec le bout d'un pied, où l'orteil posé obliquement répandait comme une lueur de clair-de-lune (1). »

Il ordonne au Démon-serviteur de transporter la princesse avec lui dans son gynœcée ; et là comme l'expression du commandement est mollement effacée ! comme le sommeil est docile ! comme le respect est profond dans ce parler tout bas ! comme l'idée est gracieuse dans cette gentille comparaison !

« Elle frotta, comme en se jouant, les paumes de ses mains : aussitôt, couchées au gré de leurs fantaisies, ses compagnes de secouer le sommeil et de reprendre chacune les choses de ses fonctions. Elles s'approchent ; elles posent leurs têtes à mes pieds, les yeux noyés de larmes ruisselantes ; elles me disent lentement, d'une voix tellement basse que l'on doutait si ce n'était pas le bourdonnement d'un essaim d'abeilles, attachées au bout des pétales du bouquet de leurs têtes. »

Le personnage, à qui s'adressent les femmes, n'est pas moins que l'amant de la princesse : c'est

(1) Page 237.

donc un roi ou, s'il ne l'est pas encore, il doit l'être assurément un jour. Aussi le langage chez elles va-t-il se mettre à l'unisson des personnes, qui n'oseraient se présenter devant les rois sans les bienséances de la parure :

« Seigneur, puisque cette femme, que la mort avait enlevée, tomba ensuite sous le regard de tes yeux et fut donnée par le plus ardent amour à ton excellence, qui surpasse le soleil en splendeur, il faut maintenant que ton cœur, inébranlable comme l'assiette de rochers, qui soutient une montagne de pierreries, prenne à témoin le feu de Kâma et se pare avec cet admirable joyau, diamant serti au milieu du collier de l'Amour (1) ! »

Mais dans le temps que le roi, père de la jeune princesse, s'abandonne à la volupté dans une forêt délicieuse sur les bords de la mer, voici que le roi des Andhras, son ennemi, traverse les ondes, bat sa flotte, le fait prisonnier avec son épouse, sa fille, le gynœcée tout entier, et s'empare même de son royaume.

Le conquérant est amoureux de la jolie princesse ; mais celle-ci, possédée par un Démon, ne peut rester une seule minute en sa présence.

Cette obsession est-elle vraie ? Ou n'est-ce qu'une

(1) Page 239.

feinte? C'est un doute, que l'auteur n'a pas voulu prendre, ce qu'il aurait dû, le soin de nous éclaircir.

Le conteur se déguise en vieux anachorète; il a bientôt ses disciples; il séduit le peuple avec de faux prodiges; le roi vient lui-même visiter l'hermitage, attiré par le bruit de son éclatante renommée. Le saint pénitent conseille au monarque de venir se baigner dans les eaux de son tîrtha, la nuit, à quelque heure voisine de l'aube.

« Tu sortiras du bain, lui dit-il, revêtu d'une forme, qui sera la joie des yeux pour tous les hommes, telle enfin qu'à sa vue l'Yaksha n'osera plus tenir en ta présence : et, liée d'une chaîne, que l'amour va lui forger plus solide, la jeune fille au même instant ne sera plus empêchée de soutenir le regard de tes yeux (1). »

Le roi tombe dans ce piége avec une sotte crédulité : il y périt, tué par l'anachorète, qui se présente aux yeux du peuple, de l'armée et des ministres comme le roi même transformé.

Ce dénouement est d'une immoralité flagrante : c'est un assassinat, qui n'a pour sa justification autre chose que de l'amour. Au contraire, dans l'autre conte, le roi Prahâravarmma fut dépouillé de

(1) Page 246.

son royaume, envahi par son neveu, en son absence, sans une déclaration de guerre, sans nulle raison d'hostilité. Le fils apprend de l'usurpateur même qu'il se propose de tuer le roi détroné, son oncle, avec un poison violent. Donc, en châtiant l'ancien crime, il n'aura fait que prévenir le crime nouveau; et, fils, il doit sauver son père!

Ici, il n'est appuyé de personne; mais là son artifice est secondé par l'épouse même du tyran. C'est d'elle, qu'il apprend les caractères de tous les habitants du palais : moyen infaillible pour maintenir la crédulité au même point d'illusion.

Ensuite, il se présente au conseil des ministres avec tous les secrets du monarque, tirés de sa bouche même. Eux seuls en ont la connaissance. Donc, si ce n'est le souverain, que peut-il être ce personnage, qui les possède également si bien? Cette conséquence est là toute naturelle. Mais, dans le conte, dont nous étudions ici la contexture, il n'y a rien de semblable ou d'équivalent.

Oupahâravarmma ne s'est laissé voir à personne : Mantragoupta s'est montré à tous les citadins. Il vécut dans sa vie d'hermite environné de ses disciples. Ils ne l'ont vu, il est vrai, que sous des haillons avec la perruque d'un vieil anachorète;

mais ne devaient-ils pas être surpris que la transformation du roi se fût opérée dans une telle ressemblance avec le maître? Ne sont-ce point là ses traits, sa voix, sa taille?

Sic oculos, sic ille manus, sic ora ferebat!

Il a quitté le pays : mais ne peuvent-ils encore s'étonner de le voir sitôt revenu dans la personne du monarque ainsi transformé!

Dans le palais enfin, se trouvent quelques esprits méfiants : c'est la conséquence de ces paroles mêmes du narrateur :

« Ce langage ravit son cœur ; et, comme ceux de ses officiers, qui pouvaient soupçonner un piége dans la chose proposée, jugèrent que ce désir, allumé par une aveugle passion pour la jeune fille, était immense, inébranlable, l'affaire ne trouva d'obstacle nulle part (1). »

Puisqu'ils étaient incrédules avant, combien plus ne le seront-ils pas après! Le cadavre du roi existe : ils n'ont qu'à le chercher. Est-il si malaisé de le trouver dans le caveau du faux anachorète? Mais, dans l'autre conte, le corps du délit n'existe plus : la dépouille du roi mort est anéantie; elle fut con-

(1) Page 247.

sumée dans le feu, où brûlait une victime, et réduite en cendres avec elle !

« Cette narration, dit Wilson, a cela de particulier qu'elle fait Andhra, l'ancienne Telingana, une puissance maritime. »

Il est possible que l'archéologie veuille bien se contenter de ce petit dédommagement. Mais la littérature est beaucoup moins accommodante. Elle veut une action neuve, qui témoigne de l'invention ; elle veut un plan nouveau, qui prouve de l'art ; elle exige la passion, le naturel, une variété neuve dans les images, une fraîcheur toute vierge encore dans les idées. On a trouvé ces qualités dans le conte précédent ; elle ne les retrouve pas dans la fable présente ; et, par conséquent, elle ne peut se dispenser de juger Dandi coupable de s'être pillé lui-même et de n'avoir su donner dans cet épisode de Mantragoupta autre chose qu'une pâle répétition de l'histoire, contée, il n'y a qu'un instant, par le jeune Oupahâravarmma, sauf de très-légères et très-superficielles modifications.

Viçrouta, le dernier des Dix, met fin au défilé de toutes ces histoires en exposant la sienne, qui ne semble pas terminée, qui est écourtée, paraît-il, de sa conclusion, à laquelle manque évidemment, soit

une page, soit du moins une demi-page. Il s'arrête, le pied levé; son pas n'est point achevé, il est en suspens. On le reconnaît à l'absence de cette finale, qui, variée pour chacun dans l'expression, est la même pour tous dans l'idée;

Ou celle-ci d'Arthapâla :

« Tel était l'état de nos affaires, quand le roi d'Anga, humble adorateur des Immortels, Sinhavarmma, nous envoya dire : « J'ai revêtu mon armure ! » et nous marchâmes le défendre contre les attaques de son ennemi. C'est là, que m'attendait ce bonheur de respirer le pollen du lotus de tes pieds (1). »

Ou cette autre de Pramati :

« Voici maintenant les deux motifs, qui m'ont amené sous les murs de Tchampâ : aller au secours du roi Sinhavarmma et visiter une terre, où nos compagnons m'avaient donné rendez-vous. Je m'avançai par conséquent à la tête de toutes mes forces réunies, et le Destin voulut que j'eusse le bonheur de voir ici ton altesse (2). »

Ce roman n'est pas fini : il manque évidemment après ce huitième chapitre une conclusion nécessaire. Dandi, c'est probable, a dû faire un chapitre de plus ou, si l'on veut, un épilogue, afin de ne

(1) Page 179.
(2) Page 197.

laisser rien, sur quoi la curiosité de ses lecteurs eût à faire une question ; car le plus médiocre des écrivains aurait senti à sa place qu'il ne pouvait abandonner ainsi brusquement ses personnages, assis non-chalamment au bord du Gange sur un banc de sable fin. On a dû les ramener aux lieux, d'où les a fait sortir le besoin de la fable. On a dû même rétablir dans son royaume envahi ce vaillant Râdjahansa, qui vit réfugié avec son armée, sa cour et son gynœcée dans les forêts inexpugnables du mont Vindhya.

Dandi assurément l'a fait, soit de vive force avec les neuf compagnons de Râdjavâhana, devenus ou des rois ou les gendres des rois, soit par un mouvement spontané de cœur du vieux Mânasâra, que le mariage de la Belle-d'Avanti, sa fille, avec le prince héritier du Magadha rendit le beau-père de celui-ci ; soit par des moyens surnaturels, dont l'auteur avait tous les agents réunis sous la main, puisque Mâtanga, changé en la nature des Dieux et monté sur le trône des régions souterraines, était l'obligé de Râdjavâhana, puisque la nymphe Souratamandjarî avait, pour ainsi dire, été son hôte, ayant demeuré, chaîne d'argent, liée deux mois autour de ses pieds, puisque la fée Târâvalî était la vraie mère de Pramati, puis-

qu'enfin Arthapâla était devenu par son mariage avec Kalpasoundarî le gendre même du souverain des bons Génies.

Dandi, on n'en peut douter, avait mis une fin logique à son roman. On en possède une suite, qui fut écrite, pour suppléer au manque de la sienne, par Gopinâtha, mais qui est dépourvue absolument d'intérêt. Aussi l'éditeur Wilson n'a-t-il pas jugé qu'elle méritât les honneurs de l'impression. Ce n'est donc pas elle, que nous regrettons; c'est le commencement original, que Dandi lui-même avait imaginé pour son ouvrage; navire démâté, sans poupe ni proue, et jeté comme une déplorable épave sur les rochers des âges.

Quoi qu'il en soit de ce chapitre déchiré, tombé dans la course du temps et perdu, voici une brève analyse de celui-ci :

Viçrouta faisait route dans les bois du mont Vindhya. Il y rencontre un jeune enfant, qui, son visage baigné de larmes, le prie de retirer un vieux serviteur, qui s'est laissé tomber dans un puits. Il sauve ce vieillard et lui demande qui est ce bel enfant. C'est le malheureux fils d'un monarque infortuné. Son père, abusé par sa confiance dans un flatteur de cour fut précipité à bas du trône.

Ce funeste conseiller du roi est peint ici dans les plus caractéristiques de ses traits moraux. C'est un portrait bien réussi. On reconnaît là un de ces adroits valets, favoris de sérail, dont les despotes de l'Orient n'étaient à leur insu très-souvent eux-mêmes que les esclaves. Cette miniature sans doute aurait plu dans son air de vie, de naturel et de vérité à cette cour de Louis XIV, où les Bussy, les Saint-Simon, les dames de Scudéry, Tencin et Lafayette s'amusaient à dessiner, en quelque sorte, des portraits à la plume. N'y sent-on pas quelque chose de cet esprit, de ce mordant, de cette verve caustique, où La Bruyère allait tremper quelquefois la pointe de son style?

« Il s'appelait Vihârabhadra. Habile à suivre la pensée *du maître,* possédant la faveur, nécessaire dans tous les concerts, la danse, le chant et les autres *plaisirs*, adonné aux femmes du dehors, beau parleur, n'ayant pas un bâillon à la bouche, spirituel diseur de mots à double entente, appliqué à découvrir le secret des autres, sachant exciter le rire, brillant pour blâmer, docte en médisances, arrachant des présents au cercle même des ministres, c'était un précepteur de tout mauvais gouvernement et le timonnier du navire de l'amour (1). »

Un vieux ministre avait conseillé au jeune roi d'étudier la science politique : sage encore, il avait

(1) Page 256.

goûté ce conseil. Il annonce sa résolution dans son gynœcée. Vihârabhadra l'écoute; puis, avec cette hardiesse, que lui inspire sa faveur, il jette aux pieds du roi un discours, que son improvisation apparente n'a pas empêché d'être méthodique, régulier, en un mot, œuvre d'art.

Il commence par mêler une flatterie à l'adresse du maître avec une insinuation mordante, lancée aux gens, qui voulaient engager le roi dans une étude sans fin, toute renfermée qu'elle soit à cette heure dans un résumé de six mille distiques.

« Le voilà donc à lire, à écouter; et la vieillesse le saisit qu'il n'a pas encore fini son étude. En effet, n'est-il pas vrai que ce livre, qui est lié à d'autres livres, n'atteindra pas complètement à son but, si l'on ne sait d'abord tout ce qui est relatif aux mots (1)? »

Il parcourt avec des sarcasmes la vie d'un roi, taillé sur le patron des Çâstras. Chaque minute pour celui-ci a son emploi fixé d'avance. Les règlements ont limité rigoureusement le champ de sa promenade :

« Dans la sixième partie du jour, il peut, ou se promener libre-

(1) Page 257.

ment, ou tenir un conseil ; mais on a circonscrit le temps de cette libre promenade en ces bornes : trois nâdikâs et trois quarts, c'est-à-dire, une heure et demie (1). »

On lui mesure le temps du sommeil :

« Dans la troisième partie de la nuit, il s'est couché au son des instruments de musique. Il peut dormir, il est vrai, la quatrième et la cinquième divisions ; mais comment la volupté du sommeil viendrait-elle caresser les yeux du pauvre sire, de qui la pensée fut agitée par des soins continuels (2) ? »

Et pourquoi tant de fatigues et d'ennuis? En vue d'une chose fort inutile ! En effet,

« Comme la science politique n'a aucune part à la marche du monde, il s'ensuit que les États se meuvent eux-mêmes en vertu d'une force, qui est naturelle au monde, et non grâce à la puissance des Traités de politique (3). »

Ce faux air de science, que prend ici le sophisme, ne peut manquer de réussir dans ce frivole auditoire de femmes et de concubines aux souris encourageants, qui n'a jamais étudié nulle autre science que la première aux yeux des femmes : celle de plaire.

Ne vaut-il pas mieux vivre uniquement pour le

(1) Page 259.
(2) Pages 259 et 260.
(3) Page 261.

plaisir ? Le plus heureux n'est-il pas incontestablement aussi le plus sage?

Ici, l'orateur monte dans la chaire d'Épicure. Horace semble revivre lui-même dans sa bouche. Il n'y aura pas une pensée là, qu'on ne puisse retrouver dans les vers, qu'inspira la fraîche vallée de Sabine, ou dans les poètes épicuriens, formés à la même école. Est-ce bien Vihârabhadra, qui parle ici? Ne serait-ce point Aristippe, que la métempsychose aurait incarné dans sa personne?

« N'est-ce pas une absurdité que vanter la peine d'amasser pour les autres? L'existence de ceux, qui vivent ici-bas, se compose de quatre ou cinq jours ; et le temps, qui sied à la jouissance, n'est jamais qu'une très-minime portion de la vie. Le sot ajoute encore *à son héritage* et meurt, occupé d'acquérir, sans qu'il ait eu même envie de goûter un peu à cette richesse, laborieusement acquise (1). »

Le roi convaincu renonce à toute pensée d'étude ; il fait aussitôt du plaisir son unique affaire ; il se plonge dans la débauche, il s'enivre de jeux, il se gorge de voluptés ; et le plus grand moyen de lui plaire n'est déjà plus que de l'imiter dans ses vices.

Le principal ministre d'un roi, qui guette de loin Anantavarmma comme sa proie, feint de chasser

(1) Page 263.

avec indignation un fils débauché hors de sa présence. Le jeune homme d'intelligence avec son père se rend à la cour du voluptueux monarque, amenant avec lui une foule d'hommes et de femmes, habiles en toutes les espèces de plaisirs, mais cachant aussi parmi eux un grand nombre d'espions secrets et d'émissaires travestis. Ingénieux à créer sans cesse de nouveaux divertissements, il se rend nécessaire à Vihârabhadra, le surintendant de tous les amusements du sérail. Il s'insinue dans la confiance du monarque, en flattant ses passions. Avec lui, rien n'est plus un défaut, tout devient une vertu : chaque excès a lui-même son excuse; l'intempérance de la chasse, du vin, du jeu et de l'amour est encouragée, caressée, adulée.

Entre ces apologies empoisonnées, nous citerons, pour exemple, un éloge de l'ivrognerie. Il ressemble, en effet, à quelque chant bachique. Ne croit-on pas entendre Anacréon lui-même, qui, en pointe de vin, célèbre aux accords de sa lyre, l'apothéose de l'ivresse? ou plutôt ne dirait-on pas que cette prose est le corps brisé d'une ode, suivant l'expression d'Horace, où l'auteur indien nous semble inspiré d'un enthousiasme, qui surpasse même toute la verve anacréontique?

« On s'assure une jeunesse digne de l'envie, si l'on s'enivre de liqueurs, choses les plus capables de briser les maladies, quelle qu'en soit l'espèce. L'ivresse fait s'évanouir toutes les douleurs en élevant le moral au-dessus du physique. Elle met du feu dans les veines de l'homme et enflamme sa vigueur pour savourer le plaisir dans les bras d'une femme. Le vin guérit la blessure de l'honneur, en calmant l'impression d'une offense. Il exalte la confiance jusqu'à des paroles sans frein et lui fait dire ce qu'on ne doit pas entendre. L'*ivresse* nous absorbe dans un bonheur, qui n'attire jamais l'envie sur nous : par elle, ces hommes, privés de quelque sens, comme de l'ouïe et de la vue, nagent eux-mêmes dans le plaisir. Elle augmente le nombre de nos amis, en nous disposant à partager nos félicités avec eux. Nous lui devons une beauté incomparable, *mille* séduisantes agaceries, et, chassant loin de nous le fléau de la crainte, elle nous verse l'héroïsme *à pleine coupe* (1). »

On organise de grandes chasses contre les bêtes féroces, et les émissaires d'exécuter leurs criminelles instructions. Il n'est guère possible d'imaginer quelque chose de plus sauvage que ce tableau de perfidies, de trahisons, d'empoisonnements et d'assassinats pour exterminer tout ce qui portait une âme héroïque dans les armées d'Anantavarmma? tableau froidement peint, sans qu'un seul cri du cœur, sans qu'une exclamation d'horreur, sans que le moindre mot enfin vienne manifester l'indignation, qu'il inspire à l'écrivain dans la personne du narrateur!

(1) Pages 268 et 269.

« Exhortés à la destruction des tigres et des autres bêtes de proie, les uns périssaient, soit qu'on les fît tomber dans la gueule des carnassiers, soit qu'on les abandonnât dans les feux allumés à l'entrée des gorges. Ceux-là, emportés bien loin dans les aspirations de leur soif vers un puits désiré, errants sur des routes inégales en des courses multipliées par les besoins dévorants de la soif et de la faim, tombaient, la terre creusée se dérobant sous leurs pas, en des fosses perfidement cachées sous des herbes. Ceux-ci mouraient parce qu'on avait extirpé les épines de leurs pieds avec des canifs à la pointe envenimée ; les autres sous des flèches en apparence décochées pour se plonger dans le corps d'une gazelle, mais qui s'en allaient frapper, suivant l'intention des archers, les imprudents, qu'avait isolés une folle ardeur à poursuivre les bêtes disséminées et fuyant de tous les côtés. Plusieurs, conduits par des émissaires, déguisés en forestiers et loués au prix d'un salaire, montaient sur les sommets escarpés des montagnes et trouvaient la mort en des précipices, que nul indice ne décelait aux yeux.

» On leur causait des consomptions pulmonaires avec de belles femmes, qu'on leur jetait nuit et jour dans les bras. Des traîtres, habiles à composer des poisons, les tuaient avec des présents de parfums ou d'onguents, de guirlandes, de joyaux et de vêtements ; ou les médecins nourrissaient leurs maladies avec la bouche des remèdes (1). »

Dans ce trait-ci, quelle vigueur et quelle poésie d'expression !

Son armée ainsi diminuée, Vasantabhânou, le roi traître sous les apparences de l'amitié, fait envahir son royaume. Anantavarmma d'appeler au secours tous les rois, ses auxiliaires ; Vasantabhânou de venir

(1) Pages 271, 272 et 273.

à toute hâte le premier. Il augmente la confiance de sa victime par cet empressement, obtient le commandement général des armées, détache du monarque fainéant (1) ses alliés, bat ses troupes, le fait prisonnier lui-même, et les rois, ses auxiliaires, devenus ses ennemis, se partagent ses dépouilles.

« Je serai content, dit le traître aux conjurés, quelle que soit la part, que vous consentiez à me donner. » Mais, suivant avec perfidie le fil de sa trame, il fit naître des rixes dans le partage de cette victime, renversa tous les alliés, les uns par les autres, et dévora à lui seul toute la proie (2). »

Voilà bien des atrocités politiques ! Mais que penser du moyen imaginé pour le dénouement de cette histoire? La fiction accuse encore là cette absence du sens moral, que nous avons déjà signalée. Deux assassinats en forment toute la base.

Le premier, je l'avoue, semble atténué en ce qu'il frappe un mauvais roi, qui brûle d'une flamme incestueuse pour sa belle-sœur et médite la mort de son neveu pour en occuper héréditairement les états ; mais le crime de Viçrouta n'en est pas moins accompli, présent, *in actu,* tandis que celui de Mitra-

(1) C'est ainsi que lui-même qualifie Anantavarmma, page 274.
(2) Page 275.

varmma est futur, *in voluntate,* à l'état de projet ou de chose, qu'on suppose dans l'intention de l'homme assassiné.

Au contraire, quelle faute si grande avait commise la seconde victime? De quoi Pratchandavarmma est-il coupable? Il est venu simplement recevoir la main de Mandjouvâdinî, invité par le roi même, qui veut marier cette princesse

« Comme il sied à son rang (1). »

Il est donc assez malaisé de voir dans sa mort une autre cause que l'intérêt passionné du jeune homme, qui veut dégager pour lui-même cette main, que tient celle d'un rival.

Ensuite, n'y a-t-il pas une odieuse irrévérence pour les choses saintes dans ce fait, que Viçrouta ne craint pas d'employer un temple avec une statue de la grande Déesse comme des instruments de stratagème? Il y a plus encore : l'audacieux jeune homme ne s'arrête pas devant l'impiété d'un sacrilége au premier chef, puisqu'il ose masquer son imposture avec le nom de l'auguste Divinité, et suppose d'elle

(1) Page 278.

une mission et des paroles, qui ne lui furent, ni dites, ni données.

L'Inde, comme on la voit dans ce roman, offre donc à l'observateur le spectacle affligeant d'une faiblesse, conséquence du morcellement de ses états. Divisée en autant de royaumes, qu'elle renfermait de provinces, ne formant pas moins de petites monarchies, qu'elle avait de grandes villes, fractionnée en un tas de minimes principautés indépendantes, exposées en regard les unes des autres comme pour enflammer la convoitise des ambitions rivales, les différentes parties de l'Inde à cette époque ont dû connaître peu les fructifiantes douceurs de la sécurité publique et privée. Occupés à se causer mutuellement des embarras, à se dresser çà et là des piéges, à sournoisement infester les états voisins d'espions, d'émissaires, d'agents travestis,

« Hommes de poignards, d'incendies et de poisons (1), »

gouvernés par des ministres secrètement loués ou vendus aux ennemis les uns des autres, la corruption des mœurs avait déjà, semble-t-il d'un pareil tableau, ramené les peuples et les rois, quoique en

(1) Page 259.

pleine civilisation, à l'état sauvage des temps les plus barbares.

L'exemple de Bhîmadhanvan, qui, environné de plusieurs embarcations, soutenues par un vaisseau de guerre, poursuit, attaque, met aux abois ce navire de marchands arabes, non parce qu'il avait recueilli, — chose, dont les muettes solitudes de l'Océan n'avaient pu l'informer, — le prince, amant de sa sœur, lié encore de l'incommode chaîne, dont il avait chargé ses pieds, mais pour s'emparer d'une riche cargaison et vendre les personnes comme esclaves, montre bien tout ce que les navigateurs du commerce pouvaient s'attendre à rencontrer dans ces parages inhospitaliers. Ce n'était pas, tant s'en faut! la bienveillance et le soutien, que l'homme doit à l'homme; mais le brigandage, les avanies, l'esclavage et toute la terreur d'une piraterie, exercée par les fils mêmes des rois (1).

Le principe de l'hérédité, qui, appliqué au trône, est avantageux au peuple, — car il conduit les sujets à l'abri des troubles, des bouleversements, des guerres civiles, qui pourraient agiter, déchirer, inonder un pays de sang, à chaque mort de ses

(2) Page 208.

rois, — ne devait être dans son extension aux ministères qu'un dangereux inconvénient sans la moindre compensation. Il jetait un peuple dans toutes les chances de l'abâtardissement des races, mettait souvent un fils incapable ou vicieux à la place d'un père habile ou vertueux, et privait le monarque d'un homme supérieur, qui végétait infructueusement à côté du ministre nul, vénal ou médiocre, mais imposé et consacré dès sa naissance par le droit même, que lui donnait ce fatal principe d'hérédité.

Cependant le système de l'hérédité au trône ne semble pas établi d'une manière tellement inflexible en faveur du fils aîné, qu'il n'y puisse être dérogé en certains cas particuliers, comme on le verra bientôt par l'exemple du roi Toungadhanvan, qui, n'ayant pas d'enfants, couche dévotement la nuit, pour en obtenir du ciel, vis-à-vis de l'image et dans le temple de Vindhyavâsinî, où il reçoit d'elle en songe la promesse que deux enfants lui naîtront, un fils et une fille, sous la condition néanmoins que son trône soit dévolu à son gendre au détriment du fils, en donnant à la fille toute liberté pour choisir elle-même son époux (1).

(1) Pages 199, 207 et 233.

On voit aussi déjà la politique ombrageuse des rois se mettre en garde contre l'ambition, les intrigues, les complots d'un frère mineur, couper d'avance la racine aux éventualités de troubles, que des sujets remuants pourraient susciter dans l'état en couvrant leurs machinations de son auguste nom, et retenir l'infortuné cadet sous les tristes voûtes d'une prison. C'est du moins la conséquence très-apparente, que l'on peut inférer des paroles mêmes de cet ordre, envoyé par le roi Darpasâra touchant la Belle-d'Avanti, sa charmante sœur :

« Quant à la fille souillée, il faut la renfermer, ses pieds enchaînés, dans la prison, où vit Kîrttisâra, mon frère puîné (1) !

Quoi qu'il en soit, on aime à rencontrer là dès cette époque dans l'exemple de Poûrnabhadra un usage, demi-humain, demi-barbare, qu'on retrouve plus tard dans la Chine, où l'on ne renfermait pas nécessairement tous les gens arrêtés pour des actions coupables entre les murailles d'une prison, mais où l'on accordait à ces misérables une certaine liberté de circuler dans la ville, le jour probablement et sans dépasser quelques limites imposées, la tête et le cou

(1) Page 79.

chez ceux-ci, les deux bras chez ceux-là, engagés dans une lourde entrave, — que la similitude des choses nous a fait appeler une *cangue*, faute d'un autre mot aussi court et plus juste, — rejetant sur la commisération publique tout le soin de subvenir à la nourriture de ces prisonniers, et donnant en même temps aux âmes, qui avaient besoin d'être contenues par le spectacle du châtiment, cette vue publique d'une répression, qui pouvait journellement, et, pour ainsi dire, à chaque heure, passer et repasser devant leurs yeux, vivante, humiliée et souffrante (1).

On aperçoit même ici dès ce temps l'existence d'un privilége, que l'Angleterre s'enorgueillit de posséder et dont l'idée fut sans doute introduite chez elle par ces peuples du Nord, enfants eux-mêmes de ces colonies émigrées de l'Orient, à qui l'Europe doit presque tout : arts, sciences, morale, métaphysique, plus encore peut-être; privilége, né du respect, que le sentiment de la dignité humaine avait inspiré lui-même pour la liberté de l'homme. Nous voulons parler de la *liberté sous caution*. En effet, le Dandavâhi, c'est-à-dire, le commissaire de police conduit l'époux de Ratnavatî devant les juges du

(1) Pages 161 et 162.

tribunal sous une accusation de rapt. Balabhadra invoque en preuve de son innocence le témoignage de son beau-père, habitant d'une autre ville. Quelques jours doivent s'écouler avant que la déposition expresse de la vérité ne puisse venir dicter la sentence d'acquittement à ses juges. Mais, en attendant l'arrivée de son témoin, l'accusé reste en liberté sous la garantie de la corporation des marchands, à laquelle ce jeune homme appartient à la fois par sa caste et sa profession (1).

On a déjà vu, dans nos traductions antérieures, que les villes étaient gardées la nuit par des patrouilles armées, lesquelles circulaient pour la sûreté des habitants et de leurs biens. On appelle ces rondes les *hommes du roi* dans le *Petit chariot d'argile*. Mais, dans cette *Histoire des dix jeunes princes*, l'institution a fait un pas en avant. Ce n'est plus ici le roi, qui veille par ses soldats à la sûreté des villes; ce sont les villes, qui se gardent elles-mêmes. Des patrouilles de citadins se promènent la nuit, armées de bâtons et d'épées, à la lueur fumeuse des torches. Parmi ces hommes de métiers différents, soldats, suivant toute apparence, à tour de rôle, on remarque

(1) Page 225.

ici un médecin ou, si l'on veut, un empirique ; — quelle autre chose les médecins pouvaient-ils être à cette époque ? — et, comme l'institution a changé d'éléments, elle change également de nom. Ce ne sont plus, comme autrefois, les *hommes du roi :* le roman de notre Dandi appelle ces patrouilles le *guet des bourgeois*, la *garde urbaine* (1). Ainsi l'institution commençait, semble-t-il, à se rapprocher de nos coutumes actuelles ; ou plutôt elle était en avance de quelques siècles sur les usages encore à venir de nos communes au moyen-âge.

A côté de cette garde citadine, comment oublier dans nos rapides tableaux ce personnage, appelé du bâton, insigne d'autorité, qu'il tient dans sa main, le *Dandavâhi!* C'est le constable ou le commissaire de police. Il observe, il écoute, il veille sur le maintien de l'ordre. Voit-il une faute, ou lui signale-t-on un délit, aussitôt il verbalise, c'est-à-dire, il conduit le prévenu devant le tribunal des juges, et requiert l'application d'une peine contre son délit ou son crime (2).

La société d'alors semble prêter, on ne saurait

(1) *Nâgarikabalan.*
(2) Page 224.

plus facilement, son oreille à tous les contes merveilleux, qu'il plaisait à la fourberie d'imaginer pour exploiter la crédulité publique ; et tous à cet égard, depuis le çoûdra jusqu'au roi lui-même, se montraient de la plus naïve simplicité ; comme c'est l'ordinaire en ces temps, que l'ignorance ne permet pas encore de chercher dans la nature et la science les explications de mille choses, où la superstition aime à trouver des miracles, des enchantements et des causes surnaturelles.

Les rois du moins semblent très-accessibles et donner à tous les sujets un abord facile auprès de leur auguste personne ; car l'étiquette n'avait pas encore établi chez eux l'usage d'envelopper les monarques d'invisibilité pour augmenter autour d'eux la vénération publique. Ainsi le marchand ruiné Dhanamitra vient sans nulle formalité d'étiquette raconter à son roi cette fable de la bourse à pierreries, imaginée par le fourbe Apahâravarmma ; ainsi le brahme anonyme, feignant, autre fable ! un voyage vers le fiancé de sa fille, qui tarde au-delà du temps fixé pour le mariage, vient prier le roi de permettre que la jeune brahmanî, sa fille, qui cache un joli garçon dans le secret de sa robe virginale, habite au gynœcée royal tout le temps de son absence :

ce que le bon roi accorde sans aucune difficulté.

On voit les monarques se promener sans étiquette au milieu de leur peuple dans les allées du jardin public ; on voit la fille du roi, qui vient y jouer avec ses compagnes ; et la mère de celle-ci, la Vasoundharâ, c'est-à-dire, *la Terre,* car ce mot nous paraît moins un nom propre qu'un titre (1), donné à la première épouse d'un roi, — vient à pied jeter un coup d'œil sur les amusements de sa fille, et ramène la jeune princesse dans le palais avec aussi peu de faste qu'elle-même s'en était venue à la promenade suburbaine.

Ce qui étonne le plus nos yeux, quand nous parcourons en idée les rues, les jardins publics et les parcs ombreux de ces villes, si reculées de nous par la distance des lieux et des temps, c'est de voir les filles de joie vivre là d'une existence si loin du mépris, si près de la considération !

Un roi n'hésite pas à prendre les nourrices de ses enfants parmi des filles de joie. Une fille, que nous appellerions justement de mauvaises mœurs est la sœur de lait, la compagne et l'amie d'une princesse

(1) Page 275.

royale (1). Un fils de ministre d'état ne croit pas déroger en s'unissant par le mariage avec une jeune artiste, sœur et fille de courtisane (2). La courtisane est admise à la cour. Le roi invite avec des expressions polies Phryné ou Laïs à s'asseoir en sa présence au milieu de ses dames (3). Laïs s'en retourne ; le roi donne à la courtisane une partie de son cortége, et cet hommage, qu'elle rend à une fille de joie, n'est pas une tache pour sa cour (4).

Il y a plus : une jeune vierge, fille et sœur d'une courtisane, refuse elle-même d'entrer à son tour dans cette carrière de fleurs et ne respire que pour la vie d'une chaste matrone.

« Cette courtisane, née d'une fille de joie, marchant le dos tourné à ses devoirs héréditaires, a dit, assure-t-on, d'une âme honnête et vertueuse : « On m'obtiendra, moi ! à prix de qualités, non à prix d'or, et l'on ne jouira de ma jeunesse que sous la loi du mariage (5). »

La sœur et la mère, épouvantées d'une résolution, qui ferme chez elles la porte aux richesses, ayant

(1) Pages 199 et suivantes.
(2) Page 113.
(3) Page 96.
(4) *Ibidem.*
(5) Page 112.

épuisé en vain tous les moyens d'autorité, de supplications, de conseils, de reproches, vont prier le roi de leur venir en aide, de mander la jeune fille aux pieds du trône, d'interposer la majesté de ses augustes représentations; et le roi ne pense ni s'abaisser de son rang, ni manquer à ce qu'exige de lui sa vertu, en invitant une vierge à embrasser la vie d'une fille de joie pour obéir au devoir, c'est le mot, que lui impose sa naissance (1).

Et ce n'est pas encore là tout.

Un saint anachorète, la mortification incarnée, est consulté par une jeune fille d'amour sur la question du salut. Va-t-il répondre, comme eût fait saint Paul, hermite, saint Pacôme ou saint Antoine, que la fille dejoie sera dévouée à toutes les souffrances de l'enfer, si elle ne se hâte d'abandonner sa voie impure et de se réfugier au plus vîte dans le rude sentier de l'expiation, afin de l'arroser des larmes continuelles de sa pénitence, à l'imitation de Marie-Magdeleine au désert. Non ! Il engage lui-même la fille de joie à rester pierre d'achoppement sur le chemin public; car, née courtisane, elle peut faire aussi bien son salut dans ses vagues amours, que si

(1) Page 113.

elle était une chaste matrone, pudique mère de famille.

Les paroles du pénitent sont d'une étonnante gravité et méritent d'être citées entièrement ici dans toute leur textuelle originalité.

« Pieuse fille, est-ce que l'habitation dans les forêts doit être une cause de trouble? Elle a pour sa récompense, ou la béatitude finale, ou le ciel. On obtient la première avec une science supérieure, qu'il n'est pas ordinairement facile d'acquérir; mais tout le monde peut aisément gagner l'autre en vaquant aux devoirs de sa famille. Renonce donc à cette entreprise impossible et suis le sentiment de ta mère. »

.... « Retourne maintenant chez toi; attends un certain nombre de jours, dit l'ascète à la mère, que, cédant à nos conseils répétés mainte fois et dégoûtée d'habiter les forêts, cette fille si tendre et qui a l'expérience du plaisir goûté soit revenue à son état naturel (1).

L'impureté et l'infamie se trouvant à la fois retirées des femmes publiques, il n'est donc plus étonnant de voir les plus dignes époux mettre le pied sur le seuil de la porte toujours ouverte de la courtisane elle-même, en ces temps, du moins, où la nature sépare momentanément les couples, que le mariage a le plus étroitement unis. C'est là ce que le roman nous donne à entendre, quand il dit en

(1) Page 91.

guise d'éloge, parlant du jeune Çaktikoumâra :

« Il épousa la ménagère fille suivant les rites. Une fois cette femme installée chez lui, insensible à toutes les autres, il fit de quelque fille de joie tout son gynœcée (1). »

Le bouddhisme, qu'Eugène Burnouf, notre vénéré maître, appelait avec un de ces mots, qui viennent seulement aux lèvres du génie, *le protestantisme de l'Inde* ou sa réforme religieuse; le bouddhisme était alors tombé dans une abjection, que ses adhérents méritaient bien par l'immoralité des œuvres, où notre conte leur fait mettre la main.

Une mendiante bouddhiste est la proxénète d'une courtisane, qui fait par elle toute sa diplomatie d'amour et de galanterie. Quelle offre la sœur en religion (2) de ces frères, comme les bouddhistes en échangeaient les noms entre eux, vient-elle porter à la fille de joie au nom d'Apahâravarmma? Une proposition de vol en propres termes!

« Je volerai pour te la donner, si tu veux bien me servir, la bourse du riche Dhanamitra (3). »

(1) Page 220.
(2) Le *Petit chariot d'argile*, page 252 du tome premier.
(3) Page 113.

Une autre de la même secte est la messagère d'un mauvais garnement, et s'en va souiller les oreilles d'une chaste matrone par une sollicitation de brutal adultère. Chassée avec mépris, elle retourne à la charge, séduit la dame avec d'hypocrites mensonges et l'attire dans un piége, qui est le premier écueil de sa vertu.

Que le bouddhisme était loin de cette époque, où son instituteur jetait dans les champs stériles du brahmanisme les fécondes semences d'un grain analogue au froment des chrétiens, et se montrait vis-à-vis d'eux tel, pour ainsi dire, que le soleil, dont l'image paraît déjà sur le ciel, quand sa masse lumineuse est encore sous l'horizon!

Il est inutile de mener cette analyse plus intérieurement : nous avons exposé ce que l'apparence nous révélait à première vue. On dira peut-être que cette anatomie signale uniquement ce qu'il y a de plus fortement caractérisé dans les nerfs saillants; c'est possible, et des yeux plus subtils auraient su distinguer mieux une ténuité de fibres moins évidentes. Mais nous travaillons dans la seule mesure de nos forces, abandonnant ce qui les surpasse à d'autres plus judicieux et plus érudits. Quant aux récompenses de nos précédents ouvrages et même

de cette œuvre assez difficile malgré tout son air de frivolité, nous avons déjà reçu la première, la plus intime, la plus vraie : le plaisir du travail ! Homme de retraite et d'études, nous savons bien que les autres ne daigneront pas faire chez nous leur visite; mais nous sommes heureux de trouver dans notre médiocrité l'aisance, la simplicité, la philosophie, auxquelles nous devons la grâce, indépendante et fière, de pouvoir et de savoir aisément nous en passer.

Juilly, 20 février 1862.

L'HISTOIRE

DE DIX JEUNES PRINCES,

ROMAN.

CHAPITRE Ier OU D'INTRODUCTION.

—

La Naissance des Jeunes Princes.

ADORATION AU DIVIN GANÉÇA !

Daignent les pieds de *Vishnou,* la massue de la mort pour les ennemis des Dieux, le manche de l'ombrelle du monde, la tige du lotus et le lotus même, qui fut le palais du créateur *à l'origine des choses,* le mât du vaisseau de la terre, la hampe du drapeau, qui flotte sur la rive, où coule le fleuve des Immortels, la colonne de la victoire sur les trois mondes et l'axe du moyeu, autour duquel tourne la sphère de la lumière; daigne ce Dieu aux trois pas t'accorder la béatitude (1) !

(1) Dans cette bénédiction est répété huit fois le mot *danda,* c'est-à-dire, *bâton* : « Vishnou, qui est le bâton de la mort, qui est le mât..., qui est le bâton du drapeau,... » C'est une allusion sans doute au nom de l'auteur : *Dandi,* « qui porte un bâton. »

Il est une ville, qui doit sa grandeur à ses mines de pierreries, qui est célèbre par la multitude de ses richesses, la quantité de ses perles et des autres choses, dont *les bazars* tiennent sans cesse étalées des marchandises sans nombre et qui joue à l'égard de toutes les cités l'office de la pierre-de-touche : c'est l'aigrette de la contrée de Magadha; elle est nommée la Ville-des-Fleurs (1). Il était là un roi aux formes distinguées, le frère germain de la Beauté, l'Amour lui-même, ivre d'orgueil. Ornement de la massue des bras levés pour jouer le rôle du Mandara et baratter la mer des villes et des armées de tous ses ennemis ; effroi *du monde* par ses crocodiles, ses éléphants, ses chevaux et la débordante multitude de ses vaillants guerriers, il embaumait à la ronde avec le parfum d'une renommée, qui remplissait tous les cieux et ressemblait aux fleurs de kâça épanouies sur le mont Kaïlâça, à un éclat de rire de Girîça (2), au lait, à l'onde pure, aux éléphants du ciel, aux tendres fibres de lotus, aux perles, à la neige, au vif-argent, à la fleur de jasmin, à la lune d'automne; renommée, exubérante d'honneur et chantée par la foule des tendres courtisanes, vouées à la promenade dans les cours et les bosquets de la ville de Pourandara. Protégé de la fortune dans la jouissance de son mariage avec la terre, qu'embrasse une ceinture de rivage aux mines de pierreries et sur laquelle resplendit le sommet du ciel comme un grand et splendide joyau, environné par une foule de brahmes,

(1) L'ancienne *Pâtaliputra*, la *Palibothra* d'Arrien, la moderne *Patna*.
(2) Un des noms, que porte Çiva.

resplendissants de leur instruction dans l'universalité des sciences les plus distinguées, aux mains desquels sa vigueur savait défendre les honoraires du sacrifice perpétuel, cygne, qui planait continuellement au sein des airs sur les aîles d'une majesté, source *intarissable* de chagrins pour ses ennemis, il avait nom Râdjahansa.

Il avait pour épouse la sage et folâtre Vasoumatî, un diamant elle-même sur l'aigrette, qui parait la tête de sa famille. Çiva, terrible en sa colère, ayant d'homme réduit en cendres le Dieu, qui fait son enseigne d'un poisson. Kâma s'était dit, frappé de crainte : « Voici une femme accomplie ! » Alors, ses bras fermes (1), *souples* à l'égal des lianes, *blancs* à l'instar des fibres du lotus, lui servirent comme deux arcs, il remplaça la corde d'abeilles par son abondante chevelure et fit de ses autres membres les fleurs, pour ainsi dire, qu'il portait en guise d'armes. Son cou gracieux, ondulé, fut la conque de la victoire : le couple de ses yeux fut comme un poisson accompagné de son épouse et joua le drapeau victorieux de Kandarpa. Son haleine était le souffle *embaumé* du Malaya, dont la force égale une armée entière en bataille ; le cercle de ses lèvres semblait de corail et son visage, plus beau que le lotus, était une lune remplie (2) d'amour. Ses ongles déchiraient le cœur des amants, qu'un voyage éloignait d'elle ; ses deux seins, imitant un couple de tchakravâkas, étaient comme deux coupes pleines. Un bouton de lotus près d'éclore lui formait des pendeloques vacil-

(1) Textuellement : *mollitiei non similia.*
(2) Littéralement : *mine.*

lantes. Son nombril était semblable à un tourbillon de la Gangâ; sa croupe, excellemment vaste, était un Tchaîtraratha (1), dont les joies mettaient loin derrière elles toute la félicité des Yogis; ses deux pieds étaient un lotus d'ombrelle; le couple de ses cuisses était celui de la beauté : c'étaient deux colonnes de victoire; c'étaient deux Rambhâs, qui faisaient obstacle au vœu des ascètes. Habitant cette Ville-des-fleurs, qui surpassait la cité des Immortels, le roi de Magadha jouissait de Vasoumatî, comme de la terre, au gré de son plaisir, et la comblait d'une jouissance infinie.

Ce monarque avait trois conseillers héréditaires, qui s'appelaient Dharmapâla, Padmaudbhava et Sitavarmma. Chargés des plus grandes affaires, associés, soit à la délibération, soit à l'exécution de toutes les choses, instituteurs spirituels d'une intelligence profonde, ils eussent dédaigné le précepteur même des Immortels. De ces trois, Sitavarmma eut pour fils Soumati et Satyavarmma : trois fils, Soumantra, Soumitra et Kâmapâla étaient nés à Dharmapâla; mais Padmaudbhava n'en eut que deux : Souçrouta et Ratnaudbhava.

Parmi les sept enfants, Satyavarmma d'un caractère vertueux, ayant reconnu l'insipidité du monde, s'en alla dans les pays étrangers, curieux de visiter les saints tîrthas. Kâmapâla, sans politesse, adonné aux parasites, aux histrions, aux courtisanes, foulant aux pieds la parole du brahmane, son père, aventura ses pas errants sur la terre. Entraîné par son habileté dans les affaires de négoce,

(1) Le jardin même de Kouvéra, le Dieu, qui préside aux richesses.

Radnaudbhava en personne fit la traversée de l'Océan. Les autres fils des ministres, quand Indra eut donné l'hospitalité à leurs pères dans sa ville *immortelle,* restèrent ce qui fut dit plus haut.

Dans la suite, il arriva qu'un jour le roi de Magadha, ayant plongé ses flèches acérées dans les casques des kshatryas en des guerres sans nombre, faites avec justice au moyen de grandes armes en tous les genres, s'avança, rempli d'une bouillante colère, impatiente de batailles, accompagné d'une armée complète, brisant toutes les forces de la tête du roi des serpents sous le poids de la terre, qui s'inclinait elle-même, accablée de son fardeau, et bouleversant la sphère des éléphants du ciel, dont la fierté s'irritait alors de sa crainte, envahi qu'il était par le bruit assourdissant des instruments de musique et des tambours, si pleins d'arrogance qu'ils dédaignaient le fracas des mers ; il s'avança, dis-je, contre Mânasâra, gonflé de mépris, ce monarque du Mâlava, en qui de récentes batailles avaient accru l'ambition et rehaussé même la puissance. Le roi de Mâlava sortit de nouveau, appuyé sur plusieurs troupeaux d'éléphants, et lui montrant hardiment son visage, comme la guerre en personne. Alors, entre les deux héros, commença une bataille, où les guerriers se frappaient de coups mutuels, opposant la main à la main, le javelot au javelot, où le bruit des tambours, absorbant tous les autres sons, assourdissait l'espace entier du ciel, dans le chemin des Immortels, noyé d'une épaisse poussière, que les chevaux attelés aux chars de guerre soulevaient de la terre, en la broyant sous leur sabot. Quoique la base en fût arrosée d'une

pluie de mada, que versait la tempe des troupeaux d'éléphants, ses tourbillons néanmoins, dérobant la voûte des airs, semblaient une enceinte extérieure de fines étoffes, jetées devant les tentes d'une vierge céleste, descendue pour le choix d'un jeune époux. Enfin, ayant complètement détruit la sphère des armées ennemies, Râdjahansa fit prisonnier vivant le souverain même du Mâlava : ensuite, ému de compassion, il rétablit Mânasâra dans son royaume.

Cette guerre finie, le roi de Magadha, qui régnait sur le cercle entier de la mer, dans lequel nul autre ne commandait à quelque partie de la terre, ce roi, comme il n'avait pas d'enfant, honora d'un culte sans relâche Nârâyana, la cause de tous les mondes.

Un jour, au temps, où revient l'aube, la reine, sa principale épouse, vit dans la douceur du songe une *céleste* femme : « Reine, lui disait-elle, reçois le fruit, qu'a porté cette liane de la piété du roi ! » Alors, elle conçut un germe, et ce fut la fleur du bonheur de son époux. Environné des rois, ses amis, qu'il avait invités, ce monarque, de qui la fortune égalait celle d'Akhandala (1), célébra la purification de la reine dans une fête assortie aux joies de sa félicité.

Une fois, comme il était dans la salle du trône, assis sur le siége-du-lion, son archi-brahme, ses ministres et ses amis placés autour de lui, cette nouvelle fut apportée par le concierge de son palais, joignant les mains en coupe à la rive du front : « Sire, je ne sais quel saint,

(1) Un des noms, que porte Indra, le roi du ciel.

l'âme désireuse de voir le roi et digne que ta majesté lui rende honneur, s'est assis à la place, où sont les portes du palais. » Ayant donc obtenu cette permission du roi, il introduisit l'ascète en sa présence. Le monarque jette les yeux sur l'étranger, qui s'avance ; il reconnaît à des marques certaines que sa condition est celle d'un secret émissaire ; il congédie la foule entière de ses ministres et, ne gardant que ses conseillers près de lui, il parle de cette manière avec un faible sourire à l'ascète respectueusement incliné : « Allons ! pénitent, toi, de qui l'éminence va de pays en pays avec ce déguisement, raconte ici tout ce que ta sainteté apprit là ! » — « Sire, dit alors, ses mains réunies en coupe, ce rôdeur infatigable de la terre, après que j'eus reçu l'ordre de ta majesté sur ma tête et que j'eus promis de porter irréprochablement cet habit, je suis entré dans la ville du roi de Mâlava, où j'ai demeuré tout à fait inconnu ; puis, quand j'eus appris toute l'histoire des secrets du monarque, je m'en suis revenu. Le superbe, l'impitoyable Mânasâra, lui, de qui la contrariété est le but du cœur, ayant conçu pour toi du mépris dans une guerre, où ses armées ont mis obstacle à ta majesté, s'est concilié Mahéçvara, l'éternel époux de Kâlî, l'habitant *adorable* de Mahâkâla. Ce Dieu, satisfait de son énergique pénitence, l'a gratifié d'une massue épouvantable, exterminatrice infaillible des plus grands héros, et, depuis lors, plein d'une insoutenable arrogance, s'imaginant que nul guerrier *au monde* n'est capable de lui résister, il travaille à marcher de nouveau contre ta majesté. En outre, sire, voici la preuve même *de tout ce que j'ai dit.* »

Le monarque en délibéra avec ses ministres, qui déci-

daient sur les affaires, et reçut d'eux ce conseil : « Sire, l'ennemi s'avance, ayant le Destin pour auxiliaire et sans qu'il ait besoin d'employer aucun des quatre moyens ; ce moment pour vous (1) n'est donc pas celui de la guerre : il faut chercher vîte une retraite dans les places fortifiées. » Averti différentes fois par eux, ce prince, tout rayonnant d'une grande fierté, n'en tint pas compte et, résolu de se mettre en campagne, il dit : « Cette parole n'est point à suivre. »

Mânasâra, que l'excellence de l'arme, donnée par le Dieu au cou bleu, avait mis en tête de tous ceux, dont l'âme ne respirait que batailles, pénétra sans peine, accompagné d'un appareil de guerre, dans le pays de Magadha. Aussitôt cette nouvelle, ayant réussi, quoique difficilement, à persuader le souverain de Magadha, ce grand monarque de la terre, les ministres alors d'envoyer, sous la protection d'une imposante armée, les femmes du roi habiter au milieu des forêts du Vindhya, impraticables aux *bataillons* ennemis. Mais Râdjahansa en sortit et, d'une marche furieuse, accompagné de ses illustres guerriers, pleins d'ardeur, il investit son ennemi bouillant de colère. Tandis qu'entre ces deux héros, divisés par une mutuelle haine, s'agitait cette bataille, cause d'une vive admiration pour les habitants du ciel, amenés par la curiosité d'en voir les *alternatives*, le roi de la contrée Mâlavaine, désirant fixer la victoire, de lancer la massue, présent de Çiva (2), contre le souverain de Magadha, renommé pour son adresse infaillible dans les différentes

(1) Ce pluriel est dans le texte.
(2) Littéralement : *donnée par l'ennemi de Tripoura.*

armes et qui balançait même le monarque des Immortels. Quoiqu'une multitude de flèches acérées l'eût soudain réduite en morceaux, néanmoins, comme la parole de Paçoupati (1) ne pouvait rester vaine, elle tua le cocher et ravit le sentiment au roi, monté sur le char. Ensuite les chevaux, libres des rênes et le corps sans blessure, d'emporter le char et d'entrer, conduits par le Destin, dans la vaste forêt, asyle du gynœcée. Le souverain de Mâlava, que Lakshmî avait doué de la victoire, occupa le royaume de Magadha par la force et mit son habitation dans la Ville-des-fleurs.

Pendant ce temps, épuisés des blessures faites par une foule d'armes, les ministres, à qui, grâce au Destin, la vie était restée, ayant repris connaissance au souffle d'un vent doux, mais ne respirant qu'à peine, avaient cherché des yeux le roi de tous les côtés et, ne l'ayant pas vu, étaient revenus, l'esprit abattu, vers la reine. Après que Vasoumatî eut appris d'eux que l'armée entière avait péri et que le roi avait disparu, alors, pleine de trouble et noyée dans une mer de chagrin, elle attacha son âme à la pensée de suivre son époux. « Noble dame, la mort du roi (2) n'est pas certaine, lui dirent le pourohita et les ministres. De plus, une prophétie annonce qu'il naîtra un jeune prince, beau, connu sur toute la terre, et qui broyera l'orgueil de l'ennemi ; c'est l'enfant, qui habite dans ton sein : donc, il ne sied pas que tu meures aujourd'hui. » A ces mots, elle resta dans le silence

(1) Un des noms, que porte Çiva.
(2) Textuellement : *de l'époux de la terre.*

un moment : cette heure n'étant pas favorable à son projet (1).

Ensuite, au milieu de la nuit, tandis que le sommeil suçait (2) dans la solitude les yeux de ses gens, elle s'esquiva presque sans bruit, ne pouvant traverser son océan de chagrins sans rivage, et s'avança lentement jusqu'au lieu, où campait le corps de troupes et près duquel, fatigués de la route, désolés par l'absence de leur guide, incapables de plus marcher, les chevaux du maître de la terre se tenaient alors devant son char de guerre, attachés qu'ils étaient encore au timon. Là, nouant quelque part, comme une ligne de la mort, à la branche d'un arbre voisin, — c'était un vata (3), — la moitié de son vêtement supérieur, afin d'y terminer sa vie, baignant de larmes son cou, n'aspirant plus qu'à mourir et ses faibles murmures, liqueur enivrante de sa voix, ayant perdu toute saveur, elle se mit à gémir : « O toi, disait-elle, à qui le Dieu aux flèches armées de fleurs n'est pas comparé en beauté, que ta majesté soit *encore* mon seul époux dans ma prochaine renaissance ! » Le Magadhain, à qui l'astre des nuits (4), en le caressant avec une multitude de ses rayons, avait rendu la connaissance, mais à qui l'écoulement d'une profonde rivière de sang répandu long-temps avait ravi la force de faire un seul mouvement, entendit ces mots de la reine, et, comme s'il pesait ces paroles en

(1) Mot à mot : *opportunitate vacua.*
(2) Littéralement : *léchait.*
(3) Le grand figuier indien.
(4) Textuellement : *l'astre aux rayons froids.*

lui-même, il répéta lentement ces tendres expressions, au bout desquelles il appela son épouse.

Celle-ci accourut avec empressement, la joie de son cœur plein d'amour épanouissant le lotus de son visage : elle regarda le roi avec des yeux tout grands ouverts et que le jeûne de son absence avait, pour ainsi dire, affamés de le voir ; puis, donnant l'essor à sa voix, d'appeler à grands cris les ministres avec le pourohita et de leur montrer son époux. Les ministres à la grande âme, ayant glorifié le Destin : « Sire, tes coursiers, dirent-ils au monarque, dont ils baisaient le lotus des pieds sur la rive de leur front, tes coursiers d'attelage, après la mort du cocher, ont ramené ton char au galop dans la forêt. » — « Dans la bataille, où mes armées furent complètement taillées en pièces, raconta le maître de la terre, je tombai là évanoui sous le coup de la massue, lancée contre moi par l'impitoyable souverain du Mâlava, qui a gagné la faveur de Çiva ; ensuite, un vent doux m'a rendu le sentiment. »

Après qu'il eut conduit ailleurs son camp, grâce à des transports bien établis, dans un moment, où l'on avait su rendre le Destin propice, et dont une foule de conseillers approuva l'opportunité, le roi, des membres duquel on avait retiré toutes ses flèches, reprit enfin son visage de lotus épanoui et sa plaie fut bientôt cicatrisée.

Plongé dans un profond chagrin et portant les signes d'un esprit abattu, le roi, duquel un Destin jaloux tenait l'héroïsme en mépris, fut conseillé en ces mots par Vasoumatî au doux parler, avec l'assentiment de ses ministres, et par son intelligence, grandie aux leçons de

l'expérience (1) : « Sire, ta majesté, la plus grande, la plus auguste et comme un soleil dans toute la famille des rois, lui disaient-elles, habite en ce jour dans le sein des forêts. La prospérité luit, pareille à une bulle d'eau et ressemble à cette liane de l'éclair, qu'un seul instant voit naître et mourir. Il faut donc regarder toute chose comme soumise au Destin. En outre, Hariçtchandra jadis et Râmatchandra, les premiers entre les rois, eux, de qui la puissance égalait celle de Mahéndra, ont d'abord complètement éprouvé que les entraves de la peine sont à la volonté du sort ; ensuite, chacun d'eux a possédé longtemps son empire. Il en sera de même quelque temps pour ta majesté jusqu'au jour, où sera faite sa réconciliation avec le Destin. Supporte donc à présent ta chûte avec patience (2). »

A la suite de ces choses, Râdjahansa, accompagné de toute son armée, s'en alla visiter un hermite, éclatant de pénitence, appelé Vâmadéva, pour obtenir l'accomplissement de son désir. Il s'inclina devant lui, il en reçut l'hospitalité, il exposa tout ce qu'il avait à dire ; et, quand il eut habité un certain espace de temps sous le toit de son hermitage, qui tenait écartée la fatigue, ce prince aux discours mesurés, Râdjahansa, la perle de la race lunaire, impatient de recouvrer son royaume, parla de cette manière au saint anachorète : « Bienheureux, Mânasâra, qui m'a vaincu, grâce à la force toute-puissante du Destin, jouit maintenant du royaume, qui est

(1) Valeur implicite du mot *kâlita*, « gagnée, acquise. »
(2) Mot à mot : *stet nunc delapsus.*

ma richesse. Après que j'eus supporté une affreuse pénitence : « C'est, me suis-je dit, par la compassion du vénérable anachorète, le refuge du monde, que je puis déraciner mon ennemi ! » et je suis venu voir ta sainteté, qui vit au sein des macérations. » L'ascète, versé dans la connaissance du passé, du présent et de l'avenir (1), fit cette réponse au monarque : « C'est assez, mon ami, de ces pénitences, qui produisent la maigreur du corps. Un enfant royal, que renferme aujourd'hui le sein de Vasoumatî, doit naître, n'en doute pas, destiné à broyer toute la race de l'ennemi. Reste dans le silence un moment. » Alors, il tomba du ciel une voix même d'Immortel, qui s'écriait : « C'est vrai ! » et le roi s'en tint là, agréant les paroles de l'anachorète.

Ensuite, quand elle eut accompli tous les jours de sa gestation, Vasoumatî, dans un moment heureux, mit au monde un fils, que l'on vit doué de tous les signes fortunés. Le souverain de la terre, versé dans la connaissance des cérémonies, fit marcher devant lui son archibrahme, qui balançait en sainteté Brahma lui-même, et donna à ce tendre nourrisson, brillant des parures de l'enfance et consacré avec les rites de la nativité, le nom de Râdjavâhana. Dans ce temps même naquirent aux ministres fameux, Soumati, Soumantra et Soumitra des fils, éclatants comme la lune, qui vient de se lever à l'horizon : ces augustes (2) enfants, de qui la renommée

(1) Le texte dit simplement : *la science des trois temps.*

(2) Ou : *destinés à une longue vie;* mais nous préférons voir dans le composé *tchirâyoushas* une expression équivalente au mot *âyoushmat* et semblable au *venerande puer* de Virgile.

devait répéter les grands noms en tous lieux, furent appelés Mitragoupta, Pramati et Mantragoupta. Radjavâhana grandit, s'amusant des jeux de l'enfance avec ses jeunes amis, les fils des ministres (1).

Un jour, je ne sais quel anachorète mit aux pieds du monarque un faible enfant, de qui la beauté charmait les yeux et sur lequel on voyait briller tous les signes, qui annoncent un roi : « Époux de la terre, lui dit-il avec affection, j'étais allé chercher du bois et des kouças dans la forêt, quand j'y rencontrai une jeune femme sans appui, versant des larmes et dans un état manifeste de misère. « Quelle raison, lui dis-je, te fait ainsi pleurer dans ce bois désert ? » A cette demande, elle essuya ses yeux avec ses doigts (2) et me tint ce langage en balbutiant : « *Pieux* hermite, le roi de Mithilâ, qui surpasse en beauté le Dieu aux flèches armées de fleurs, ce prince, de qui l'éminente vertu occupe les bouches de la renommée, s'était rendu, accompagné de son épouse et de son fils, dans la Ville-des-fleurs, à la grande fête de la purification, que le roi de Magadha, son ami, célébrait après les couches de la reine ; et là, quand il eut demeuré quelque temps, le roi du Mâlava, qui avait gagné la faveur de Giriça, s'en est venu apporter la guerre au souverain de Magadha. Dans les combats sans nombre, que se livrèrent

(1) C'est ici même que finit seulement le premier alinéa du texte sanscrit depuis le commencement du chapitre. Sans doute, on nous sait gré de l'avoir subdivisé, comme nous ferons encore jusqu'au bout de cette œuvre, en plusieurs autres petits alinéas, qui sont comme des jours percés dans une galerie un peu obscure, parce qu'elle était démésurément longue.

(2) Suivant le texte : *ongles*.

ces deux illustres guerriers, le roi du Vidéha, prêtant secours à son ami *de son bras seulement*, car sa fidèle armée lui manquait, fut pris, couvert de son armure défensive; mais l'ennemi victorieux, ému d'une vertueuse compassion, le fit remettre en liberté : il revint donc en sa ville, ramenant son escorte diminuée, ayant laissé le reste mort.

» Dans ce voyage (1), comme il faisait route au milieu de bois impraticables, harcelé avec furie par une armée de Çavaras (2) d'une force supérieure, il s'enfuit avec son gynœcée, que protégeait une troupe d'élite. Ma fille et moi, à qui était confié le soin d'allaiter deux jumeaux du monarque, nous fûmes incapables de le suivre dans sa marche précipitée. Là, un tigre, roulant sa gueule et qu'on eût dit la colère elle-même revêtue d'un corps, s'en vint me donner, pour ainsi dire, un sanglant baiser : épouvantée, levant mes bras, je bronchai alors et je tombai. Mon nourrisson échappa de mes mains, il tomba sur le squelette d'une autre Kapilâ (3), et, comme le tigre furieux entraînait ces restes de la vache, un trait, lancé par le moyen d'un arc, lui ravit le souffle vital. Les Çavaras de prendre l'enfant aux boucles de cheveux tremblantes et de l'emporter je ne sais où. En quel endroit ma fille, qui portait mon autre nourrisson, est-elle passée? je l'ignore, car j'avais perdu le sentiment. Un pasteur compâtissant

(1) *Tatas*, « ensuite, » à partir du moment, où Mânasâra le renvoya libre.

(2) Barbares, habitant les régions montagneuses de l'Inde et portant des plumes de paon comme ornements.

(3) Vache fabuleuse, célébrée dans les Pourânas.

m'accueillit dans sa chaumière, où ma blessure fut guérie. » Revenue à la santé, *continua l'anachorète,* impatiente de se revoir en la présence du maître de la terre : « Je suis dans une pénible angoisse, disait-elle à son hôte, de vivre sans mes compagnons et d'ignorer ce qu'est devenue ma fille... Eh bien! je m'en irai seule rejoindre le maître! » Et, ce disant, elle était sortie *de sa chaumière.*

» Je fus consterné moi-même du malheur tombé sur le roi du Vidéha, l'ami de ta majesté et, pour chercher l'enfant, rejeton de sa famille, je me transportai vers un temple fameux de *la terrible* Dourgâ. Là, était couché un jeune enfant, que des Kirâtas (1) allaient immoler à la Déesse pour une de ces victoires, qui s'achètent par de tels sacrifices : « Nous le tuerons, disaient-ils, ou pendu à la branche d'un arbre, avec une lame d'épée; ou servant de but à mille dards, ses pieds fixés dans une fosse creusée au milieu du sable; ou fuyant avec maints détours, mordu à belles dents par les petits des chiens! » A ces mots : « O vous, Kirâtas! je suis un vieux brahme, leur dis-je, qui ai perdu ma route dans une forêt, où l'on marche, enveloppé d'une épaisse obscurité. J'avais déposé mon fils à l'ombre quelque part et je m'étais avancé un peu dans l'intérieur, afin de chercher ma route: où s'en est-il allé *pendant mon absence?* Ou bien qui me l'a pris? *Je ne sais; mais* je l'ai cherché partout à la ronde et je ne l'ai pas trouvé. Il s'est écoulé déjà plusieurs

(1) Les *Kirrhadæ* d'Arrien, tribu sauvage, qui habite les bois et les montagnes, où elle vit de ses chasses.

jours sans que j'aie revu sa face : que ferai-je? Où irai-je? Vos seigneuries ne l'auraient-elles pas vu? » Là, se tenait un brahme de rang supérieur; il me dit : « Cet enfant ne serait-il pas ton fils? C'est vrai! Eh bien! prends-le. » A ces mots, il me le donna sous l'impulsion favorable du sort. Je les comblai de bénédictions et je reçus l'enfant comme s'il était à moi. L'ayant ranimé avec l'aide d'une eau fraîche et des autres choses, je n'ai point hésité à l'apporter dans le sein de ta majesté. Que, revêtant les formes d'un père, elle daigne protéger cet auguste enfant! » Le monarque adoucit un peu au plaisir de voir ce fils de son ami le chagrin, que lui avaient causé les malheurs tombés sur le roi de Mithilâ; il appela cet enfant Oupahâravarmma et le fit élever sans différence avec Râdjavâhana.

Un jour, le monarque du monde, allant se baigner dans un tîrtha, suivait une rue voisine des Tchândâlas, quand il vit une certaine femme gronder (1) un jeune enfant d'un corps au-dessus de la comparaison ; et, poussé de sa curiosité : « Femme colère, lui demanda-t-il, cet enfant aux formes resplendissantes, en qui sont réunis tous les dons, qui promettent un roi, n'est-il pas né hors de ta famille? A qui est ce plaisir des yeux? Quelle cause l'a jeté sous ta dépendance? Raconte-moi tout avec sincérité. » La Çavarî s'inclina et répondit en coquetant : « Sire, le jour que les richesses du roi de

(1) *Upalâlita*, traduit comme s'il y avait *upalâdita*, de *lad*, avec un *d* cérébral, dont *lal*, disent Wilson et Westergaard est considéré comme une variété seulement d'écriture.

Mithilâ, qui voyageait dans une route voisine de mon hameau, furent pillées par une armée de Çavaras, mon époux s'empara de cet enfant, qu'il me donna et que j'ai fait grandir. » Le monarque, instruit des choses, roulant dans sa pensée le récit de l'anachorète et persuadé qu'il avait sous les yeux le second fils du roi, *son ami*, engagea cette femme par des cajoleries et des présents à lui céder le jeune enfant, qu'il nomma Apahâravarmma et qu'il donna à son épouse, en lui disant : « Élève-le ! »

Certain jour, un disciple de Vâmadéva, appelé Somaçarmma, déposa devant le monarque un *autre* enfant, et lui tint ce langage : « Sire, j'étais allé me baigner dans le tîrtha de Râma et je revenais, lorsque je vis dans la région des bois une femme, qui portait ce jeune enfant aux formes resplendissantes : « *Bonne* vieille, lui dis-je avec respect, qui es-tu, toi, qui portes un enfant au milieu de ces bois ? Pour quel motif erres-tu, haletante de fatigue ? » Il me fut répondu avec politesse : « O le plus saint des anachorètes, dans une île, appelée Kâlayavana, habite un illustre négociant, qui abonde en richesses et qui a nom Kâlagoupta. Sa fille, appelée Souvrittâ et de qui la beauté faisait la joie des yeux, fut mariée avec un jeune marchand, nommé Ratnaudbhava, qui avait parcouru le cercle entier de la terre, homme d'un extérieur charmant, le séjour des qualités les plus aimables, fils d'un ministre du roi de Magadha et qui était venu de ce pays dans nos contrées. Le beau-père honora son gendre avec une dot composée des plus belles choses. Le temps amena dans sa marche la grossesse de la nouvelle épouse. Ensuite, après qu'il eut réussi diffici-

lement à persuader son beau-père, Ratnaudbhava, incité par le désir de revoir son frère, monta dans un vaisseau avec la femme aux yeux agaçants et se dirigea vers la Ville-des-fleurs. Le navire, battu par une masse (1) de grosses vagues, sombra au milieu des eaux de la mer; et moi, soutenant de mes propres mains l'épouse alourdie par le poids de son enfant à naître, je montai sur une planche et, secondée par le Destin, j'arrivai à la terre du rivage avec cette femme, à la suite de laquelle j'étais attachée en ma qualité de son ancienne nourrice. Ratnaudbhava fut-il submergé là, environné de ses amis? Ou par quel moyen a-t-il pu atteindre le rivage? C'est ce que je ne sais pas.

» Arrivée au point (2) le plus avancé de ses douleurs, Souvrittâ mit au jour un fils au milieu de ces bois. Privée de connaissance par les souffrances de sa couche, elle était gisante au pied d'un arbre, sous la fraîcheur de son ombrage. « Il est impossible de rester en ce bois désert; il me faut donc chercher, pensai-je, quelque chemin conduisant à tel ou tel pays habité; mais il ne convient pas que j'abandonne cet enfant près de sa mère évanouie. » Elle emporta le nouveau-né, me dit-elle. Dans ce temps même apparut à nos yeux un éléphant sauvage. Épouvantée à cette vue, elle aussitôt de jeter son enfant et de s'enfuir. Moi, j'entrai *vite* dans un massif voisin d'arbustes, entremêlés de lianes, et je restai là, promenant

(1) Textuellement : *guirlande*.

(2) Le texte porte *kashtâm*, mot inconnu aux Dictionnaires. C'est une faute d'impression, les manuscrits ont mis sans doute : *kâshtâm*, « *partem exiguam temporis*. »

mes regards à la ronde. Le gigantesque éléphant prit l'enfant tombé comme il eût pris une bouchée de jeunes pousses; mais un lion soudain, fondant sur lui, saisit la bête d'une vigoureuse étreinte; et l'enfant de voler, *pour ainsi dire,* lancé tout à coup au milieu des airs par le proboscidien, fou d'épouvante. Assis sur la branche d'un arbre sourcilleux et touchant à l'extrême vieillesse, un singe rempauma le *vivant projectile,* s'imaginant que c'était un fruit mûr, et, voyant qu'il tenait autre chose qu'un fruit, il relança l'enfant au milieu des racines du tronc énorme. Puis, le simien de s'en aller autre part. Tant de crises, que ce nouveau-né a supportées, ne prouvent-elles qu'il fut doué d'un éminent courage (1)! L'éléphant tué, le lion s'en fut, je ne sais où. Alors je suis sorti de mon asyle des lianes, j'ai retiré doucement des racines de l'arbre cet enfant tout revêtu de lumière; j'ai cherché la femme au milieu du bois, et, ne l'ayant pas revue, j'ai porté le nouveau-né chez mon gourou, à qui j'ai raconté l'aventure; et c'est pour obéir à son ordre que je suis venu apporter cet enfant sous les yeux de ta majesté. »

Le monarque ressentit un grand émerveillement de voir que ses amis avaient tous dans le même temps subi une mauvaise fortune : « Qu'est devenu Ratnaudbhava? » pensa-t-il; et, donnant à cet enfant le nom de Poushpaudbhava, il raconta ces nouvelles à Souçrouta; et, lui ayant remis le fils de son frère puiné, ils éprouvèrent

(1) Ou, car les mots du texte se prêtent également à cette explication, mais nous préférons de beaucoup le premier sens : *d'une puissante vitalité.*

l'un et l'autre des sentiments partagés entre la terreur et la joie.

Un autre jour, Vasoumatî, portant un enfant sur le sein, se présenta devant son époux : « D'où vient cet enfant? » lui demanda-t-il. — « Sire, la nuit passée, répondit-elle, une femme du ciel, ayant posé devant moi un jeune enfant, m'a dit avec politesse, après qu'elle m'eut réveillée, car le sommeil tenait scellés mes yeux : « Reine, je suis une femme d'Yaksha (1), l'amante de Kâmapâla, fils de ton ministre Dharmapâla; j'ai nom Târâvalî et mon père est Mânibhadra. Je suis venue, avec le consentement du roi des Yakshas, t'apporter cet enfant, mon fils, pour servir le tien, ce trésor de la renommée sans tache, Râdjavâhana, le souverain futur de la terre, ceinte par le bracelet des mers. Élève donc ce nourrisson, qui ressemble à l'Amour. » Moi, de qui l'admiration faisait épanouir les yeux, je traitai avec respect l'Yakshî aux regards séduisants, qui, ces mots dits, rentra dans l'invisibilité. » Râdjahansa, l'esprit émerveillé à cette union de Kâmapâla avec une Yakskî, nomma cet enfant Arthapâla, fit appeler Soumitra, l'ami bien dévoué, lui apprit toute cette histoire depuis le commencement et lui donna le fils de son frère.

Ensuite, dans un autre jour, un élève de Vâmadéva, hôte de son hermitage, dit au roi, en lui mettant sous les yeux (2) un jeune enfant aussi tendre que les fleurs,

(1) Demi-Dieu, attaché à Kouvéra et employé au soin de ses jardins et de ses trésors.

(2) Textuellement : *lui ayant fait connaître*.

qui se riait des formes de l'Amour et s'était concilié déjà la renommée d'un Dieu : « Sire, je fus conduit par le désir d'un pèlerinage aux tîrthas sur le rivage de la Kâverî, où je vis une vieille femme éplorée, qui tenait sous le sein un enfant aux boucles de cheveux tremblantes : « *Bonne* vieille, qui es-tu? lui dis-je. A qui est cet enfant, qui fait le charme des yeux? Pourquoi es-tu venue dans ce bois? Quelle est la cause de ton chagrin. » Elle, ayant essuyé de ses deux mains l'eau de ses larmes et me regardant comme si j'étais capable d'extirper l'épine de sa douleur, elle aussitôt de me raconter la cause de son chagrin : « Fils d'un brahme, dit-elle, Satyavarmma, le plus jeune fils de Çitavarmma, le ministre de Râdjahansa, vint dans ce pays, où l'amenait son désir de visiter les tîrthas. Dans une certaine prébende (1), il épousa une nommée Kâlî, fille de je ne sais quel brahme, et, comme elle ne lui donnait pas d'enfant, il se maria de nouveau avec la sœur, appelée Gâaurî, aussi brillante que l'or et de laquelle naquit un fils. Un jour, Kâlî, par la vertu d'une imprécation, enleva dans un clin d'œil l'enfant avec moi, sa nourrice, et nous envoya tomber dans cette rivière. Haussant d'une main le petit au-dessus de l'eau et nageant de l'autre, je saisis la branche d'un arbre amené vers moi par la vitesse des ondes ; j'y déposai mon nourrisson, et, tandis que je me laissais porter au rapide courant, je fus mordue par un serpent noir, attaché à j'ignore quel *autre* arbre. Celui, qui était mon appui,

(1) *Agrahâra*, an endowment of lands or villages conferred upon Brahmans. (WILSON, *Dictionnaire sanscrit-anglais.*)

fut poussé dans ce lieu même sur le rivage. Moi, *hélas !* une fois morte, consumée par le poison, me lamentais-je, il n'est personne dans ces bois, qui défende *mon enfant !..»* A ces mots (1), elle tomba sur le sol de la terre, tous ses membres léchés par la flamme du cruel venin.

» Alors, touché de compassion, mais ne pouvant chasser par la vertu d'un mantra la puissance du poison, je m'en allai près de là chercher une espèce de remède dans les herbes rampantes et je vis à mon retour qu'elle avait déjà quitté la vie. Après ces choses et quand j'eus célébré les cérémonies de son bûcher, je recueillis son enfant abandonné et il me vint cette pensée : « Dans le temps qu'elle me racontait l'histoire de Satyavarmma, je ne lui ai pas entendu prononcer le nom de la prébende, où habite cet homme ; je ne puis donc le chercher. Mais le roi, me suis-je dit, n'est-il pas le protecteur du petit-fils de son ministre ? » Et sur le champ je suis venu l'apporter à ta majesté. »

Le monarque à ce récit, le cœur affligé d'ignorer tout à fait l'habitation de Satyavarmma, ayant donné à cet enfant le nom de Somadatta, envoya au conseiller d'état Soumati ce fils de son frère puiné. Le ministre pensa recevoir en lui son frère même et fit élever ce neveu de la manière la plus distinguée.

Râdjavâhana, monté sur plus d'un char avec le cercle des jeunes seigneurs, que le Destin avait ainsi rassemblés, et partageant avec eux les amusements de l'enfance, reçut également avec eux les consécrations religieuses, la ton-

(1) *Tatas*, « ensuite, » *deinde*.

sure, le cordon et successivement toutes les autres. Ensuite les maîtres de leur enseigner la pratique entière de l'écriture, la connaissance des idiômes parlés dans tous les pays, la science des quatre (1) Védas, accompagnés des six Angas, le savoir en la foule des Pourânas, des récits merveilleux, des histoires, des légendes, des romans, des drames et des poèmes, l'instruction dans tous les Traités des lois, de la grammaire, de l'astronomie, de la logique, de la philosophie, et cætera, l'habileté dans les nombreux livres sur la politique, comme *le Tchânakya,* la Kâmandakî et le reste, à jouer de tous les instruments de musique, tels que la vînâ et les autres, l'art de flatter, de plaisanter, la magie, la médecine, soit par les gemmes, soit par les mantras (2), la rhétorique, les belles-lettres et le chant, l'adresse à monter sur un char, sur un éléphant, sur un cheval, l'habileté à manier les différentes armes, la subtilité dans les tricheries et dans la fraude, avec le vol (3) et tous les jeux. L'époux de la terre, ayant vu que la petite société des koumâras, vive dans l'action et resplendissante de jeunesse, possédait complètement ces différentes sciences : « Je suis maintenant, se dit-il, invincible à mes ennemis ! » et son cœur en fut rempli d'une joie suprême.

(1) Textuellement : *nombre, collection, groupe.*

(2) Vers mystiques ou incantation.

(3) Ici, rappelons-nous Sparte, où la même coutume parmi les enfants n'avait pas d'autre but que de préparer l'homme à la vie militaire, en l'habituant de bonne heure à concevoir des stratagèmes et pratiquer des ruses pour déjouer les précautions et tromper les yeux des ennemis.

CHAPITRE II.

L'assistance prêtée au Brahmane.

Une fois, ayant obtenu l'honneur de lui rendre ses hommages, Vâmadéva se présenta, la tête respectueusement inclinée (1), devant le roi, environné du bien tendre peloton des koumâras, qui avaient scellé entre eux une fraternité d'armes et devaient mettre *bientôt* leurs ennemis en pièces; eux, habiles dans tous les arts, figurant de leurs mains une coupe à leurs tempes et qui tenaient l'ombrelle comme drapeau de la victoire; eux, qui se riaient de Kârtikéya pour la vaillance, et de qui la beauté éclipsait même la beauté de l'Amour! Il embrassa étroitement la décurie des jeunes seigneurs, de qui les cheveux en ailes de corbeaux imitaient des

(1) *Anataçirasam*, qui est pris adverbialement ici, non qualificativement du substantif à l'accusatif: *râdjânam*.

abeilles, s'abattant sur les deux lotus de ses pieds; ensuite, les ayant comblés de bénédictions, l'anachorète, de sa parole véridique et mesurée, tint ce langage au monarque : « Époux de la terre, ton fils, entouré de vertueux amis, jouit maintenant d'une adolescence, ornée de la plus riche beauté, qui est comme un fruit pour la joie de ta majesté. Voici le moment arrivé pour lui de subjuguer l'espace avec le secours de ses amis : que Râdjavâhana prouve donc par la conquête du monde qu'il peut endurer toutes les souffrances. » A ces mots, les koumâras, beaux comme l'Amour, courageux à l'égal des héros, dont Râma est le plus grand, capables dans leur colère de mettre en cendres les ennemis et d'une rapidité, qui défiait celle du vent, donnent au roi l'assurance de la victoire dans une marche, qui semblait impatiente d'arriver au combat. Lui ayant remis le commandement sur les autres, le roi envoya donc, accompagné de sa jeune cour, dans un moment heureux, le prince royal, en lui inspirant des pensées telles que l'exigeait sa mission.

Râdjavâhana, voyant un oiseau de bon augure, indicateur du succès, et s'étant avancé, *guidé par lui,* jusqu'à certain lieu, entra au milieu des forêts du Vindhya. Là, il vit un homme aux yeux farouches, à la force de Kirâta, au corps non moins dur que le fer, à la poitrine tatouée par les cicatrices des piqûres de flèches, mais que le cordon sacré annonçait comme un brahme de naissance. Râdjavâhana dit à cet homme, qui portait respectueusement les mains ouvertes à ses tempes : « Oh ! fils de Manou, pourquoi demeures-tu isolé ainsi au milieu de ces bois du Vindhya, dont les sentiers périlleux d'une

pratique épouvantable sont remplis de cruelles bêtes et pleins de malheurs pour les hommes ? Ce cordon du sacrifice, passé à ton épaule, révèle ta qualité de brahmane ; mais ces tatouages de flèches indiquent le genre de vie d'un Kirâta. Dis ! Pourquoi cela ? » — « Cette personne resplendissante n'a-t-elle que la vigueur d'un enfant de Manou ? » L'homme avait à peine formé cette pensée, qu'ayant su par la bouche de ses amis le nom et la famille de l'étranger, il se mit à lui conter son histoire.

« Fils de roi, quels que soient les brahmes négligents, et ils sont en grand nombre, qui ont déserté la science des Védas et du reste, répudié la manière de vie pratiquée dans leur famille, renoncé à l'observance de la loi, à la vérité, à la purification et à semblables choses, en un mot, qui suivent les errements du péché, ils habitent dans cette forêt, marchant sur les pas des Poulindas et vivant de leur nourriture. Je suis un d'eux, moi, fils d'un brahme et de qui la conduite fut digne de tous les reproches : j'ai nom Mâtanga (1). Quand j'avais envahi avec une foule de Kirâtas un pays habité, je parcourais sans pitié les villages, d'où j'emmenais, liés avec des cordes, les riches, accompagnés de leurs femmes avec les enfants, et j'emportais de-là toutes les richesses arrachées des racines. Certain jour, dans ce bois même, je vis un brahme, qui désirait périr sous les coups des gens, qui suivaient alors mes pas : « Holà, pécheurs ! m'écriai-je, l'âme touchée de compassion, on ne doit pas tuer un brahme ! » Mais eux de vomir, les yeux rouges de colère, à diffé-

(1) C'est-à-dire, *l'éléphant.*

rentes fois des menaces contre moi. Enfin, n'ayant pu supporter les outrages de leurs paroles, je tombai sans vie, blessé par eux, après que j'eus long-temps combattu pour sauver le brahmane. De-là, je m'en allai dans la ville des morts, où je vis au milieu d'une salle Yama, qui, environné d'âmes incorporées, siégeait sur un trône incrusté de pierres fines : à sa vue, je lui fis l'adoration, étendu comme un bâton sur la terre. Ce Dieu m'eut à peine entrevu qu'il appela Tchitragoupta, son ministre, et lui dit : « Conseiller, ce n'est pas encore l'instant de la mort pour cet homme. Quoique sa conduite ait mérité des reproches, il a perdu la vie néanmoins en cherchant à sauver un brahmane. Dorénavant cet homme, de qui les péchés sont lavés, fera éclater sa splendeur dans l'exercice des œuvres pures. » Ensuite, après qu'il eut songé à une espèce de châtiment pour moi, le Dieu ajouta : « Qu'il retourne dans son ancien corps pour vivre une seconde fois au milieu des plus grands pervers. » Alors Tchitragoupta, m'ayant fait voir çà et là des pécheurs, les uns enchaînés à des piliers de fer incandescent, les autres plongés au fond d'énormes plats d'une huile bouillante au plus haut degré ; ceux-ci, de qui l'on broyait les membres avec des massues de fer ; ceux-là, dont le corps s'en allait, disséqué avec des scalpels acérés, inclina mon intelligence à l'amour de la vertu, et me renvoya.

» Rentré donc en mon ancien corps, examiné de tous les côtés par le brahmane, qui l'avait ranimé en lui administrant de l'eau fraîche, je restai endormi quelque temps sur une pierre. Ensuite et dès qu'on les eut informés de

cette nouvelle, mes parents de venir en foule et de me porter dans leur maison, où ma blessure fut guérie. Une fois que le brahme reconnaissant m'eut communiqué la science éternelle, expliqué le fil des Çâstras divers, enseigné une vie sainte, capable d'effacer les péchés, et qu'il m'eut appris une formule pour adorer l'Être, qui porte en aigrette le croissant de la lune, ce Dieu, auquel on doit recourir comme à l'œil de la science, il sortit, daignant agréer mes hommages. Je commençai dès-lors une vie pure, et rompant avec ceux de mes parents ou de mes amis, qu'un lien de société unissait aux Kirâtas, occupant toute ma pensée de l'Être, unique précepteur de tous les mondes, celui, qui porte à la cîme de sa tête une seizième partie de la lune pour diamant, j'habitai dans ces bois, écartant de moi les souillures du péché.... Prince, il est encore une chose secrète, que doit révéler à ton altesse l'homme, qui la possède : retirons-nous donc à l'écart. »

Ces mots dits, il conduisit Râdjavâhana hors de la présence de ses amis et reprit à part la parole en ces termes : « Prince, sur la fin de la nuit passée, l'époux de Gâaurî vint à moi dans un songe et, me réveillant du sommeil, qui tenait scellés mes yeux, il me dit, lui, de qui la face était empreinte d'une beauté sereine, à moi, de qui le visage exprimait une *respectueuse* modestie : « Mâtanga, sur la terre, que ceint le rivage du fleuve Gâminî, dans l'espace, que renferme une presqu'île, derrière ce linga (1) de cristal, qui reçoit les adorations des âmes, dont le but est la perfection, dans le voisinage de la

(1) Le phallus, ou Çiva sous cet emblème.

pierre, où la fille du roi des montagnes imprima la suite de ses pas, il est une caverne, qu'on dirait la bouche du Destin. Là, est déposée une plaque de cuivre, où se trouve burinée une inscription, qui est, pour ainsi dire, l'ordre même du Créateur : prends-la et regarde le talisman écrit dessus comme la garantie du triomphe ; car ton éminence, grâce à lui, deviendra le maître suprême du monde souterrain. Aujourd'hui ou demain, il doit venir ici le fils d'un roi, qui te prêtera son appui. » En effet, l'arrivée de ton altesse confirme cette promesse. J'en suis charmé ; accorde-moi ton secours ; que je voie se réaliser mon désir ! » — « Ainsi soit ! » répondit Râdjavâhana. Puis, au milieu de la nuit, se dérobant à l'escorte de ses jeunes amis, livrés au sommeil, il entra dans la forêt avec Mâtanga, courbant sa tête *devant lui.*

Ces choses faites, les neuf compagnons, étonnés de ne plus voir nulle part le prince royal et le cœur affligé de l'avoir inutilement cherché au milieu des bois, s'étant séparés les uns des autres, s'en allèrent à l'aventure dans les pays étrangers, conduits par la pensée d'y continuer cette recherche, après qu'ils furent convenus d'un jour et d'un lieu, où ils devaient se réunir de nouveau.

Défendu par le koumâra, le plus grand héros du monde, Mâtanga, l'âme charmée, entra sans crainte dans la caverne, dont le Dieu, qui fit de la lune son aigrette, lui avait enseigné à distinguer les signes ; il s'empara de l'inscription burinée sur la feuille de cuivre et, sans quitter cette route, il pénétra dans le Pâtâla. Ici, proche d'une certaine ville et près d'un étang, privé de lotus, qui stagnait dans un bois d'agrément, il offrit, de plu-

sieurs manières une oblation de beurre clarifié, que lui avait procuré la vertu de son talisman ; et, contemplé avec étonnement par le *jeune* Râdjavâhana, protecteur du sacrifice contre les interruptions des personnes ou des choses, tandis que la flamme brillait, activée par le bois et le beurre, ayant récité d'abord une invocation mystique, il changea tout à coup son corps en un autre, le séjour de la pureté, et revêtit des membres célestes d'une splendeur égale à celle de l'éclair.

Ensuite, parée d'une élégante couronne (1) faite de pierreries, une vierge, que distinguait son éducation, portant une majesté de race et belle à séduire tous les mondes, s'approcha, suivie d'une cour de jeunes amies, à pas lents, avec une démarche de cygne, vers le plus grand des brahmes, et lui fit présent d'une pierre fine, source jaillissante de lumière. « Qui es-tu ? » lui demanda-t-il. Elle alors, joignant ses mains en coupe et d'une voix de kokila, répondit lentement, lentement, avec amour : « O le plus grand des brahmes, je suis la fille du plus grand des Asouras ; j'ai pour nom Kâlindî. Mon père était le magnanime souverain de ce monde. Dans cette bataille, où les Dieux furent mis en déroute, Vishnou, impatient de son *formidable* courage, l'envoya demander l'hospitalité à la ville d'Yama. Un pénitent des *Génies appelés* Siddhas, voyant que cette séparation m'avait plongée dans un océan de chagrins, me dit, touché de compassion : « Un certain homme, revêtu d'un corps céleste, sera ton jeune époux, mon enfant, et régnera bientôt sur toutes

(1) Textuellement : *un cercle, un disque.*

les régions du Pâtâla. » Cette nouvelle entendue, je demeurai un long temps n'aspirant qu'à ta venue, comme une tchâtakî, sa tête levée au ciel, ne désire que l'arrivée des pluies. A peine su que ta descente ici avait mûri son fruit pour ma joie, j'ai consulté les ministres, qui sont les appuis de mon royaume, et, forte de leur assentiment, je suis accourue vers toi, portée d'un esprit, qui joua pour moi le rôle d'un char. Que ta grandeur fasse de moi l'une de ses épouses et reçoive pour ma dot l'empire de ce monde! » Approuvé de Râdjavâhana, le brahme épousa donc la jeune fille, et, tout enchanté d'avoir obtenu cette femme divine, il goûta une joie suprême de posséder avec elle cet empire du Pâtâla.

Voulant retourner sur la terre, où l'appelait sa curiosité de revoir le peloton de ses jeunes amis, dont il avait trompé les yeux, Râdjavâhana, ayant reçu de Mâtanga joyeux, en reconnaissance de son aide, la *brillante* gemme, présent de Kâlindî, qui pouvait éteindre les tourments de la soif, de la faim et des autres besoins, laissa celui, qu'il avait accompagné, suivre un autre chemin et sortit par la bouche de la caverne. Là, comme il ne vit pas son escorte d'amis, il erra, *les cherchant*, sur la terre.

Ses courses l'ayant amené dans un jardin public sur le vaste espace à découvert, attenant d'une ville, il aperçut là un homme, qui, venu dans ce parc, accompagné de son épouse, environné de ses amis, était monté dans une escarpolette pour se délasser. Tout à coup une extrême joie faisant bourgeonner l'âme de cet homme et s'épanouir son visage de lotus, il s'écria : « Mon maître, l'aigrette de la race lunaire! Voici Râdjavâhana, le trésor

de la renommée sans tache ! Et c'est d'une manière imprévue que la bonne fortune m'a conduit même à la racine de ses pieds ! Voici donc une grande fête pour mes yeux ! » Descendu avec empressement de la balançoire, se faisant comme un jeu de poser vite ses pieds à terre et transporté au comble de la joie, il se mit à lui toucher trois ou quatre fois les pieds avec sa tête parée d'un bouquet de jasmin (1), dont les fleurs vacillantes retombaient sur les deux lotus des pieds du prince arrivant. Le koumâra, que sa joie baignait de larmes, embrasse étroitement le jeune homme, de qui les membres étaient couverts d'une horripilation de plaisir : « Ah ! s'écria-t-il ; c'est mon aimable Somadatta ! » Ensuite le *futur* monarque des hommes, étant venu s'asseoir au pied d'un pounnâga (2), riche d'un frais ombrage, il dit affectueusement : « Ami, par quelle raison ta grandeur se trouve-t-elle en ce lieu dans un tel moment ? Où va-t-elle à cette heure ? Qui est cette jeune femme ? Et cette cour ! Comment te l'es-tu procurée ? Expose-moi cela ! » Épanouissant à demi le nymphée de ses mains (3), le jeune homme, en qui l'immense tristesse de son âme était bannie par le changement, qu'avait produit la vue de son ami, tint ce langage, avec une modestie, qui était la vertu de sa conduite habituelle.

(1) *Mallikâ*, le jasmin d'Arabie, *Jasminum Zambac.*
(2) *Rottleria tinctoria.*
(3) C'est-à-dire, *faisant l'andjali.*

CHAPITRE III.

Histoire de Somadatta.

« Prince, conduit par l'envie de vénérer le lotus de tes pieds, j'errai dans une terre, couverte de bois ; et, consumé par la soif, je bus l'eau d'une fraîche rivière, environnée de lianes, où je vis une pierre d'une substance lumineuse. Je la pris, je m'en allai, je parcourus certain espace de chemin, et, ne pouvant plus marcher dans cette forêt même, tant le diamant du ciel était d'une excessive chaleur, j'entrai dans un temple, où je vis un vieux brahme, environné de ses nombreux fils et portant l'affliction sur son visage. Ému de compassion, je lui demandai s'il était heureux. Le brahmane à la face pâle de maigreur, mais au cœur plein d'une grande espérance, me répondit en ces termes : « Éminente personne, je soutiens, grâce à plus d'un moyen, ces *enfants*, mes fils, orphelins de mère, et j'habite maintenant ces tristes lieux dans ce temple de

Çiva, recueillant des aumônes et leur donnant celles, que je reçois. » — « Un roi ne s'est-il pas rendu naguère le maître souverain de cette province? De quel pays était-il? Quel était son nom? Et quelle fut la cause de sa venue en ces lieux? » A mes questions, le brahme fit cette réponse : « Ami, le souverain de Lâta (1), appelé Mattakâla, fit demander en mariage la fille de Vîrakétou, roi de cette contrée ; elle avait nom Vâmalotchanâ ; c'était la perle des jeunes filles et souvent il avait ouï vanter sa beauté sans égale. Mais, le père ayant rejeté cette demande, il vint assiéger sa ville, nommée Pâtali. Vîrakétou, saisi d'effroi, donna sa fille à Mattakâla comme un riche présent. Le roi de Lâta, l'âme toute joyeuse d'avoir obtenu la vierge, pensa : « C'est dans ma ville même qu'il me faut l'épouser ! » Alors, cette résolution prise, il retourna vers son pays et fit camper son armée dans cette forêt, afin d'y goûter le plaisir de la chasse. Un ministre de Vîrakétou, appelé Mânapâla, homme riche de fierté, commandant l'escorte de la jeune princesse et accompagné d'une armée en quatre corps, l'âme remplie de fiel par le mépris, qu'avait subi son maître, établit son camp d'un autre côté et rompit mentalement avec Mattakâla. » — « Ce brahme, qui a beaucoup d'enfants, me dis-je, qui est savant, qui est pauvre et qui est vieux, mérite que je lui fasse un présent ; » et, le cœur plein de compassion, je lui donnai la pierre fine. Le prêtre, son visage épanoui par le sentiment de la plus grande joie, m'ayant comblé de bénédictions, s'en alla autre part ; et moi, accablé par la fatigue

(1) Le *Lâr* ou *Larike* de Ptolémée.

du voyage, je m'abandonnai là au plaisir du sommeil.

» A la suite de ces choses, le brahmane, ses deux bras liés derrière le dos, son corps sillonné de coups de fouet, revint, suivi par des soldats armés de sabres, et, me désignant : « Voici le voleur ! » dit-il. Les soldats du roi, à ces mots, d'abandonner le brahme ; et, sans écouter ce que je racontais sur la manière, dont cette pierrerie, était venue en ma possession, ils m'attachent fortement avec des cordes, moi sans peur, *parce que j'étais sans reproche* (1), et m'entraînent dans la prison, où m'ayant signalé certains hommes garrotés, ils me disent : « Voilà tes amis ! » Puis, ils me lient moi-même par les deux pieds. Alors, dans le trouble, où me jetait l'incertitude et jugeant mes peines sans espérance, je dis à *mes compagnons d'infortune :* « O hommes d'une énergie indomptable, pourquoi êtes-vous abreuvés avec la douleur amère (2) d'habiter cette prison ? Vous ! mes amis ? » — « Qu'est-ce que cela ? » firent-ils. Ensuite, m'ayant vu dans l'état, où ils étaient eux-mêmes, et, m'ayant raconté l'histoire du roi de Lâta, que je savais déjà par la bouche du brahme, ces héros du vol ajoutèrent : « Éminente personne, nous sommes les serviteurs de Mânapâla, ministre de Vîrakétou. Nous avions pénétré, la nuit, d'après son ordre, chez le roi de Lâta pour le tuer, nous faisant une porte du trou, que nous avions ouvert dans la muraille de son habitation ; mais là, troublés de son absence, nous avons enlevé de précieuses ri-

(1) Textuellement : *timcre me vacuum.*
(2) Suivant le texte : *infranchissable.*

chesses et nous sommes réfugiés dans la vaste forêt. Un autre jour, les gens du roi, envoyés sur nos traces, surviennent en grand nombre, nous enveloppent de tous les côtés, munis que nous étions encore des trésors enlevés, et, nous ayant liés étroitement, nous conduisent en présence du roi. Dans le temps qu'on nous faisait regorger toutes les richesses, une pierre fine du plus haut prix s'est trouvée absente et, n'ayant pu nullement restituer ce rubis, on nous a tous enchaînés pour la mort. » — « J'ai eu lieu de voir une pierre fine, leur dis-je, semblable à celle, dont vous parlez. C'était un rubis de la même sorte ! » et, les ayant assurés de cette vérité : « Mais, ajoutai-je, j'en ai fait un présent ! » Je leur dis ma naissance, mon nom, pourquoi j'errais dans le monde à ta recherche, et, compagnon d'infortune, je gagnai leur amitié avec des entretiens conformes à la circonstance.

Ensuite, au milieu de la nuit, après que j'eus brisé les chaînes, qui nous attachaient eux et moi, j'enlevai, suivi par eux, un grand nombre d'armes aux soldats endormis, qui gardaient la porte des prisons ; et, notre valeur impitoyable dans ses jeux ayant dispersé les gardiens de la ville, qui s'étaient présentés devant nous avec un front ennemi, je me jetai dans le camp de Mânapâla. Celui-ci me traita avec honneur, quand il eut appris de ses domestiques l'histoire de ma noble race et le courage, que j'avais déployé en cette circonstance.

Le jour suivant, certains hommes, envoyés par Mattakâla, viennent trouver Mânapâla et lui tiennent ce langage d'une grande amertume : « Ministre, des voleurs audacieux, qui ont pénétré au moyen d'une trouée dans

le palais de mon roi, d'où ils ont emporté beaucoup de richesses, sont entrés dans ton camp. Livre-les : sinon, il peut résulter de-là un grand malheur. » A ces mots, le ministre, ses yeux rouges de colère : « Qu'est-ce que le roi de Lâta, dit-il ? Quelle amitié a-t-on avec lui ? Et que peut-on gagner à vénérer cet homme vil ? » Puis, il menaça les envoyés. Ceux-ci de rapporter à Mattakâla, de la manière qu'elles furent dites, les paroles offensantes de Mânapâla. Le roi de Lâta, plein de colère, s'avança pour livrer bataille, accompagné d'une armée petite, si on la compare à l'orgueil, que lui inspirait à lui-même la vigueur de son bras. Mânapâla, qui avait pris d'avance sa résolution d'accepter la bataille, sortit sans crainte, impatient de combattre, suivi de ses guerriers en armes. Moi-même, ayant pris des armes éprouvées, que m'avait données le ministre comme un témoignage de son estime, un char, attelé de nombreux coursiers et conduit par un habile cocher, une solide cuirasse, juste à ma taille, un arc et deux carquois remplis de flèches diverses, je suivis en équipage de guerre Mânapâla, que sa confiance dans ma force incitait à l'extermination des ennemis. L'orgueil de faire éclater aux yeux mon drapeau me poussa entre les deux armées, qui se livraient dans leur jalousie mutuelle un combat tumultueux ; et là je blessai une foule d'ennemis, dans les membres desquels je faisais pleuvoir une grêle de flèches. De-là je conduisis près de Mattakâla mon char aux coursiers d'une rapidité sans pareille et qui eussent promptement dépassé la vîtesse des siens ; puis, je tranchai soudain la tête du roi, notre ennemi.

Lui tombé et le reste de ses guerriers mis en pleine

déroute, le ministre au comble de la plus grande joie prit une multitude de richesses, des chevaux, des éléphants, des biens de mainte espèce et me rendit toute sorte d'honneur. Le roi, l'âme enchantée d'apprendre cette nouvelle, que Mânapâla avait envoyé un de ses gens lui annoncer, vint au-devant de nous en personne ; et, l'esprit dans l'admiration de mon courage, il me donna avec une grande fête la main de sa fille dans un jour fortuné avec l'assentiment de sa famille et de ses ministres. Sacré ensuite comme roi de la jeunesse et m'élevant chaque jour davantage dans les bonnes grâces du monarque, je goûtai dans la société de Vâmalotchanâ, que tu vois assise près de moi (1), tous les genres de félicités. Cependant mon cœur souffrait toujours de la douleur, dont m'avait pénétré la flèche de ton absence ; et j'allais, accompagné de mon épouse, au temple de Paraméswara (2), solliciter ce Dieu, qui habite Mahâkâla, au moment, où l'heureuse conjonction des étoiles me fit goûter ici le plaisir de revoir mon noble ami. Ainsi l'époux de Gâaurî, dont j'avais cultivé la bienveillance, eut pitié de moi ; et c'est à lui, que je dois ce torrent de bonheur, où me plonge l'aspect du lotus de tes pieds ! »

A ce récit, Râdjavâhana, l'âme enchantée d'apprendre que le Destin n'avait pas frappé son ami d'une verge méchante, lui raconta son histoire de point en point. Dans cette heureuse circonstance, il aperçut devant lui Poushpaudbhava ; et, des larmes de bonheur noyant ses yeux

(1) Sens implicite de *anayâ*, « avec cette, » *istâ*.
(2) *Le souverain seigneur*, c'est-à-dire, Çiva.

épanouis, il embrassa de la plus vigoureuse étreinte ce jeune homme, qui tenait ses mains levées en coupe et lui touchait déjà les doigts des pieds avec la rive de son front : « Aimable Somadatta, mais voici Poushpaudbhava ! » s'écria-t-il soudain, lui montrant le nouvel arrivé. Alors, écartant d'eux la douleur, qu'y avait mise une longue séparation, les deux compagnons réunis de goûter le plaisir d'un mutuel embrassement. Puis, s'étant assis à l'ombre d'un arbre, le prince dit : « Ami, voulant faire ce que désirait le brahme : « Si la troupe de mes amis, pensai-je, est instruite de l'affaire, elle y mettra des obstacles ; » et, vous laissant plongés dans le sommeil, je suis sorti. Ensuite, la compagnie de mes jeunes camarades s'étant réveillée : « Qu'est-il devenu ? » s'est-on demandé ; et, quand on eut résolu de se mettre à ma recherche, on est allé de plusieurs côtés différents. Où ta grandeur a-t-elle porté ses pas solitaires ? »

A ces mots, Poushpaudbhava de parler ainsi modestement, la coupe de l'andjali baisant le rivage de ses tempes.

CHAPITRE IV.

Histoire de Poushpaudbhava.

« Prince, son altesse, avons-nous pensé, est allée au secours du brahme ; mais, la troupe de tes amis ne pouvant savoir quel pays son prince avait dû gagner, on s'est mutuellement séparé et l'on s'en est allé te chercher à tous les points de l'espace. Tandis que je parcourais le monde à ta recherche, un jour, que le joyau du ciel était parvenu au milieu de sa carrière, moi, ne pouvant plus supporter la chaleur de ses rayons, je m'étais assis un moment près d'une montagne, au pied d'un arbre, que son ombrage environnait d'une agréable fraîcheur. Au temps, où le jour est à sa moitié, sur la portion du sol exposé devant moi, j'aperçus *tout à coup* l'ombre d'un être humain, tous ses membres courbés, tels qu'on aurait dit un van ou la forme d'une tortue ; je levai ma tête et je vis un homme, qui tombait avec une grande vitesse

comme de la voûte du ciel dans l'espace renfermé *entre la montagne et moi.* Le cœur ému de compassion, je pris le malheureux, à qui cette profonde chute avait dérobé le sentiment, et, l'ayant déposé doucement sur le sein de la terre, je ranimai ses sens en lui administrant de l'eau fraîche ; puis, tandis que la violence de son chagrin tirait de ses yeux un fleuve de larmes, je lui demandai quelle raison l'avait contraint à se jeter dans un précipice. Il essuya de ses ongles les gouttes de ses pleurs et me répondit : « Ami, je m'appelle Ratnaudbhava ; je suis le fils de Padmaudbhava, ministre du roi de Magadha. J'étais allé pour des raisons de commerce dans l'île de Kâlayavana, où j'épousai la fille d'un négociant. Je revenais avec elle, quand mon navire fut brisé *d'une tempête* assez près du littoral. Tous mes compagnons furent noyés, ceux-ci d'une manière, ceux-là d'une autre ; mais, secondé par le Destin, moi, je pus arriver à la terre du rivage. Cédant aux conseils d'un saint anachorète, j'ai *consenti à* nager au milieu de cet océan de chagrins, où m'avait plongé la séparation de mon épouse ; j'ai consumé ainsi avec peine seize années : enfin, ayant vu que cette cruelle condition n'avait pas de rivage, je me suis précipité du haut de cette montagne. »

Dans cet instant même, on entendit une certaine voix de femme : « Il ne convient, certes ! pas, disait-elle, que le désespoir de cette séparation te pousse à te jeter dans le feu de ce bûcher ! N'as-tu point la parole d'un saint que tu serais enfin réunie à ton époux et à ton fils ? » A ces mots, je dis à cet homme, qui avait déjà pris dans mon cœur la qualité de père : « Il y a beaucoup de

choses, mon père, que ton excellence doit apprendre ici. Permets qu'elles te soient toutes racontées plus tard : dans ce moment, je ne dois pas négliger cette voix de femme. Veuille bien rester ici quelques minutes seulement. » Aussitôt je franchis à la hâte un certain intervalle.

Là, je vis en face de moi une dame, qui, entrouvrant à ses tempes la coupe de l'andjali avec ses doigts à demi clos, avait la hardiesse de se plonger au milieu d'un bûcher, que dévorait une flamme épouvantable ; je courus l'arracher du feu ; et, l'ayant fait venir près de mon père avec une vieille femme, qui gémissait près d'elle, je dis à celle-ci : « Femme, chargée d'années, de quel pays êtes-vous l'une et l'autre ? Qui vous force à mener dans ces bois une existence malheureuse ? Conte-moi cela ! » — « Mon fils, répondit-elle en balbutiant, cette dame est appelée Souvrittâ ; c'est la fille d'un négociant, nommé Kâlagoupta, habitant l'île de Kâlayavana. Dans un voyage, où elle accompagnait Ratnaudbhava, son époux, leur vaisseau fut englouti dans la mer : cependant, grâce au Destin, elle parvint à gagner le rivage avec moi, sa nourrice, qui avais *eu le bonheur de* saisir une planche. Là, quand le temps de ses couches fut arrivé, elle mit au monde un fils dans je ne sais quelle forêt. Ma funeste étoile fit que le nouveau-né fut enlevé par un éléphant sauvage. Ma compagne, errante çà et là, avait mis sa confiance dans cette promesse d'un saint anachorète que sa réunion avec son époux et son fils aurait lieu dans l'espace de seize années : elle habita donc un hermitage pur tout l'intervalle du temps ; mais, au bout *de cette*

durée, incapable de supporter davantage un chagrin, où elle ne voyait plus un rivage, elle fut excitée *par le désespoir* à faire de son corps un holocauste dans le feu activé par la flamme. »

A ce récit, ayant reconnu ma mère, je me prosternai devant elle à plat ventre (1) ; je lui exposai toute mon histoire et lui montrai mon père, de qui les yeux s'étaient épanouis d'étonnement et le visage avait fleuri aux paroles de la nourrice. Les deux auteurs de mes jours, s'étant reconnus l'un et l'autre à des marques certaines, l'âme ivre de joie, m'ayant arrosé, respectueux fils, avec une pluie de larmes rapides, embrassé d'une vigoureuse étreinte et baisé sur la tête, s'assirent tous les deux sous l'ombrage d'un arbre. « Comment Râdjahansa, dit mon père, coule-t-il sa vie ? » A cette demande, je lui dévoilai tout, que ton père avait perdu son royaume, qu'il avait recueilli près de lui tous les koumâras, que ton altesse était partie pour commencer à conquérir l'espace, qu'elle avait suivi Mâtanga, et que nous étions occupés tous de ta recherche. Ensuite, j'établis mon père et ma mère dans l'hermitage d'un certain anachorète.

Puis, me vouant à la recherche de ton altesse et mon âme bien décidée sur tout ce qui restait à faire, je suscitai, par la vertu d'un charme (2), que j'avais obtenu de ta faveur, une troupe de jeunes disciples très-capables de me seconder. Au milieu de ces bois du Vindhya, j'ar-

(1) Textuellement : *comme un bâton.*

(2) *Sâdhaka,* dont nous avons demandé le sens aux racines dans le silence de nos Dictionnaires.

rivai en des lieux, où avaient existé d'anciennes villes ; et là, ayant découvert, au moyen d'un collyre magique (1), que des urnes pleines de richesses se trouvaient enfouies sous des arbres, qui servaient de signes pour ces différents trésors, j'établis des gardes à l'entour et je les arrachai en bêchant la terre. Puis, ayant mis en monceau des pièces d'or incalculables, je m'en allai vers une caravane de marchands, qui était venue dans le même temps et s'était campée non loin de là. Je leur achetai de forts bœufs et des sacs : après quoi, déguisant mes richesses sous les noms d'autres choses, je fis porter à la caravane, lourdement voiturées par mes bêtes, ces trésors mesurés à la grandeur de mes sacs. Je nouai amitié avec le chef de cette caravane, nommé Tchandrapâla, fils d'un marchand, et j'entrai avec lui dans Oudjdjayinî. Je fis venir dans cette ville mon père et ma mère. Bandhoupâla, séjour chéri de toutes les vertus et père de Tchandrapâla, me présenta lui-même au roi de Mâlava, et je fis bâtir là, avec sa permission, un magnifique palais. Ensuite, comme il m'entendit lui dire que j'étais excité *par mon cœur* à te chercher de nouveau à travers les contrées de bois, Bandhoupâla, mon plus grand ami, de me parler en ces termes : « Il est impossible que ton excellence parcoure toute la surface immense de la terre ; abandonne la tristesse de ton âme et reste en paix (2). Aussitôt que j'aurai pu observer un oiseau de bon augure,

(1) Qui avait la vertu de rendre ses yeux capables de voir à travers les corps opaques.

(2) *Toushnîm*, à proprement dire, *en silence*.

signe d'une prochaine réunion avec ton maître, je viendrai te l'annoncer. » L'ambroisie de ce langage rendit la vie à mon cœur, et chaque jour me voyait revenir chez lui.

Une fois, j'y trouvai la perle des jeunes filles; — on l'appelait Bâlatchandrikâ (1) : — c'était en effet un visage de lune, un vrai clair-de-lune pour les yeux. Une fraîche jeunesse baisait, *pour ainsi dire,* ses membres : on eût pensé voir Lakshmî en personne dans la maison d'un marchand. Toute la fermeté de mon âme fut secouée par la beauté de cette fille, et je m'appliquai à faire que le Dieu aux traits de fleurs la choisît elle-même pour le but de ses flèches. Elle, avec ses yeux de jeune gazelle craintive, m'ayant regardé mainte fois de son oblique regard, qui jouait la flèche de l'Amour (2), m'agita comme une liane, que balance le souffle d'un faible vent. Elle me raconta mainte fois l'état de son âme par ces espèces de regards sinueux, qui habitent entre la passion et la pudeur, qui viennent de tous les membres et s'en vont hardiment au cœur. Aussitôt que ses actions, dissimulées avec adresse, m'eurent témoigné complètement l'amour de son âme, je songeai aux moyens d'une réunion pour le plaisir avec elle.

Une autre fois, Bandhoupâla étant venu avec moi dans le bois confinant à la ville et destiné à la promenade afin de prévoir ton approche dans les gazouillements des oiseaux, il s'arrêta, écoutant les ramages des volatiles per-

(1) C'est-à-dire, *le clair-de-lune enfant.*

(2) Textuellement comme trois lignes plus haut : *du dieu aux traits de fleurs.*

chés sur un certain arbre. Moi, je continuai à promener mes pas dans le parc, m'abandonnant au plaisir de savourer mes regrets, quand soudain j'aperçus au bord d'un grand lac Bâlatchandrikâ, cette terre chérie de ma joie, mais le visage contristé et l'âme accablée sous le poids de ses pensées. Je goûtai d'abord le plaisir de la voir se jouer à figurer dans ses manières mon attitude, ma démarche et mes gestes (1), *scène* délicieuse par un mélange de joie, de crainte, de pudeur et d'amour ; ensuite, reconnaissant au lotus de son visage que l'âme de cette vierge aux belles dents était plongée dans le trouble et son esprit au milieu des langueurs et des alarmes de l'amour, je m'approchai d'elle en badinant pour en savoir la cause, et lui dis : « Fille charmante, explique-moi la cause de cette tristesse, empreinte sur le lotus de ton visage. » Celle-ci alors, déposant la crainte et la pudeur, me dit avec lenteur, en secret, comme n'étant pas encore tout-à-fait rassurée :

« Ami, le progrès de sa vieillesse a contraint Mânasâra, le souverain du Mâlava, à sacrer dans Oudjdjayinî Darpasâra, son fils. Le nouveau monarque, avant de gouverner le cercle de la terre, circonscrit par les sept mers, établit pour exercer le pouvoir en son absence deux princes, ses cousins, Tchandavarmma et Dârouvarmma, fils de la sœur de son père, et s'en alla sur le mont Himâlaya se livrer à la pénitence. Tandis que Tchandavarmma tient au sein de la paix les rênes du gouvernement, Dârouvarmma, foulant au pied la parole de son oncle et de

(1) *Lilâ.*

son frère aîné, ne s'occupe que de mauvaises actions, comme l'adultère, le ravissement du bien d'autrui et choses pareilles. Une fois, m'ayant vue rêveuse, l'âme éprise de ta beauté, qui est le portrait de l'Amour, cet homme, renonçant au crime de souiller une jeune fille par un acte de violence, me pressa vivement de me jouer avec lui, et cette pensée m'a jetée dans la tristesse. »

Ce récit m'ayant fait connaître, et l'excès de passion, où son cœur en était venu pour moi, et l'obstacle, que rencontrait l'accomplissement de mes désirs, je rassurai la jeune fille aux yeux baignés de larmes ; je cherchai dans mon esprit un moyen de tuer Dârouvarmma et je dis à mon amante : « Jouvencelle, j'imagine un expédient facile pour ôter la vie à cet homme d'un cœur méchant et qui a jeté sur toi son désir. « Un Yaksha, dira-t-on, possède Bâlatchandrikâ et réside en elle. Tout homme audacieux au cœur enchaîné par l'espérance de savourer la félicité de ses formes, s'il est d'une condition assortie pour un hymen avec elle, qui aura tué l'Yaksha dans ses bras et sortira vainqueur de l'entretien, où il aura goûté l'ambroisie de ses paroles en présence d'une seule compagne, obtiendra comme son épouse cette fille aux yeux de gazelle et de qui les seins causent le doute du tchakravâka. Voilà ce qui fut annoncé par un saint anachorète. » Il faut répandre ce conte devant le peuple de la ville par des gens attachés à ta personne et d'une véracité connue. Les choses ainsi faites, Dârouvarmma, après qu'il aura ouï souvent répéter une telle histoire, ou restera dans le silence sous l'impression de la crainte, et c'est maintenant ce qui est le plus à désirer ; ou il acceptera intré-

pidement un rendez-vous avec toi ; et voici alors ce que tes familiers auront à lui dire : « Ami, ton altesse est le ministre du roi Darpasâra ; il ne te sied donc pas de faire ce meurtre dans notre maison sous les yeux des citadins. Mais que la jeune fille soit amenée dans ton palais ; et là que ta seigneurie, ayant mis à fin l'entreprise, épouse la belle aux yeux de lotus et savoure la volupté dans ses bras. » Il acceptera sans doute ce parti : alors, va chez lui, accompagnée de moi seul, déguisé avec la robe de ta suivante. Je l'aurai tué bien vîte dans cette maison solitaire à grands coups de pied, de poing et de genou : puis, je sortirai, sans être même soupçonné, derrière ta grâce, comme sa compagne, à la faveur de mon travestissement (1). »

» Elle approuva ce moyen, et sa crainte de s'enfuir avec sa pudeur.

« Expose devant ton père, ta mère et tes frères, ajoutai-je, notre immense amour et persuade-les de toutes les manières au sujet de notre hymen. Ils te donneront sûrement à moi, qui suis jeune, qui suis riche de beauté, de fortune et de naissance. Raconte-leur ce que j'ai imaginé pour la mort de Dârouvarmma et fais-moi connaître ce qu'ils vont te répondre. » La vierge au visage de lotus à peine entrouvert me dit : « Seigneur, c'est à toi de tuer Dârouvarmma, l'homme aux actions méchantes : lui une fois mort, la joie produira son fruit pour toi de toutes les

(1) Cette histoire, observe le docte Wilson dans la préface de notre édition, roule sur une superstition commune dans l'Orient et que nous ont rendue familière les aventures du jeune Tobie.

manières. Qu'il soit donc fait ainsi ! Moi, de mon côté, je ferai tout ce que tu prescris comme ton excellence l'a dit. »

A ces mots, elle de se retirer à pas lents vers sa maison, tournant mainte fois son visage et me regardant. Moi, je m'en allai rejoindre Bandhoupâla; et cet homme, habile à comprendre le chant des oiseaux, me dit: « Aussitôt que trente jours auront coulé, tu verras ton ami réuni avec toi. » Les choses ainsi convenues, Bandhoupâla de rentrer, suivi par moi, dans sa maison, où il me donna congé de retourner dans la mienne.

Embarrassé dans les mailles du filet de mon stratagème, Dârouvarmma fit inviter chez lui Bâlatchandrikâ, qui envoya une affidée me dire : « Elle ira le trouver. » Moi, aussitôt, de me faire donner tout l'attirail de parures, qui sied pour une noble dame, et de mettre avec art à leur place chacun de ces différents atours, le collyre, la robe de soie, le collier, les boucles-d'oreilles, les bracelets, la ceinture, les grelots, les noupoûras, les pierreries, et dans une toilette ravissante, approuvée complètement, je me présentai avec ma belle devant les portes du palais de cet homme. A peine le préposé aux introductions (1) eut-il appris du concierge notre arrivée que, laissant tout son cortége arrêté dans le voisinage des portes (2), il

(1) *Abyudgatin*, mot, qui manque à nos Dictionnaires et des racines duquel nous avons tiré cette explication.

(2) *Dwdraupântanivâritâçaishaparivâraina :* serait-il mieux de rapporter ces mots à Bâlatchandrikâ, au moyen d'une préposition sous-entendue et de traduire ainsi : « *Bâlatchandrikâ, derrière laquelle je marchais et de qui toute la suite resta arrêtée devant les portes ?* »

mena respectueusement à la maison de rendez-vous Bâlatchandrikâ, derrière laquelle je marchais. Tous les citadins à la ronde, témoins de l'émotion causée dans la ville par l'histoire de l'Yaksha, accouraient, poussés de la curiosité, au lieu, où se tenaient les portiers du prince. Celui-ci, à l'âme de qui l'excès de sa passion avait enlevé tout discernement, conduisit la jouvencelle vers des coussins, remplis du plus moëlleux édredon, étalés sur un palanquin (1) d'or, incrusté de pierreries. Il donna à la jeune fille et me donna à moi-même, qui portais une délicieuse toilette de femme et dont l'obscurité empêchait de bien voir ce qu'il y avait de masculin dans les formes, une multitude de choses ravissantes, des fleurs aux doux parfums, du bétel associé avec le camphre, du sandal le plus précieux marié avec le musc, des habits variés, fins, ornés de pierreries et d'or. Il se tint un instant sur le seuil de la porte seulement, ne lui disant que des mots pour rire. Ensuite, aveuglé par la passion, il tourna sa pensée vers le plus intime des embrassements. Aussitôt, rouge de colère, je le renversai hardiment à bas du palanquin et lui arrachai la vie à grands coups de poing, de pied et de genou. Puis, je remis en ordre, comme elles étaient avant, mes parures dérangées par la furie du combat ; je rassurai à voix basse la jolie femme, tremblante de peur ; mais, quand je fus arrivé sur le vestibule de la maison, je poussai des cris tels que si la crainte m'agitait : « Hélas ! disais-je, l'Yaksha de figure épouvantable, qui possède

(1) *Paryanka* : c'est le mot passé dans notre langue presque sans altération, *palanquin*.

Bâlatchandrikâ, vient de tuer Dârouvarmma ! Accourez tous, et voyez ! »

A ces mots, versant des larmes, les citadins rassemblés d'assourdir le ciel avec des cris de « Hélas ! hélas ! » et, comme ils avaient tous ouï parler du vigoureux Yaksha, qui possédait Bâlatchandrikâ, ils entraient, se disant l'un à l'autre : « C'est Dârouvarmma, qui a demandé cette jeune fille : sa mort est donc son ouvrage à lui-même. Convient-il de le plaindre ? » Je profitai de ce tumulte pour m'esquiver adroitement avec la femme aux yeux mouvants, et me retirai vîte dans mon habitation. Quelques jours s'étant écoulés, j'épousai, à la vue même des citadins, sous l'influence d'une constellation fortunée, la jeune fille au visage de lune, et m'enivrai à souhait du plaisir, dont j'avais su me préparer la jouissance (1). Je suis sorti de la ville en ce jour fixé par les oiseaux de Bandhoupâla ; et, me promenant de ce côté, une fête soudainement fut donnée à mes yeux, car je goûte le bonheur annoncé de voir ici ton altesse. »

Après qu'il eut écouté l'histoire de son ami, exposée de cette manière, Râdjavâhana, l'âme satisfaite, de lui raconter la sienne et celle de Somadatta, auquel ensuite il donna cet ordre : « Somadatta, une fois adoré le Dieu, qui règne à Mahâkâla, ramène dans leur ville ton épouse et votre suite ; va ! » Ces mots dits, il entra, honoré de Poushpaudbhava, dans Avanti, qui changeait sa terre en un paradis. Là, celui-ci de présenter Râdjavâhana à ses parents, à Bandhoupâla et à tous les autres : « Ce prince,

(1) Textuellement : *voluptatem anteà cogitatam.*

disait-il, est mon maître ; » et, lui faisant adresser par eux des honneurs en différentes manières, il ajoutait : « C'est un monarque habile en toutes choses. » L'ayant introduit ainsi dans la ville, Poushpaudbhava fit présenter chaque jour dans sa maison à ce roi l'hommage du collyre, des aliments et du reste.

CHAPITRE V.

Le Mariage d'Avantisoundarî (1).

Survint ensuite la saison du printemps, inspirant la joie aux cœurs sensibles pour la grande fête de l'Amour, faisant germer les boutons sur les tilas, les kinçoukas, les açokas rouges, les sindouvâras (2) et les manguiers, amenant les boutons de fleurs pour armer la fierté des femmes, donnant des voix au cercle entier de l'espace par les murmures et les roucoulements des pigeons et des abeilles, le cou enchaîné au plaisir de savourer le miel sur les jeunes pousses du manguier; faisant jaillir du feu couvé dans les âmes des amants séparés la flamme au souffle du vent méridional, capitaine-général des armées de celui, qui arbore un poisson pour enseigne ; ce vent à

(1) C'est-à-dire, la *Belle-d'Ougein* ou *d'Avanti*.
(2) *Vitex negundo*.

la marche lente, qu'on eût dit accablé sous la charge des poudres de sandal disséminées en fines parcelles, comme un résidu de la perle du serpent, qui a mis son habitation parmi les arbres du mont Malaya. Dans cet aimable temps, la fille de Mânasâra, nommée la Belle-d'Avanti, s'amusait avec Bâlatchandrikâ, sa chère amie, dans le jardin public contigu à la cité, sur un sol de sable couvert sous le frais ombrage d'un jeune manguier; et, suivie par la foule des jolies femmes de la ville amenées par le désir de se promener, elle honorait l'Amour avec une multitude de choses différentes aux suaves odeurs, étoffes de Chine, robes, turmeric en poudre, fleurs et parfums.

En ce moment, curieux de voir la Belle-d'Avanti, qui semblait Ratî (1) même, entra dans ce bocage, Poushpaudbhava lui tenant compagnie, Râdjavâhana, qu'on aurait dit l'Amour, accompagné du Printemps. Çà et là, il ne cessait d'entendre les causeries des abeilles avec des essaims de perroquets et de kokilas sur les arbres des manguiers, brillants de fruits, de fleurs et de nouvelles pousses, unis entre eux sans aucun intervalle sur les branches, qui se balançaient au vent du Malaya. Il ne cessait de voir les plus charmantes eaux, fraîches, pures, agitées par de jeunes pigeons, des flamingos, des tchakravâkas, des canards, des gallinules et des cygnes, qui secouaient dans leurs jeux les nélumbos magnifiques, les lotus blancs, les nymphæas rouges et les blancs nénuphars. Il s'approchait ainsi de la séduisante princesse avec une démarche folâtre et vive.

(1) La Volupté, femme de l'Amour.

Bâlatchandrikâ de l'appeler avec un signe de main : « Pas de crainte ! se dit Râdjavâhana; il faut l'aborder. » Et le prince, qui éclipsait le roi du ciel en splendeur, se présenta devant la Belle-d'Avanti. Il semblait que le compagnon du Printemps (1) eût fait en elle pour lui-même une certaine espèce de femme, comme s'il eût désiré, en l'absence de Ratî, divertir ses regrets avec le jouet d'une poupée. Il fit la couple de ses pieds avec la beauté du lotus, qui se joue sur un vivier, dont il est l'orgueil ; le jeu de sa marche indolente et coquette avec ce qui est propre à la démarche du flamingo, enivré d'amour, sur les grands étangs du bocage ou du jardin public ; ses jambes avec le renflement suave d'un carquois, ses deux cuisses ravissantes avec la grâce du bananier ; sa chûte de reins potelée avec la rondeur exquise des roues du char, appelé Victorieux (2) ; son nombril, semblable à un tourbillon de la Gangâ, en imitant la manière, dont s'entrouvre à l'oreille, où il se joue en guise de pendeloque, un bouton de lotus non encore éclos ; les trois lignes au-dessus des cuisses, en copiant les trois marches d'un palais ; les rangées de son duvet (3) avec le jeu d'un noir essaim d'abeilles ; ses deux seins avec la beauté, qu'on admire en deux coupes d'or pleines ; ses bras avec la mollesse d'un berceau de lianes ; son cou avec le charme de la conque, qui sonne la victoire ; ses lèvres de vimba, en prenant pour modèle cette rougeur

(1) Périphrase, qui veut dire *l'Amour*.
(2) *Djaïtraratha*, le nom du char de l'Amour.
(3) Textuellement : *pilorum series*.

d'un bouton de lotus, suspendu à l'oreille de Kâmi (1) ; son sourire pur avec les agréments de la fleur, qui sert de flèche à l'Amour ; sa manière de parler avec la douceur de ramage, dont le kokila chante ses premières annonces *du printemps ;* le souffle de son haleine avec l'odeur, qui parfume le vent du Malaya, généralissime de toutes les armées *de Kâma ;* la couple de ses yeux avec la fierté du poisson, drapeau de la victoire ; ses deux lianes de sourcils avec la jolie courbure d'un arc ; son visage avec la beauté sans tache de l'astre des nuits, le plus grand des amis ; sa luxuriante chevelure, imitée, *au point de s'y tromper,* d'après la queue d'un paon d'agrément (2). Telle brillait la Belle-d'Avanti comme un ouvrage de l'Amour, nettoyé avec la poudre de camphre et lavé dans une eau de sandal, jointe au musc et au nectar de toutes les fleurs. La fille du roi de Mâlava semblait aux yeux Lakshmî elle-même, assise là et revêtue d'un corps.

A la vue de Râdjavâhana, tel que l'Amour en personne, qui, se manifestant à sa prière, venait lui donner les grâces, qu'elle avait sollicitées, la princesse fut agitée, toutes ses facultés absorbées dans l'amour, comme une liane, qui se balance sous un faible vent. Soudain, abandonnant la familiarité du jeu, la jeune fille se mit à faire de certains mouvements sous l'impulsion de la pudeur. « Sans doute, un jour que Brahma, se disait le jeune homme, créa l'universalité des femmes, celle-ci naquit

(1) Un autre nom de Rati, épouse de l'Amour.
(2) Ou : *cum voluptuarii pavonis caudali portione.*

d'elle-même par un heureux coup de la bonne fortune ; sinon, le Dieu né du lotus serait habile à créer de telles femmes : mais, s'il en était ainsi, pourquoi n'eût-il pas fait une seconde femme d'une beauté pareille à celle-ci ? » Honteuse de rester en face de l'étranger, qui la regardait avec un amour plein d'admiration, elle, se dérobant un peu derrière ses compagnes, avec des œillades jaillissantes des angles extérieurs sous les charmantes lianes des sourcils, légèrement infléchis et tournés vers les yeux du prince, elle ne cessait pas de contempler Râdjavâhana, de qui la beauté faisait sur elle l'office du filet sur une gazelle. Quant à lui, toute son âme se déroulait en but devant le Dieu aux flèches en nombre impair, comme si la totalité de ses affections *dans une vie antérieure* de cette femme se produisait alors même pour augmenter la force de l'Amour.

Elle de penser ainsi dans son cœur : « En quelle cité d'heureuses filles cette beauté, à nulle autre pareille, donne-t-elle une fête aux yeux ? Qui donc entre les mères de famille, environnées de leurs époux et de leurs fils vivants, a le bonheur de voir le joyau d'un tel fils être comme une perle à son aigrette ? Qui est sa reine ? Quelle raison peut l'avoir conduit en ces lieux ? Bouleversant ce qui sied à mon nom, l'Amour enchaîne mes yeux, comme par une malédiction, dans un excès de regards sur un jeune homme, de qui la beauté se rit de la sienne ? Que faire ? Comment savoir qui il est ? » Ensuite Bâlatchandrikâ, qui devinait à leur contenance tout ce que les deux jeunes gens ressentaient d'amour l'un pour l'autre, se dit : « Il ne sied pas que ce fils de roi donne entièrement

les nouvelles de son cœur devant la foule de mes compagnes; » et, prenant la parole dans un langage commun au vulgaire : « Princesse, dit-elle, voici un étranger, qui est versé dans tous les arts, qui est habile dans la guerre, qui sait guérir, soit par les gemmes, soit par les mantras, que ses actions élèvent jusqu'aux Dieux ; c'est l'héritier présomptif d'un puissant roi; il est digne de tous les honneurs : qu'il soit donc honoré par ton altesse! » A ces mots de Bâlatchandrikâ, qui avait parlé comme un écho de son cœur, la fille du roi contente, elle, de qui l'amour, tel qu'une douce brise, agitait la surface des flots de son âme, fit asseoir le koumâra sur un siége convenable *à son rang* et lui fit rendre l'hommage par la main de sa compagne avec un amas de présents divers, du bétel, du camphre non broyé, des fleurs et des parfums.

Râdjavâhana lui-même roulait ces pensées dans son esprit : « Cette noble vierge fut sans doute mon épouse légitime dans une vie antérieure : sinon, un tel amour ne fût pas né pour elle dans mon cœur! A la fin d'une malédiction fulminée par un saint, le trésor des pénitences, nous devons nous rappeler également tous deux notre vie précédente. En conséquence, je vais lui tenir un langage, révélateur d'une certaine chose arrivée au temps passé, et j'obtiendrai ainsi le bonheur de la reconnaître (1). » A l'instant même, s'approcha d'eux un ravissant flamingo, attiré par l'envie de folâtrer. Comme il vit que Bâlatchandrikâ s'appliquait à prendre le volatile, car

(1) Textuellement : *je me ferai donner la perle de la connaissance.*

la fille du roi, qui brûlait d'avoir cet oiseau, lui en avait donné l'ordre : « Voici bien, se dit Râdjavâhana, le moment convenable de parler; » et le prince, habile dans les entretiens, adressa en badinant ce langage à la Belle-d'Avanti :

« Amie, jadis un roi, nommé Çâmba, accompagné de la reine de son cœur, alla dans un but de promenade vers un lac, véritable mine de lotus. Il prit là un flamingo, l'âme plongée dans le sommeil, au milieu d'un épais massif de lotus rouges; et, lui ayant attaché les pieds avec un lien formé des filaments du nymphée, il regarda amoureusement le visage de son épouse avec un sourire indolent, qui fit s'épanouir à peine en son disque l'une de ses joues. « Indoumoukhî (1), lui dit-il, ce flamingo, que j'ai lié, demeure là paisible comme un anachorète; il faut lui rendre sa liberté! » L'oiseau répondit lui-même à Çâmba : « Monarque de la terre, puisque tu m'as traité avec ce mépris, sans aucune raison, par le seul orgueil, que t'inspire la couronne, moi, un brahmane, qui me suis tenu paisible, goûtant même une joie suprême, dans cette chaîne de lotus, parce que je suis voué au culte de l'obéissance, éprouve aussi, toi! en châtiment de cette faute, le chagrin d'être séparé de ton épouse! » Çâmba, le visage tout affligé, ne pouvant supporter la pensée de quitter celle, qui était la maîtresse de sa vie, se prosterna devant lui, comme un bâton, sur la terre et lui dit humblement : « Bienheureux, pardonne ce que j'ai fait par ignorance! » L'âme entraînée vers la compassion, l'ascète

(1) C'est-à-dire, *visage-de-lune*.

répondit : « Roi, que mon imprécation ne porte pas son fruit dans la vie actuelle pour ta majesté ! Mais, comme ma parole ne doit pas être vaine, après que, dans une existence à venir, tu auras joui avec passion de la volupté dans les bras de cette femme aux yeux de lotus, passée dans un autre corps, reste deux mois tes pieds garrottés d'une chaîne en punition de ces deux heures, où tu as tenu les miens attachés, et subis le chagrin d'être séparé de ton épouse : ensuite, savoure de longues années avec ta bien-aimée le plaisir de porter la couronne. » Cela dit, l'anachorète d'accorder aux deux époux le don de se rappeler dans une vie postérieure le souvenir de la vie précédente. Ainsi, garde-toi bien de lier ce flamingo ! »

La jeune princesse, qui, dans les paroles, que Râdjavâhana lui fit écouter, venait de voir se réfléchir l'image de sa vie antérieure, se dit en elle-même : « Voilà sans doute mon époux, le souffle de mon existence ! » Se reconnaissant au fond de son âme et son cœur bourgeonnant d'amour : « Ami, reprit-elle avec un charmant sourire, ce fut pour obéir au commandement de son épouse que Çâmba jadis avait lié de cette manière le flamingo; car c'est ainsi que, dans le monde, le sentiment de la politesse fait agir les sages eux-mêmes. »

Après ce langage habile pour se révéler mutuellement, le prince héritier et la jeune princesse s'étant dévoilé ainsi leurs anciens noms et ce qu'ils avaient été l'un pour l'autre dans une précédente existence, leurs deux âmes en furent toutes remplies du sentiment de l'amour. Sur la fin de ces choses, l'épouse du roi de Mâlava survint dans ce lieu, accompagnée de ses suivantes, pour jeter

un coup-d'œil sur les amusements de sa fille. Mais Bâlatchandrikâ l'aperçut de loin, et vîte, dans la crainte que le mystère n'éclatât devant la reine, elle avertit par un signe de main Râdjavâhana, qui se déroba au milieu des arbres d'un verger avec Poushpaudbhava, qui avait rejoint son ami. Après que l'épouse de Mânasâra eut demeuré un instant à goûter le plaisir des jeux différents, auxquels se livrait la Belle-d'Avanti, mêlée à ses compagnes, elle eut envie de revenir à son palais et d'y ramener sa fille. Tandis qu'elle suivait sa mère, la noble vierge, toute au désir du jeune homme, qui était pour la race de Râdjahansa un tilaka sur le front, se disait en elle-même : « Un congé si brusquement donné au prince, qui s'était présenté devant moi dans le bois d'agrément, fut une inconvenance de ma part. Je suis ma mère, car l'amour de mon âme reste avec lui : autrement, cela n'eût pas été! » Et, ne cessant de répéter une foule de paroles ingénieuses, qui semblaient dites pour le flamingo et n'étaient que des allusions au jeune prince, se retournant mainte et mainte fois pour regarder son visage avec des yeux affligés, elle revint ainsi dans le palais.

Là, brûlant de causer avec le bien-aimé de son cœur, dont Bâlatchandrikâ lui avait dit le nom et la famille, l'âme souffrante de la blessure, que lui avait portée la flèche de l'Amour, consumée par le chagrin de l'absence, s'abstenant de vaquer aux soins de la nourriture et des autres nécessités, devenue maigre, maigre, comme le faible croissant de la lune au terme de sa quinzaine obscure, *s'exilant elle-même* dans le secret de son appartement, elle ne fut bientôt plus qu'une frêle liane,

gisante au fond de sa couche, faite de fleurs et de bourgeons, arrosés avec les essences du sandal. Là, quand elle vit la bien délicate enfant dévorée par le feu de l'amour et tombée dans un pareil état, la foule consternée de ses compagnes, ayant rassemblé mille remèdes contre sa maladie, des amas de camphre, d'ouçîra (1) et de sandal jaune à combler des urnes d'or, des eaux préparées, *soit* pour l'en humecter, *soit pour ses bains,* des vêtements tissus avec les filaments du lotus, des éventails composés avec la feuille des nymphées, s'ingénia à faire passer du froid dans son corps. Mais, tels que l'eau mise sur le réchaud (2), tous ces moyens ne servirent qu'à manifester l'action du feu dans ses membres, semblables à de l'huile bouillante.

Enfin, des regards obliques de ses yeux, un peu fermés et troublés par les gouttes de ses larmes, ayant vu Bâlatchandrikâ dans l'abattement et presque folle de ne savoir plus que faire, la jeune fille dit avec lenteur, en bégayant, de ses lèvres, que tourmentait sa respiration, échauffée par le feu de l'absence : « Chère amie, on dit que des fleurs sont les armes de l'Amour,... qu'il a cinq flèches seulement;... cette parole est pour sûr un mensonge! car voici qu'il me tue avec des flèches en nombre incalculable.... Amie, je pense que la lune cause une insupportable chaleur comme empruntée au feu d'un volcan sous-marin. En effet, qu'elle entre *dans le ciel,* qu'elle y demeure, qu'elle en sorte, qu'elle ait tari son ambroisie,

(1) La racine d'une herbe odorante, l'*andropogon muricatum.*

(2) *Çîtalaupatcharanam,* que nous décomposons comme il suit : *çîta-laupatcharanam.*

l'océan *de mes feux* va toujours en s'accroissant. Mais à quoi bon reprocher cette méchante action à la lune, puisqu'elle donne la mort au lotus, de qui cependant la corolle sert de maison à Lakshmî, sa sœur ? Le vent du Malaya perd ici toute sa force : c'est peut-être qu'il s'échauffe en touchant mon cœur incendié par le feu de la séparation ! Cette couche, faite de nouvelles et fraîches pousses, augmente la chaleur de mon corps au point qu'on dirait une multitude de flammes jaillissantes du feu de l'Amour ! Mon corps est brûlé même par le sandal jaune, comme s'il était mêlé à beaucoup de venin, dont l'aurait imbu la dent du serpent, au temps, où ses replis en ceignaient la tige ! C'est donc assez, *oui!* c'est assez te fatiguer à me servir ces rafraîchissements ! Le prince héritier, de qui la beauté surpasse la beauté de Kâma, peut seul me guérir ; mais il est impossible à moi d'obtenir qu'il vienne ici chasser ma fièvre d'amour. Que ferai-je ? »

Bâlatchandrikâ, voyant que cette maladie d'amour avait mis la vierge aux membres délicats dans un état de corps infiniment douloureux, que toute son âme était absorbée dans la beauté de Râdjavâhana et qu'elle n'avait pas de remède ailleurs, agita ces pensées en elle-même : « Il faut que j'amène promptement ici le jeune prince ; sinon, l'amour fera passer la fille par un chemin, où il ne restera plus d'elle ici que le souvenir. Dans ce jardin là-bas, au moment, où ils se virent l'un l'autre, le Dieu aux flèches en nombre impair décocha son trait à la fois sur elle et sur lui, il sera donc aisé d'amener ici le koumâra. » Ensuite, ayant donné ses instructions à la troupe de ses compagnes, habiles en tout

ce que les circonstances pourraient exiger pour la santé de la Belle-d'Avanti, elle s'en alla trouver le prince royal dans son palais.

En ce moment, Râdjavâhana était couché sur un lit de jeunes pousses, toutes fanées au contact de ses membres consumés d'amour. Il semblait, tant il avait le cœur transpercé des flèches de Kâma, que le Dieu aux traits de fleurs en eût fait son carquois. Dès qu'il vit chez lui cette amie de son ami causant avec Poushpaudbhava, il dit, l'âme pleine de joie, faisant allusion à la maîtresse de sa vie : « Voici Bâlatchandrikâ venue ici, comme le simple des bois (1), qu'il faut chercher à la racine de l'arbre ! » A cette femme, de qui les mains avaient formé la coupe de l'andjali, imitant un bouton de lotus à la rive de ses tempes, où il se balancerait comme une parure : « Assieds-toi là ! » dit le jeune prince, lui montrant un siége d'honneur, où elle s'assit. Puis, il interrogea sur l'histoire des événements survenus Bâlatchandrikâ, lui offrant avec respect du bétel et du camphre, envoyés par la Belle-d'Avanti. « Prince, dit-elle avec modestie, tourmentée par l'Amour dans son palais d'agrément depuis le jour, où elle vit ton altesse pour la première fois, ne pouvant trouver l'apaisement de ses feux, ni dans un lit de fleurs, ni d'aucune autre manière, désirant baiser, car l'amour est aveugle ! la place de ton sein et ne pouvant, comme une naine, atteindre ce fruit d'un arbre trop élevé, elle a écrit de sa main une lettre, qu'elle m'a donnée avec cet ordre : « Remets ces lignes à mon

(1) *Latâ*, une herbe rampante.

époux. » Ayant pris cette lettre, l'enfant des rois y lut : « Seigneur, depuis que mon âme a vu ta beauté, l'orgueil du monde, aussi délicate que la fleur, elle n'aspire qu'à la revoir : accorde cette douceur à mon âme. »

Ces mots lus, il répondit avec respect : « Amie, tu es l'épouse de Poushpaudbhava, qui me suit tel que mon ombre, et tu accompagnes, toi! comme sa respiration, cette femme aux yeux de gazelle, qui t'a choisie pour sa fidèle suivante. Aussi, ton adresse est-elle dans cette affaire ce qu'est la fosse creusée au pied de l'arbre, où elle retient les eaux, dont il est arrosé. Je ferai tout ce que désire la femme charmante; mais raconte-lui en quel état cruel est mon âme depuis que je suis allé, dans le bois d'agrément, sur la route de ses yeux et que la vierge aux regards d'antilope, retournant à son palais, emporta mon cœur avec elle. Maintenant elle sait par elle-même ce que la pensée renferme de tourment ou de bonheur. Il n'est pas facile de pénétrer dans l'appartement d'une jeune fille; mais procure-moi un moyen convenable et, demain ou après demain, je m'en irai trouver chez elle ma ravissante *amie*. Porte de mes nouvelles à cette vierge aussi délicate que la fleur de çirîsha, et agis de telle sorte que les souffrances de son corps ne puissent renaître. » Ayant ouï ce langage plein d'amour, Bâlatchandrikâ s'en retourna satisfaite au palais de la jeune fille.

Le prince, accompagné de Poushpaudbhava, s'en alla, pour goûter le plaisir de la promenade, au jardin même, où il avait obtenu le bonheur de voir son amante. Là, il se mit à errer, incapable de s'arrêter nulle part dans l'agitation, où le mettait son amour. Il promenait ses

yeux de tchakora (1) sur la multitude des arbres aux branches courbées sous des amas de fleurs et de jeunes pousses; il regardait, ici, l'endroit, où, plus belle que la lune d'automne, elle avait honoré l'Amour; ailleurs, une suite de pas, que cette femme charmante avait imprimés sur la fraîche surface du sable; là, ce qui restait des choses, qu'avait mangées cette fille aux belles dents; plus loin, son lit de bourgeons au milieu d'un berceau de lianes et de mâdhavîs (2). Partout, il se rappelait une autre circonstance du jour, où cette perle (3) des femmes s'était montrée à ses yeux; partout, il voyait avec effroi, comme une flèche de Kâma, ces nouvelles pousses, dont la caressante haleine du vent avait doté le bocage; partout, il entendait les bruits des abeilles, des perroquets et des kokilas, comme les voix des messagers de l'Amour.

Dans ce moment un brahmane, la tête rasée, vêtu d'habits variés du plus fin tissu, paré de resplendissantes pierreries, anneaux et bracelets, ravissant à voir par ses beaux atours, s'approcha de lui-même, accompagné de plusieurs hommes. Il fixa les yeux sur Râdjavâhana, à qui d'abord il avait donné sa bénédiction et que ceignait une splendeur flamboyante de tous les côtés. « Qui est ton éminence? demanda le prince avec respect; et dans quelle science es-tu versé? » — « On m'appelle Vidyaiçwara, lui répondit le brahme, et je suis un habile jou-

(1) La bartavelle ou perdrix grecque (*Perdix rufa* ou *Tetras rufus*).

(2) *Gærtnera racemosa.*

(3) Textuellement : *ce tilaka.*

gleur. Errant de pays en pays, je suis venu aujourd'hui à Oudjdjayinî pour gagner les bonnes grâces du monarque. » Et de nouveau, ayant regardé attentivement Râdjavâhana : « Quelle chose, lui demanda-t-il, souriant avec intention, peut causer ta pâleur dans cette terre de plaisir? » Poushpaudbhava, qui pensait à employer ce jongleur dans l'accomplissement de leur affaire, lui dit avec respect : « Ton éminence possède ce langage aimable, que donne une longue habitude de s'entretenir avec un ami des gens comme il faut (1); elle est notre bienveillant ami : est-il *donc* une chose, que l'on doive cacher à ses amis? La fille du roi de Mâlava, qui vint dans ce bois d'agrément pour la grande fête du printemps, et ce fils d'un monarque se sont épris l'un pour l'autre d'un amour infini à leur soudaine vue. Le manque de moyens pour obtenir l'objet de ses continuels désirs l'a mis dans la condition, où tu le vois. »

Vidyaiçwara, jetant les yeux sur la face du jeune prince, charmante de pudeur, lui dit avec un sourire : « Seigneur, quand je me déclare ton serviteur, est-il une chose, qu'il te soit impossible d'accomplir? Je fascinerai le souverain du Mâlava par ma science de jongleur et, t'ayant marié avec sa fille sous les yeux même des citadins, j'introduirai ton altesse dans l'appartement de cette noble vierge. Mais avant il faut informer la princesse de cette comédie (2) par la bouche de sa compagne. » Le *futur* maître de la terre, l'âme satisfaite, congédia avec

(1) *Satân.*
(2) Suivant le texte, *histoire.*

révérence cet ami, que nul intérêt n'engageait à l'être, cet homme habile à produire des illusions par les prestiges de son art, ce Vidyaiçwara, qui savait quelle distance sépare l'amitié naturelle d'un sentiment affecté (1).

Ensuite Râdjavâhana, qui pensait voir le fruit déjà venu *sur les branches* de sa félicité, grâce à la subtilité du brahmane en affaires, s'en revint à son palais, accompagné de Poushpaudbhava. Il fit connaître à son amante par la bouche de Bâlatchandrikâ le moyen d'entrevue, imaginé par Vidyaiçwara, et, son âme tiraillée par l'impatience, il se disait : « Comment vais-je maintenant passer la nuit? »

Le lendemain, au point du jour, le jongleur, habile en expédients, versé dans les usages, le chant, les passions et les sentiments, suivi d'un train nombreux de gens comme lui, se présenta devant les portes du château royal et conta ce qui l'amenait au portier, qui s'en courut à la hâte, disant : « Il est arrivé un jongleur avec tout son attirail! » Curieux de voir l'*adroit prestigiateur*, le roi du Mâlava, environné de son gynœcée, impatient d'assister au spectacle, fit appeler Vidyaiçwara, qui, introduit au milieu des appartements intérieurs, se mit d'un air modeste à distribuer sa bénédiction. Aussitôt donnée la permission du monarque, la suite du brahmane bat les

(1) Le texte dit, suivant les procédés habituels du *sandhi*, qui supprime tout rapport entre les mots : *tromperie* ou *séparation-artificiel-amour-naturel-amitié-savant*. On pourrait donc aussi trouver là : *« qui savait combien un sentiment joué peut aisément tromper une tendresse naturelle. »*

tambours et les cymbales, les instruments à corde ou à vent résonnent, les chants imitent les notes aimables du kokila, les murmures de la volupté, et ravissent l'assistance charmée par une expression infinie d'amour, tandis que le jongleur avec son cortége tournoie quelques moments, les yeux à demi fermés, rapidement sur lui-même et fait pirouetter avec lui son balai en queue de paon (1). Puis, on *en* vit sortir des serpents épouvantables, qui vomissaient par torrents un cruel poison et qui, remplissant tout le palais du roi, surpassaient avec les aigrettes de leur chaperon ces rangées de pierres fines, trésors de l'Océan. Alors de nombreux vautours, s'abattant sur les énormes reptiles, de les saisir avec leurs becs et de les emporter dans les airs. Le brahmane ensuite représenta Vishnou déchirant Híranyakaçipou, le roi des Asouras, et dit au monarque, ravi d'une haute admiration : « Sire, il était convenable de montrer à ta majesté dans la scène dernière un tableau de sa bonne fortune. Maintenant, afin que ta race obtienne la félicité, il faut célébrer ici le mariage d'une jeune vierge sous les apparences de ta fille avec le fils d'un roi, en qui soient réunis tous les signes, *présages d'une monarchie universelle.* » Curieux d'en admirer le spectacle, le roi donne sa permission ; et le jongleur, son visage épanoui de voir tout s'arranger pour la réussite de son affaire, commence par déposer à ses yeux un collyre, qui doit produire chez tous l'illusion :

(1) C'est la coutume des jongleurs et des conjurateurs de porter, comme un insigne, le balai, *brush*, dit Wilson, à queue de paon.

puis, il jette ses regards autour de lui. Alors, à la vue de tous les assistants, qui se disaient, voyant cette merveille : « C'est une œuvre entièrement de prestige ! » il maria, ayant pris le feu à témoin, avec la science des tantras et sous la foi des mantras consacrés dans les rites matrimoniaux, *il maria, dis-je,* à Râdjavâhana, de qui le cœur s'était couvert de bourgeons d'amour, la Belle-d'Avanti, ornée sur tous ses membres de maintes parures et qui s'était rendue au lieu convenu d'avance. La cérémonie nuptiale parvenue à sa fin : « Vous tous, hommes, qui appartenez à ma troupe, dit le brahmane, retirez-vous, seigneurs ! » Ainsi congédiés à haute voix, ses comparses de s'en aller, comme il était enjoint, chacun où il voulut; et Râdjavâhana, comme s'il était un des jongleurs, se glissa dans l'appartement de la jeune fille, grâce à cet adroit moyen, dont ils avaient d'avance comploté le mystère. Le roi du Mâlava, s'imaginant que la scène n'était pas autre chose que prestige : « Vidyaiçwara, dit-il, ayant comblé de ses présents le jongleur, tu peux t'en aller maintenant ! » et le trompeur congédié retourna lui-même dans sa maison. Ensuite, accompagnée de son cortége et de sa fidèle amie, la Belle-d'Avanti avec son amant, devenu son époux (1), regagna les appartements des femmes.

C'est ainsi que, grâce au Destin et à *la ruse d'*un homme, Râdjavâhana vit mûrir enfin le fruit de son désir. Il écarta peu à peu de la fille aux yeux de gazelle sa timide pudeur avec des manières douces, pleines d'amour,

(1) Car le mot *vallabha* signifie l'un et l'autre.

et sut dans le tête-à-tête de ses entretiens lui inspirer de la confiance. Après quoi, désirant boire le nectar de ses paroles, il se mit à lui raconter l'histoire admirable, variée, ravissant l'âme, des quatorze mondes.

CHAPITRE I.

Histoire de Râdjavâhana.

ADORATION AU DIVIN GANÉÇA (1) !

Après que la noble dame eut ouï conter l'histoire des mondes, ses yeux épanouis d'admiration, elle dit en souriant : « Cher époux, ta bienveillance aujourd'hui vient d'assouvir la faim de mes oreilles, et tu m'as donné le flambeau de la science, qui dissipe l'obscurité dans mon âme. Maintenant, je cueille mûr le fruit, que m'a gagné

(1) *L'Histoire de dix jeunes princes* commence et finit d'une manière assez brusque, introduisant son lecteur au milieu d'événements et de personnages, qu'il ne connait pas encore. Ce défaut est suppléé par l'Introduction, qu'on vient de lire. Elle est communément attribuée à Dândî lui-même ; mais, dit Wilson, il y a doute là-dessus, parce qu'elle est écrite d'une manière tant soit peu moins ambitieuse, et que les événements se trouvent une fois ou deux brièvement répétés dans le corps de l'ouvrage avec quelques contradictions. Si la composition est d'une autre main, elle est à peu près de la même époque et de la même école, et peut être considérée comme l'ouvrage d'un élève de Dândî.

l'adoration du lotus de tes pieds. Obligée par ta bienveillance, puissé-je en reconnaissance t'obliger à mon tour. Il n'est assurément rien à moi, qui ne soit en même temps à toi; mais j'exerce quelque part néanmoins une souveraineté, qui appartient à moi seule. En effet, personne ne peut, sans ma permission, ni baiser ces lèvres tiennes, faites avec ce qui resta de la substance, où l'on avait pris la bouche de Saraswatî; ni embrasser cette place de ta poitrine, où fut pressée la rive des seins de la Déesse au siége de lotus (1). »

Ensuite, couchée sur le sein de son bien-aimé, telle que la saison des pluies sur le ciel, qu'elle enveloppe d'un cercle de nuages pesants, la Belle-d'Avanti, réjouissant les yeux par son abondante chevelure, que venaient troubler des essaims d'abeilles et que variaient des croissants de fleurs, non mêlées à quelques brins de plume empruntés à la queue des paons, baisa avec passion le rubis des lèvres de son époux, orné d'une vive rougeur, comme le bouton d'un bananier adulte ou comme celui d'un kadamba aux longs filaments, pareils à de rouges et splendides rayons de lumière. La condition d'un amour, qui trouvait dans chaque effort un nouvel aiguillon, rendit alors charmante leur application sans relâche à la volupté par les modes variés à l'infini de ses reprises mainte et mainte fois répétées.

Or, comme ils dormaient l'un et l'autre, un vieux flamingo, les pieds enchaînés avec des filaments de lotus, apparut à leurs yeux dans un songe; et tous deux ils se

(1) C'est-à-dire, *Lakshmi.*

réveillèrent. Aussitôt le prince royal sentit une chaîne d'argent ceindre le couple de ses pieds, comme un lotus, que les rayons de la lune, montée sur l'horizon, embrassent dans un lien de ses cordes brillantes. A cette vue, la jeune princesse de s'écrier : « Qu'est-ce que cela ? » et, troublée d'une peur infinie, elle se répandit en lamentations à gorge déployée. Alors tout le gynœcée de la jeune fille tremblant, comme s'il était enveloppé de flammes ou dévasté par un Démon, se mit à pousser des cris. Incapable de ménager l'avenir dans le présent et ne tenant pas compte de ce qu'exigeait le moment pour la conservation du secret, se frappant le corps sur le sol de la terre, se meurtrissant la gorge, se voilant avec un torrent de pleurs la surface des joues, il fut tout entier agité par le trouble. Au milieu de ce tumulte, l'entrée cessa d'être *un instant* défendue ; les hommes préposés à la garde du gynœcée, accourant à la hâte et s'écriant : « Qu'y a-t-il? Qu'y a-t-il? » entrèrent et virent le jeune prince dans l'état, où il se trouvait. Puis, comme ils désiraient arrêter l'intrus, de qui les mouvements étaient enchaînés, ils s'en allèrent au même instant raconter cette aventure à Tchandavarmma.

Celui-ci arrive, comme enflammé de colère, il regarde avec des yeux remplis de feu, reconnaît le coupable et dit : « Comment! c'est l'ami de ce Poushpaudbhava, fils d'un marchand étranger, cet homme si fier de ses prodigieuses richesses et l'époux de cette méchante Bâlatchandrikâ, qui fut pour mon frère puîné la cause de sa mort ! Je reconnais là ce voleur de brahme, infidèle à ses devoirs, enivré de sa beauté, orgueilleux de son art, qui

tient masquée la méchanceté de son caractère, qui revêt la fraude avec les habits de la vertu, et que nos stupides citadins, fascinés par son adresse en plusieurs moyens de tromper, ont la sottise d'élever jusqu'au niveau de leurs Dieux ! C'est par lui sans doute que la Belle-d'Avanti, cette pécheresse, tombée dans le mépris des personnages du plus haut rang, tels que moi, s'est amourachée de cet homme. Que cette femme à l'âme basse, opprobre de sa famille, soit conduite à l'instant même en présence du roi, qui porte la mort (1) attachée en pendeloque à son oreille! » Il parlait ainsi, le ton menaçant; et, d'un front, que rendait farouche, comme celui d'Yama, la contraction épouvantable des sourcils, il tira brusquement de son bras vigoureux et non moins dur que la massue en fer de la Mort ce fils de roi par une main, dont le nymphée exprimait dans ses lignes les images du lotus et du cygne. Mais lui d'une âme inébranlable et d'une patience, qui excédait tous les courages. ayant réfléchi que le Destin même avait envoyé cette infortune et que c'était le châtiment d'une ancienne faute : « Jeune femme à la démarche de cygne, rappelle-toi, dit-il à son épouse, l'histoire du flamingo et supporte ces deux mois *de veuvage.* » Quand il eut ainsi rassuré celle, qui était égale à sa vie et qui ressentait cette séparation comme la perte de l'existence, il s'abandonna au pouvoir de son ennemi.

Affligés à la nouvelle de cet événement, le roi et la reine du Mâlava, que la beauté du jeune prince avait entraînés dans son parti, se mirent à protéger leur gendre

(1) Littéralement : *le pal du supplice.*

contre son ennemi, qui désirait le faire mourir et qu'ils forcèrent à respecter sa vie; mais ils ne purent le sauver entièrement de son infortune parce qu'ils n'avaient plus la souveraine puissance. Tchandavarmma, qui, certes! avait un caractère violent, commença par dépouiller Poushpaudbhava de tous ses biens et le jeta aussitôt dans les fers avec toute sa famille. Il fit porter cette aventure à Darpasâra sur le roi suprême des monts, où il se mortifiait; et, traitant Râdjavâhana comme le faon d'un lion superbe, l'enchaîna au corps d'une charpente, où la vertu de la pierrerie, son aigrette, cachée dans ses cheveux, le défendit contre les tourments de la faim, de la soif et des autres besoins. Ensuite, quand il entreprit de marcher contre les habitants de l'Anga (1) pour exterminer le roi, qui l'avait repoussé dans la recherche de sa fille, ne se fiant qu'à lui-même pour la garde du prisonnier, il emmena le prince avec lui et s'en vint assiéger Tchampâ (2), ébranlant toute la terre sous le poids de ses armées.

Sinhavarmma, le monarque de Tchampâ, héros d'un courage insoutenable et tel qu'un lion, fit pratiquer lui-même une trouée dans ses retranchements et sortit avec un grand nombre de bataillons. Les rois, *ses alliés*, dont il avait envoyé une foule de messagers réclamer l'assistance, accouraient au plus vite : encore un jour ou deux (3), et ils allaient arriver; mais lui, ne se donnant pas le temps de les attendre, se laissant emporter à son

(1) Le Bengale proprement dit.
(2) La moderne *Bhâgalpour* ou une place dans son voisinage.
(3) Littéralement : *un temps, qui n'était pas long.*

impatience et tel que l'arrogance elle-même incarnée, il sortit au-devant de l'armée ennemie. Tchandavarmma, qu'animait une force d'orgueil (1) plus qu'humaine, détruisit le cercle entier de son armée et fit prisonnier Sinhavarmma, bouillant de colère, ses membres percés par une centaine de flèches, au moment, où, sauté à bas d'un éléphant, il montait sur un autre pachyderme. Le vainqueur n'ôta point la vie au roi captif, car il avait une extrême envie d'obtenir la fameuse perle des femmes, son auguste fille. Mais il fit retirer de son corps toutes les flèches et le fit jeter dans la maison des liens, sans nul égard à la promesse, qu'il avait donnée ; et la foule des astrologues de proclamer suivant son ordre : « C'est aujourd'hui même, à la fin de la nuit, que tombe le fortuné moment pour épouser la fille du roi ! »

Au milieu des fêtes célébrées en réjouissance de cette heure bénie, revint du mont, où habite Kouvéra un courrier, nommé Énajhangha (2), qu'il avait expédié au puissant Darpasâra et qui rapportait de lui cette réponse : « O insensé, est-ce que la pitié est de saison, quand il s'agit d'un homme, qui a souillé l'appartement d'une jeune fille? Le vieux roi embrasse le parti de sa fille coupable, parce que la vieillesse a glacé dans son cœur le sentiment de son outrage; mais, quelque chose qu'il dise, tu ne dois pas t'y arrêter, ni attendre son approbation.

(1) *Prânabalaina:* nous prenons ici, d'après le contexte, ce mot *prâna*, « souffle vital, » dans le sens du mot grec : *pneuma*, et du mot latin : *spiritus*, dans ce passage de nos Évangiles : *Beati pauperes spiritu,...* »

(2) C'est-à-dire, *jambes-de-gazelle*.

Hâte-toi de procurer une fête à nos oreilles en nous envoyant la nouvelle que cet homme, aveuglé par l'ivresse de l'Amour, a subi une mort épouvantable (1). Quant à la fille souillée, il faut la renfermer, ses pieds enchaînés, dans la prison, où vit Kîrttisâra, mon frère puîné. » A peine eut-il entendu ces mots : « Que l'on conduise en ma présence au point du jour, dit le vice-roi, et devant la porte du palais royal cet homme criminel, qui a profané le gynœcée d'une jeune fille ; et qu'on amène en ce lieu même, revêtu de tous ses harnois, Tchandapotaka, le monstrueux éléphant ! M'étant levé de la couche, où j'aurai consommé l'œuvre du mariage, une fois que j'aurai livré cet homme vil pour jouet à cet éléphant, je m'avancerai, monté dessus, et je taillerai en pièces avec tous mes chars et toutes mes forces cette ligue de rois, qui vient contre moi au secours de mon ennemi ! » Il dit, et promena ses yeux sur les *officiers*, qui marchaient à ses côtés.

Le lendemain, comme le jour à peine ouvrait ses yeux, *le front* teint des couleurs de l'aurore, Tchandapota, ses tempes ruisselantes de mada, fut conduit par ses gardes et le jeune prince fut amené dans la cour du palais. En ce moment se détacha soudain la chaîne d'argent, qui tenait liés ses deux pieds. Elle prit la forme d'une nymphe des cieux, brillante comme le croissant de la lune, décrivit un pradakshina autour de lui et, ses mains réunies en coupe à ses tempes, lui dit : « Seigneur, qu'une pensée empreinte de bienveillance me soit accordée ! Je suis née d'un rayon de la lune, je suis une Apsara et j'ai nom Sou-

(1) Littéralement : *variée, étonnante.*

ratamandjarî. Un jour, dans le ciel, tenant mon visage attaché sur un flamingo effarouché, impatient de jouer au milieu des lotus, mon collier s'échappa, le fil s'en étant brisé dans les mouvements, que je faisais afin de retenir l'oiseau, et tomba par hasard, de lui-même, sur la tête du grand rishi Mârkandéya au moment qu'il sortait d'un lac aux tranquilles ondes, où il venait de se baigner sur le mont Himâlaya, de manière que la blancheur de ses cheveux se trouva doublée par les rayons de lumière, qui jaillissaient de mes perles. A cette chute, il fulmina dans sa colère une malédiction contre moi. « Méchante, dit-il, passe à l'état d'un métal, où tu ne sentiras plus ton âme se manifester! » Mais, fléchi à mes prières, l'anachorète ne m'imposa qu'une infortune, d'où bientôt je devais sortir : il m'enferma dans la condition d'une chaîne pour lier seulement deux mois le nymphée de tes pieds, et ne suspendit pas en moi complétement les cinq facultés des sens. Devenue une chaîne d'argent à cause de cette faute assez grande, je fus trouvée sur la montagne de Çiva par un Vidyâdhara (1), nommé Viraçékhara, fils de Mânasavéga et petit-fils de Végavat, monarque issu de la race d'Ikshwâkou. C'est grâce à lui que je me vois rétablie dans mon ancien état; car celui-ci, le cœur plein de haine, comme il existait de l'inimitié entre son père, le souverain des Vidyâdharas, et Naravâhanadatta, fils du roi Vatsa, se dit à lui-même : « Darpasâra couve une injure, qu'il a reçue de lui! » et s'en fut le trouver dans l'hermitage, où il se mortifiait. Là, ce dernier lui promit

(1) Un Demi-Dieu ou Génie habitant de l'air, une sorte de sylphe.

la main de la Belle-d'Avanti, sa sœur. Une autre fois, désirant voir la jolie princesse, le très-cher objet de son amour, lui, qui ne savait pas commander aux sens, il pénétra dans l'appartement de la jeune vierge, lumineux comme le palais d'Indra. Introduit là, grâce à la science de l'invisibilité, il la vit alors endormie, son corps appuyé sur ton corps, pleine d'un amour, qui avait pour ses délassements des entretiens stillants de nectar et visant au but d'anéantir les voies de la renaissance dans les trois mondes. Irrité à cette vue, songeant qu'il avait sous la main une chaîne pour attacher ton altesse et profitant de la puissance, que le Destin lui donnait sur vous deux, endormis au sein d'un plaisir infini, après vos mutuels embrassements, il usa de moi, changée en la nature du métal blanc, pour lier tes deux pieds de lotus, et sortit précipitamment avec colère. C'est aujourd'hui que finissent la malédiction fulminée contre moi et les deux mois de ta captivité. Fais-moi la grâce de me donner tes ordres : que dois-je faire maintenant ? » — « Console celle, qui est égale à ma vie, en lui portant cette nouvelle ; » dit Râdjavâhana, congédiant la nymphe, prosternée à ses pieds.

Dans le moment de ces entrefaites, on entendit s'écrier : « Quand il a frappé de coups acharnés Tchandavarmma, l'ayant saisi fortement et tiré brusquement à lui par son bras vigoureux, qui s'allongeait dans le désir de toucher la main de l'auguste fille de Sinhavarmma ; quand, à coups de poignard, tel qu'un brigand audacieux (1), il a jonché de cent cadavres le sol du palais

(1) Textuellement : *difficiles factu res faciens.*

royal, le voilà, qui se promène d'un pas calme et sans peur ! » A peine eut-il entendu ces mots, le prince de repousser le cornac et de sauter sur l'éléphant, ivre de rut; puis, de courir avec la plus grande vitesse vers le palais du roi. Les hommes de pied, mis en fuite par l'impétuosité de l'animal, ayant cédé la route devant lui, il entre dans le château et proclame d'une voix profonde, comme le tonnerre des gros nuages : « Qui est le grand homme, dont le bras vient d'accomplir un exploit difficile pour celui, qui est seulement un enfant de Manou ? Qu'il vienne avec moi et qu'il monte sur cet éléphant, ivre de rut ! Je suis garant de sa vie, lui se tenant à mes côtés, eussions-nous à combattre les Démons et les Dieux mêmes ! » L'ayant ouï parler de cette manière, l'homme, transporté de joie, sortit et, s'étant avancé, les deux mains réunies en coupe à ses tempes, il monta sur l'éléphant, libre de liens et qui se courba sur un signe. Dès que Râdjavâhana le vit monter : « Eh quoi ! s'écria-t-il, ses yeux épanouis de plaisir; c'est mon cher ami Apahâravarmma ! » A ces mots, il prit devant lui et plaça au milieu de sa poitrine les deux bras vigoureux de l'homme, qui s'asséyait en croupe; il embrassa de lui-même son corps et l'étreignit avec deux bras, qui se lièrent l'un à l'autre derrière lui.

Dans ce moment, ayant mis court à leurs mutuels embrassements, Apahâravarmma de saisir une foule de traits, arcs, disques, poutres en fer, lances à pointe recourbée, flèches barbelées, pattiças, massues, leviers de fer et autres armes; puis, de semer la terre çà et là de mainte façon avec les cadavres des guerriers ennemis, héros, que leur force avait enivrés d'orgueil. Tout à coup

on vit cette armée fuir, dispersée, devant une autre multitude de bataillons, accourant de toutes parts, la face tournée vers l'ennemi.

Au même instant, un homme vêtu de soie, les cheveux couleur de kourouvinda (1) et jaunes comme le kaniyar, les pieds et les mains de tendre lotus, les yeux bleus, luisants, d'un émail blanc comme lait, allant baiser les oreilles, les ongles d'onyx placés sur la rive des hanches, l'abdomen rentrant et la poitrine saillante, inondant, grâce à l'adresse de sa main, l'armée ennemie avec une grêle de flèches, s'approcha, confiant dans les nouvelles, qu'il venait apporter, sur un éléphant, dont il pressait la vitesse en lui frottant la racine de l'oreille avec le rude orteil de son pied; et, s'inclinant, ses deux mains réunies en coupe à ses tempes, il dit, les yeux fixés sur Apahâravarmma : « Ce prince n'est-il pas Râdjavâhana? Accourant par la route, que tu leur avais indiquée, voici arrivée la confédération des rois, qui vient donner secours au roi d'Anga. L'armée ennemie, battue et mise en fuite, tient des armes, qu'elle est près de céder à des femmes et des enfants. Que faut-il faire autre chose? » Apahâravarmma dit joyeux : « Prince, fais à cet envoyé la faveur de lui accorder ta vue! Cette personne est appelée Dhanamitra; c'est elle, qui m'a procuré l'entrée du palais; elle est digne d'estime. C'est lui, qui a fait sortir de sa prison aujourd'hui le monarque d'Anga; c'est lui, qui a rassemblé les chars et les troupes venus pour le sauver (2).

(1) Mot, dit Wilson, que le commentateur indien ne sait guère comment expliquer.

(2) Textuellement : *venus pour satisfaire a leurs engagements*; ou, plus littérallement : *les chars et les troupes, qui ont acquitté leur promesse.*

Qu'il s'approche de toi, si ce n'est une inconvenance, en compagnie des rois alliés, qu'il nous sied de recevoir, ton altesse assise commodément à l'écart. » — « Fais comme il te plaît, » répondit le jeune prince.

Il dit; et, suivant la route indiquée par son ami, il s'en alla hors de la ville, et sauta à bas du *monstrueux* éléphant sur un sol couvert d'un sable, aussi blanc qu'une étoffe de soie, et rafraîchi par le souffle d'un vent imbibé des ondes de la Gangâ, au pied d'un arbre à l'immense grandeur, un figuier des Banians. Descendu le premier, Apahâravarmma de sa propre main s'était hâté d'unir l'arène non moins brillante que le crystal sur un banc de sable à sec de la Bhâgîrathî (1), au milieu duquel Râdjavâhana s'assit à son aise, tel qu'un éléphant *au repos.* Venu en compagnie de Sinhavarmma, roi de Tchampâ, de Kâmapâla, qui régnait à Kâçî, de Prahâravarmma, auquel obéissait le Mithila, d'Arthapala, d'Oupahâravarmma, de Mitragoupta, de Viçrouta, de Mantragoupta et de Pramati, Dhanamitra de s'incliner aux pieds du prince, qui était assis comme on a dit (2). Mais, s'étant levé dans un transport de joie : « Comment ! s'écria-t-il, voici rassemblée ici la société entière de mes amis ! Quelle est donc cette félicité pour moi ? » A ces mots, il embrassa de la plus vigoureuse étreinte ses compagnons, qui lui offraient les présents d'honneur, suivant l'usage. Il regarda, comme il eût regardé ses fils, les rois d'Anga, de Mithila et de Kâçî, qui se faisaient annoncer sous le titre d'amis. Embrassé par eux, avec transport, et d'une

(1) Le Gange.
(2) *Tathâ.*

joie, qui secouait leurs cheveux gris (1), il salua ensuite lui-même ce trio de rois. Au milieu des conversations engagées, la jeune troupe de ses amis bien aimés l'en ayant prié, il se mit à raconter ce qui était arrivé à Somadatta, à Poushpaudbhava, enfin à lui-même, et, son récit terminé, il invita les rois à écouter encore les histoires successives de ses autres compagnons. Là-dessus, Apahâravarmma de prendre le premier la parole en ces termes.

(1) *Palitan*, que l'on prend ici d'une manière adverbiale.

CHAPITRE II.

Histoire d'Apahâravarmma.

« Prince, alors que tu fus descendu au fond de la caverne pour assister le brahmane et que la troupe de tes amis s'en fut allée à ta recherche, moi, dans mes pérégrinations sur la terre, j'entendis quelque part une foule d'hommes s'entredire : « Chez les Angas, sur la rive du Gange, hors de Tchampâ, vit un grand anachorète, appelé Marîtchi, qui doit à la puissance de ses mortifications un regard tel que celui des Immortels. » J'allai donc en ce lieu pour savoir de lui vers quel pays s'étaient dirigés tes pas. Là, je trouvai dans l'hermitage un certain ascète, pâle de couleur, assis à l'ombre d'un jeune manguier.

Traité comme un hôte et m'étant reposé là un moment : « Où est, lui demandai-je, le bienheureux Marîtchi? Je désire qu'il m'apprenne la route suivi par un ami, qui

s'est dérobé à notre société. Ce grand anachorète est fameux sur la terre et sa faculté de connaissance est prodigieuse. » Il poussa un long et brûlant soupir : « Dans cet hermitage vivait, me répondit-il, un solitaire aussi grand que tu dis. Certain jour, une jeune fille de joie, qui pouvait bien passer dans Anga pour la perle de cette ville, — elle avait nom Kâmamandjarî (1), — se présenta humblement devant lui, étoilant ses deux seins avec les gouttes de ses larmes, et le salua avec respect, en jonchant la terre de ses longs cheveux épars. Dans ce même instant se précipita ici, marchant toute en désordre, la foule de ses femmes, qui, saisies de compassion, couraient après elle, sa mère à leur tête. L'hermite, de qui l'âme n'était, certes! pas étrangère à la pitié, ayant rassuré ces personnes d'une voix affectueuse, interrogea la courtisane sur la cause de sa douleur. Elle dit avec pudeur, avec crainte, avec respect : « Bienheureux, la personne, que tu vois revêtue de ce corps, est un vase du plaisir mondain; elle vient se réfugier sous la plante de tes pieds, renommés pour leur affection envers ceux, que tourmente l'incertitude de leur félicité à venir. »

Mais, formant à ses tempes la coupe de l'andjali et touchant la terre de sa chevelure sans lien, parsemée de cheveux blancs : « Saint anachorète, interrompit sa mère, cette fille, ta servante, m'accuse d'une faute à son égard; mais, si je l'ai commise, c'était pour m'acquitter de mon devoir. En effet, voici quelles obligations incombent à la mère d'une courtisane dès la naissance de sa fille : en

(1) C'est-à-dire, *la perle-de-l'amour*.

traiter physiquement les membres de manière à établir un équilibre constant des humeurs, des éléments et des facultés digestives pour augmenter sa beauté, sa force, sa couleur et son intelligence; sustenter le corps avec une nourriture mesurée; ne lui accorder que rarement la vue même de son père, à partir de la cinquième année; lui faire observer le rite des oblations au feu, qui est le propre des grandes fêtes, dans les jours de la naissance et dans les jours de la purification; l'instruire dans les sciences de l'amour et des Védangas; lui enseigner complètement les arts, qui ont pour objet les fleurs, les odeurs, les différentes saveurs, les jeux de la scène, les instruments de musique, le chant, la danse, la facilité de l'élocution et la connaissance de l'écriture (1); lui montrer seulement de la grammaire, de la logique et de la philosophie ce qu'il faut en savoir pour n'être pas tout à fait étrangère à leur science; l'introduire à fond dans la connaissance des aliments, dans l'adresse aux divers amusements, dans les procédés, soit animés, soit inanimés du jeu, et dans les arts du badinage; la faire initier avec soin dans sa profession par un homme de confiance; la pro-

(1) « Il est interdit aux femmes indiennes d'apprendre à lire et à écrire, les Indous étant persuadés que tous les talents, que leurs femmes pourraient acquérir, les éloigneraient des mœurs simples nécessaires au bonheur domestique. Les courtisanes, au contraire, étant destinées aux plaisirs publics, ont des talents et des connaissances variées. Elles ne sont point étrangères à la littérature, surtout à la poésie. La musique et la danse sont leurs occupations favorites. Elles forment une classe à part, et n'ont à craindre ni déshonneur ni infamie. » (*Histoire de l'Inde ancienne et moderne*, par COLLIN DE BAR, ancien magistrat de la cour supérieure de Pondichéry, tome I, pages 114 et 115; Paris, 1814.)

duire, environnée d'une grande suite et parée de riches atours dans les fêtes publiques et les autres : désire-t-on qu'elle chante ou qu'elle se manifeste dans un autre *des beaux-arts*, lui ménager un succès dans les applaudissements et les éloges de partisans rassemblés d'avance; faire publier à tous les points de l'espace sa renommée par des hommes fameux dans telle ou telle profession; payer des astrologues et autres pareils gens pour vanter en tous lieux ses marques de bonne fortune; faire célébrer dans les réunions de *nos* citadins par les mendiantes, les vitas, les parasites et les comédiens tout ce qu'il y a de suave dans son caractère et dans ses formes; élever jusqu'au plus haut des prix ses faveurs une fois que *nos* jeunes gens l'ont adoptée pour le but de leurs désirs; donner (1) à un homme, qui a le goût des arts, distingué par sa politesse, sa générosité, sa délicatesse, sa puissance, sa richesse, sa beauté, sa jeunesse, sa naissance, et qui, libre de toute dépendance, s'est épris d'amour à la vue d'un être si charmant, ou qui laisse de lui-même la passion couvrir ses yeux d'un bandeau; confier sous diverses causes, si petites soient-elles, un dépôt à quelque homme des plus adroits (2) et qui, doué de qualités supérieures, vit sous notre dépendance; enlever à des gourous un cadeau pour un hymen, soit à la manière des Gandharvas, soit d'après le mode des Râkshasas ou des Piçâtchas; quelqu'un manque-t-il à payer, le citer devant une ma-

(1) On voit assez qu'il s'agit là de ces largesses intéressées, faites dans le sens de ce mot populaire d'une trivialité si expressive : *Donner un œuf pour qu'on vous rende un bœuf.*

(2) Voyez dans Turcaret de *Lesage* une scène tout à fait analogue.

gistrature de libertins, dont l'amour a fait nos esclaves ; — en effet, contraindre à s'acquitter l'homme enchaîné par sa fille est une obligation, qui incombe à la mère d'une courtisane ; — enlever par divers moyens les richesses du libertin, que sa constante générosité à payer des plaisirs d'aventure dépouille bien vite de ce qui lui reste encore ; empêcher qu'elle ne perde son temps avec un homme qui paraît souhaiter, mais qui ne donne rien ; un débauché marque-t-il un violent désir, faire jeter feu et flamme à sa puissance de générosité par tous les efforts d'un habile ribaud ; garde-t-elle un amant, qui n'est d'aucun rapport, le faire éloigner par les mépris, la censure des autres, les obstacles, qu'une mère peut mettre devant sa fille, les choses, qui font naître de la honte, les reproches du monde et les paroles, qui déchirent le cœur ; ayant balancé mainte et mainte fois les doutes sur l'insuffisance des moyens inhérente *à tels ou tels poursuivants*, décider l'union avec d'autres ; en qui l'on n'a rien à blâmer, qui sont des hommes généreux et de qui la fortune exclut ceux, qui sont pauvres ; car il ne suffit pas de s'attacher à la courtisane pour entrer dans sa couche, et même eût-elle de l'amour, elle ne doit pas transgresser les ordres de l'aïeule de sa mère. Les choses étant ainsi, cette fille, qui foule aux pieds le devoir imposé à sa *condition* par le souverain maître des créatures, a consumé la durée entière d'un mois à se divertir, aux dépens même de ses richesses, avec un jeune brahme, qui n'a d'autre opulence que sa beauté et dont elle a fait la rencontre je ne sais où. Une foule nombreuse de galants, *fort* convenables pour les richesses, est irritée contre elle, qui les repousse continuelle-

ment, et sa pauvre famille en est tombée dans la misère. « Tu as tort! » me dit cette insensée, quand je veux l'empêcher; et, dans un moment de colère, elle s'en est allée pour habiter les bois. Si l'on ne peut lui faire abandonner sa résolution, toute sa maison, que tu vois, mourra de faim ici même; car elle est notre seule ressource. » Ainsi parla cette femme.

Ensuite l'anachorète, s'adressant avec compassion à la jeune courtisane : « Pieuse fille, est-ce que l'habitation dans les forêts doit être une cause de trouble? Elle a pour sa récompense, ou la béatitude finale, ou le ciel. On obtient la première avec une science supérieure, qu'il n'est pas ordinairement facile d'acquérir; mais tout le monde peut aisément gagner l'autre en vaquant aux devoirs de sa famille. Renonce donc à cette entreprise impossible et suis le sentiment de ta mère. » Mais elle répondit : « Si ta sainteté ne m'accorde pas un refuge à la racine de ses pieds, j'irai, infortunée que je suis, demander cet asile au bûcher même! » Et, ce disant, elle s'abandonnait à son désespoir. Ayant calmé la mère de la courtisane : « Retourne maintenant chez toi; attends un certain nombre de jours, fit l'ascète, que, cédant à nos conseils répétés mainte fois et dégoûtée d'habiter les forêts, cette fille si tendre et qui a l'expérience du plaisir goûté (1), soit revenue à son état naturel. » — « Oui! » répondit la mère.

(1) Nous prenons le composé *samoutchita* dans le sens du simple *outchita*, auquel Bopp, au mot cité, n° 3, attribue la signification de *expertus, experta*.

Les siens une fois partis, la fille de joie, habitant l'hermitage, vêtue d'habits, qu'elle lavait elle-même et séchait au soleil, manifestant une rigide piété et ne s'occupant guère de parer son corps, se concilia peu à peu le vénérable ascète par toutes ses œuvres, se donnant la peine de réunir les différentes sortes d'offrandes, de cueillir des fleurs sur les branches inférieures des arbres ou d'en aller prendre même à leur cîme escaladée pour décorer les autels (1), de remplir d'eau les bassins creusés au pied des jeunes arbres de la forêt, et, dans sa dévotion à l'Amour, de l'honorer avec des parfums, des guirlandes, des cassolettes d'encens, des lampes allumées, avec la danse, le chant, les instruments de musique et autres choses pareilles; édifiant la retraite avec le saint par des entretiens, qui roulaient sur les trois buts de la vie humaine ou par de très-courtes dissertations, mesurées à sa portée, sur la nature de l'âme universelle. Un jour qu'elle vit l'anachorète enchaîné dans le tête-à-tête : « Le monde est bien sot, fit-elle, de compter la richesse et l'amour conjointement avec le devoir! » et un faible sourire effleura ses lèvres (2). — « Dis, pour quelle raison, jeune fille, donnes-tu la préférence au devoir sur l'amour et la richesse? » A ces mots de Marîtchi, qui l'invitait à s'expliquer, elle, d'une voix lente, avec pudeur, elle se mit à raconter : « Un saint a-t-il besoin d'une personne, comme je suis, pour lui enseigner ce qu'il y a de force ou de faiblesse dans les trois buts de la

(1) Textuellement : *honorer les Dieux.*

(2) Suivant le texte : *et paulisper subrisit.*

vie humaine? Néanmoins, admettons que c'est une nouvelle manière de signaler ta faveur à l'égard de ton humble servante; écoute donc. Sans le devoir, il n'y a point d'amour ni de richesse. C'est le devoir, qui, dans son indifférence pour eux, est la cause, d'où naît le bonheur de la quiétude. On en goûte le fruit dans la contemplation seulement de son âme, car il ne s'appuie guère sur les moyens extérieurs, comme l'amour et la richesse. Augmenté par la vue de la vérité, il n'est troublé, ni par l'amour, ni par la richesse, qui sont très-peu les objets de sa poursuite; mais, en fût-il même troublé, il ressaisit avec une légère peine, cette faute réparée, sa *première* application et savoure une immense félicité. Tels furent, dit-on, le désir que le suprême aïeul des créatures sentit pour Tilauttamâ; la volupté, que goûta l'époux de Bhavanî (1) dans les bras des mille épouses de l'anachorète; les amusements de l'Immortel au nombril de lotus (2) dans son gynœcée des seize mille; la conduite de Brahma dans le violent amour, que lui inspira sa fille (3), et l'adultère commis par l'époux de Çatchî sur le sein d'Ahalyâ. C'est ainsi que l'astre des nuits profana la couche de son gourou; que le *soleil* aux mille rayons saillit la belle cavale; que le Vent s'unit à l'épouse du *singe* Késari; que Vrihaspati eut commerce avec la femme d'Outatthya, que Parâçara souillait la fille de *son* serviteur, que le fils de Parâçara tint dans ses bras l'épouse de son frère et qu'Atri

(1) C'est-à-dire, Çiva.

(2) Vishnou, dont Krishna fut la plus brillante incarnation.

(3) Voyez l'Hymne dans le précédent volume, page 364, stance XXII.

lui-même s'accouplait avec la gazelle. Dans quelque action des Immortels, que l'on voudra, ces œuvres de Démons ne portent pas la plus légère atteinte à la vertu : car, chez des êtres, si forts par la science, la passion dans une âme, que la vertu a purifiée, ne peut guère plus s'attacher que la poussière à la voûte du ciel. L'amour et la richesse, — tel est mon sentiment, — ne touchent pas même le devoir dans la centième partie d'une kalâ (1). »

A ces mots, qui remuaient les eaux de l'amour dans son âme : « Ah! tu en juges bien, fille charmante, reprit l'anachorète; la jouissance des objets sensuels, dis-tu, ne peut empêcher le devoir au cœur de ceux, qui voient la vérité. Mais nous connaissons dès notre naissance les charmes de la richesse et de l'amour, tandis qu'il nous faut apprendre à distinguer entre leur beauté et celle du devoir; entre le cortége, qui les accompagne, et la cour de l'autre; entre le fruit, qu'ils nous donnent, et celui, que produit le devoir. » Elle répondit à cela : « La richesse a pour essence l'acquisition, l'augmentation et la conservation d'un avoir. Agriculture, élève des troupeaux, commerce, paix, guerre et telles autres choses : voilà son cortége. Son résultat, c'est de mettre dans nos mains des moyens de succès (2). Mais l'amour est une espèce d'attachement agréable, sans excès, entre un homme et une

(1) La trentième partie d'un *kshana*, c'est-à-dire, environ huit secondes.

(2) Ce n'est pas le sens du scholiaste, que Wilson nous donne en cette briève note : « Spending on proper objects, » *tîrthapratipâdanan, satpâtradânan.* Le commentateur, à mon avis, ne semble pas avoir ici bien saisi le sens. Que nos lecteurs veuillent donc, le texte en main, ceux du moins, qui savent le sanscrit, juger le procès entre lui et moi.

femme, de qui les âmes sont fortement liées aux objets des sens. Sa cour, c'est une réalité enivrante, délicieuse, tant que nous vivons sur la terre. On peut définir en lui-même son résultat, en disant que c'est un plaisir visible, incomparable, flatteur pour l'amour-propre, qui doit rester dans le souvenir et qui fait naître une joie suprême dans un mutuel embrassement (1). Pour obtenir ses jouissances, des hommes, qui occupent une éminente position, s'infligent des macérations douloureuses, se répandent en riches présents, s'engagent en de vastes guerres, traversent des mers épouvantables ou bravent tels autres dangers. » A ces paroles, mettant de côté ses pénitences, l'anachorète de s'attacher à elle, soit par la force de son Destin, soit par l'adresse de cette femme, soit par l'enivrement de son âme.

Elle donc, *un jour,* l'ayant emmené bien loin dans un char, elle conduisit le solitaire à l'âme délirante vers la ville et *de-là* vers son palais même, en suivant la rue royale d'une splendide beauté. On y proclamait : « C'est demain la fête de l'Amour ! »

Le lendemain, elle mena par la rue du roi magnifiquement parée, au milieu de la foule assemblée pour la fête, le saint bien lavé, bien parfumé, qui était au supplice de rester sans elle un seul instant, qui avait secoué tout désir de son ancienne vie, qui avait embrassé la carrière des amants et qui portait bien arrangé sur sa tête un joli bouquet de fleurs. Elle vint avec lui se montrer dans je ne

(1) L'expression du texte est plus forte et moins chaste, car il dit : *gaudium mutuâ frictione nascens.*

sais quel lieu du jardin public en présence du roi, environné de cent jeunes filles : « Belle dame, fit d'un visage souriant le monarque, lui désignant une place, assieds-toi avec le saint! » Elle de faire une révérence, accompagnée d'un pradakshina, et de s'asseoir en souriant.

Alors, une dame du plus haut rang s'étant levée, ses mains réunies en coupe, s'inclina et dit : « Sire, j'ai perdu la partie! A compter de ce jour, je deviens *son* esclave. » Un murmure, qui avait sa racine dans la joie et l'admiration, s'éleva parmi le monde. Le monarque satisfait congédia la jeune femme avec des présents du plus haut prix et lui témoigna sa faveur en lui donnant pour escorte une nombreuse cour. Puis, célébrée en foule par les plus grands de la ville et les plus illustres des courtisanes : « Bienheureux, dit-elle, ses mains jointes, au saint anachorète, sans attendre même qu'elle s'en fût retournée dans son palais, tu m'as comblée, moi, ta servante, assez long-temps de ta bienveillance; il faut t'en aller maintenant reprendre tes affaires. » Mais l'hermite, que son amour fit tourner sur lui-même, comme frappé de la foudre : « Qu'est-ce, reprit-il, chère amie? D'où vient cette indifférence? Qu'est devenu cet incomparable amour, que tu sentais pour moi? » Elle lui répondit en souriant : « Bienheureux, il existait une certaine rivalité entre moi et la dame, sur laquelle j'ai remporté aujourd'hui une victoire sous les yeux du roi. Elle m'avait dit *un jour :* « Vante-toi, comme si tu avais triomphé du grand anachorète Marîtchi! » Ainsi dédaignée par elle, je me suis aventurée dans cette *difficile* entreprise, où nous avions engagé nos libertés pour enjeux; et, grâce à ta bien-

veillance, j'en suis sortie victorieuse. » Chassé par elle de cette manière, l'imbécille hermite, exhalant de vains regrets, s'en retourna chez lui, dépouillé *des trésors acquis par sa pénitence.* Imagine-toi, noble étranger, que l'anachorète, duquel on s'était joué de cette façon, n'était pas un autre que moi. Quand j'aurai *complètement* arraché la passion, que les séductions de cette femme ont mise dans mon *cœur,* je devrai à la courtisane elle-même une *plus* grande indifférence pour les objets des sens. Mon âme, capable de faire ce que tu désires, sera bientôt en état de répondre à tes vœux. Demeure d'ici-là dans cette ville de Tchampâ, la capitale des Angas. »

Il dit; le soleil de s'en aller à la montagne, où il se couche, comme s'il avait peur de toucher les ténèbres, que laissaient tomber l'âme du saint; et l'anachorète d'achever en soi-même de rompre les chaînes de la passion. Le crépuscule arrivé, je fus me baigner en des eaux semées de lotus comme au sein de l'indifférence pour les objets des sens, qui avait rayonné de ses entretiens jusque sur moi. J'acceptai l'offre de l'anachorète, qui m'invita à coucher dans son hermitage, et nous honorâmes de compagnie la fin du jour avec les entretiens convenables. La nuit écoulée, au moment, où la lumière du soleil, ouvrant de nouveau les yeux, se répandait comme un incendie sur la montagne, où il se lève, dédaignant les boutons de l'arbre Kalpa, *moins rouges que lui,* je rendis mes hommages au solitaire et dirigeai mes pas vers la cité.

Chemin faisant, je vis, dans un bouquet solitaire d'açokas rouges, en dehors d'un monastère de Bouddhistes,

qui se trouvait dans le voisinage de ma route, un jaïna (1) assis, plongé dans une imperturbable méditation, l'air malheureux, consumé par les angoisses de l'âme et tel qu'on n'aurait pu le compter parmi les premiers des hommes beaux. Je vis tomber sur sa poitrine des gouttes de larmes, qui sillonnaient son visage, d'où elles emportaient mainte et mainte impureté. Je m'assis en face de lui : « Je croyais qu'une grande distance séparait, lui demandai-je, la pénitence et les pleurs. Je désire que tu me dises, à moins que ce ne soit un secret, la cause de ton chagrin. » Il me répondit : « Écoute donc, ami ! Je suis le fils aîné de Nidhipâlita, qui était dans cette ville même de Tchampâ le chef des marchands, je m'appelle Vasoupâlita, mais je dois à ma laideur une célébrité sous le nom de Viroûpaka (2). Il y avait là un autre *jouvenceau*, de qui le nom au contraire annonçait la beauté; c'était Soundaraka (3). Les arts avaient comblé ce jeune homme de leurs dons, mais il n'était pas très-pourvu de richesses. Des citoyens malveillants, qui vivent de querelles, avaient suscité entre lui et moi une hostilité, dont ils avaient emprunté les causes à la beauté de l'un et aux richesses de l'autre. Un jour, dans une assemblée de fête, ayant imposé silence à ces paroles mordantes, que nous nous adressions l'un à l'autre et dont la racine, qu'ils avaient produite eux-mêmes, était dans notre mutuel dédain : « Ce n'est,

(1) Un sectateur des principes de Jina, qui enseignait la suprématie de certains pontifes religieux sur les Dieux brahmiques, rejetait l'autorité divine des Védas et foulait aux pieds la distinction des castes.

(2) *Laid* ou *difforme*.

(3) *Pulcher*, *formosus*.

dirent-ils, ni la beauté, ni la richesse, qui est l'essence de l'homme : mais celui-là est homme, à la jeunesse de qui la plus belle des courtisanes donne la préférence. Celui de ces deux, qui aura gagné l'amour de Kâmamandjarî, la perle de nos jeunes beautés, remportera donc le prix (1) d'avoir su plaire davantage. » Ils établirent ces conditions ; et nous, les ayant approuvées, nous envoyâmes nos messagers à la courtisane. Ce fut moi, tu penses bien (2), qui inspirai à cette belle la folie de l'amour. Nous étions assis, elle s'approcha de moi, et, repoussant l'autre, qui baissait la tête de honte, elle me donna une guirlande de lotus bleus, tandis que mon corps était comme enchaîné des œillades envoyées par les angles extérieurs de ses yeux. Je fis d'elle, moi, qui avais le bonheur de lui plaire, la souveraine de mes richesses, de mon palais, de mes qualités, de mon corps, de ma vie même ; et elle fit de moi, elle ! un gueux, à qui, tout le reste volé, il ne reste plus que la ceinture à l'entour de ses reins ; puis, m'ayant fait chasser, je devins le but de toutes les risées du monde. Enfin, comme je ne pouvais plus supporter les mépris de *nos* riches citadins, un hermite m'indiqua une voie de salut dans cette demeure-ci : « On s'en procure aisément le costume ; c'est, me dit-il, celui des hommes, qui sortent de chez les filles de joie. » J'ai grandi insensiblement pour l'indifférence aux plaisirs des sens et j'ai renoncé même au péché. Laissant la poussière et les taches s'accumuler sur moi, ayant la peine de couper mes cheveux sitôt qu'ils renaissent, en proie aux tourments les plus cruels de la

(1) Textuellement : *le drapeau.*
(2) *Kila.*

faim, de la soif et des autres besoins, j'ai souffert, comme un éléphant nouvellement capturé, plus que ne peut endurer la patience au sujet du logement, du siége, de la couche et de la nourriture, affligé sans cesse des plus accablantes angoisses. Ma naissance (1) m'avait mis au rang des hommes deux fois nés; ces pratiques ne sont pas celles de ma caste; je suis tombé dans la voie des hérétiques. Tandis que mes aïeux ont marché dans le chemin, que leur avaient tracé les Védas et la tradition, moi, j'habite, au contraire, infortuné que je suis, parmi les réprouvés! Les plus grands maux sont attachés à cette demeure, où mon oreille est continuellement frappée des reproches de Brahma, de Vishnou, de Çiva et des autres Dieux. Quel fruit en recueillerai-je, une fois mort? Les enfers! Et c'est là cette voie impie, stérile, qui ressemble à la déception, qu'il me faut suivre, dit-on, comme le sentier de la vertu! Aussi, retiré dans ce bouquet d'açokas, versé-je de justes larmes sur la mauvaise direction, où je me trouve engagé. »

A ces mots, touché de compassion : « Homme vertueux, repris-je, aie de la patience! Habite encore ici quelque temps! Je tâcherai que la courtisane vienne s'y réunir à toi avec ta fortune entière; j'ai pour cela des moyens suffisants. »

Ayant ainsi rassuré l'homme et m'étant levé, j'entrai dans la ville même : « C'est une cité populeuse, riche, sensuelle! » me dis-je à l'ouïe de ses rumeurs; et, jetant les yeux sur l'exiguité de mes finances, il me vint à l'idée de les remettre en leur état naturel par la voie, que Karnî-

(1) Comme *vaïçya*, homme de la troisième caste.

souta (1) enseigne à ses disciples. J'entrai dans une maison, où des hommes étaient rassemblés pour le jeu et fis cercle (2) autour des joueurs. Je ne pouvais me rassasier de voir l'adresse de ces hommes pour la main, les dés, le choix des places et cætera dans les vingt-cinq espèces et dans tous les procédés, qui appartiennent au jeu des dés, les actes de tricherie infiniment difficiles à saisir, les mots de reproche, accompagnés d'orgueil, dont ils étaient la source, le mépris de la vie, les gestes de colère, les cas douteux, soumis à l'arbitrage du maître des jeux, qui jugeait avec un air de majesté, de force, de raisonnement, et dont la sentence avait la vertu de faire acquitter les sommes promises : là, un langage affectueux vis-à-vis des forts ; ici, des menaces à l'égard des faibles ; l'habileté pour conserver la chance, les déceptions variées, les signalements d'enjeux divers, la magnificence des parts de bénéfice *aux gagnants*, les grands nombres des coups malheureux ou d'autres, ni bons ni mauvais (3), les murmures, et telle autre chose arrivée, et telle autre sur le point de venir (4).

Je ne pus m'empêcher de sourire au mouvement d'un joueur, qui avança une pièce sans réflexion : « Eh quoi ! tu lui enseignes la route du jeu, s'écria son adverse partie, jetant sur moi le regard d'un œil rouge, comme brûlant de colère ; laissons en repos cet imbécille, qui ne

(1) C'est l'auteur du Livre ou du Traité sur la science du vol.

(2) Textuellement : SAMAGANSI, *congressus sum.*

(3) Suivant le texte : *d'autres entre*, sous-entendu la perte et le gain, par conséquent *le bon et le mauvais.*

(4) *Ityu-itâni tcha.*

sait pas le jeu! Maintenant je veux jouer avec l'homme savant, de qui ce rire atteste l'habileté! » Le maître des jeux l'ayant permis, il s'acharna à jouer contre moi et je lui gagnai seize mille dînâras. J'en donnai la moitié, partie au maître des jeux, partie aux assistants; je mis l'autre moitié dans ma bourse et me levai. Des paroles élogieuses, imprégnées de joie, sortirent de cette assemblée. Reconnaissant de mon présent, l'administrateur des jeux m'invita à manger dans sa maison, et j'acceptai; bonne fortune, que je dus à ce noble joueur, nommé Vimardaka. Il devint pour moi un deuxième cœur et nul autre ne fut plus digne de ma confiance.

Quand j'eus appris de sa bouche même toute la statistique de la ville sous le rapport des caractères, des occupations, des richesses, je me revêtis d'une noire tunique, descendante à mi-cuisses, je suspendis à mon côté un sabre acéré; et, pourvu d'instruments divers, une tête-de-serpent (1), une kâtalî (2), une paire de tenailles, une tête humaine en bois, une poussière enchantée, une chandelle magique, un fil pour mesurer, une corde munie d'un croc à l'un des bouts, une boîte d'insectes ailés pour éteindre une lampe, et d'autres semblables choses, je m'avançai au milieu de ténèbres aussi noires que la tache répandue sur le cou de Dhoûrdjati (3) vers la maison d'un certain Loubdhaiçwara (4). Je fis une trouée au milieu de *son*

(1) Une sorte d'épée.

(2) Instrument de musique aux tons bas pour découvrir si une personne est endormie ou réveillée.

(3) Le Dieu, *qui porte le fardeau des trois mondes*, un nom de Çiva.

(4) C'est-à-dire, *le maître* ou *le possesseur des choses désirées*.

mur; puis, ayant obtenu la connaissance des appartements intérieurs, par une mince fente, sans nulle peine, au moyen du patabhâksha (1), j'entrai dans sa maison, comme dans la mienne, et j'en sortis, emportant son trésor d'une grande richesse.

Tout à coup, dans la rue Royale, accablée sous la masse des épaisses ténèbres, que versait un amas de gros et sombres nuages, je vis une lumière instantanée, pareille aux clartés du tonnerre dans sa chute. Ensuite, apparut auprès de moi, comme la Déesse elle-même de la ville, irritée du vol, que j'avais commis dans ses murs, une jeune fille aux resplendissantes parures, qui venait de sortir dans la rue déserte à cette heure. « Qui es-tu, jeune fille, et où vas-tu? » lui demandai-je. A ces mots, où respirait la compassion, elle me répondit en balbutiant : « Seigneur, dans cette ville demeure un chef de marchands, appelé Kouvéravallabha (2), de qui je suis la fille. A peine étais-je née que mon père me promit en mariage à un riche jeune homme, qui est d'ici et qui se nomme Dhanamitra. Mais celui-ci d'une âme infiniment généreuse, la mort de ses père et mère étant *venue*, acheta la pauvreté au prix de toutes ses richesses, distribuées à une foule de nécessiteux : il est donc pauvre maintenant. Alors, élevé au plus haut rang des hommes aimés, il fut appelé Oudâraka, *c'est-à-dire, le Généreux*, nom, duquel personne ne peut mieux se glorifier. Devenue bonne à marier, voici que mon père s'oppose à notre hymen : « Il

(1) Instrument magique pour voir.

(2) C'est-à-dire, *l'ami de Kouvéra*, le Plutus de la mythologie indienne. Ci-dessous, pages 108 et suivantes, ce marchand est nommé KOUVÉRADATTA, *Kouverâ datus*, « donné par Kouvéra. »

n'a rien! » dit-il; et, lui refusant ma main, il désire la donner à certain autre chef des marchands, nommé Arthapati (1), de qui le nom est justifié par les richesses. Ce lien sinistre devait se nouer aujourd'hui même, au point du jour. Aussitôt qu'on m'en eut informée, je commençai par fixer l'endroit et l'heure d'un rendez-vous avec mon bien-aimé; puis, trompant *la surveillance de* mes parents, je me suis échappée et je vais, sans autre compagnon que l'Amour, à sa maison par un chemin, qui m'est accoutumé depuis mon enfance. Laisse-moi donc aller et prends cet écrin. » Elle tira la boîte et me la donna. « Va, honnête enfant, lui dis-je, ému de compassion; mais je veux te conduire chez ton bien-aimé. » A ces mots, je m'avançai de trois ou quatre pas.

Soudain accourut là une troupe assez nombreuse de *gardes* urbains, portant à leurs mains des sabres ou des bâtons, et dissipant la masse des ténèbres à la ronde avec une lumière de torches. Je dis à la tremblante jouvencelle : « Noble fille, ne crains pas! J'ai pour compagne de mon bras une épée; mais j'imagine à cause de toi un moyen plus doux. Je vais me coucher à terre, feignant que je meure d'un subtil venin, mêlé *à mon sang ;* et toi, tu leur diras ces paroles : « Nous sommes entrés cette nuit dans cette ville : et vous voyez là mon guide, qu'un serpent a mordu au coin même de cette maison d'assemblée. S'il est parmi vous un homme versé dans les mantras (2) et qui sache compâtir à la peine, qu'il rende la vie à ce malheureux ou qu'il me l'arrache à moi-même; car je

(1) C'est à savoir, *le maître des richesses.*

(2) Vers mystiques et magiques; incantations.

perds en lui mon seul appui ! » N'ayant pas d'autre expédient, la jeune enfant de s'en aller vers eux, tremblante, d'un pied incertain, ses yeux noyés dans un déluge de larmes, et, d'une voix bégayante par la crainte, elle fit ce que je lui avais ordonné. Moi, je restais couché, comme en proie au venin allumé dans mes veines, quand un charlatan sortit de cette troupe, s'approcha, tout fier de son art, et s'attaqua au mal avec les tantras (1), les sceaux *enchantés*, les mantras, la méditation ; et, n'ayant pas réussi dans sa cure, il rejoignit ses compagnons : « C'est la mort elle-même, dit-il, qui a mordu cet homme ; car ses membres sont roides, sa couleur est livide, ses yeux sont fermés : il a perdu même sa chaleur. Cesse de pleurer, jeune fille ! Demain, nous lui donnerons les honneurs d'un bûcher. Qui peut surmonter le Destin ? » A ces mots, l'empirique de s'en aller avec les autres.

Je me levai et conduisis la jeune fille chez Oudâraka : « Je suis un voleur ; j'ai vu cette femme, lui dis-je, marchant au milieu *de la nuit*, et je l'ai amenée ici par compassion dans un esprit, qui est enclin vers toi et s'est déclaré ton ami. Voilà son écrin ! » Et, ce disant, je lui donnai la boîte, qui dissipait la masse des ténèbres par la multitude des rayons de sa lumière. Le Généreux, ayant reçu l'écrin, me dit avec modestie, avec joie, avec respect : « Noble *étranger*, tu m'as donné cette nuit ma bien-aimée ; mais d'une autre part tu m'as ravi la voix. En effet, je ne puis exprimer ce qu'il y a de merveilleux dans ce que tu fais là. » — Ma conduite, lui répondis-je, te semble donc une

(1) *Charmes*, qui opèrent des effets médicaux.

merveille! Un autre n'a-t-il jamais fait cela avant moi? » — « Tu as triomphé, reprit-il, de la puissance même, que l'or a *sur l'homme;* car on ne trouve pas en toi cette avarice (1), que l'on rencontre dans les autres. Grâce à toi, la vertu se réveille aujourd'hui! » Il dit encore : « Le plus souvent ce n'est point là ce qui plaît aux gens, qui firent avant toi le métier, que tu fais. On voit aujourd'hui la générosité dans sa vraie nature. Il ne sied pas de rien décider sans avoir payé d'abord à ta manière de penser l'hommage, dont elle est digne. Moi déjà, je ne suis plus qu'un esclave acheté par toi au prix de cette action. » — « Folie! répondis-je; tu la payes au-dessus de ce qu'elle vaut. » — « Tu fais tort à ta science, répartit le Généreux. Le don même du corps ne saurait payer, dit-on, une amie qu'on nous rend. Tu me donnes en échange de ma personne le droit même de me glorifier dans sa perte. Puisque c'est à toi je que dois ici de voir une beauté si charmante, regarde-moi donc, à compter de ce jour, comme un esclave à toi.»

Il dit, et se jeta à mes pieds. Mais, l'ayant fait relever, je le serrai dans mes bras sur ma poitrine et lui demandai : « Seigneur, quel est maintenant ton dessein? »

Il me tint alors ce langage :

« Je ne peux vivre ici, ayant épousé cette jeune fille contre la volonté de son père : aussi désiré-je abandonner le pays cette nuit même. Ou bien je ferai *autrement,* si tu veux bien me conseiller. » Je repris en ces termes : « Mon pays, dis-tu, sera le pays étranger. Cette idée n'est pas d'un homme sage. D'ailleurs, les chemins à travers les

(1) *Et cætera,* ajoute le texte.

bois, incommodes pour l'extrême délicatesse de cette enfant, sont tout hérissés des plus grands accidents. Une telle fuite du pays sans utilité donne à penser qu'il y a je ne sais quoi de lâche en deux êtres intelligents. *Non!* c'est ici même qu'il te faut jouir de ton mariage avec elle. Viens donc! ramenons-la dans sa maison. » Il eut bientôt consenti; et, quand nous eûmes reconduit la fugitive à la demeure de son père, nous volâmes tout chez lui, sans y rien laisser qu'un pot de terre cuite, grâce à la fille, qui nous avait prêté son aide en cette affaire. Puis, sortis de là et quand nous eûmes déposé quelque part le trésor volé, nous levâmes le pied devant la marche accélérée de la garde citoyenne; et, trouvant couché à côté du chemin je ne sais quel éléphant dans l'ivresse, nous en arrachâmes l'homme monté dessus et nous prîmes sa place. Le cornac jeté à terre, je fis relever la bête en la frappant avec mes deux pieds, avec le croc, avec sa chaîne; et l'animal, baissant la tête sur le vaste développement de sa poitrine, eut bientôt détruit cette patrouille de la garde urbaine, avec les entrailles de laquelle il entoura comme de lianes la tige de ses défenses. Nous portâmes la terreur avec lui jusque dans le palais d'Arthapati. Puis, l'ayant conduit en quelque lieu du vieux parc suburbain, nous descendîmes en nous prenant aux branches des arbres. De là, nous allâmes chez Dhanamitra, où, nous étant mis au bain, nous étendîmes nos corps sur des lits.

Bientôt sortit des mers le disque du soleil. D'abord, semblable au sommet de rubis du mont Oudaya (1), le

(1) La montagne orientale, derrière laquelle on suppose que le soleil se lève.

roi des montagnes ; ensuite, du rouge passant au jaune, il fit sur la tête du ciel un bouquet de fleurs aux boutons d'or, cueillies sur l'arbre Kalpa. Aussitôt de nous jeter hors du lit, de laver nos visages, et, les cérémonies du matin accomplies, de nous promener dans la ville, troublée par nos prouesses de la nuit, sur lesquelles nous entendîmes les maisons des plus nobles épouses résonner de voix basses et confuses. Ces choses faites, ayant consolé Kouvéradatta en partageant avec lui ses richesses, Arthapati de fixer à un mois l'époque de son mariage avec Koulapâlikâ. Mais j'en informai Dhanamitra, quand je vis approcher le moment. « Lève-toi, ami! lui dis-je. Cause en particulier avec le roi d'Anga et mets comme préambule à tes paroles cette gibecière en cuir faite pour contenir des pierreries. « Le roi lui-même n'ignore pas, lui diras-tu, que moi, Dhanamitra de nom, je suis le fils unique de Vasoumitra, qui jouissait d'un état de fortune évalué à plusieurs myriades de millions. La multitude des malheureux, *que j'ai soulagés,* m'a plongé dans le dénuement et l'on m'a témoigné du mépris en *me refusant* Koulapâlikâ, arrivée déjà pour moi à l'âge nubile; car, à cause de ma pauvreté, Kouvéradatta veut donner sa fille au *riche* Arthapati. Moi alors, dans mon désespoir, je m'étais enfoncé sous les *ombrages du* vieux parc suburbain et j'allais y trancher le fil de ma vie au moment, où j'en fus empêché, le rasoir touchant déjà mon cou, par je ne sais quel religieux mendiant. « Quelle est, me dit-il, la cause de cette violence contre toi-même? » — « La pauvreté, lui répondis-je, qui a pour son frère de tout sang le mépris! » Mais lui, d'une âme compâtissante, il me favorisa de ces bonnes paroles : « Mon enfant, tu es un insensé! Il n'y a pas de

crime plus grand que le suicide. Les gens de bien ne s'arrachent pas même dans leurs abaissements la vie de leur propre main. Il y a de nombreux moyens pour gagner des richesses; mais il n'en existe pas un seul pour ressaisir la vie, une fois qu'on s'est coupé la gorge. Au reste, à quoi bon ce langage? Je suis un adepte en magie et c'est moi, qui ai fait cette sacoche de cuir à serrer des pierreries, assez vaste pour en contenir un laksha (1). Réalisant, grâce à ses dons, les vœux des hommes, j'ai long-temps habité ce monde, *comblant tous leurs désirs;* et, parvenu au temps de la jalouse vieillesse, je me suis dirigé vers ces lieux, où je vais entrer dans le ciel de la terre. Reçois donc cette bourse. Elle est faite pour obéir, non-seulement à moi, mais encore à des marchands et aux principales des filles de joie. Il suffira que tu dises : « Je te trais! » toute méfiance bannie. Mais il faut commencer par restituer à toute personne volée ce qu'on lui a pris injustement, et distribuer aux plus vénérables des brahmes ce qu'on a gagné par des moyens légitimes. Ensuite, l'ayant déposée dans un lieu saint, rends-lui des honneurs comme à une divinité; et, chaque matin, tu la verras pleine d'or. C'est le sort attaché à ce talisman. » Il parlait; moi, je l'écoutais, les mains réunies en coupe à mes tempes; et, quand il eut remis la gibecière dans mes paumes jointes pour l'andjali, il entra dans une certaine fente des rochers. Je ne dois pas, me suis-je dit, tirer ma subsistance du sac en cuir destiné à renfermer des pierreries avant que je n'aie conté cette aventure à *mon*

(1) Une centaine de mille.

roi. » Je te l'ai donc apportée. C'est au roi de statuer sur le reste. » Et celui-ci te dira sans aucun doute : « Homme fortuné, je suis content; va! jouis-en selon tes désirs. » Tu lui diras encore ces mots : « Que le roi ajoute à sa faveur celle d'empêcher qu'on ne me vole cette gibecière. » Et il ne manquera pas de souscrire à ta demande.

« Ensuite, revenu chez toi, distribue tes biens en la manière, qui fut dite; honore d'un culte cette bourse tous les jours; et, la remplissant chaque nuit de richesses obtenues par le vol, montre-la pleine chaque matin. Alors Kouvéradatta n'estimant plus Arthapati que la valeur d'un brin d'herbe, viendra chez toi de lui-même, accompagné de sa fille et conduit par l'envie d'avoir part à tes richesses. Arthapati en colère s'attachera dans l'orgueil, que lui inspirent ses biens, à lutter de fortune avec toi; mais nous le réduirons, nous! en le volant mainte fois, par divers expédients, à ne posséder bientôt plus rien qu'un morceau d'étoffe pour se couvrir les reins; et nous tiendrons ses trésors bien cachés par tous ces moyens, qui sont connus des voleurs. » A ces mots, Dhanamitra joyeux fit ce que je lui avais recommandé. Ce jour même, Vimardaka, suivant mon ordre, se mit à cultiver Arthapati et redoubla contre le Généreux l'inimitié de cet homme. Avide de richesse, Kouvéradatta, se détournant d'Arthapati, n'eut *bientôt* plus d'autre envie que de marier sa fille obéissante à Dhanamitra, et rejeta son rival.

Il fut proclamé dans ces mêmes jours que Râgamandjarî, la sœur plus jeune de Kâmamandjarî, donnerait devant une assemblée du peuple un divertissement de chant et de danse. Une vive curiosité fit affluer une foule de ci-

tadins; et moi-même, accompagné de mon ami Dhanamitra, j'assistai à cette réunion. A peine eut-elle commencé à danser que mon âme devint un second théâtre, où ses pas *charmants* se cadençaient; la coquetterie de ses regards fut comme un bosquet de lotus, qui se déployait en forme de tendelet *sur ma tête;* et le Dieu aux cinq flèches m'agita à l'infini comme avec la force soulevée de l'universalité des émotions et des sentiments. Alors on eût dit que la Déesse de la cité en courroux des vols, que j'avais commis dans sa ville, m'attachait avec les chaînes de ses regards obliques et coquets, comme avec les guirlandes bleues aux feuilles vertes des lotus azurés. Après qu'elle eut dansé, sa parfumeuse ayant recueilli son tribut des spectateurs, elle se leva. En ce moment, fût-ce la coquetterie, fût-ce le désir, fût-ce le hasard seul, je ne sais; mais elle *sembla* me regarder plus d'une fois avec le public, dardant sur moi de ces œillades inaperçues même à ses compagnes et qui partaient de l'angle extérieur des yeux, tandis que j'admirais la liane de ses sourcils, non stériles eux-mêmes d'agacements; puis, d'un sourire, qui dévoilait un peu la lune de ses dents, elle quitta le cercle (1), suivie par les yeux et les cœurs de toute l'assemblée.

De retour en ma demeure, mon amour, que je ne pouvais arrêter, éloignant de moi toute envie de manger, je feignis les souffrances d'un grand mal de tête et me couchai de mes membres énervés sur mon lit solitaire. Là, Dhanamitra, infiniment habile dans les incantations de

(1) Textuellement : *elle partit.*

l'amour, vint me trouver et me dit en secret : « Mon ami, j'ai bien observé l'état des sentiments de cette jeune et riche courtisane, dont s'est éprise l'âme de ton excellence. Avant peu, le Dieu aux flèches en nombre impair la fera coucher elle-même sur un lit fait de ses dards. La réunion de vous deux ne peut manquer de s'accomplir dans un lieu, que vous aurez bien résolument fixé. Mais cette courtisane, née d'une fille de joie, marchant le dos tourné à ses devoirs *héréditaires*, a dit, assure-t-on, d'une âme honnête et vertueuse : « On m'obtiendra, moi ! à prix de qualités, non à prix d'or, et l'on ne jouira de ma jeunesse que sous la loi du mariage. » Ayant cherché mainte et mainte fois, mais sans aucun succès, à lui faire abandonner cette résolution, sa sœur Kâmamandjarî et sa mère sont allées porter ces représentations d'une voix, que des larmes rendaient gutturales, au monarque, sous qui marchent les armées du Mâlava (1) : « Sire, Râgamandjarî, nous étions-nous dit, remplira un jour tous nos vœux, elle, ta servante, qui est habile dans les arts et de qui le caractère est *si bien* assorti à la beauté. C'était là notre grande espérance, mais la racine en fut soudain tranchée ; car, sans aucun souci des richesses et foulant aux pieds les obligations de sa race, elle veut faire acheter sa jeunesse par des qualités seulement et désire accompagner dans leur sentier les dames de famille ! Les choses étant de

(1) Le texte imprimé nous donne à lire *mâdhava*, mais c'est évidemment une faute. Nous avons trop souvent pour la tâche, que nous avons entreprise, à nous tenir en garde contre des fautes d'impression, qui ont échappé à la révision et qui feraient elles seules un *Emendanda* aussi long, si même il ne l'était plus, que l'*Errata* mis à la fin du sanscrit typographié.

cette manière, si, obéissant à l'avertissement émané des pieds du roi, elle revient maintenant à ses devoirs naturels, tout alors sera pour le mieux ! » Le monarque a donc averti la jeune fille pour complaire à ces femmes; mais, comme elle fut rebelle à sa voix, la mère et la sœur ont dit au roi, en l'importunant de larmes versées : « Si quelque serpent de libertin, ayant malgré nous séduit la jouvencelle, ravit sa fleur, qu'il en soit puni de mort, comme un voleur! » Dans cette condition des choses, la famille ne consentira point, si l'on ne paye, et la jeune fille, si on donne de l'argent. Imagine donc ici quelque moyen pour échapper à cet embarras. »

« Imaginer quoi? lui répondis-je. Je fléchirai *le cœur de* la jeune fille par mes belles qualités et je rendrai la famille contente avec de l'or secrètement donné! » Ensuite, ayant gagné avec des présents de nourriture, d'habits et d'autres choses une certaine mendiante Bouddhiste, nommée Dharmarakshitâ, la principale messagère de Kâmamandjarî, je m'engageai par sa bouche à récompenser la courtisane : « Je volerai au Généreux pour te la donner, lui fis-je dire, sa bourse de pierreries, si tu veux m'accorder en échange Râgamandjarî. » Elle accepta l'offre et, m'étant acquitté de mon engagement, j'épousai la vierge enivrée de mes belles qualités et je pris dans ma main les fleurs en bouton de la sienne.

Au commencement de cette nuit, où il fut parlé de ravir le sac à pierreries, mon émissaire Vimardaka, devenu le commensal d'Arthapati, s'emporta jusqu'à des mépris et des menaces contre Dhanamitra aux oreilles des citadins, réunis à dessein sous le prétexte d'autres choses.

Dhanamitra lui dit : « Quel motif, seigneur, te pousse à m'injurier, comme si tu avais une raison d'être mon ennemi? Cependant je ne me souviens pas que j'aie commis la moindre offense à ton égard! » — « Tu es un homme orgueilleux de son opulence, reprit celui-là avec de nouvelles menaces. Tu achètes avec tes richesses la femme d'un autre et tu veux faire d'elle ton épouse, après que tu as corrompu avec ton or son père et sa mère : et tu demandes quelle offense tu as commise envers moi! Vimardaka suit partout, dit-on, et ce mot n'est ignoré de personne, Arthapati, le chef des marchands, comme le souffle de sa respiration! Pour lui, je sacrifierais ma vie! pour lui, je ne reculerais pas même devant le meurtre d'un brahmane! *Va!* cette bourse à pierreries, qui enflamme ta fièvre d'orgueil, me paiera un jour d'une nuit, où je ne dormirai pas! » Tout en parlant ainsi, il sortait, emmené dehors par les principaux des citoyens, qui cherchaient à refréner sa colère.

Dhanamitra, jouant la douleur, s'en fut conter cette nouvelle au prince et commença par mentir, disant qu'on avait dérobé le sac à pierreries. Le roi fit appeler Arthapati en sa présence. « Eh bien! lui demanda-t-il, qu'est-ce que fait auprès de ton excellence un nommé Vimardaka? » — « Sire, c'est le meilleur de mes amis, répondit le marchand d'une âme perplexe. A-t-on besoin de lui? » — « Peux-tu me l'amener? » reprit le roi. — « Oui! cela m'est possible. » Il sortit, le chercha avec soin dans sa maison, chez les filles de joie, dans les salles de jeu, dans le marché; mais il ne le vit pas. Comment l'aurait-il pu voir, ce pauvre homme! attendu que Vimardaka était parti

à ta recherche, suivant mon ordre, ce jour même, pour Oudjdjayinî et qu'il avait reçu de moi un signe de reconnaissance pour toi! Arthapati, qui ne l'avait pas vu : «L'offense, qu'il a commise, touche à moi,» pensa-t-il; et, repoussant l'idée de revenir au palais, soit crainte, soit bêtise, il fut arrêté et mené dans la maison des liens sur les injonctions du roi, que Dhanamitra avait revu et dont il avait excité la colère.

Dans ces jours mêmes, Kâmamandjarî, impatiente de traire le sac à pierreries, comme elle avait jadis trait ce Difforme, qui avait embrassé la vie de mendiant jaîna, vint en secret le trouver. Elle rendit à Viroûpaka, pour obéir aux conditions du talisman, toutes les sortes de richesses, qu'elle avait su lui soustraire, et s'en retourna, pleine de confiance, après qu'elle se fut bien reconciliée avec lui. C'est ainsi que cet homme, averti par moi, vit son âme délivrée à grande peine des serres du bouddhisme et fut réintégré avec la plus vive joie dans les pratiques de sa caste. Quelques jours après, Kâmamandjarî, espérant boire ce lait de pierreries, qu'allaient verser les *mamelles de la* gibecière, fit mystérieusement à la place du feu sa grande cérémonie religieuse. Mais Dhanamitra, sur mon ordre, s'en fut dire au souverain : « Sire, il faut mander ici la courtisane Kâmamandjarî. On l'avait surnommée, à cause de son insatiable convoitise, Lobhamandjarî (1); mais tout à coup cette femme, le but des reproches du monde entier, a donné tout chez elle avec indifférence, sans réserver même le pilon et le mortier. Une telle résolution est venue, je pense, de ce que mon

(1) *La Perle-de-la-convoitise.*

sac à pierreries est tombé dans ses mains. Les marchands ou les principales des courtisanes, et nul autre qu'eux, peuvent lui dire : « Je te trais ! » Le secret *sans doute* en est venu à sa connaissance : et c'est de tout cela qu'est né mon soupçon. » Le roi, à l'instant même, la fit appeler avec sa mère.

Je fus la trouver et lui dis, pâle de terreur : « Ce renoncement, noble dame, à ta fortune entière n'aurait-il pas fait soupçonner au public que le sac à pierreries est dans ta possession? Et le roi d'Anga ne t'aurait-il pas mandée afin de répondre à cette question ? Je n'ai assurément aucune inquiétude : on aura beau te presser mainte et mainte fois, on n'obtiendra pas de toi l'aveu que je suis l'homme, de qui te vient la sacoche; car je mourrais d'un supplice raffiné. Moi n'étant plus, ta sœur ne pourrait plus vivre, tu serais dans l'indigence et le sac à joyaux retournerait à son maître (1). Ainsi mon infortune serait environnée *pour toi* de malheurs. Que faire donc ici ? diras-tu. Il faut répondre avec ta mère, vos yeux baignés de larmes : « Cela même est un secret, et nous ferions un péché, si nous avions la sottise de le violer. » Pressée obstinément de questions deux, trois et quatre fois par le roi, il faudra nécessairement que tu dénonces *à la fin* comment la chose volée est venue en tes mains. *Tu le feras donc* ainsi : « Périsse toute ma famille, si je ne te dis pas la vérité ! La honte de cette chose retombe sur Arthapati. L'amitié de ce vaîcya (2) avec nous est re-

(1) Textuellement : *à Dhanamitra.*

(2) *Kinâça*, proprement, un *cultivateur ;* généralement, un homme de la troisième classe, composée des marchands et des gens adonnés aux travaux de la campagne.

nommée dans la ville d'Anga. C'est lui-même, qui nous a donné cette gibecière. » Ce témoignage rendu, ajoute : « Au fait, c'est moi, avant lui, que je dois sauver! » Là-dessus, elles me donnent congé et s'en vont au palais du roi.

Le monarque interrogea les deux femmes; mais en vain les pressa-t-il plus d'une fois, disant : « Il n'est pas ordinaire à la classe des courtisanes de cacher le nom de celui, qui leur donne ; » ou : « Les hommes, qui ont gagné leurs richesses honnêtement, ne fréquentent, certes! pas la maison des filles-de-joie; » ces deux rusées courtisanes, effrayées, menacées d'avoir le nez et les oreilles coupées, ne cessèrent pas un instant d'attacher la qualité de voleur au nom du pauvre Arthapati. Le roi en courroux tenait le glaive déjà levé pour trancher sa vie, mais Dhanamitra même l'arrêta et dit, ses mains réunies en coupe à ses tempes : « Noble seigneur, les souverains de la dynastie Maurya ont accordé cette grâce aux marchands. On ne peut les priver de la vie pour de telles fautes. Si tu es irrité *contre lui*, que ce criminel soit envoyé en exil, dépouillé de toutes ses richesses. » Cette clémence, dont il était cause, étendit la réputation du *bon* Dhanamitra; le roi fut content; et, *la veille encore, si* fier de ses richesses, Arthapati, à qui il ne restait plus qu'un vieil habit, fut chassé du pays sous les yeux de tous les citadins. Le prince, auquel Dhanamitra, ému de compassion, avait inspiré cette générosité, donna une certaine portion de ses richesses à la pauvre Kâmamandjarî, que sa folle crédulité au mirage du sac à pierreries avait dépouillé de toute sa fortune. Dhanamitra lui-même épousa dans un jour fortuné Koulapâlikâ; et, le succès ayant ainsi cou-

ronné mes desseins, je remplis de pierreries et d'or la maison de Râgamandjarî.

Dans cette ville, où je volais depuis la classe des riches avares jusqu'à celle des religieux mendiants, leur écuelle en main, tout le monde fut trompé sur l'origine de mes aumônes, que je répandais sur les maisons de la classe indigente, devenue riche de leurs biens mêmes. Mais un homme, quelque grande habileté, qu'il possède, ne peut rayer ce qui est écrit sur la page de son destin. Aussi, une fois que j'apaisais une colère d'amour, calmant avec soumission Râgamandjarî, qui de ses lèvres glissait amoureusement dans les miennes des liqueurs à pleine bouche, il m'arriva d'en savourer à tant de reprises, que je tombai dans un état voisin de l'ivresse. Tel est le caractère de l'ivresse et de la folie qu'elles vous engagent même pour de bonnes affaires dans une voie, où il n'existe pas d'issue. Je m'écriai donc à peu près ivre : « Il faut que je réduise à l'indigence cette ville dans une nuit de vol (1) et que je remplisse ton palais de ses richesses ! » Soudain, rompant la chaîne de ses bras, comme un éléphant ivre de rut, sans m'arrêter à cent conjurations, mains réunies en coupe ou révérences de ma bien-aimée, saisie de terreur, je commandai à sa nourrice, appelée Çrigâlikâ de me suivre ; et, accompagné de mon épée, mais peu de ma raison, je me levai d'une chancelante (2) vitesse. Je me plongeai sans peur au milieu d'une troupe accourant de gardes citadins; et, battu par ces hommes, criant

(1) Littéralement : *de calamite.*

(2) *Aparaina.*

« Au voleur ! » moi, sans être ému d'une bien grande colère et comme pour jouer, j'en blessai deux ou trois de mon cimeterre, qui frappait d'une main énervée par l'ivresse, et je tombai, roulant hagards mes yeux rouges *de vin*. Aussitôt Çrigâlikâ de s'avancer vers moi avec des cris plaintifs. Je fus lié par la *troupe* ennemie ; mais cette infortune, chassant tout à coup l'ivresse, me rendit à la raison ; et mon intelligence, se réveillant au même instant, me présenta ces réflexions : « Voici un grand malheur, hélas ! tombé sur moi, et ma démence en fut la cause. Tout le monde aura demain les preuves de mon intime amitié avec Dhanamitra et de mon hymen avec Râgamandjarî : deux choses, que ma faute vient de renverser ! Il me naît une idée ; laquelle, étant suivie, doit les sauver l'un et l'autre avec mon aide et me tirer moi-même quelque jour de ce mauvais pas. »

Ayant donc imaginé dans mon esprit un certain expédient, je dis à Çrigâlikâ : « Va-t-en, ignoble vieille ! tu mérites la corde, toi, qui as mis en rapport l'homme si vain de sa bourse à pierreries, ce Dhanamitra, mon ennemi sous le masque de l'amitié, avec Râgamandjarî, la courtisane retorte, affamée de richesses ! Je puis abandonner la vie sans regret maintenant que j'ai ravi à ta fille ses plus belles parures et volé à ce traître le sac à pierreries ! » Mais cette femme, la plus fine matoise, sachant bien la valeur de ce qui était montré *là*, fit à ces gens une révérence, que précédait une caresse ; et, ses mains réunies en coupe, avec des pleurs et des sanglots, elle dit en ma présence : « Mes bons seigneurs, attendez un moment, que je sache de lui toutes les espèces de

choses, que cet homme a volées dans nos biens! » Il fut répondu : « Oui! » Et, de nouveau, s'étant approchée de moi : « Ami, dit-elle, pardonne une offense à moi, ton humble servante. Place ta haine, je veux bien, sur Dhanamitra, qui a souillé ton épouse; mais souviens-toi du long culte, dont Râgamandjarî t'a rendu *l'hommage,* et daigne faire quelque chose en faveur de cette femme, ton esclave. Les atours sont en effet les objets essentiels d'une personne, qui vit de sa beauté. Où donc as-tu déposé, avoue-le, ses parures? » Elle, à ces mots, de tomber à mes pieds; et moi de lui dire, comme si j'étais ému de compassion : « Soit! Quand je suis entre les mains de la mort, à quoi bon garder contre ta fille ce lien d'inimitié? » Et, tout en parlant ainsi, je lui donnai mes instructions à l'oreille, finissant avec ces mots, *articulés d'une voix plus haute :* « C'est exactement de cette manière qu'il faut agir! » Elle avec l'air d'une femme, qui a recouvré son bien : « Vis long-temps! reprit-elle; que les Dieux te soient propices! que sa majesté le roi d'Anga, qui aime le courage, te fasse remettre en liberté! que ces chefs d'hommes éminents aient eux-mêmes pitié de toi! » et dans l'instant même elle s'en alla. Moi, sur l'ordre du chef de la patrouille, je fus mené dans la prison des voleurs.

Le jour suivant, il vint dans la prison un officier civil, nommé Kântaka (1), que la mort de son père avait tout récemment promu à l'autorité sur les juges (2),

(1) *Le beau ou l'aimable, le chéri.*

(2) *Adhishtitânâm,* « superstantium. »

homme très-fier, vain de sa haute position, qui avait eu des prétentions à la beauté et chez qui l'âge n'avait pas encore bien éteint l'enivrement de sa *lointaine* jeunesse. Après quelques menaces, il me dit : « Si tu ne rends point à Dhanamitra le sac à pierreries, et si tu ne restitues pas tes vols aux habitants de la ville, on te fera voir la rive ultérieure de toutes les dix-huit tortures, et l'on te jetera à la fin dans la gueule de la mort! » — « Ami, lui répondis-je en souriant, quand bien même je consentirais à rendre tout ce que j'ai volé depuis ma naissance, je ne satisferai pas ton espérance pour le sac à pierreries de l'homme, qui a enlevé l'épouse d'Arthapati, ce Dhanamitra, mon ennemi, que je pensais le premier de mes amis. Mais je souffrirai, sans rien donner même, dix mille tortures de l'Enfer : *compte sur* ma promesse ; rien de plus certain ! » Tandis que cette résolution m'attirait une multitude de cajoleries et de menaces, entremêlées d'interrogations quotidiennement répétées, quelques jours suffirent pour cicatriser mes blessures, grâce à des boissons et des aliments convenables : je revins donc à mon état naturel.

Une fois, au déclin du jour, à l'heure, où l'inaltérable ciel absorbe la chaleur du soleil radieux, Çrigâlikâ, l'air joyeux et dans une brillante toilette, ses suivantes restant à l'écart, s'approcha de moi et, m'ayant embrassé, me dit : « Seigneur, tu es favorisé de la fortune! Ta sage conduite porte *déjà* ses fruits. J'ai dit à Dhanamitra de la manière, que tu m'avais prescrit : « Seigneur, ton ami, tombé dans un tel malheur, t'envoie ces paroles : « Je suis dans les chaînes aujourd'hui par la faute de l'ivresse, facile à gagner dans la fréquentation des courtisanes. Il

faut que tu ailles de nouveau en ce jour même chez le roi et que tu lui dises hardiment : « Sire, j'étais rentré déjà, par la bienveillance de ta majesté, en possession du sac à pierreries, que m'avait dérobé Arthapati. Mais je me suis lié avec un certain joueur, époux de Râgamandjarî, à cause de ses connaissances supérieures dans les arts, dans les poésies, dans les histoires du monde, et *surtout* à cause de son union avec cette courtisane, de laquelle j'avais réussi à gagner les bonnes grâces par des envois journaliers de vêtements et de parures ou par d'autres galanteries. Le fripon, éclairé par son esprit jaloux, s'en douta et, dans sa colère, il nous a volé, à moi, la bourse enchantée (1) ; à Râgamandjârî, la cassette, où sont renfermées ses parures. Mais, *une nuit,* qu'il errait, comme d'habitude, pour le vol, il fut arrêté par les hommes de la garde urbaine. Cédant au *souvenir de* l'amour, qu'il eut jadis pour elle, ce malheureux a donné les indices du lieu, où fut déposée la cassette, à une domestique de Râgamandjarî, qui l'avait suivi en pleurant. Si, fasciné par quelque expédient, il me rend aussi la bourse enchantée, c'est aux pieds de ta majesté, que nous devrons nous-mêmes d'avoir fait ici la lumière. » Renseigné de cette manière, le roi ne m'ôtera pas la vie et tentera des moyens amiables pour amener le voleur à te restituer ce qui est à toi. Voilà ce qu'il nous a paru convenable *de faire.* » Ayant ouï ces mots, Dhanamitra, qui n'est pas des plus timides, s'est conduit ainsi d'après la confiance, que lui inspire ton autorité. Moi ensuite, je me suis fait

(1) Textuellement : *le sac à pierreries.*

donner par les mains de Râgamandjarî, confiante dans le signe, que tu m'avais remis pour elle, les choses, que pouvait désirer Mângalikâ, nourrice de l'auguste fille du roi, et je me suis concilié son affection de la manière, que tu m'avais toi-même indiquée. Par le canal de cette femme, j'ai fait croître au plus haut point l'amitié entre la princesse et Râgamandjarî. J'offrais chaque jour à la fille du roi neuf présents nouveaux; je lui racontais *chaque jour* de merveilleuses histoires, qui ravissaient l'âme, et je devins bientôt le vase, où tombait la plus grande partie de sa bienveillance. Une fois, qu'elle était venue près de la cour de son palais : « Voici un bouton de lotus, qui s'échappe de ton oreille, » lui dis-je, quoiqu'il fût bien à sa place, et, cherchant à le rajuster, je le fis tomber comme par une maladresse; mais je le ramassai de terre aussitôt et l'envoyai d'un mouvement subtil, sous prétexte d'effrayer un pigeon, qui voulait s'accoupler, sur Kântaka, qui entrait dans la cour sous le gynœcée de la jeune fille; et, donnant l'essor à ma gaîté, je me pris à rire *de cette feinte gaucherie.* Ce personnage, très-sot et qui avait prétendu jadis à la réputation d'homme à bonnes fortunes (1), leva quelque peu sa tête en souriant, blessé d'un trait à la pointe envenimée, que lui décocha l'Amour de son arc tiré avec adresse et vigueur. Puis, il s'approcha d'un pied incertain sur un signe, que je fis comme *à la dérobée* pour lui donner à penser que c'était là une agacerie, née d'un sentiment dirigé vers lui-même, quelque chose de semblable à une coquetterie de la fille du roi, qui s'était

(1) *Dhanyammanyas.*

mise à rire de mon action. Je fis prendre le soir par une jeune servante une cassette, marquée du seau de la princesse et pleine de mainte parure, avec une couple d'ançoukas (1) et du meilleur bétel, assaisonné de cardamone : « C'est à Râgamandjarî ! » lui dis-je, et je m'en allai avec elle à la maison de Kântaka. Naufragé dans une profonde mer d'amour, il me vit approcher comme si j'étais une barque, et se répandit en des transports de joie. Je poussai le fou au comble de l'ivresse, *me faisant un jeu de* bouleverser les bien effroyables distances, qui séparaient son âge et celui de la princesse. Sollicitée par lui, moi, un autre jour, de lui offrir un ançouka sale, où reluisaient quelques taches d'onguent, des restes de bétel, mâché par ma bouche, et de lui dire : « Voilà ce que t'envoie ta bien-aimée ! » — « Oh ! fortunés objets de la fille du roi ! » s'écria-t-il, quand il tint dans ses mains les choses à moi. Je n'hésitai plus à mettre en avant ce que je tenais caché *dans mon esprit*.

A cet homme, au cœur de qui l'Amour avait allumé sa flamme, j'adressai donc ce langage en particulier :

« Seigneur, tu as des signes, qui ne sont point illusoires. Aussi un astrologue, mon bien proche voisin : « Ce royaume tombera, m'a-t-il assuré, dans les mains de Kântaka, d'après ce que m'annoncent ses marques naturelles. » En conséquence, tu es aimé *déjà* par la fille du roi. Quand celui-ci, père de cet unique enfant, l'aura vue se porter de tout son cœur vers toi, il ne voudra pas qu'on

(1) « A linen garment worn round the upper part of the body. » (WILSON, *Dictionnaire sanscrit-anglais.*)

t'arrache la vie, quelque grande que soit sa colère, dans la crainte que sa fille ne meure avec toi. Au contraire, il te donnera le titre de prince héréditaire. Mais la chose, telle qu'elle est, se trouve liée avec une autre. Laquelle? diras-tu. Elle échouera, mon enfant, si tu n'imagines un moyen de pénétrer dans l'appartement de la jeune princesse. Écoute (1)! L'enceinte fortifiée du jardin ne comprend-elle pas trois brasses des murs de la prison? Fais pratiquer là une trouée de cette dimension par un adroit voleur; puis, une fois entré dans le bocage, tu n'as plus au-dessus de toi que la garde, soumise à mon ordre. Sa maison lui est très-attachée et ne violera, certes! pas le secret. »

« Noble femme, reprit-il, c'est bien expliqué! Je tiens un certain voleur, qui, pour le travail de la bêche, semblerait un des fils de Sagara (2). Si je confie l'affaire à ce drôle (3), il ne lui faudra qu'un instant pour exécuter la chose. »

« Qui est-ce? lui demandai-je. Pour quelle chose, qu'il n'a point trouvée, *est-il enfermé?* » — « C'est l'homme, qui a volé, me répondit Kântaka, le sac à pierreries de Dhanamitra; » et je vis par là qu'il s'agissait de toi. « Si tu veux employer cet homme, lui dis-je, fais avec lui une alliance, que tu appuyeras d'abord sur la base d'un serment : « Je te mettrai en liberté par tous les divers moyens, diras-tu, si tu mènes cette affaire à bonne fin! » et la chose une fois terminée, tu le rejettes dans les

(1) Sens implicite de la particule *nanu*.

(2) Voyez ma traduction du Râmâyana, tome I, page 242.

(3) *Loubdhas*.

chaînes, et tu fais ce rapport au souverain : « Nous avons attaqué ce voleur de toutes les manières; mais, toujours plein d'une extrême audace et conservant la plus haute énergie, il ne consentira jamais à nous montrer le sac à pierreries! » et tu le feras mourir d'un supplice raffiné. Si les choses vont ainsi, ton affaire ne peut manquer de réussir et le secret n'éclatera point au-dehors. » Il m'approuva, plein de joie. Il m'a envoyé pour essayer de te séduire, et il se tient à la porte. Imagine donc un moyen pour mener plus loin cette affaire. »

Je répondis, joyeux : « Je n'ai que peu à dire. La direction, que tu fis prendre à cette chose, est parfaite. Conduis-le vers moi! » Elle me l'amena, et nous échangeâmes les serments; lui, de me rendre la liberté; moi, de garder le secret. Il me débarrassa de mes chaînes : je me baignai, je me frottai d'onguents, je pris de la nourriture, j'attaquai un angle du mur de la prison, où régnaient de continuelles ténèbres, et j'opérai une trouée à l'aide d'un phanimoukha (1). Je roulais en moi-même ces pensées : « Voici un homme, qui a résolu de me tuer et qui cependant a juré de me rendre la liberté : donc, si je le tuais, il n'y aurait pas à m'imputer même l'ombre d'un faux serment! » Au moment qu'il étendait la main pour me relier à ma chaîne, je fondis sur lui, je le frappai de mon pied dans la poitrine, le jetai par terre et lui tranchai la tête avec son propre coutelas. « Dis-moi, noble dame! fis-je à Çrigâlikâ. Comment puis-je arriver dans le gynœcée de la princesse, afin que ce grand travail n'ait

(1) *Tête-de-serpent*, espèce d'épée, avons-nous remarqué ci-dessus.

pas été fait inutilement? Quand j'aurai là volé un peu, je m'en irai. »

Guidé par elle dans toutes ses parties, je me plongeai dans le gynœcée de la royale fille, où je vis, sous des lampes flamboyantes de pierreries, au milieu de ses femmes endormies par la fatigue de mille jeux, la princesse immobile, — le sommeil étant une image de la mort, — dans une lassitude amenée par de longs amusements. On eût dit l'éclair couché sur le sein des nuées automnales. Elle dormait avec confiance, plongée dans sa couverture supérieure d'une blancheur éclatante, sur un lit aux bords émaillés de petites fleurs, aux pieds d'ivoire, incrustés de magnifiques pierreries et sculptées en forme de lions, où s'étalaient, rembourrés avec le duvet des cygnes, les tendres matelas et les moëlleux oreillers. Elle avait le bout de son pied gauche appliqué sur les reins (1), dont elle touchait la partie inférieure avec le talon de son pied droit; ses deux genoux étaient repliés et les tiges de ses jambes, s'entrebaisant l'une l'autre en joignant les charmants talons, se trouvaient un peu découvertes; les deux colonnes de ses cuisses étaient légèrement tremblantes; l'extrémité suave d'un bras, liane abandonnée, tombait sur la croupe; l'autre bras se courbait en liane *flexible,* tenant placés sous la tête les *jolis* bourgeons d'une main à la paume entr'ouverte; le globe de son nitamba reposait avec une légère flexion; son vêtement inférieur en soie de la Chine se moulait sur elle-même; son ventre bien mince n'était pas très-couvert; le travail de la

(1) Textuellement : *dos.*

plus douce respiration soulevait ses deux seins aux corolles d'une *admirable* fermeté. On voyait un collier de rubis passés dans un fil d'or épuré à l'endroit du col, où sa tête s'inclinait de côté. Sa pendeloque, recouverte par le bout de sa charmante oreille, n'était vue qu'à moitié; l'autre girandole jetait en l'air sa lumière et formait de ses rayons comme de brillantes chaînes autour de l'oreille; le ruban de ses cheveux épars, inégalement frisés, était bruni par *l'ombre de* ses perles; les faisceaux de lumière, qui jaillissaient d'elle-même, laissaient peu distinguer la ligne entr'ouverte, qui séparait ses deux lèvres de rose; une main, qui s'en allait chercher la place de sa joue, *semblait* montrer avec un doigt le travail fini de sa boucle d'oreille. Attaché à la place même de son front (1), le reflet d'une feuille d'or, qui décorait son admirable conopée, jouait sur sa tempe l'effet d'un viçésha (2); les deux lotus bleus de ses yeux étaient fermés; le drapeau de son sourcil reposait immobile; un rameau de cheveux bouclés se mirait dans la lune de son visage; la stillante transpiration et son duvet horripilé avait relâché et rompu son tilaka de sandal.

A cette vue, capable d'allumer le désir au cœur d'un insensible, aimant déjà cette femme brillante, que je sen-

(1) Ceci n'est pas très-intelligible, observe le docte Wilson, de qui nous allons copier les expressions : mais cela veut dire, « *apparently, that the flowers or pattern of the variegated hangings of the bed were in a superior manner wrought upon* (*reflected by*) *her temples.* » Nous avons entendu, comme on le voit, ce passage d'une manière différente et, nous oserons dire, un peu moins arbitraire.

(2) Marque faite sur le front avec du sandal et portée, soit comme un ornement, soit comme le caractère d'une secte.

tais me ravir l'âme, je demeurai un *moment* craintif et dans le trouble de l'incertitude. « Si je ne possède cette fille aux yeux charmants, le frère du Printemps (1) ne souffrira plus que je vive, pensais-je ; son âge est évidemment celui d'une jeune enfant et la douceur d'un avis ne l'a pas encore disposée à ma vue ; si donc elle recule devant mon amour avec un cri d'épouvante, mon imprudence ne peut que m'attirer la mort! Mais voici un moyen, que je puis employer ici! » Je pris, ce disant, un tableau, *qu'on avait commencé de peindre* avec un extrait de sable, dont le sédiment couvrait une tablette d'ivoire, et je tirai un pinceau d'une boîte en pierre fine. Puis, je peignis la princesse couchée, comme elle était, et moi, les mains réunies en coupe à ma tête appuyée sur ses pieds. Ensuite, j'écrivis au bas cette stance âryâ (2) :

« Cette personne, qui tient ses mains réunies aux tempes, est ton esclave et sollicite de toi cette grâce : dors avec moi, car affligé, comme tu vois (3), par l'Amour, j'en suis la maladie même. »

Enfin, je tirai d'une corbeille en or du bétel, de la noix d'arec, du camphre blanc, du cardamone, du bois de l'arbre à corail, et j'esquissai avec leur suc, rose de laque, un couple de tchakravâkas sur le mur en stuc blanc. Puis, ayant fait l'échange de nos anneaux, je sortis d'une marche irrésolue. Je rentrai dans la maison des lieux par

(1) C'est-à-dire, *l'Amour*.

(2) Voyez dans ma traduction des *Œuvres complètes de Kâlidâsa*, tome II, page 367, à quels traits on reconnaît la stance âryâ.

(3) *Aivam*.

la brèche à cause de l'amitié, que j'avais nouée dans ces jours mêmes avec un des premiers habitants de la ville, retenu là dans les chaînes. Je rendis à Sinhaghosha, — c'est ainsi qu'il était nommé, — le service de lui porter cette nouvelle : « J'ai tué le misérable Kântaka! La révélation de sa perfidie ne peut manquer d'obtenir pour toi la délivrance. » Après qu'il eut reçu de moi cet avis, je sortis, accompagné de Çrigâlikâ.

Arrivé dans la rue du roi, j'y rencontrai un peloton de garde urbaine : « Je suis d'une légèreté suffisante pour m'échapper, sans qu'ils puissent me toucher même, pensai-je; mais cette malheureuse va tomber dans leurs mains! *Ah!* cet expédient, que j'imagine, s'adapte à la circonstance.» Je courus vitement près d'eux, et, détournant la tête, rapprochant mes coudes sur mon dos : « Si je suis un voleur, attachez-moi, hommes de bien! leur dis-je. C'est votre droit, à vous. mais non à cette vieille femme! » Celle-ci, à qui ce peu de mots suffit pour comprendre aussitôt mon intention, s'approcha d'eux et leur dit avec une révérence : « Visages d'hommes vertueux, c'est mon fils, que les médecins ont traité long-temps; il est frappé de folie. Hier, son esprit était lucide; il était rentré dans son état naturel; et, m'abandonnant à la confiance, je le fis sortir de ses liens, je le fis baigner, je le fis oindre de parfums, je lui fis revêtir une couple d'habits neufs, je lui fis manger les meilleurs aliments, et il est resté sur son lit aujourd'hui, se conduisant à souhait. Mais la folie est revenue dans la nuit; il s'est écrié plusieurs fois : « Il faut que je tue Kântaka pour épouser la fille du roi! » et il s'est mis à courir d'une folle vitesse vers la rue Royale.

Quand je vis mon fils retombé dans un tel état, je l'ai suivi en courant, malgré la nuit (1). Soyez bons pour moi! attachez-le et rendez-le moi! » Tandis qu'elle se lamentait en ces paroles, moi, je disais : « Vieille femme, qui a lié jamais le Dieu Vâyou (2) ? Qui sont ici les corbeaux, qui veulent m'enchaîner, moi, qui suis Garouda (3)? Fi donc! malédiction! » Et je me pris à courir. — « C'est toi-même, qui es une folle, dirent les gardes, toi, qui pensas d'un fou : « Il a sa raison! » et t'en fus le délier! Qui pourra maintenant le rattacher? » Et, blâmée par eux, la malheureuse, versant des larmes, suivit mes pas en courant. Je me rendis à la maison de Râgamandjarî, où je passai le reste de la nuit, après que j'eus consolé de plusieurs manières mon épouse, affligée d'une si longue séparation. Au point du jour, je m'en allai retrouver *Dhanamitra*, le Généreux.

Ensuite, je fis une visite au bienheureux Marîtchi, qui, s'étant relevé du lourd péché, dont s'était amusée la courtisane, avait repris sa pénitence, reconquis son pouvoir et ressaisi sa clairvoyance divine. Il m'apprit que nous serions bientôt réunis de la manière que nous nous sommes retrouvés. La trahison de Kântaka, que Sinhaghosha découvrit au monarque, obtint aussitôt de sa clémence la liberté pour mon ami, qui, *avant de sortir*, me

(1) Textuellement : *in hoc tempore.*

(2) Il y a ici une allusion à un mot, que le soi-disant aliéné veut paraître n'avoir pas bien compris. Un fou se dit en sanscrit : *vâyougrasta*, « vento captus. »

(3) L'aigle ou le vautour indien, la monture de Vishnou.

procura l'entrée une seconde fois dans le gynœcée de la princesse par le chemin de cette trouée dans les murs de la prison. J'eus donc une entrevue avec la fille du roi, que ces nouvelles, racontées par la bouche de Çrigâlikâ, tenaient éprise d'amour.

Dans ces jours mêmes, Tchandavarmma fit demander la fille du roi et, voyant son alliance repoussée, il déclara la guerre à Sinhavarmma et vint dans sa colère assiéger la ville. Tandis que son ennemi, le roi d'Anga furieux, voulant accomplir un héroïque exploit, faisait abattre de lui-même la fortification, ses alliés accouraient; mais, sans daigner les attendre, Sinhavarmma sortit à la tête d'une armée supérieure *en bataillons* ennemis et livra une grande bataille, où il fut pris, les armes à la main (1) et ses membres percés *de flèches*. L'auguste fille, enlevée malgré sa résistance, fut conduite par Tchandavarmma dans son palais, où, résolu de l'épouser, on disait : « Il vient d'attacher l'anneau pour la cérémonie du mariage, qui sera célébré à la fin de cette nuit. » Moi alors, m'étant revêtu chez Dhanamitra de riches habits de fête, comme si j'étais un invité de la noce : « Ami, lui dis-je, abouche-toi bien secrètement avec des grands de la ville, et ramène cette ligue de rois amis, qui sont venus au secours du souverain d'Anga. A ton retour, l'affaire accomplie, tu verras ici déjà coupée la tête de l'ennemi ! » Il consentit à ma demande; et j'entrai, mêlé avec les bardes, mon poignard invisible à tous les yeux, dans ce palais de l'auguste *fiancé*, où régnait l'agitation d'une fête, où l'on ap-

(1) Textuellement : *violenter, vi.*

prêtait les choses nécessaires à la noce, où s'agitait un mouvement de monde occupé çà et là, ceux-ci d'entrer, les autres de sortir; et, saisissant la grande tige de son bras au moment, où il voulait recevoir la main de sa noble fiancée, comme une fleur, que le brahmane, suivant le rite, lui présentait, en prenant le feu à témoin, je le frappai dans la poitrine d'un coup de mon poignard. Je plongeai dans l'empire d'Yama cet homme, tué de ma main, et plusieurs autres, qui s'efforçaient de le venger. J'errais au milieu de son palais, quand je vis la vierge aux grands yeux, aux membres doux, mais tremblants d'épouvante; je la pris et, impatient de savourer les délices d'un embrassement, j'entrai avec elle dans une chambre intérieure (1). C'est au même instant que j'eus le bonheur d'entendre ta voix profonde comme le *tonnerre des* nouveaux nuages. »

Ayant écouté ce récit : « Comment! dit en souriant l'auguste Râdjavâhana ; tu as surpassé Karnîsouta même pour l'énergie ! » et, tournant de nouveau ses regards sur Oupahâravarmma : « Parle ! reprit-il; maintenant ce tour est le tien ! »

(1) *A lying-in chamber.*

CHAPITRE III.

Histoire d'Oupahâravarmma.

Celui-ci, ayant salué avec un sourire, se mit à parler en ces termes :

« Dans mes pérégrinations sur la terre, je suis arrivé un jour chez les Vidéhains. Avant même d'entrer à Mithilâ, je gagnai en je ne sais quel endroit un petit temple afin de m'y reposer, et je m'assis à terre sous la véranda, où une vieille femme anachorète me donna l'eau pour laver mes pieds. Mais ensuite ma vue fit sourdre à ses yeux une larme, dont la goutte fut suivie par une autre. « Mère, lui dis-je, qu'est-ce que cela? Explique-m'en la cause! » A cette demande, elle répondit en gémissant : « Noble étranger, tu as appris sans doute que cette *ville de* Mithilâ eut un roi, nommé Prahâravarmma. Le plus grand de ses amis était sans contredit Râdjahansa, le roi du Magadha. Leurs épouses, Vasoumatî et Priyamvadâ,

s'étaient liées d'une amitié incomparable, si ce n'est à celle, dont furent unies les femmes de Bala et de Çamvara (1). Bientôt, comme Vasoumatî recevait les félicitations de sa première grossesse, le désir de voir sa chère amie fit que Priyamvadâ vint, accompagnée de son époux, à la Ville-des-fleurs. Dans ce temps même une terrible guerre s'alluma entre les deux souverains du Magadha et du Mâlava. Le roi du Magadha *vaincu* parvint à gagner peu à peu une retraite inabordable (2); mais le monarque du Mâlava mit ses soins à conserver la vie au prince Mithilain. Celui-ci, revenu à ses frontières, sut par le fils de sa sœur que Vikatavarmma et ses autres neveux, fils de Sanhâravarmma, son frère aîné, avaient envahi son royaume; et, désirant opérer sa jonction avec le corps d'armée, que lui envoyait le roi de Souhna, il se plongea dans la route des bois, où tous ses bagages furent enlevés par les sauvages de ces forêts. Fuyant sous la crainte des flèches, dont les barbares nous inondaient, je m'enfonçai dans le bois, où je restai continuellement seule avec un fils du roi, très-jeune enfant, que je tenais dans mes bras. Là, un tigre survint; il me griffa de son ongle, je tombai et l'enfant, échappé de mes mains, s'en alla rouler sur le squelette d'une vache; mais, dans le même instant que la bête affamée l'arrachait sur le sein de ces ossements, un trait décoché par le moyen d'un arc, vint trancher sa vie,

(1) Deux Asouras, dont l'un fut tué par Indra, et l'autre expira sous les coups de Pradyoumna, l'Amour incarné dans ce fils de Krishna.

(2) Textuellement : *difficile à voir*.

et les épouses des Bhillas (1) enlevèrent ce royal enfant. Plongée dans le sommeil de l'évanouissement, un gardien de troupeau m'emporta dans sa hutte, où il m'établit et pansa lui-même par compassion ma blessure. Je revins à la santé; j'eus alors envie de retourner chez mon maître; et, comme je m'inquiétais, n'ayant personne, qui pût m'accompagner, ma fille arriva dans ces lieux, escorté d'un jeune homme. Elle pleura beaucoup et, quand elle eut mis fin à ses larmes, elle me raconta que le jour, où fut massacrée la caravane, l'*autre* fils du roi tomba de ses mains dans celles des Kirâtas; qu'un sauvage des bois avait pansé lui-même sa blessure; que, rendue à la santé, il avait désiré l'épouser; qu'elle avait rejeté la demande en termes injurieux dans le trouble de s'allier avec une tribu méprisée; que, ne pouvant supporter l'outrage, il avait tenté de lui couper la tête dans un lieu solitaire du bois; que ce jeune homme, amené par sa bonne fortune, avait tué le cruel et qu'elle s'était mariée avec lui. A mes questions, ce jeune homme répondit qu'il était un serviteur du roi de Mithilâ et que, retardé par une cause, il suivait la même route. Nous allâmes, accompagnées de lui, nous présenter devant notre maître et nous incendiâmes l'oreille de la reine Priyamvadâ avec ce récit des histoires de ses deux fils (2).

(1) « A barbarian of a particular tribe perhaps the modern *Bheel*, a savage race dwelling especially along the course of the *Narmadá*, and subsisting chiefly by plunder. » (*Dict. de Wilson.*)

(2) Suivant le texte : *de ce fils*. Voyez, pages 15 et suivantes, où la même aventure est contée avec des variantes, qui ont donné lieu à la note, mise au bas de la page 73.

» Ensuite, le roi fit long-temps la guerre avec les fils de son frère aîné, coupables du crime, dont je viens de parler ; mais, incapable de résister à leur puissance, on le fit prisonnier, malgré ses héroïques exploits ; et la reine fut elle-même jetée dans une prison. Consumée de chagrin, mais n'ayant pas la force de renoncer à l'existence, quoique je fusse arrivée à ce point de ma vicillesse, j'ai embrassé la vie de religieuse mendiante. Ma fille, accablée par le désespoir, est elle-même entrée au service de Kalpasoundarî, la royale épouse de Vikatavarmma. Si les deux fils du monarque eussent grandi à l'abri de la violence, il s'est écoulé assez de temps pour que je les visse parvenus à cet âge, qui est le tien aujourd'hui. Puissent les fils de roi ne porter jamais une main violente contre ces deux nobles enfants ! » Elle parlait, saisie de la plus vive douleur.

Ayant ouï ces mots de la vieille anachorète, je lui dis moi-même en secret, les yeux baignés de larmes : « Puisqu'il en est ainsi, mère, console-toi ! N'y a-t-il pas un hermite, que tu as prié d'élever ton fils? Il a grandi entre ses mains. L'histoire en est fort longue ; mais qu'en as-tu besoin? Cet enfant, c'est moi ! Je suis capable d'étouffer ce Vikatavarmma, sans l'embrasser même de ma plus vigoureuse étreinte ! Il a des frères puinés très-nombreux, mais tout le royaume, habitants des villes et campagnards, est conjuré contre eux. Personne ici ne sait qui je suis ; je ne suis pas connu même de mon père et de ma mère : combien moins le suis-je par d'autres. Je trouverai donc un moyen pour accomplir cette affaire. » C'est ainsi que je lui parlai ; et la vieille anachorète, m'ayant

embrassé mainte et mainte fois en pleurant et baisé sur la tête, me dit, en bégayant, le sein arrosé de larmes : « Vis de longues années, mon fils ! Aujourd'hui, noble enfant, la faveur de Bhagavat t'ouvre ses trésors; aujourd'hui même les Vidéhains vont se révolter en faveur de Prahâravarmma, puisque ton altesse, tenant déjà suspendu sur l'ennemi son bras potelé, est résolue de nous faire traverser cet océan de chagrins, que nous avions pensé, hélas ! n'avoir point de rivage. Oh ! quel heureux destin pour la reine Priyamvadâ ! » Et, dans le comble de sa joie, elle me servit un bain, des aliments et le reste. Je couchai, la nuit, dans cette partie du temple, sur un lit de gazon, où je fis ces réflexions : « Il est impossible de mettre à fin cette affaire, si je n'use de tromperie; et la carrière, qui naît de la tromperie, est celle, où marche la femme. Ayant donc appris de celle-ci toute l'histoire du sérail, je me tisserai une espèce de filet suivant ses renseignements. » Tandis que ces pensées roulaient dans mon esprit, la nuit de retourner sur ses pas, comme chassée par le rapide souffle des chevaux du soleil, émergés du grand Océan ; et l'astre du jour se manifesta d'une languissante chaleur, comme si le séjour au sein des mers en eût refroidi les rayons.

Je me levai, et, quand j'eus satisfait aux observances de piété, qui accompagnent le commencement du jour : « Mère, dis-je à ma nourrice, connais-tu ce qui se passe dans le sérail du cruel Vikatavarmma ? » Je n'avais pas encore articulé même tous ces mots, lorsqu'une femme se présenta devant nous. A sa vue, ma nourrice de s'écrier, ses larmes de joie ruisselant sur le cou : « Poushparikâ,

ma fille, vois le fils de notre maître ! Lui, que j'avais abandonné sans pitié dans la forêt, le voici revenu ici même, grand et beau (1), comme tu vois ! » Accablée par l'excès de sa joie, la jeune femme de pleurer long-temps, de gémir beaucoup, et, s'étant calmée enfin, sa mère la chargea de répondre à ma question sur les détails secrets du gynœcée royal. Elle me dit : « Kalpasoundarî, qui surpasse les Apsaras mêmes pour la beauté comme pour l'habileté dans les arts, est la fille d'un roi des bons Génies (2), appelé Kalindavarmma : aussi, ne cache-t-elle pas dans le harem son dédain pour son époux. Néanmoins, elle reste fidèle à son mari. Le sérail est nombreux, mais Vikatavarmma *estime cette femme* plus *que toutes* (3). » Je lui dis : « Approche-toi d'elle avec des parfums et des bouquets, donnés par moi ; fais naître en elle de la haine pour son époux, en lui parlant de son mariage comme entaché d'une mésalliance et par d'autres censures. Inspire-lui des regrets, en lui racontant l'histoire de Vâsavadatta et de toutes ces femmes, qui ont trouvé des époux assortis. Recherche avec soin dans tous les coins du gynœcée les amusements les plus cachés de son mari, et révèle-lui ces mystères, afin d'irriter son orgueil. » De son côté, je dis à ma nourrice : « C'est ainsi que toi-même, sans t'occuper de nulle autre affaire, il te faut assiéger aussi l'épouse du roi. En outre, quelque

(1) *Aivam.*
(2) *Koumâra-kâmaroûpa.*
(3) La lettre est ici d'un laconisme assez peu facile à pénétrer : « *multum gynæceum, super Vikatavarmma.* »

chose, qui arrive dans le sérail, ne manque pas de m'en informer tous les jours. Suivez Kalpasoundarî, leur dis-je encore, sans jamais la quitter plus que son ombre, pour cet accomplissement d'une chose, qui promet un délicieux avenir. » Puis, l'une et l'autre de mener ainsi l'affaire.

Quelques jours s'étant écoulés, ma nourrice me dit : « Mon fils, je me suis établie auprès d'elle, comme la gærtner racémeuse, qui tient embrassé l'arbre pitchou (1) ; j'ai conduit les choses de manière qu'elle se regarde maintenant comme véritablement à plaindre. Que faut-il faire de plus? » Moi, qui avais peint mon portrait, je lui fis cette réponse : « Il faut lui porter cette image de moi. Après que tu l'auras présentée et qu'elle aura vu, elle dira nécessairement : « Est-ce qu'il existe un homme, doué de telles formes? » Tu lui répondras : « S'il existe...! Eh bien ! que s'en suivrait-il (2)? » Ne manque pas de m'apprendre la réponse, qu'elle t'aura faite. » — « Oui ! » reprit-elle.

Elle s'en alla immédiatement au palais du roi. Elle revint, et me donna ces nouvelles en particulier :

« Mon fils, ce jeune prince, vêtu d'un admirable costume, je l'ai montré à cette reine, qui l'a regardé avec l'air d'une insensée, et, tout émerveillée, elle s'est écriée : « Le Dieu à l'arc de fleurs, qui a soumis le monde à son empire, n'approche pas même d'une telle beauté de formes ! C'est une peinture au plus haut point admirable ! Mais je ne connais aucun artiste, habitant de cette ville,

(1) En botanique, *melia azadirakta*.

(2) Textuellement : *Unde quid?*

capable d'exécuter une œuvre telle. Qui donc a fait ce tableau ? » C'est ainsi qu'elle a parlé en femme, qui savait l'apprécier. « Reine, lui répondis-je en souriant, est-ce de ta bouche, que sort une telle chose ? Le Dieu, qui pour enseigne arbore un poisson, le Beau, par excellence, comme on l'appelle, n'est pas comparable même à cette peinture ! Cependant le cercle immense de la mer est assez grand pour qu'on puisse espérer d'y trouver quelque part une beauté semblable, grâce à la puissance du Destin. Mais, s'il existait assez près d'ici un jeune homme, versé dans les sciences sacrées et profanes, doué d'une telle beauté, de haute famille, de caractère et de talents assortis à sa beauté, que lui donnerait-on ? » — « Ce qu'on lui donnerait, dis-tu ? Le corps, le cœur, la vie ! s'écria-t-elle. Mais tout cela est peu de chose et n'est pas encore digne de lui : aussi ne recevrait-il en cela rien, si toutefois ce n'était pas une déception. Que la bienveillance de ma dame (1) fasse donc en sorte que je puisse le voir afin que mon œil satisfait porte son jugement sur la vue de cette *personne.* » Je lui dis en confidence pour augmenter le coup déjà porté : « Le fils d'un roi voyage incognito. Tu es tombée par aventure sur le chemin de ses yeux à la fête du printemps dans le bocage suburbain, où tu étais occupée à te promener, environnée de tes amies, comme la Volupté, qui s'est revêtue d'un corps. Depuis ce moment, le cœur devenu une cible visée par toutes les flèches de l'Amour, il s'est attaché à me suivre. Tu fus honorée long-temps par moi, sa messagère, qu'il envoyait

(1) *Tasyâ:.*

avec des signes inintelligibles à nul autre, mais pleins de la plus tendre éloquence (1) et conformes à vos sentiments réciproques, exprimés en des parfums, des bouquets de fleurs et des guirlandes, faites à ce dessein par lui-même. C'est encore lui, qui fait mettre sous tes yeux aujourd'hui son portrait, qu'il a peint de sa propre main, voulant te montrer la violence de sa passion pour toi. Si ta majesté est bien fixée dans cette résolution, il n'est rien, qu'on puisse appeler difficile à faire pour cet homme supérieur par une science, une bravoure, une fierté plus qu'humaine. Je puis le montrer à tes yeux aujourd'hui même : veuille seulement fixer le rendez-vous. »

Elle réfléchit un instant et reprit de nouveau la parole en ces termes :

« Mère, voici une chose, qui ne doit pas être cachée; je vais donc te la dire. Mon père était uni d'une grande amitié avec le roi Prahâravarmma; il en était ainsi de Mânavatî, ma mère, avec la reine Priyamvadâ, sa chère amie. Il ne leur était pas encore né d'enfant, lorsque le moment des couches vint en même temps pour elles deux : « *C'est convenu* entre nous, se dirent-elles. La fille de celle, qui aura une fille, sera pour le fils de celle, à qui naîtra un fils ! » Mais le Destin fit que mon père, s'étant dit à lui-même : « Le fils de Priyamvadâ est mort ! » m'accorda peu après ma naissance à la recherche de Vikatavarmma. Celui-ci est un homme dur, qui se révolte contre son père, qui n'est pas doué excessivement des avantages physiques, qui est paresseux pour l'étude, qui n'a

(1) Textuellement : *nimia, abundantiora dotibus munera.*

su acquérir d'habileté dans aucun des services de l'Amour, les beaux arts, la poésie, les jeux de la scène et telles autres choses, qui est enivré seulement de sa bravoure, qui se vante sans raison, qui avance des mensonges, qui répand ses faveurs sur de viles gens : enfin, c'est un époux, qui n'a pas des charmes infinis pour moi. *Il m'a* surtout *offensée* dans ces derniers jours, où, se trouvant au jardin public, il n'a pas craint de parer, sans prendre aucun souci de Poushparikâ, une de mes femmes, qui en fut le témoin, une nommée Ramayantikâ, sa ballérine, une folle, qui ose être jalouse de moi, comme si elle était une des épouses du roi, avec des fleurs cueillies de sa propre main sur les branches d'un tchampaka, que j'avais élevé moi-même, sans considérer que cet arbre était, pour ainsi dire, mon enfant (1). Une fois que la femme a commencé de mépriser un époux inconvenant, elle ne fait bientôt plus compte de lui : « Qu'est-ce que cela ? » dit-on ; et le mal présent éloigne des yeux la crainte du monde à venir. Car la souffrance d'habiter continuellement avec un homme, qu'on n'aime pas, est une douleur intolérable pour des femmes, dont le cœur est devenu *comme* le carquois des flèches de l'Amour. Fais donc, que je puisse me voir aujourd'hui même réunie avec ce jeune homme dans nos jardins sous le berceau de gærtner racémeuse. En effet, il ne m'a fallu qu'entendre le récit de ces nouvelles pour lui attacher mon cœur d'un amour infini. Le comble du bonheur est avec lui. Quand

(1) Ou, mais nous préférons de beaucoup l'autre sens · *que j'avais élevé moi-même, sans le distinguer de mes enfants.*

j'aurai mis *l'amant* à la place de *l'époux* et que j'aurai servi celui-là autant que j'ai fait de celui-ci, je pourrai dire alors que je vis. » Tel fut son langage, et moi, je suis venue te l'apporter ; mais il faut que je retourne. C'est au fils du roi à statuer sur ce qui reste à faire. »

Ensuite, quand j'eus appris de sa bouche en détail par quels moyens on pouvait s'introduire dans le gynœcée, en quelles places se tenaient les hommes préposés à la surveillance des appartements intérieurs et dans quels lieux du jardin des femmes *j'aurais à diriger ma route*, je m'étendis sur ma couche à l'heure, où le soleil devient cramoisi, comme si déjà sa chûte des cîmes du mont Asta lui avait échauffé le sang ; à l'heure, où les ténèbres affluent dans le ciel, comme une masse de fumée, qui s'élève des charbons solaires en s'éteignant au moment qu'il se plonge dans les eaux de la mer occidentale ; à l'heure, où le guide des étoiles, Lunus, qui s'enorgueillit d'avoir pu jadis ravir la femme de son gourou, montait sur l'horizon, comme pour me tracer une ligne de conduite, à moi, qui ne baissais pas les yeux devant la pensée de souiller l'épouse d'autrui ; à l'heure enfin, où le Dieu à l'arc de fleurs, se hâtant pour la défaite du monde, semblait allumer sa torche au foyer de la lune souriante, inclinée comme le nymphée du visage de Kalpasoundarî la première fois, qu'elle baissa la tête dans son extrême envie de contempler mon portrait. Je me couchai, *dis-je, alors*, toutes les observances accomplies (1), et je me mis à retourner ces réflexions en moi-même : « Cette affaire

(1) Textuellement : *comme il convient.*

semble déjà une chose menée à bonne fin. Mais le chagrin vient en croupe du repentir, quand on a séduit l'épouse d'autrui. Il ne manque jamais, c'est l'opinion commune des moralistes, quand on ouvre son cœur à l'une de ces deux choses : la richesse ou l'amour. Mais, si je commets une faute ici, c'est en m'efforçant d'obtenir un moyen pour briser les chaînes de mon père. Après que j'en aurai effacé la souillure, combien faudra-t-il que ma vertu traverse de phases avant de se remontrer en moi dans son plein? Mais que vont dire à cette nouvelle, et Râdjavâhana, l'héritier présomptif, et mes compagnons? » Le sommeil vint me fermer les yeux comme j'étais encore sous l'empire de ces pensées.

Le Dieu à la tête d'éléphant (1) m'apparut dans un songe et me dit : « Oupahâravarmma, mon ami, ne reste pas dans cette pénible incertitude; car tu es une portion de moi-même, et cette noble femme est la rivière des Immortels, accoutumée à caresser la gerbe de mon djatâ. Un jour, le Dieu au chef d'éléphant, ayant pris cette *belle* rivière pour le théâtre de ses ébats dans l'onde, s'y livrait à d'énormes plongeons; quand elle, impatiente de cette agitation causée dans son eau par le fils de sa rivale (2), fulmina contre lui sa malédiction : « Descends, fit-elle, dans la condition humaine! » Lui, irrité qu'elle eût vomi cette imprécation sans une cause *suffisante*, la maudit à son tour : « De même que tu es ici une courtisane à nom-

(1) Ganéça, le Dieu de la sagesse, fils de Çiva et de Pârvatî, identifié ici avec son père.

(2) La Déesse Gangâ était, aussi bien que Pârvatî, l'épouse de Çiva. La rivalité entre ces Déesses est un fréquent sujet d'allusions poétiques.

breux amants (1), dit-il, passe également à l'état humain et là sois la femme à plus d'un homme! » Il y a donc ici un oracle (2), qu'il est réservé d'accomplir à ton altesse, libre d'incertitude. » Je me réveillai et, plein de joie, je consumai le jour à repasser dans mon esprit ce rendez-vous avec mon amante, cette faute et son excuse (3). Mais, le jour suivant, l'Amour, épargnant les autres, fit pleuvoir sur moi seul toute la grêle de ses flèches.

Enfin, ce lac, fait de la lumière du soleil, commença à se tarir et sa vase composée de ténèbres s'agrandit au ciel ; moi alors, vêtu d'habits noirs, les flancs serrés de la plus forte ceinture, mon épée à la main, pourvu de tous les instruments, qu'on m'avait recommandés, et l'esprit occupé des renseignements, que j'avais obtenus de ma nourrice, je m'approchai du fossé aux profondes eaux, qui environnait le palais du roi. Ensuite, ayant pris une tige de bambou, que j'avais dit à Poushparikâ de mettre non loin du fossé, à la porte de la maison, où logeait sa mère, je la couchai de l'un à l'autre bord et je franchis avec son aide cette large tranchée. Puis, je montai sur un amas de briques cuites, qui s'élevait sur le sol jusqu'à la hauteur du portail et j'opérai ma descente dans l'intérieur (4) par la voie d'une échelle. Une fois descendu,

(1) Il confond ici dans son dépit les choses et les personnes, la rivière sainte, où se baignent les rishis du ciel, et la Déesse, épouse de Çiva.

(2) L'édition imprimée nous donne à lire ici *arya*, qui est inexplicable. Le sens exige le mot *artha*, т aspiré au lieu d'т. C'est encore là un exemple de ces nombreuses fautes, que l'*erratum* oublie malheureusement de signaler.

(3) Textuellement : *âdi*, « et cætera. »

(4) Suivant le texte : *sur la terre*.

quand j'eus passé une allée de mimusops, m'étant avancé quelque peu entre deux rangées de tchampakas, j'entendis au septentrion le cri plaintif, que poussait un couple de tchakravâkas. Après que je me fus avancé au nord environ à la portée d'une flèche par une allée de bignones à la suave odeur, qui s'ouvrait comme une rue bordée de hautes maisons, dont il était possible de toucher les deux côtés *avec les bras étendus,* je parcourus au levant un certain espace dans une avenue sablée, dont l'un et l'autre bord étaient ornés par des lignes de banians et de pindîs (1). Enfin, je m'enfonçai vers le midi dans un chemin planté de manguiers. Après cela, je vis, illuminé par une file de lampes, dont la lumière s'épanouissait en des boîtes *transparentes* quelque peu entr'ouvertes, un berceau très-épais de branches entrelacées des gærtners racémeuses, ombrageant un védika de pierres fines, qui s'arrondissait en forme de ventre. Là, entré dans un côté, je soulevai la porte toute rose par une multitude de jeunes boutons et je pénétrai dans la pièce intérieure, formée avec les branches pendantes jusqu'à terre d'un açoka rouge, qu'une rangée de fraîches barleries jaunes, semées sans nul intervalle de fleurs épanouies, environnait comme d'un mur et sur lesquelles de tendres boutons de fleurs nouvelles-nées imitaient les bulles, dont une horripilation couvre la peau. Là, était un lit de fleurs jonchées; là, étaient des assiettes de feuilles empruntées aux lotus et remplies de ces choses, qui sont *comme* les outils de l'Amour : ici,

(1) *Tabernæmontana coronaria.*

un éventail d'ivoire ; là, une aiguière pleine d'une eau de senteur. Je m'assis un moment, fatigué, et j'*en* respirai le parfum d'une odeur infiniment suave. J'entendis soudain le bruit d'une marche lente, lente : à peine ouï, je m'esquivai de ce lieu assigné pour le rendez-vous et je me tins, dérobant mon corps derrière le tronc de l'açoka rouge.

La femme aux charmants sourcils arrive à pas tardifs, frissonnante d'amour; et, ne m'ayant pas vu, elle fait rendre au luth (1) de son cou la note d'un gémissement délicieux, comme une phénicoptère dans l'ivresse de l'amour. « Évidemment, on m'a trompée. Il n'y a plus moyen de vivre ! fit-elle. Hélas, mon cœur ! pourquoi vous être fixé à une chose impossible comme si elle avait dû se faire ? Et pourquoi m'affliger ainsi, parce qu'elle n'est point arrivée ? Quelle offense avais-je commise envers toi, Dieu aux cinq flèches, pour que tu vinsses me brûler à ce point sans me réduire en cendres ! »

A ces mots, je me découvris, tirant une lampe de sa boîte (2) :

« Femme irascible, est-ce que tu n'as pas commis bien des fautes contre l'Amour, lui dis-je, toi, qui fais honte à Ratî, devenue toute sa vie, par tes formes suaves ; à la courbure de son arc par les deux rameaux de ton sourcil ; à sa corde faite d'abeilles par tes luisants cheveux noirs ; à ses *triomphantes* armes par les œillades, que dardent

(1) Textuellement : *râga*, « un mode de musique. »
(2) Suivant le texte : *ouvrant la boîte d'une lampe.*

les angles extérieurs de tes yeux ; à la fine soie de son drapeau rouge, comme les fleurs du mahâradjana (1), par les faisceaux de rayons, qui jaillissent de tes lèvres ; au vent du Malaya, le premier de ses amis, par le souffle de ton haleine, plus riche de parfum ; au gazouillement du kokila (2) par ton si doux parler, à la hampe de son étendard faite de fleurs par l'une et l'autre tige de tes bras ; aux deux bosses frontales, pleines d'orgueil, de *son éléphant* Digvidjaya par la jolie couple de tes seins ; au lac de ses ébattements par le disque *gracieux* de ton ombilic ; aux roues de son char, attelé d'un éléphant de bataille, par les deux hémisphères de ton nitamba ; aux colonnes jumelles, qui soutiennent l'arcade en pierreries de son palais, par tes deux *rondes* cuisses ; aux boutons de fleurs, qui se jouent à son oreille, par les radieuses plantes de tes pieds ? Et tu peux dire que l'Amour, après tant d'offenses, n'a pas raison de t'affliger ! Mais il me torture, moi, tout innocent, que je sois envers lui ; et c'est là son crime ! Aie donc pitié de moi, femme charmante ! et fais-moi vivre en attachant sur moi, qu'a mordu le serpent de l'amour, tes jolis yeux, comme des remèdes vivifiants ! »

A ces mots, j'embrassai étroitement cette femme aux grands yeux, que rendait encore plus charmante son âme toute absorbée dans l'amour. Immédiatement après, nous fûmes dans un instant l'un avec l'autre d'une aussi

(1) Safflower, bearing red blossoms. (*Wilson.*)

(2) *Parabhrita*, et non *paribhrita*, une de ces fautes, qui ne sont pas notées dans l'*erratum*.

grande familiarité, que si une longue fréquentation l'eût accumulée entre nous.

Alors, alors, *hélas!* que fut arrivé le moment de nous séparer, je poussai avec peine un long et brûlant soupir; je la pressai *de nouveau* fortement sur mon sein, les yeux pleins de tristesse, et me disposai à sortir. Elle me dit, le visage baigné de larmes et formant un andjali en manière de pendeloque à ses tempes : « Si tu t'en vas, maître *de mon âme,* compte que ma vie même s'en ira *avec toi.* Emmène-moi; sinon, il n'est plus aucun moyen de vivre pour cette femme, ton esclave. » — « Insensée, lui dis-je à elle-même, quel être animé ne tient compte de ce qui plaît à la femme, qui l'aime? Si ta bienveillance pour moi est inébranlable, elle t'abuse : je vais t'enseigner une conduite *plus* judicieuse (1). Présente au roi ce voile peint, que remplit mon portrait, et demande-lui : « Que penses-tu de cette image? » Il dira sans doute : « Elle surpasse la beauté humaine; » ou : « Elle n'atteint pas bien jusque-là. » Réponds-lui : » Puisqu'il en est ainsi, *apprends* qu'il est une certaine femme anachorète, à qui ses pélerinages dans les pays étrangers ont acquis de l'importance. Devenue ma nourrice, elle peignit cette image et, me l'ayant présentée, elle me dit : « C'est un talisman, dont voici la vertu. Si, quand tu auras jeûné dans un parvan (2), tu sacrifies seule, la nuit, dans un

(1) Le texte porte, sans que l'*erratum* en dise rien, *âtcharâvitchâran.* Il y a encore là une faute, si ce n'est deux ; il faut lire : *âtchâravitchâran.*

(2) On appelle de ce nom certains jours du mois lunaire, comme la pleine et la nouvelle lune, ainsi que le sixième, huitième et dixième jour de chaque moitié du mois.

lieu solitaire, une foule d'habits en soie, des poignées de camphre, cent morceaux d'aloës, cent morceaux de sandal, au sein du feu, allumé (1) par la main de tes pourohitas, tu obtiendras une forme telle, que tu vois dans cette image. Ensuite, mets la cloche en branle. Mais si ton époux, ayant sacrifié et fait sonner la concavité de la cloche, révèle à ta majesté ses secrets de toute espèce et t'embrasse, les yeux fermés, c'est lui, qui revêtira cette forme, et tu reviendras, toi! dans ton premier état. Si la chose est agréable à ta majesté et à l'époux de ta majesté, ne craignez pas que ce talisman ne vous fasse jamais défaut. » C'est ainsi qu'elle m'a parlé. Désires-tu ces belles formes, consulte les ministres, tes frères, tes amis, *tout le monde*, citadins et campagnards; et, s'ils t'approuvent, marche ferme, tes yeux levés sur le but. » Ton époux viendra nécessairement ici dans cet enclos des bocages du sérail, à cet endroit, où quatre allées se croisent, après qu'il aura consumé dans le feu allumé (2) une victime, égorgée, suivant les rites, par la main du prêtre; et moi, je me tiendrai caché dans ce berceau de lianes, où j'entrerai au moment que cesse la fumée du sacrifice. De ton côté, au temps, où le soir est plongé dans les ténèbres, tu diras à l'oreille de Vikatavarmma, en riant, et sous les apparences d'un badinage : « Tu es un perfide, un ingrat; cette beauté, obtenue grâce à ma bienveillance et qui va mettre en fête tous les yeux du monde, ne te servirait qu'à faire le bonheur de mes rivales. Ce serait un Démon, que j'au-

(1-2) Textuellement : *délivré*, *dégagé*, parce que le feu pour le sacrifice est tiré de deux morceaux d'acacia bien sec, frottés l'un contre l'autre.

rais élevé pour ma ruine ; je m'en garderai bien ! » Tu viendras en secret me dire quelle réponse il aura faite à ce langage de toi. » Je lui dis en outre (1) : « Commande à Poushparikâ d'effacer dans le jardin les traces de mes pas. » — « Oui ! » répondit-elle ; et, respectant mes paroles, comme si elles étaient des préceptes émanés du Çâstra même, elle retourna dans le gynœcée d'une marche incertaine, tandis que moi, sorti comme j'étais entré, je m'en allai dans mon habitation.

Ensuite, la noble dame remplit ma commission de cette façon même, et son imbécille époux tomba dans le piége (2). Cette nouvelle émerveillante circula bientôt parmi les gens de la ville et des campagnes : « Le roi, grâce à la vertu d'un talisman, que possède la reine, va se changer dans une forme assortie à *la beauté des* Dieux. La chose est certaine (3) ! Ce n'est point là une attrape fort bien imaginée, une histoire faite par quelque homme dans l'ivresse ; c'est un fait, que la première de ses épouses doit opérer incontestablement dans les bosquets de son gynœcée ! Puisque la chose fut approuvée de ses ministres, qui égalent Vrihaspati pour l'intelligence, c'est qu'il n'en peut être qu'ainsi, et non autrement. De plus, il y a dans cette affaire quelque chose de merveilleux : la puissance des simples, des mantras et des gemmes n'est-elle pas inconcevable ? » Tandis que ces propos du monde se répandaient au loin, arriva le jour d'un parvan ; et,

(1) *Jnâsyâmi*, écrit le texte, au lieu de *jnâpayâmi*.

(2) *Stetitque hâc in mente vesanus ille.*

(3) *Noûnam.*

dans une heure avancée du soir, au milieu d'une profonde obscurité. s'éleva des bosquets du gynœcée une fumée, sombre comme le cou de Çiva ; et se répandirent aux divers points de l'atmosphère, à la suite du vent, les senteurs des choses offertes dans le feu, du sang, de la chair, des vêtements, du senevé blanc, du sésame, du caillé, du beurre clarifié et du lait. J'entrai vite aussitôt que fut tombée cette colonne de fumée, et ma gracieuse (1) amante descendit elle-même sous les bocages du gynœcée.

Elle m'embrassa et me dit, en souriant : « Traître, ton désir est accompli, et c'en est fait de cette victime! Je lui ai dit, pour le séduire, en évitant, comme tu me l'avais prescrit, tout indice, qui aurait pu donner lieu au soupçon : « Perfide, je ne veux pas te procurer la beauté! En effet, tant de charmes ne pourraient manquer d'attirer sur toi les désirs de toutes les Apsaras, combien plus des femmes! et tu es méchant comme l'abeille, qui a ton caractère et qui s'attache en tous lieux, où elle va, conduite par l'inconstance de sa nature! » Il s'est jeté à mes pieds et m'a dit : « Pardonne, femme séduisante (2), les infidélités, dont je me suis rendu coupable. Désormais, je ne veux plus regarder une autre femme, ne fût-ce que dans ma pensée. Hâte-toi d'opérer cette œuvre désirée. » Moi, à ces mots, *de m'esquiver et* de venir ici vers toi sur le théâtre même, qui a vu célébrer notre hymen. Déjà l'au-

(1) Textuellement : *elephanti incessu prædita.*

(2) Suivant le texte : *ô toi, de qui les cuisses égalent en rondeur la tige du bananier.*

guste Ananga (1) t'a donné cette femme pour ton épouse en présence du feu de son amour, allumé devant toi; et mon cœur de nouveau te la donne ici, en prenant à témoin ce feu *du stratagème.* »

Elle dit; et, enlaçant mon cou avec les deux lianes de ses bras, dont les mains entrecroisaient leurs jolis doigts l'un avec l'autre, soulevant ses gracieux talons, pressant mes deux coude-pieds avec les pointes de ses pieds, haussant vers mon visage, qu'elle fit s'incliner, en badinant, son visage de lotus, elle me donna plusieurs baisers, ses yeux troublés d'amour (2).

Ensuite : « Reste, lui dis-je, au sein de ce massif de barleries jaunes; *attends-moi!* je vais sortir afin d'accomplir, comme il convient, tout ce qui doit être fait. » Ayant ainsi pris congé d'elle, je m'en allai vers l'endroit, où le feu consumait les offrandes, et je mis en branle la cloche (3), suspendue à une branche d'açoka. Elle résonna telle, que la messagère de la mort, appelant vers elle sa victime. Et je commençai à sacrifier dans ce feu

(1) L'Amour. Le mot *ananga* veut dire : *celui, qui n'a pas de corps.* C'est l'amour considéré comme un sentiment.

(2) Charmant tableau, rempli de naturel, que les arts de l'Europe ne manqueront pas d'emprunter quelque jour à ces contes amusants, où l'imagination, il faut l'avouer, brille souvent plus que la saine morale.

(3) Nous ne rencontrons jamais une *cloche* dans nos livres, sans penser qu'on en attribue l'invention à saint Félix, évêque de Nôle en Campanie. Les cloches sont de toute antiquité dans l'Inde; elles sont entrées de temps immémorial dans le mobilier du culte. *Kampana* veut dire *l'action de mettre une chose en branle.* Ce mot ne semble-t-il pas avoir presque non moins droit à revendiquer l'étymologie du nom latin des cloches, que l'ancienne Campanie, soi-disant le berceau de cette contestable invention?

les plus riches bois d'aloës et de sandal. Le monarque aussitôt de venir à ce lieu, comme on l'avait dit. Il parut songer un peu et s'arrêta devant moi dans l'étonnement, avec l'air d'un homme, dans l'esprit duquel entre un soupçon. « Dis-moi la vérité de nouveau, en prenant l'auguste feu à témoin, lui dis-je. N'emploierais-tu pas cette beauté pour le bonheur de mes rivales? Parle ! et je ferai passer ensuite ces formes charmantes sur ta personne. » Lui alors de penser : « Il n'y a point là de tromperie : c'est bien la reine ! » et sa confiance, à peine née, grandissant tout à coup, il se mit à me faire un serment : « A quoi bon un serment? lui répondis-je avec un sourire. Il ne peut arriver qu'une femme de la terre jette sur moi son dédain, si tu ne jouis du plaisir qu'avec les femmes du ciel; unis-toi, je le veux bien, avec des Apsaras ! Raconte-moi quels sont tes secrets; et, à la fin de ce récit, ta forme actuelle s'évanouira dans celle, que j'ai prise. »

Il me dit :

« Prahâravarmma, le frère puiné de mon père, est dans nos prisons. Je le ferai mourir avec des mets empoisonnés et je répandrai le bruit que sa mort est la faute d'une indigestion. C'est une chose, que nous avons décidée, les ministres et moi.

« J'ai envie de confier un corps d'armée à mon jeune frère Viçâlavarmma, pour envahir le pays des Poundras (1).

« Un ancien de la ville, Pântchâlika, et le négociant Paritrâta m'ont dit en secret que je pourrais acquérir à

(1) La plus grande partie du Bengale avec une portion de Béhar.

vil prix d'un Yavana, nommé Khanati, un diamant, qui vaut toute la terre.

« Çatahali, qui est de ma parenté, un chef de bourgade, le plus grand du pays rural, est porté naturellement à jeter sur ma conduite une censure blessante : j'ai dessein de faire ôter la vie dans un soulèvement des campagnes à ce méchant villageois, orgueilleux de ses immenses domaines. »

Il dit ; et c'est ainsi qu'il arriva, moi le poussant, à faire contre lui-même un acte d'accusation, qu'on n'aurait pu demander au magistrat : « Mes secrets sont ainsi, reprit-il, déjà tout racontés. » — « Puisque ta vie est ainsi, répliquai-je, va dans un chemin digne de tes œuvres ! » A ces mots, un coup de mon cimeterre fit deux parts de son corps. Je brûlai son cadavre mutilé dans ce feu activé par des flots de beurre clarifié. Il fut bientôt réduit en cendres.

Ensuite, quand j'eus rassuré la bien-aimée de mon cœur, que troublait un peu sa nature de femme, je pris sa main charmante comme un bouton de fleurs et me rendis au palais, où, suivant ses conseils, je fis appeler à l'instant même toutes les reines, à qui je rendis mes hommages. Après que je me fus diverti quelque temps au milieu de cette foule émerveillée de femmes, je congédiai le cercle de mes prétendues épouses (1) et je passai la nuit dans le gynœcée avec Kalpasoundarî. J'appris de sa bouche le caractère de la famille royale. L'aurore venue, je pris le bain ; et, les cérémonies du matin accomplies,

(1) Littéralement : *le cercle du sérail.*

je me réunis en conseil avec les ministres, auxquels je dis : « Seigneurs, j'ai changé de caractère en changeant de forme. J'avais conçu le projet de tuer mon oncle (1) avec un mets empoisonné : qu'il soit libre et qu'on lui restitue ce royaume, qui est le sien. Nous allons marcher dans l'obéissance envers lui comme à l'égard d'un père : il n'est pas, en effet, de crime plus grand que le parricide. »

Je mandai *celui*, *qu'on appelait* mon frère Viçâlavarmma : « Mon ami, lui dis-je, ce n'est pas le moment de conquérir les Poundras. Stimulés par le désespoir (2) et renonçant d'eux-mêmes à la vie, ils envahiraient nos états faciles à insulter. De là naîtrait, et massacre d'hommes, et dévastation de récoltes. Tu marcheras contre eux, quand il en sera temps; mais l'instant n'est pas favorable à cette incursion. »

« Il ne sied pas, dis-je ensuite aux anciens de la ville, que j'acquière à vil prix une chose de grande valeur. Qu'on fasse donc l'achat de ce diamant à telle somme, qui soit assortie, afin de conserver intacte la vertu, à ce qu'il vaut réellement. »

Je mandai Çatahali, un des principaux du royaume, et je dis : « Cet homme, pensais-je, de qui les domaines sont en nombre infini, est un ami de Prahâravarmma; et j'avais résolu sa mort. Aujourd'hui que mon oncle est rétabli dans son royaume, quelle raison d'arracher la vie à *son fidèle sujet?* Tu ne dois pas, me dis-je maintenant, commettre envers lui un acte si barbare! »

(1) Textuellement : *mon père.*
(2) Suivant le texte : *par la folie du chagrin.*

A la vue de toutes ces marques, où ils devaient reconnaître le *monarque transformé*, ces ministres d'en conclure : « C'est lui-même! » et, transportés d'admiration, comblant de louanges et moi et la première de mes reines, proclamant les vertus des mantras, ils tirent de prison mon père et ma mère, qu'ils rétablissent dans leurs états. Moi, quand j'eus fait porter en secret aux deux auteurs de ma naissance par la bouche de ma nourrice toute la série de cette histoire, je m'en allai honorer la racine des pieds de leurs majestés parvenues au comble de la joie. Je fus, grâce à leur bienveillance, promu au splendide rang de prince héréditaire; et, décoré de ce titre, je savourais un bonheur, où le chagrin d'être séparé des pieds de ton altesse mêlait seulement sa goutte d'amertume. Enfin, une lettre de Sinhavarmma, l'ami de mon père, nous apprit que Tchandavarmma assiégeait sa ville de Tchampâ : « Il faut accomplir ces deux choses, me suis-je dit : tuer l'ennemi et sauver l'ami! » Là-dessus, je m'avançai à la tête d'une puissante armée de guerriers, que j'eus bientôt rassemblée. Ici, je devins *comme* une terre, où la grande fête de mon adoration devant la splendeur de tes pieds, a fait s'élever *en quelque sorte* une montagne de joie. »

Ce récit terminé, l'auguste Râdjavâhana dit avec un sourire : « Voici un cas d'adultère, qui, secondé par la ruse, fit s'accomplir ensemble d'une manière éminente deux choses, *ordinairement incompatibles*, la richesse et la vertu ; car il donna les moyens de tuer un ennemi cruel, il servit à rétablir un monarque dans son royaume *usurpé* et fut la cause qu'un père est délivré des infortunes de sa prison. En effet, quelle affaire n'arrive point

à son but, quand elle est conduite par des hommes intelligents? » Ce disant, il attachait sur le visage d'Arthapâla un long regard, plein d'amitié : « Que ton excellence, dit-il, nous raconte ce qu'elle a fait elle-même. »

A ces mots, celui-ci, formant à ses tempes un andjali, de commencer en ces termes.

CHAPITRE IV.

Histoire d'Arthapâla.

« Prince, tandis que, m'occupant de l'affaire commune à tous ceux-ci, nos amis, je parcourais le cercle de la terre, autour de laquelle tourne l'Océan, *comme* une roue, j'arrivai à la ville de Kâçi, qu'on appelle également Vârânasî (1). Là, après que je me fus baigné dans l'étang de Manikarnikâ (2), aux limpides ondes, qui mouillent un sable de pierreries; après que je me fus prosterné devant le souverain d'Avimoukta (3), l'auguste meurtrier du *Démon* Andhaka, et que j'eus décrit un pradakshina

(1) Bénarès, ainsi appelé *Vârânasi*, de sa position entre deux petits affluents du Gange, le Varanâ et l'Asî. On pense retrouver le premier nom, *Kâçi*, dans la *Cassidia* de Ptolémée.

(2) Lac sacré et lieu de pélerinage auprès de Bénarès.

(3) Un autre nom de Bénarès.

autour de son image, je vis un homme aux deux bras vigoureux, qui tenait une longue massue de fer et qui, ses yeux gonflés de larmes ruisselantes, s'occupait à suspendre une forte hart. Voici un homme dur, pensai-je, de qui *cependant* les yeux aux prunelles fanées versent, pour ainsi dire, l'infortune dans une pluie de larmes. C'est le désespoir, qui semble inspirer cette action. Il méprise la vie sans doute et veut se porter à quelque extrémité par suite des malheurs d'une personne aimée. Il faut que je m'approche de lui et que je l'interroge afin de savoir s'il n'y aurait pas lieu pour moi de nouer avec lui une certaine alliance. Je lui adressai donc cette demande : « Seigneur, ton dessein m'annonce que tu souffres de quelque malheur. Si ce n'était point une chose, qu'il faut tenir cachée, j'aurais envie de connaître ce qui peut causer ton chagrin. » Ayant vu que je ne lui parlais pas sans considération, il me répondit : « Quel mal *y aurait-il?* Écoute donc ! » Alors, s'étant assis avec moi quelque part sur un siége de karavîra (1), il me fit ce récit :

« Excellence, je suis, par mes ancêtres, de condition libre ; je suis le fils d'un maître de maison et je suis nommé Poûrnabhadra. Mon père m'éleva avec grand soin ; mais j'ai suivi la volonté du Destin et je fus un voleur. Un jour que, dans cette ville de Kâçi, j'étais occupé à voler dans la maison d'un chef des marchands, je fus pris sur le fait et mis à la cangue. Tandis que j'étais lié de cette manière, le premier des ministres, nommé Kâmapâla, vit de la plate-forme du portail, où il était monté devant le

(1) *Oleander* ou *Nerium odorum.*

palais du roi, un éléphant, ivre de fureur, appelé Mrityou-vidjaya (1), qui, semant la désolation derrière ses pas, courait, la tige de sa trompe courbée en forme de cercle et le bruit de ses clochettes doublé par le bruit des colliers et des bracelets de ceux, qui accouraient à l'ordre du ministre. Je m'approchai de lui, sans crainte, les menaces à la bouche, et, dans le moment qu'il baissait la tête *pour me frapper,* je lui assénai un coup furieux entre les défenses avec le bois de la cangue, où étaient passés mes deux bras dans les trous, que formaient en se réunissant les deux sections de sa charpente. L'animal se détourna, comme saisi d'épouvante. Bouillant de courroux, son cornac l'ayant forcé à tourner encore la tête de mon côté avec une prodigue volée (2) d'effroyables coups de pied et de croc, accompagnés de ses cris, moi, le menaçant de nouveau, je le frappai une seconde fois dans l'accès redoublé de ma colère. La bête se détourna et prit la fuite. Je me mis à la poursuivre, appelant de mes vives clameurs son guide irrité, qui, s'écriant : « Ah! tu es mort! Où vas-tu, opprobre des éléphants? » lui fit à grande peine tourner la tête vers moi, bien qu'il frappât le quadrupède mainte et mainte fois avec la pointe acérée de l'aiguillon dans la partie, où finit l'angle extérieur des yeux. « Que cette lâche bête s'en aille! dis-je alors. Qu'on amène un autre éléphant, le plus grand de son espèce, sur l'*âme duquel* je m'en irai, m'étant amusé ici un moment, pour ce voyage suprême, dont je ne puis me dispenser! » M'ayant

(1) C'est-à-dire, *la victoire-de-la-mort.*

(2) *Pâtais.*

ouï crier avec colère et vu marcher fièrement, l'animal se retira bien vite au dur commandement de son cornac.

» Le ministre me fit appeler et me dit : « Homme vaillant, ce Mrityouvidjaya, qui tout à l'heure, semant son chemin de blessures, marchait, semblable à la mort, voilà donc comme tu l'as dompté en si peu de temps! Sors enfin de cette voie impure, où tu es entré. Aujourd'hui que ta *bravoure* t'a conduit vers nous, te sens-tu capable de marcher dans le sentier des hommes vertueux? » Je lui fis une réponse telle, qu'il s'attendait à la recevoir; et dès lors il devint pour moi comme un ami.

» Une fois, ayant osé l'interroger tête à tête, grâce à la familiarité, que j'avais obtenue auprès de lui, il me raconta son histoire.

« Il y avait dans la Ville-des-fleurs, me dit-il, un ministre de sa majesté Ripoundjaya; il était nommé Dharmapâla, homme illustre par son intelligence, un véritable çroutarshi (1), qui avait un fils, appelé Soumitra, enfant égal à son père dans les vertus et la science, duquel j'étais le frère plus jeune, mais né d'une autre mère. Resplendissant de pudeur, il me faisait obstacle, quand je voulais aller me divertir dans les maisons de courtisanes. Mal élevé, sans frein dans mes volontés, je désertai *la maison paternelle,* et, circulant à ma guise dans les principales contrées *du monde,* j'arrivai *un jour* dans cette ville de Vârânasî. La fille de Tchandasinha, roi de Kâçi, *la princesse* Kântimatî, jouant à la balle de paume

(1) « A rishi of a particular order. One by whom holy writ has been heard. » *Dictionnaire sanscrit-anglais de Wilson.*

avec ses amies, était sortie dans les bosquets du gynœcée pour solliciter la bienveillance du Dieu, qui a dompté l'Amour : je réussis, non sans peine, à m'aboucher avec elle. J'obtins ses faveurs en secret au sein du harem ; je la rendis mère, elle mit au jour dans une grotte de sa montagne (1) un fils, qui fut renié dans la crainte d'ébruiter le mystère : « Il est né mort ! » lui dit-on ; puis, une çavarî, sa domestique, emporta le nouveau-né dans le cimetière. Mais, comme elle revenait, arrêtée la nuit par les hommes de la garde dans la rue du roi et cédant à la crainte des mauvais traitements, elle viola en grande partie le secret.

» Sur l'ordre du roi, elle me fit voir endormi sans défiance dans une grotte de la montagne d'agrément ; et garrotté solidement (2) avec des cordes, je fus mené dans le cimetière, où le bourreau se disposait à me décoller avec son cimeterre déjà levé. Mais le Destin fit que, mes liens s'étant brisés *tout à coup,* j'arrachai le glaive au tchândâla, je l'en frappai, quelques autres avec lui, et je m'échappai. Tandis que j'errais sans appui dans les bois, je fus abordé une certaine fois par une jeune fille aux formes célestes, accompagnée d'une suite, mais le visage arrosé de larmes. Elle me salua, en courbant son front, aux tempes duquel ses mains de fleurs jouèrent deux pendeloques dans son andjali et dont ce mouvement agita les cheveux sur le visage. Puis, elle s'assit avec moi au pied frais

(1) Suivant le texte : *dans la montagne d'agrément.*

(2) Textuellement : *comme il convenait,* sous-entendu, *pour que je ne pusse m'échapper.*

d'un banian, sous l'ombrage épais de cet arbre, enfant de la grande forêt. « Jeune fille, qui es-tu? lui dis-je. D'où viens-tu? A quelle cause dois-je la faveur de ta présence? » A ces mots, que la curiosité inspirait, elle fit pleuvoir une rosée de miel, composée de paroles.

« Seigneur, je suis la fille de Manibhadra, le souverain des Yakshas, et je m'appelle Târâvalî (1). Un jour, que j'étais allée rendre mon culte à Lopamoudrâ, l'épouse du *vénérable* Agastya, je revenais du mont Malaya, quand je vis dans l'habitation des morts, à Vârânasî, un jeune enfant *abandonné*, qui versait des larmes. Je le pris, saisie d'une vive tendresse, et le portai sous les yeux de mes parents. Mon père ensuite le conduisit à la cour du Dieu, qui règne dans Alaka. Le céleste ami de Çiva me fit appeler : « Ma fille, quels sont tes sentiments à l'égard de cet enfant? » me dit-il. « Je l'aime, répondis-je, autant que si j'étais sa mère. » — « Et c'est là, pauvre fille, reprit-il, ce que tu es véritablement! » Alors, il me raconta une très-longue histoire, qui sortait de cet enfant, comme de sa racine. Voici la substance de ce qu'elle m'apprit. Çâaunaka, Çoûdraka (2) et toi, Kâmapâla, vous ne fûtes pas trois personnages différents. Bandhoumatî, Vinayavatî et Kântimatî, *vos trois épouses*, sont identiquement une seule personne. Védimatî, Yakshadâsî et Somadévî (3) ne sont qu'une également. De même, Hansâvatî, Sourasénâ et Soulotchanâ (4) n'étaient pas trois

(1) C'est-à-dire, *Collier-d'étoiles.*
(2) L'auteur du *Petit chariot d'argile.*
(3-4) Autres femmes du même trio.

individualités distinctes. Il en fut ainsi d'Ananyânandinî, de Rangapatâkâ et d'Indrasénâ (1). Moi, qui maintenant suis Târâvalî, j'ai été jadis Gopakanyâ (2), que tu pris comme épouse en présence du feu dans ta condition de Çâaunaka; puis, je fus indubitablement Aryadâçî (3), quand tu étais Çoûdraka; et cet enfant fut dans ce même temps le fils, que j'ai alors conçu de toi. Il fut élevé jadis par Vinayavatî, le temple même de la tendresse maternelle, et il vient de renaître en ces jours d'elle-même, revivante dans la personne de Kântimatî. Suivant l'ordre, que m'en a donné Kouvéra, j'ai remis à la reine Vasoumatî, de qui l'époux Râdjahansa fait pénitence au milieu des bois, cet enfant, que le Destin a présenté devant mes yeux, et qui est échappé déjà plusieurs fois à la bouche du trépas, le consacrant au service de Râdjavâhana, leur fils, que *sa fortune appelle* dans l'avenir à une monarchie universelle. Ensuite, je suis venue ici avec le consentement de mes deux parents et sous l'impulsion du sort, cultiver ces lotus des pieds de *mon époux*, retombé en toi de la bouche de la mort. »

» A ces mots, des larmes de joie inondant mon visage, je l'embrassai plusieurs fois, elle, mon *ancienne* épouse en plus d'une renaissance; et, l'ayant consolée à mainte reprise, je goûtai là, nuit et jour, des plaisirs, impossibles à trouver sur la terre, dans un grand palais, que fit apparaître sa puissance.

» Quand j'eus passé deux ou trois jours avec elle, je dis à cette noble dame : « Je désire apaiser, mon amie, le

(1-2-3) Autres femmes de la même triade.

ressentiment de Tchandasinha, qui en veut à ma vie, et jouir du bonheur *avec sa fille*, ayant réparé mon offense.» — « Va, mon bien-aimé, répondit-elle avec un sourire; savoure la vue de Kântimatî; je te conduirai. » Elle me fit arriver dans le palais du roi comme la nuit arrivait elle-même au milieu de sa carrière. Là, je commençai par mettre la main sur la poignée de l'épée, qui était sous l'oreiller, où sa tête reposait; et, l'ayant réveillé, je dis au prince, qui tremblait de peur : « Je suis ton gendre, sans l'agrément de ta majesté; j'ai souillé ta fille, mais tu me vois ici venu pour effacer mon offense à force de bons services. » Il me salua dans une extrême épouvante et me dit : « C'est moi insensé, qui ai commis une offense envers toi, que ma fille honora de sa familiarité; moi, qui, franchissant les bornes, comme dans un accès de folie, ai donné l'ordre moi-même de ta mort. Jouis, puisqu'il en est ainsi, de Kântimatî et de mes états : règne désormais sur toute ma vie! » Il dit et, le lendemain, ayant réuni autour de lui ses ministres et les autres corps, il me donna, suivant les rites, la main de sa fille. Târâvalî ensuite de raconter à Kântimatî l'histoire de son fils et la généalogie d'elle-même dans ses précédentes naissances en Somadévî, Soulotchanâ et Indrasénâ. Jouissant ainsi des honneurs attachés à l'héréditariat présomptif sous le titre et dans le simple rang de ministre, je coule une vie heureuse avec mes femmes. »

» Kâmapâla était donc à l'égard d'un être comme moi un ami, que je m'étais attaché par une cour assidue. Le roi, son beau-père, étant passé dans le ciel, entraîné par cette destructibilité commune à tous les êtres, et le frère

aîné de son épouse, nommé Tchandaghosha, ayant vu antérieurement la phthisie consumer son existence par suite de sa passion désordonnée pour les femmes, cet homme de bien fit sacrer un jeune prince mineur, appelé Sinhaghosha, et fit élever suivant les règles cet enfant, qui n'avait pas encore atteint la cinquième année. Auprès de ce nouveau roi, ivre maintenant de sa jeunesse, se trouvent placés des hommes aux conseils perfides, aux paroles méchantes, ses parents, qui l'ont de cette manière enlacé dans leurs filets : « Ce serpent de Kâmapâla, ont-ils dit, a pris ta sœur de force ; il a levé même l'épée sur le roi pour le tuer ; mais, son heureux Destin l'ayant réveillé dans ce moment, la crainte a fait consentir ton père à lui donner sa fille. Il a tué Tchandaghosha, le frère aîné de ta majesté, avec un mets empoisonné. *Il t'a épargné jusqu'ici, parce qu'*il s'est dit : « Ce n'est qu'un enfant incapable ! » Mais, si tu n'y prends garde maintenant à cause de ton âme naturellement portée à la confiance, l'ingrat un jour finira par ôter la vie à ta majesté. Hâte-toi de l'envoyer dans la cité d'Yama ! » Mais en vain ils infectaient le jeune roi de telles paroles, celui-ci n'avait pas la force d'aller jusqu'à ce crime par la crainte, que lui inspirait la puissance de la fée (1) Târâvalî.

» En ces derniers jours, l'épouse du roi, nommée Soulakshanâ, ayant remarqué dans le visage de Kântimatî quelque chose, qu'on n'y voyait pas auparavant, lui en demanda la cause avec bienveillance : « Princesse, il ne sied pas qu'on m'abuse avec un mensonge. Dis-moi sin-

(1) Textuellement : *yakshnî*, « l'Yakshi, qui fut son épouse. »

cèrement quel sujet a porté ces jours-ci dans ce lotus de ton visage une expression, que je n'y avais pas encore vue. » Celle-ci de lui répondre : « Noble dame, te rappelles-tu aujourd'hui même que j'aie dit jamais une chose contraire à la vérité. Târâvalî, mon amie et ma co-épouse, l'esprit un peu troublé, malgré tous les soins, que lui prodiguait notre époux, et, dédaignant l'amitié, que lui témoignait ma famille, a quitté notre maison. Mon époux en meurt de chagrin, et voilà ce qui me donne cet air de tristesse. » Soulakshanâ a rapporté, c'est probable, cette chose en particulier au *roi*, son époux. Alors, débarrassé de sa crainte, celui-ci aujourd'hui même fit arrêter et charger de liens par des hommes apostés d'avance le ministre, qui avait à peine la force de commander quelques travaux dans le palais du roi et qui trahissait la peine de son veuvage avec des mots très-peu gracieux, secs, comme rendus tels par ses brûlants soupirs, avec des yeux, où la fermeté s'était évanouie et que troublaient ses larmes, avec tous ses membres, qu'avaient pâlis cette fuite de son épouse bien-aimée. « Après que vous aurez, ordonna-t-il, proclamé ses crimes jusque dans les quartiers les plus déserts, arrachez-lui ses yeux de manière que cette peine même puisse amener bientôt sa mort ! » C'est pourquoi, maintenant que j'ai versé des larmes à satiété dans ce lieu solitaire, j'attache ici une corde, impatient de quitter la vie avant cet homme de bien ! »

Quand j'eus ouï de sa bouche l'infortune de mon père, je lui dis, mon visage baigné de larmes : « Mon ami, ne vaut-il pas mieux la conserver? Le fils de cet homme, que l'Yakshî remit en dépôt dans les mains de la reine

Vasoumatî pour qu'il servît les pieds de son altesse Radjavâhana, *eh bien!* c'est moi-même! Je puis immoler pour délivrer mon père un millier de soldats, tenant des armes levées contre moi. Mais si, le combat allumé, on faisait tomber dans son corps une volée de flèches, le prix de mes efforts ne serait plus, comme on dit, que les cendres d'un sacrifice. » Je n'avais pas encore achevé ces paroles qu'un long serpent avança la tête par un trou du rempart, et, l'ayant pris au moyen des incantations et des philtres, je dis à Poûrnabhadra : « Homme de bien, nos vœux sont accomplis! Je vais agir de telle sorte que ce reptile jeté, où il me plaira, dans la foule, morde mon père ; et je neutraliserai, sans qu'on me voie, son venin, mais de manière qu'on puisse dire : « Il est mort! » et qu'il soit emporté au cimetière. Secoue la peur et cours avertir ma mère. « Ce fils de vous, lui diras-tu, que l'Yakshî deposa entre les mains de la reine Vasoumatî dans la forêt, est arrivé en ces lieux. Il a su de ma bouche en quel état son père est tombé, et voici la conduite, qu'il se propose de suivre par la force de son intelligence. De ton côté, mettant bas la crainte, il faut que tu envoies ces paroles au roi : « Ceci n'est-il pas le devoir d'un monarque : faire jeter en prison le méchant, qu'il soit ou ne soit pas son parent? Et cette règle n'est-elle pas celle de la femme : suivre la voie suprême de son époux, qu'il ait été bon ou méchant *pour elle?* Je monterai donc avec le mien sur le feu du bûcher. Permets que j'accomplisse ce suprême devoir, conforme à l'honneur de notre famille. » Ainsi prié, le monarque ne peut manquer de consentir. Ayant porté son corps avec toi dans sa maison, je le dé-

poserai, couché sur un lit de kouças, dans un lieu solitaire, environné d'une mousseline disposée en paravent, non loin de toi, qui te seras parée spontanément avec les atours d'une femme, qui veut partager le bûcher de son mari. » Moi, ces choses faites, je me présenterai dans l'enceinte extérieure, continuai-je, et tu me feras entrer, et nous irons vers mon père, qu'un moyen infaillible doit rendre à la vie. »

— « Oui ! » me répondit-il, et, d'un pied hâté, il s'en alla, tout joyeux. De suite, je me rendis sur une place affectée aux proclamations, où je grimpai sur un tamarin, arbre aux longues branches des plus touffues ; et je m'y tins, le corps caché dans le feuillage.

Le peuple, monté de toutes les manières dans tous les endroits élevés, attendait avec des rumeurs confuses, quand mon père, ses bras liés derrière le dos, comme un voleur, et suivi d'une grande foule aux voix bruyantes, arriva, conduit par l'exécuteur, qui le fit arrêter non loin de moi et proclama ce ban trois fois :

« Voici le ministre Kâmapâla, que l'ambition du trône poussa jusqu'à tuer dans l'ombre avec des mets empoisonnés le roi Tchandasinha et le prince héréditaire Tchandaghosha. Il se disposait encore à commettre la même scélératesse contre le roi Sinhaghosha, disant : « Il vient d'atteindre sa majorité ! » et, dans sa *criminelle* confiance, il avait convoqué le ministre Çivanâga avec Sthouna et Angâravarsha dans un lieu solitaire, où ils ont comploté à voix basse la mort du roi ; mais ceux-ci, par dévoûment à leur maître, ont dévoilé tout le secret. Ce brahmane, ambitieux du trône, a mérité, ont déclaré les juges, qu'on le

précipite dans l'épaisseur des ténèbres. Aussi, est-il mené dans un endroit, où lui seront arrachés les yeux! S'il en était après cela un autre, de qui la conduite ne fût point conforme à la justice, sa majesté le frapperait ainsi de la peine, qu'aurait méritée sa faute! »

A peine eus-je entendu ces paroles, auxquelles la foule du peuple mêlait ses bourdonnements, que je lançai mon serpent à la tête enflammée sur le corps de mon père. Je descendis, naturellement (1) effrayé, et, me dérobant au sein de la multitude, je neutralisai dans un instant par les moyens salutaires, que je tenais cachés, le venin, que le serpent irrité avait insinué dans les veines de mon père. Il tomba comme s'il était mort et je m'écriai : « On dit que le Dieu Yama frappe lui-même ceux, qui méprisent les rois! Cette parole est vraie; car le Destin a séparé de la vie cet homme, que le roi voulait seulement priver des yeux! » Et les uns d'approuver, les autres de condamner les paroles, que j'avais prononcées. Le reptile, ayant mordu le bourreau même, s'enfuit à travers la foule, qui, dans son extrême épouvante, ouvrit le chemin devant ses *replis tortueux*.

Ensuite, ma mère, que Poûrnabhadra avait informée du stratagème, elle, de qui *par conséquent* une telle infortune ne troublait pas infiniment l'esprit, elle s'en alla ferme de ses pieds, suivie des femmes de sa maison, trouver le roi; et là, devant lui, soutenant sur son sein la tête de son mari, elle dit : « Ce mien époux fût-il ou non l'ennemi de ta majesté; le Destin même ne le sait pas : il y a une consolation pour

(1) *Nâma.*

moi dans cette pensée. Je serais une tache pour la famille de ta majesté, si je ne suivais pas dans sa voie suprême cet homme, à qui ma main fut donnée : ainsi, daigne permettre que je monte sur le bûcher de mon époux. » Le maître de la terre à ces mots répondit avec amitié : « Qu'une cérémonie digne de notre famille soit donc célébrée ! Que l'époux de ma sœur jouisse de la cérémonie de ces derniers honneurs, avec laquelle cessera ma colère. (1). » Comme le bourreau même était mort, on ne pouvait soupçonner (2) que j'eusse paralysé tous les effets du venin par mes incantations : « Le serpent, disait-on, a mordu Kâmapâla même ! » Et le monarque, afin de mettre en lumière sa magnanimité, permit que le corps du ministre fût rapporté dans son palais. Mon père fut donc amené chez lui, où il resta couché sur un lit de kouças dans un lieu solitaire.

Toutes ces choses faites, ma mère, s'étant revêtue des parures de la mort, ayant dit adieu d'une voix gémissante à ses amies, s'étant prosternée mainte fois devant les Divinités de son palais, ayant mis fin avec une grande peine aux lamentations de ses femmes, entra seule dans ce lieu, où était la couche de mon père. Là, j'étais accouru aussi rapide que Garouda ; et, Poûrnabhadra m'ayant introduit, elle vit que j'avais déjà guéri son époux de la morsure envenimée. Transportée de joie, elle se prosterna, le visage baigné de pleurs, aux pieds de son mari et, quand elle m'eut embrassé mainte et mainte fois sur des seins

(1) Sens proposé, dans le silence des scholiastes, par le docte Wilson.

(2) Textuellement : *dire*.

stillants de lait, elle dit ces paroles, que des larmes de joie rendaient bégayantes : « Mon fils, toi, qui, à peine né, fus abandonné par moi, femme criminelle, pour quelle raison viens-tu faire mon bonheur aujourd'hui, que j'ai mérité les plus sanglants reproches? Ton père néanmoins ne fut pas coupable : c'était donc une justice de l'arracher aux *noires* forêts de la mort! Cruelle assurément fut Târâvalî, qui, t'ayant vu elle-même, ne t'a point rapporté dans mes mains, ce qu'exigeait la nature; mais, *trop* docile à Kouvéra, t'a remis dans celles de la reine Vasoumatî! C'est à celle-ci néanmoins que nous devons un tel (1) bonheur. En effet, sans une telle (2) influence de bonne fortune, une personne de faible vertu, comme je suis, n'aurait pas bu de ses oreilles, elle n'en était pas digne, l'ambroisie de tes douces paroles. Viens! embrasse-moi! » Elle dit et, me baisant mainte et mainte fois sur la tête, me plaçant elle-même dans son anka, maudissant Târâvalî, me baignant de ses larmes, émue dans tout l'assemblage de ses membres, elle parut dans un instant renaître sous l'aspect d'une autre personne. Mon père lui-même, que Poûrnabhadra avait instruit de tous ces événements avec étendue, mon père, élevé tout à coup d'une telle infortune dans une félicité si grande et monté en quelque sorte de l'enfer au ciel, s'imagina partager toute la fortune de l'auguste Indra. Quand j'eus raconté aux deux auteurs de mes jours, les âmes stupéfaites de joie, quelque chose de ce qui touchait à mon *histoire :* « Dites-moi, leur demandai-je, quel est maintenant notre dessein? » Et mon père de

(1-2) *Sadriça.... tâdriçât.*

me répondre en ces termes : « Mon fils, ce palais à nous est environné de çâlas (1) très-élevés; il renferme une multitude d'armes indestructibles; c'est une forteresse inexpugnable. Je suis entouré de nombreux voisins, que j'ai tous obligés. En outre, les sujets du roi ont vu ma disgrâce avec peine. *Enfin,* j'ai plusieurs milliers de vaillants soldats avec mon fils, mon épouse et mon ami. Il nous faut donc rester ici quelques jours : nous fomenterons tous les ressentiments au dehors; nous recueillerons auprès de nous les mécontents, nous appellerons ici les armées de l'étranger, nous soulèverons les ennemis naturels du roi et nous détruirons enfin cette âme indomptable. »

« Je n'y vois aucun danger (2) : qu'il en soit ainsi ! » répondis-je, approuvant l'opinion de mon père.

Tandis que nous étions dans ces dispositions, ayant préparé *tout pour la défense*, le roi, informé de ces nouvelles, en conçut de l'inquiétude; il envoya souvent des cavaliers ennemis, mais tous les jours ils étaient battus par nous. Dans ces entrefaites mêmes, je sus par la bouche de Poûrnabhadra en quelle chambre le roi avait coutume de coucher. Je pratiquai donc une brêche dans son palais, que j'attaquai par un angle du mur. L'entrée m'étant donnée, je me trouvai dans un endroit pareil au Swarga et tout rempli de jeunes femmes. Ma vue épouvanta ce peuple féminin. Là, se montra sous mes yeux une certaine nymphe, pareille au croissant de la lune ou telle que la Déesse de la terre, qui s'est revêtue d'un corps et

(1) *Shorea robusta.*
(2) Textuellement : *Quid mali?*

qui dissipe par son *éclatante* beauté les ténèbres des régions infernales. Cette jeune dame, qui ressemblait à l'épouse de Çiva, descendue pour dompter les Asouras au sein du Pâtàla, ou à la Terre, vêtue de formes humaines, ou à l'épouse de l'auguste Dieu à l'arc de fleurs, ou à la Déesse elle-même de la royauté, entrée dans une caverne du globe pour saisir la vue de quelques chefs de scélérats ; cette jeune dame à la blonde carnation, comme si elle était la fille de l'or passé au feu, parut à mon aspect aussi agitée qu'un rameau de sandal au vent du Malaya. Au milieu de cette foule charmante (1) de femmes, une vieille aux cheveux blancs, comme une tige de kâça (2) en fleurs, se jeta, mourante de peur, à mes pieds, et dit : « Accorde la vie sauve à cette réunion de femmes, qui n'a pas d'autre espérance qu'en toi! Céleste adolescent, est-ce que tu veux entrer dans les régions infernales, où t'appelle une soif de batailles contre les Asouras? Dis-moi : qui es-tu? et quelle raison t'amène ici? » — « Que vos excellences n'aient pas de crainte! lui répondis-je. Mon père est Kâmapâla, le plus éminent des brahmes. Je suis fils de la princesse Kântimatî et l'on m'appelle Arthapâla. Dans cet état des choses, j'allais de notre maison au palais du roi par la voie d'une trouée, quand il m'est arrivé de vous trouver dans ce lieu-ci. Dites! Qui êtes-vous? Pourquoi habitez-vous ici? »

Elle porta aux tempes ses mains jointes et me répondit : Fortunées sommes-nous, prince charmant, nous, qui te

(1) *Tathâbhoutai.*
(2) Le *saccharum spontaneum*, qui porte un épi de fleurs blanches.

voyons de ces yeux mêmes! Écoute! Tchandasinha, qui fut ton aïeul maternel, engendra au sein de la reine Lîlâvatî deux enfants, appelés Tchandaghosha et Kântimatî. Une consomption pulmonaire, causée par son intempérance pour les femmes, emporta au tombeau Tchandaghosha, le prince héréditaire, qui laissait enceinte la reine Atchâravatî. Elle donna le jour à cette jeune vierge, appelée Manikarnikâ (1); mais elle perdit la vie dans les souffrances de ses couches et s'en fut rejoindre son époux. Après sa mort, le roi Tchandasinha me fit appeler en sa présence : « Riddhimatî, me dit-il, cette enfant porte des signes fortunés. Je désire la faire élever pour la donner comme épouse à Darpasâra, fils de l'Indra, qui règne sur le Mâlava. Mais je n'ose, à cause de l'expérience, que nous avons faite en Kântimatî, la mettre dans une *trop vive* lumière, comme les *autres* jeunes filles. Aussi désiré-je qu'elle soit élevée par toi-même, accompagnée d'une suite nombreuse, dans un vaste palais souterrain, où sont des salles de musique et de danse avec maints et maints berceaux, creusés au sein d'une montagne artificielle, *secret asile*, qu'on s'est ménagé dans la crainte d'une invasion ennemie. Là, est rassemblée une masse de provisions inaltérables, qui pourraient même suffire à toutes les jouissances durant une centaine d'années. » Il dit, et, quand il eut fait pratiquer dans la muraille une trouée, large d'une coudée jointe à la moitié d'un pied, le roi nous fit entrer par cette espèce de porte dans la cour de la maison, qu'il nous destinait pour demeure. Il s'est

(1) C'est-à-dire, *Boucle-d'oreille-en-pierres-fines*.

écoulé douze années depuis que nous habitons ces lieux-ci : l'enfant est devenue bonne à marier et le roi ne se l'est pas rappelée jusqu'à ce jour. Ton grand-père, je l'avoue, l'a mariée dans sa pensée avec Darpasâra ; mais, avant même qu'elle fût née, sa mère Dyoûtadjit et Kântimatî, ta mère, la pensaient déjà revêtue des caractères de ton épouse. Que ton altesse résolve donc elle-même quelle décision réclame ici la sagesse ! » Je lui répondis : « Aussitôt accomplie dans le palais du roi une certaine chose, que j'y dois faire à l'instant même, je reviendrai au milieu de vous pour y faire ce qu'il sied. »

A ces mots, éclairé d'une lampe, je m'en allai par le chemin de la caverne ; et, quand j'eus démoli encore un demi-pied, j'entrai, comme la nuit arrivait à la moitié de sa carrière, dans le palais, où le monarque habitait ; et, l'ayant trouvé endormi sans défiance, je le saisis avidement, tel *qu'un mort* saisirait la vie. J'arrachai du lit, comme si j'eusse été Garouda, ce *reptile* tremblant, et le conduisis par le chemin de cette brèche faite au mur dans le monde de ces femmes. Je menai dans notre palais et présentai aux deux auteurs de ma naissance leur ennemi, lié aux pieds avec une chaîne de fer, sa face souillée, humblement baissée, les yeux rouges et noyés de larmes. Je leur contai l'histoire de la caverne. Alors mon père et ma mère, ayant vu sa fortune abattue, le jetèrent dans une prison et me firent prendre avec les cérémonies consacrées (1) la main de sa noble nièce. Ce royaume sans maître passa donc sous notre dépendance ; et Sinhaghosha

(1) *Yathârhaina.*

fut retenu dans sa prison, malgré que ma mère eût demandé sa mise en liberté dans la crainte d'un soulèvement parmi les sujets.

Tel était l'état de nos affaires, quand le roi d'Anga, humble adorateur des Immortels (1), Sinhavarmma, nous envoya dire : « J'ai revêtu mon armure! » et nous marchâmes le défendre contre les attaques de son ennemi. C'est là, que m'attendait ce bonheur de respirer le pollen du lotus de tes pieds. Maintenant, que ce vil Sinhaghosha fasse aux pieds de ton altesse son adoration, qui doit laver tous ses crimes! »

Ce disant, Arthapâla de saluer, joignant à ses tempes les deux paumes de ses mains entrouvertes.

« Tu as fait preuve, dit l'auguste Râdjavâhana, d'une grande intelligence, accompagnée d'un éminent courage (2). Que ton oncle vienne en ma présence, mais libre de ses liens. » Puis, tournant ses yeux de nouveau sur Pramati, il dit avec un sourire d'amitié : « Maintenant, raconte-nous ton histoire! »

Celui-ci de s'incliner et de parler en ces termes.

(1) Textuellement : *des pieds des Dieux.*

(2) Suivant le texte : *multo animo multùm adhibita mens.*

CHAPITRE V.

Histoire de Pramati.

« Prince, tandis que j'errais dans les contrées du globe, cherchant ton altesse, je me baignai dans les eaux d'un lac, situé vis-à-vis de la cour occidentale du ciel, où de jeunes scions, courbés sous le pied des oiseaux, lui formaient de fraîches pendeloques ; et je m'assis à la souche d'un arbre, qui s'élevait sur les flancs du Vindhya jusqu'au sein des vents. Survint l'obscurité du soir ; et, incapable de marcher dans tous ces hauts et bas, nivelés par les ténèbres, je désirai me coucher et je m'arrangeai sur le giron de la terre un lit de jeunes pousses. Je portai les mains réunies aux tempes et je fis cette prière : « Protége-moi, Divinité de cet arbre, où tu habites, au milieu de ce grand bois, terrible comme un repaire de nombreux malfaiteurs et dans les profondes cavernes duquel stagnent de meurtrières ténèbres, aussi noires que la gorge de

Çiva! » Et, posant mon bras gauche sous ma tête, je me couchai et m'endormis solitairement.

Ensuite et soudain un attouchement, impossible à goûter sur la terre, me caressa délicieusement chacun des membres; un plaisir indicible s'infiltra dans mes organes des sens et mon âme fut imprégnée de joie. Je me sentis frémir d'une horripilation; des palpitations battirent autour de mon bras : « D'où vient cela? » me dis-je; et mes yeux, s'ouvrant peu à peu, virent un conopée de blanche mousseline(1), dont le baldaquin ressemblait à un fragment détaché d'un brillant clair-de-lune. Mon regard fut attiré à gauche vers la muraille d'un palais, où je vis une troupe de femmes endormies du plus tranquille sommeil sur des couvertures aux diverses couleurs. Mes yeux s'étant portés à droite, je vis une jeune fille, comme un frais bouton de perle ou comme une gemme, que *l'éléphant* Aîrâvata dans sa fièvre de rut aurait cassé de l'arbre Kalpa et fait tomber des bocages du Paradis. Couchée sur un lit de mousseline blanche comme un tas d'écumes d'ambroisie et plongée dans une multitude de voiles couleurs du boutoir de l'ineffable sanglier, son ançouka (2) avait glissé du sein et l'outtarîya (3), égal en blancheur à la mer de lait, ne couvrait pas ses épaules. Elle portait une délicieuse tête aux yeux fermés par le sommeil, telle qu'un lotus, dans la corolle duquel une abeille est endormie. Comme Ananga, réduit à n'être plus qu'un reste d'étincelles allu-

(1) *Oupari.*
(2) Vêtement porté autour de la partie supérieure du corps.
(3) Autre vêtement, *an upper*, dit Wilson, *or outer garment.*

mées par le feu des regards de Çiva, elle enflammait par les souffles de sa respiration, qui, mariés aux parfums de son visage de lotus, faisaient danser, tels que la terre émue par le tremblement de la peur, les jeunes boutons *de ses fleurs,* sur lesquels ses lèvres rouges jetaient *comme* les rayons du rubis. « Qu'est devenue, pensais-je, la grande forêt? D'où vient ce palais, dont les cîmes s'élèvent comme les pointes du trident *à la main* de Kârttikéya et qui va raser le dôme céleste, formé par la moitié supérieure de l'œuf du monde (1)? Qu'est devenu mon lit de jeunes pousses, jonchée recueillie en *divers* lieux de la forêt? D'où vient cette couche en étoffes de soie, en coton, en duvet de cygne, lumineuse, comme si on l'avait tissue avec les rayons de la lune? Qui est cette foule de charmantes personnes, endormies paisiblement, que l'astre des nuits environne de ses rayons, comme un chœur d'Apsaras évanouies, tombées autour d'une balançoire aux cordes d'argent? Cette dame à la main de lotus, couchée au sein de ce lit, dont le dais (2) en soie blanche ressemble au disque de la lune automnale, ne serait-elle pas une Déesse? Cependant elle ne peut être une épouse des Dieux, puisqu'elle dort comme une moisson de lotus bien doucement caressée par les rayons de la lune! En outre, on voit stiller une ligne de sueur sur la place de

(1) « Dieu produisit d'abord les eaux, où il déposa un grand germe, qui devint un œuf brillant comme l'or... Après avoir demeuré dans cet œuf une année, le Seigneur, par sa seule pensée, sépara cet œuf en deux parts; et, de ces deux parts, il forma le ciel et la terre. » (MANOU, *livre I, versets* 8, 9, 12 *et* 13.)

(2) *Uttaratchhadam.*

ses joues : telle une mangue, que la maturité a blondie et sur laquelle une goutte de suc est tombée de son pétiole brisé. De plus, les onguents se fondent et changent de forme sur la rive des seins, que sa jeunesse toute nouvelle éclose embrâse d'une extrême chaleur. On voit enfin sur ses deux vêtements grisonner la poussière, ce qui est inhérent à notre manière d'en user. C'est donc, quel bonheur! une simple femme, et d'une jeunesse encore vierge. En effet, quoique dans la saison de leur plus tendre fleur, ses membres sont d'une admirable fermeté. Ce lustre de son corps, bien que très-aimable, est mêlé de quelque pâleur. Le joyau de ses lèvres, qui a l'éclat du corail, est d'une rougeur, que rien n'a encore effacée, parce que la dent ne lui a pas fait sentir encore son *avide* oppression. L'orbe de ses joues est ferme et ressemble au bouton du tchampaka, avant qu'il ne soit parvenu au plein accroissement de sa rougeur. Elle repose d'un sommeil doux, sans défiance, dégagé de la crainte que l'Amour ne fasse tomber sur elle une de ses flèches. Ici, dans la région de sa poitrine, la bouche *d'un amant* n'a jamais forcé à s'étendre le couple des seins en dévastant *ses trésors* sans pitié. L'attachement, que j'ai déjà pour elle, est d'une âme, qui ne franchit pas de beaucoup les bornes du respect (1). Mais, si je l'embrasse, ne fût-ce que d'un simple attouchement, proportionné à ma tendresse, elle va rompre le sommeil avec un cri d'épouvante. Cependant, si je ne l'embrasse, dormir m'est une chose impossible. Advienne ce qui doit advenir! j'attendrai ici ma fortune. »

(1) Textuellement : *les bornes enseignées ou prescrites.*

La crainte, qui accompagne l'amour, ne me laissant pas discerner le mieux entre le toucher et le non-toucher, je restai sans bouger *près d'elle,* feignant que je dormais.

Elle-même par son flanc gauche, caressé peu à peu du plaisir, agité d'un mouvement insensible, couvert de son duvet hérissé, annonçait déjà un commencement de désir dans ses membres languissants. Le jeu incomparable des angles extérieurs de ses yeux, clos d'un profond sommeil, n'épanouissait pas encore faiblement la couple des prunelles fatiguées, inertes, de ses yeux sous les tremblantes pointes des sourcils. *Puis,* l'amour dans une admirable expression fit jaillir au dehors certaines affections de l'intérieur, certaines conditions intimes de la pudeur, que voulaient cacher le trouble, la coquetterie, le doute, la passion, la joie, l'étonnement et la crainte. Elle ne savait ce qu'elle devait contenir, ou sa voix, prête à s'élever pour éveiller ses femmes *endormies,* ou son cœur esclave de l'amour et déjà tout absorbé dans cette passion, ou ses membres, que le mal de la peur baignait de sueur sous un duvet horripilé. A peine eût-elle entrevu ma personne d'un œil, où brillait déjà le désir et qu'elle avait entrouvert peu à peu, tenant ses trois sections (1) doucement inclinées, elle se mit à trembler, couchée au sein de ce lit, où cependant la partie antérieure de son corps s'était rejetée loin de moi.

Mon âme étant imprégnée d'amour, le sommeil naquit avec peine sur mes yeux. Je me réveillai enfin par la sen-

(1) Textuellement : TRIBAGAINA, *tres habente partes ;* sans doute, la prunelle ou l'œil proprement dit, la paupière et le sourcil.

sation pénible d'une chose peu agréable au toucher. Mes yeux ouverts, *tout avait disparu :* je ne trouvai plus rien que la vaste forêt, l'arbre, au pied duquel je reposais, et mon lit de feuilles. La nuit s'était dissipée. Il me vint à l'esprit : « Ne fut-ce qu'un rêve? Ai-je été le jouet d'une erreur? Cette Déesse n'était-elle qu'une Asouri? Ou ne fut-ce qu'une œuvre de magie? Arrive ce qui doit arriver! Je n'ôterai pas mon lit de cette terre avant que je n'aie su dans sa pleine vérité ce qu'il en est de cette aventure. Tant que durera ma vie, je coucherai en face de la Divinité, habitante de ces lieux! » Et je restai ferme dans cette résolution bien arrêtée.

Ensuite, parut une femme, exténuée de maigreur. Le collier de ses membres fatigués était formé avec des filaments de lotus desséchés par les rayons du soleil; son vêtement extérieur annonçait le deuil; ses lèvres fanées, sèches, privées de laque et dont ses brûlants soupirs avaient détruit la splendeur, vomissaient, comme une fumée jaunâtre, le feu sombre de la séparation. Elle tenait levés ses yeux bien rouges, comme deux gouttes de sang, restées après un écoulement non interrompu de ses larmes. Ceinte d'une tchoûlikâ (1), dont l'étoffe était faite d'une mousseline noire, son abondante chevelure, attachée d'un seul nœud, flottait sur ses épaules à la manière d'une corde, qui eût retenu là fixées les observances de sa race. Elle s'avançait, pareille au drapeau de la piété conjugale, et *le chagrin* n'avait pas tellement effacé les ca-

(1) Apparemment, une espèce de bandeau ou de coiffe, propre aux veuves.

ractères de son ordre, qu'on n'y pût reconnaître la dignité d'une Déesse. Je tombai à ses pieds : elle me fit relever avec les deux lianes de ses bras, tout émus de plaisir ; elle m'embrassa comme un fils, elle me baisa sur la tête ; et, distillant de ses deux seins la tendresse, pour ainsi dire, sous la forme de lait, elle me dit, bégayante d'amour et le gosier obstrué par des larmes froides :

« Mon fils, l'épouse du roi de Magadha, Vasoumatî vous aura dit sans doute : « Après qu'elle m'eut remis le jeune Arthapâla dans les mains et qu'elle m'eut raconté une histoire, venue de Kouvéra, touchant une amie de son époux, la fille de Manibhadra s'évanouit à mes yeux ! » *Eh bien!* cette femme disparue, c'était moi, votre mère. Quand, l'esprit troublé sans aucune raison, j'eus quitté la racine des pieds de Kâmapâla, frère puiné de Soumitra, fils de Dharmapâla et votre père, alors séparée de mon époux, en proie aux chagrins de l'exil, je fus abordée au milieu d'un songe par je ne sais quel être sous la forme d'un Rakshasa, qui jeta sur moi une malédiction : « Femme colère, dit-il, en châtiment de ce que tu as délaissé ton époux, je vais habiter en toi l'intervalle d'une année ! » Ces mots dits, il entra dans moi, et je me réveillai. Cette année s'est traînée avec une longueur de mille ans. « Après que j'aurai passé à Çrâvasti, me dis-je enfin, la nuit, consacrée à Tryambaka (1), le Dieu des Dieux, que j'aurai assisté au concours de la fête et que j'aurai vu une foule de mes parents, accourus là de tous les pays du monde, alors, guérie de la malédiction, je m'en irai aux

(1) *Trinoculus*, un des noms attribués à Çiva.

côtés de mon époux! » Je partais, quand tu vins ici, *où tu fis cette prière :* « Je me confie à la protection de la Divinité, qui réside en ce lieu! » et le sommeil ferma tes paupières. Cette malédiction, qui m'affligeait encore, fit que je ne pus distinguer suivant la vérité qui tu étais. « Il ne me sied pas d'abandonner, pensai-je, dans ces grands bois, cause d'incessantes erreurs, ce jeune homme, qui s'est mis sous ma protection! » Je t'emportai donc avec moi, tout endormi, dans le temple de la *suprême* Divinité, non loin de ces lieux. « Comment, ai-je pensé de nouveau, me présenter ici, chargée de ce jeune homme, au milieu de l'assemblée? » Dans ce moment, le hasard me fit apercevoir, couchée sur la chaste plate-forme du palais de son gynœcée, dans une heure fortunée pour la vertu, sur les tendres et larges matelas de son lit, Navamâlikâ (1), la fille du roi, auquel obéissait Çrâvastî, ce Dharmavarddhana, si justement nommé l'*Incrément-du-Devoir* (2). « Quel bonheur! m'écriai-je; elle dort et ses femmes sont elles-mêmes plongées dans un profond sommeil! Que ce jeune brahmane dorme là une heure seulement, jusqu'à ce que je puisse revenir, mon affaire accomplie. » Et, t'ayant mis auprès d'elle, je me rendis au temple, où j'admirai la magnificence de la fête, où je goûtai le plaisir de voir mes parents, où j'adorai le souverain des trois mondes, devant qui naît la crainte, s'il feint de s'interposer *entre ses deux épouses* (3), où je me

(1) C'est-à-dire, la *Fleur-du-jasmin-double.*

(2) C'est la traduction littérale du nom propre, Dharmavarddhana.

(3) « Who had brought violence upon himself by his simulated interpo-

prosternai aux pieds de l'auguste Ambikâ (1), de qui toujours le cœur s'incline vers la piété. La Déesse, fille du *roi des* montagnes, me dit avec un sourire : « Allons! vertueuse dame, ne crains pas. Retourne maintenant aux côtés de ton époux. La malédiction s'est retirée de toi. » A peine m'eût-elle accordé la faveur de ces paroles, que je sentis revenir la grandeur en moi-même. Je retournai sur mes pas et je reconnus qui tu étais à mon premier regard. « Comment! fis-je; c'est l'enfant même, qui est né de mon sein! C'est l'ami et, pour ainsi dire, le souffle de mon fils Arthapâla! C'est lui, qu'on appelle Pramati! Criminelle, faute de savoir, je me suis rendue coupable envers lui d'une telle indifférence! Son cœur s'est épris de de la jeune fille et la princesse aime ce jeune *inconnu*. Tous deux, ils feignent de dormir : la crainte et la pudeur les ont empêchés de s'avouer l'un et l'autre ce mutuel amour. Il faut que je me hâte de sauver le secret de cette jeune fille, qui a reçu *en elle* un baiser de l'Amour. Le jeune homme n'a parlé encore, ni à la femme qu'il aime, ni aux suivantes *de la princesse*. Je vais l'emporter à l'instant. Une autre fois, saisissant une occasion favorable, il mettra lui-même cette aventure à fin par des moyens convenables. » Et, t'ayant replongé dans le sommeil en vertu de ma puissance, je t'ai rapporté sur ce lit de feuilles. Voilà de quelle manière tout s'est passé. Mais il faut que je retourne m'asseoir à la racine des pieds de ton père. »

sition, dit Wilson dans une note, between his rival brides, Pârvatî and Gangâ. » Notre sens nous semble préférable.

(1) Un des noms, que porte Oumâ ou Pârvatî, l'épouse de Çiva.

Les mains réunies à mes tempes, je fus embrassé par elle mainte et mainte fois ; elle mit ses lèvres sur ma tête, elle déposa sur mes deux joues un baiser et s'éloigna dans le trouble de sa tendresse.

Et moi, devenu l'esclave de l'Immortel aux cinq flèches, je dirigeai mes pas vers Çrâvastî. Sur ma route, je trouvai un grand (1) marché, plein de trafiquants, au milieu duquel régnait un grand (2) tumulte pour des combats de coqs. Je m'approchai de ce côté et je me pris à rire un peu. Alors, un certain brahmane, vieux parasite, qui était assis auprès de moi, me questionna insensiblement sur la cause de mon rire. « Comment *ne serait-ce pas*, lui répondis-je, puisque le coq du parti oriental est de l'espèce des nârikélas, supérieure en force et en courage, tandis que le coq du parti occidental est de la famille des valâkas (3), rejetée des connaisseurs avant qu'on l'ait vue même *à l'épreuve !* » Quand mon voisin eut appris cela, il n'en dit mot à d'autres, qui n'en savaient rien et proposaient des paris. « Goûte ! » fit-il, ayant tiré une petite boite, pleine de bétel, accompagné de camphre. Il m'en donna, et resta un moment à s'entretenir avec moi sur différentes choses. On mit aux prises une couple de volatiles, rugissants comme des lions, avançant leurs ailes pour suivre les coups et brûlants de colère. Le coq du parti occidental fut vaincu et le brahmane, enchanté du triomphe de son oiseau, se lia d'amitié avec moi, nonobstant la différence

(1-2) *Mahati.., mahân.*

(3) Espèce de coq au long cou et aux plumes blanches. Il a le vent bon, mais le courage incertain.

de nos âges. Ce jour même, il me fit servir dans sa maison le bain, des aliments et le reste. Dès le jour suivant, je repris le chemin de Çrâvastî; il voulut me reconduire et, prenant congé de moi comme d'un ami : « S'il te survient une affaire, ne m'oublie pas! » dit-il; et mon hôte s'en retourna chez lui.

Parvenu à Çrâvastî, fatigué de ma route, je me couchai dans le jardin extérieur, et je m'endormis sous un berceau de lianes. Le chant des cygnes me réveilla. Je me levai et je vis une jeune fille, qui venait en ma présence au bruit harmonieux de ses noûpouras, qu'elle faisait gazouiller à ses pieds. Arrivée près de moi, elle s'arrêta un instant pour comparer tour à tour avec étonnement, avec réflexion, avec joie, et ma personne, et l'image d'un certain homme, semblable à moi, de qui la figure était peinte sur un tissu, qu'elle tenait à sa main. Tout en regardant mon portrait sur l'étoffe peinte, m'expliquant la cause du travail de ses yeux et retournant cette pensée en moi-même : « Ce lieu public, si charmant, ne serait-il pas une portion de la terre affectée au jardin, où sont récompensées les bonnes œuvres? » je lui dis : « Tu souffres de garder si long-temps cette position; ne veux-tu point t'asseoir? » — « Merci (1)! » répondit-elle en souriant. Elle s'assit, et une conversation relative aux choses du lieu commença entre nous. L'entretien aboutit à ces paroles : « Tu es étranger dans ce pays, dit-elle; tes membres semblent fatigués de ta route. S'il n'y a pas de mal, accorde-moi la faveur de venir à l'instant même te

(1) Textuellement : *Illa cum risu : Fauta sum, inquit.*

reposer dans mon habitation. » — « Il n'y a pas de mal, ô candide fille, répondis-je; il n'y a que du bien! » Ces mots à peine dits, me voici en route. Arrivé chez elle, on me servit le bain, les aliments et cætera d'une manière convenable à un roi. Assis fort à mon aise, elle me fit cette question dans le tête à tête : « Excellence, as-tu vu quelque chose de merveilleux en tes pérégrinations dans les différents pays du globe? » Elle dit, et ces mots d'ouvrir en mon esprit ce vaste champ d'espérance : « C'est assurément l'amie de cette fille du roi, que j'ai vue, pensai-je, environnée par la foule entière de ses femmes. Au milieu de ce voile peint, on a représenté la plate-forme d'un palais, sur lequel est dressé un blanc conopée. Dessous est arrangé avec complaisance un lit blanc, comme une masse de nuées automnales, où l'on voit couchée une princesse, de qui le sommeil baise les yeux; et cette image est mon portrait même. C'est donc, à n'en pas douter, la fille du roi, que l'Amour fit monter sur le sommet de son palais, où, agitée par la fièvre d'une passion intolérable, enivrée d'amour, interrogée avec insistance par son amie sur la cause, qui avait produit en elle ce changement, elle a donné une éloquente réponse, en lui créant elle-même ces formes dans un art, où elle est habile. Questionné sous l'inspiration de son incertitude sur ma ressemblance avec cette image, je vais écarter ses doutes par des réponses telles, qu'on puisse en tirer une certitude. » C'est ainsi que je me parlai, ayant déjà pris ma résolution.

« Noble dame, lui dis-je, prête-moi ce voile peint. » Elle de le mettre dans mes mains; et moi, l'ayant reçu,

d'y peindre la charmante princesse, qui feignait le sommeil, mais dont l'Amour se jouait et qu'il troublait de sa passion. « Une nuit, que je dormais dans la forêt, j'ai vu, lui dis-je, une jeune fille de ces traits, couchée à côté d'un homme, qui ressemblait à cette image. Mais ce n'était sûrement là qu'un songe! » Ravie de joie alors, elle, de m'interroger avec étendue; et moi, de lui raconter toute l'aventure. A son tour, elle me dépeignit l'état de son amie, chez laquelle ma vue avait causé les mêmes effets. Quand j'eus entendu ce récit, je répondis : « Si l'esprit de ton amie élève ses yeux jusqu'à la pensée de m'accorder sa faveur, laisse passer quelques jours et d'ici-là, ayant imaginé un expédient pour habiter sans crainte son appartement, elle me verra m'introduire dans le gynœcée. » Ce ne fut pas sans peine que je la fis entrer dans mes vues.

Ensuite, je retournai au village, où je revis le vieux parasite, *mon nouvel ami*. Il me fit reposer avec empressement; il me fit servir le bain, des aliments et le reste. Puis, quand nous fûmes seuls : « Seigneur, me demanda-t-il, quelle raison t'a donc ramené si vite? » Je lui répondis : « Ce n'est pas à tort, que ta grandeur m'adresse la question; écoute! Il est une ville, nommée Çrâvastî; elle a un roi appelé Dharmavarddhana, qui est le fils du devoir et comme un autre époux de sa ville. Ce monarque a une fille, qui surpasse la beauté de Çrî et qui est, pour ainsi dire, le souffle même du Dieu à l'arc de fleurs. Navamâlikâ, — c'est ainsi qu'on la nomme, — imite la fleur du jasmin-double par sa délicate fraîcheur. J'ai vu dans une rencontre fortuite cette charmante fille, qui

a répandu dans mon cœur (1) la guirlande de ses regards obliques comme une gerbe des flèches de l'Amour. Toi, qui égales Dhanvantari (2) pour la science, tu sauras extraire de mes blessures toutes ces flèches : il n'y a pas d'autre médecin que toi pour cette cure. Voilà ce que j'ai pensé et je suis revenu. Aide-moi donc à mettre en jeu une certaine ruse. Il faut que je revête les atours d'une femme et que je passe à tous les yeux pour ta fille. Tu iras, moi suivant tes pas, trouver Dharmavarddhana et tu diras au roi, assis dans son tribunal : « Voici ma fille unique! A peine eut-elle vu le jour que sa mère a quitté la vie. Devenu ainsi tout à la fois père et mère de cet enfant, je l'ai fait élever. A cause d'elle, afin de gagner un digne présent de noce, un fils de brahme, né dans une famille assortie pour une alliance avec nous, est passé dans la ville d'Avantî, autrement dite, Oujjein. Elle est promise à ce *jeune homme :* aussi, ne siérait-il plus de la donner à un autre. La voici arrivée à l'âge nubile et son fiancé ne revient pas. J'irai donc le chercher et, quand je lui aurai fait prendre la main de ma fille, je veux me retirer du monde, ayant déposé sur lui mon fardeau. Songeant à la difficulté de garder les filles, qui ont dépassé l'âge de puberté, surtout quand elles sont privées d'une mère, je suis venu ici vers ta majesté, le refuge des malheureux et que chacune des créatures doit regarder comme son père et sa mère. Si ta majesté veut bien m'ac-

(1) Textuellement : *in artu.*

(2) Le médecin des Dieux, et, suivant ce titre, l'Apollon indien.

corder sa faveur, à moi, qui suis un étranger, un homme sans appui, un vieillard, un théologien, un brahme, cette grâce mettra de son côté pour l'aider à porter le fardeau de la royauté Ganapati et les autres Dieux. Permets que la vertu de ma fille habite vierge sous l'ombrage du bras de ta majesté jusqu'au moment, où j'aurai pu ramener l'homme, qui doit obtenir sa main! » A cette demande, le roi ne peut manquer de consentir et de répondre : « Ta fille habitera chez moi! »

» Tu pars et survient le mois Phalgouna (1). Puis, arrivent les deux Phalgounîs, dont la dernière voit la fête, qui mène en pélerinage aux tîrthas (2) le gynœcée royal, accompagné de toute la suite des femmes. Dépasse l'endroit, où l'on se baigne, en te portant vers la plage orientale à la distance, où peut arriver le mugissement d'une vache, et tiens-toi dans la chapelle de Kârttikéya, située au milieu d'une enceinte de rotangs, avec deux vêtements de couleur blanche, tenus à la paume de ta main. Moi, je me serai donc amusé tout ce laps de temps avec la fille du roi, sans nulle crainte. Puis, survenant la fête, je prendrai mes ébats dans les ondes du Gange au milieu de la foule des jeunes filles dans la confusion de la joie; ensuite, faisant un plongeon, je m'en irai vers toi *entre deux eaux* et je sortirai du vivier près du lieu même, où tu seras. Après cela, vêtu de ces habits, dont tu m'auras apporté la couple, ayant rejeté les atours de la jeune fille et devenu ton gendre à tous les yeux, je marcherai, sui-

(1) Février-mars.

(2) *Locus sacer, lavationi destinatus.* (Bopp.)

vant tes pas. Cependant la fille du roi, m'ayant cherché çà et là, se mettra à fondre en larmes, ne m'ayant pas trouvé, et s'écriera : « Je ne mangerai pas sans elle! » Sa douleur excitera un grand tumulte; ses femmes de se lamenter, ses amies de pleurer, les bourgeois de la consoler, le roi et ses ministres de ne savoir ce qui sied à la circonstance. Approche-toi alors de ce lieu et, m'ayant présenté : « Sire, diras-tu, voici mon gendre! Il ne mérite pas de toi moins d'hommage que le *divin* époux de Lakshmî; car il a poussé loin ses études. Il possède les quatre Védas, il embrasse de sa vue les six Angas; il est versé dans les soixante-quatre arts, manuels et libéraux; il est très-habile surtout au jeu des échecs; il est sans égal dans l'art de lancer un trait ou de combattre avec la massue, dans les connaissances des incantations, des chevaux, des chars, des éléphants; il est familier avec les histoires et les Pourânas; il a composé des poèmes, des comédies et des romans; il sait les Oupanishads (1) et les Traités sur la politiqne; il est affectionné pour les vertus, il sait dire à ses amis des paroles obligeantes, il aime naturellement à donner; sa mémoire est excellente; il est exempt d'orgueil et libre d'envie. Je n'entrevois pas en lui un seul défaut, si minime soit-il; et, parmi les qualités, je n'en vois pas une seule, qui manque à sa personne.

(1) « *Sic nominantur*, dit Bopp, *illæ Vêdorum partes, quæ de philosophicis et theologicis rebus disserunt*; ou plutôt, ce sont des dissertations, qui ont pour base les textes du Véda. Eugène Burnouf dérivait ce mot de *oupa*, « dessous, » et *nisad*, « être assis, » c'est-à-dire, *Leçons d'un maître à ses disciples, assis par terre à ses pieds.*

Un homme, tel que je suis, un simple brahme, n'est vraiment point assorti avec un personnage, doué de si grandes qualités. Aussitôt que je lui aurai donné ma fille, je m'en irai finir ma vie dans un hermitage convenable à ma vieillesse, si le roi ne désapprouve pas mon sentiment. »

» Ces paroles entendues, le roi, tombé dans le plus grand trouble et ses couleurs effacées du visage, de se mettre, secondé par ses ministres, à consoler ta sainteté, lui rappelant que la vie est un passage et autres *lieux communs*. Mais toi, sans prêter l'oreille à ses discours, tu verseras long-temps des pleurs à torrents (1), et, le gosier obstrué par des larmes, ayant porté là des bûches, tu mettras le feu à la pile, dressée à la porte du palais royal, et tu feras mine de monter sur le bûcher. Le monarque alors, s'étant prosterné avec ses ministres à tes pieds, te comblera des richesses désirées; il me donnera sa fille, me jugeant assorti pour elle, et déposera toute la charge du royaume sur mes épaules. Employons, si tu l'agrées, ce stratagème. »

Le brahme, homme adroit, le premier des parasites, habitué à tromper, qui aimait à faire des gens ses marionnettes et qui n'en était point à son apprentissage dans l'art de la fraude, mit en œuvre ces ressorts avec la plus grande habileté de la manière que j'avais dite; et bientôt le succès couronna mes désirs. Je pus donc savourer *à mon aise* le Jasmin-double (2), comme l'abeille jouit d'une fleur humide de rosée.

(1) Textuellement : *a gorge déployée.*

(2) *Navamâlikâ*, nom de la jeune princesse.

Voici maintenant les deux motifs, qui m'ont amené sous les murs de Tchampâ : aller au secours du roi Sinhavarmma et visiter une terre, où nos compagnons m'avaient donné rendez-vous. Je m'avançai par conséquent à la tête de toutes mes forces réunies, et le Destin voulut que j'eusse le bonheur de voir ici ton altesse. »

Quand il eut ouï cette histoire de Pramati : « Il y a, dit Râdjavâhana, ses yeux épanouis d'un sourire, il y a de la vigueur dans l'action. Le tendre s'y mêle au badinage ; c'est la route aimée des hommes intelligents. » Et, fixant un regard sur Mitragoupta : « C'est à ton excellence d'y entrer maintenant ! » ajouta le fils du roi de la terre.

CHAPITRE VI.

Histoire de Mitragoupta.

Mitragoupta de commencer ainsi :

« Prince, tandis que je poursuivais mes pérégrinations dans un but, qui m'était commun avec nos compagnons, je vis chez les Souhnas une grande assemblée de fête dans le jardin extérieur d'une ville, nommée Dâmalipta (1). Là, quelque part, sous un berceau de ces lianes appelées atimouktas (2), je vis un jeune homme, qui s'amusait à faire gazouiller une vînâ. « Seigneur, lui demandai-je, quelle est donc cette fête? Pourquoi fut-elle instituée? Et pour quelle raison vous tenez-vous à l'écart, comme un

(1) La moderne *Tumlook* ou quelque place dans cette position. Mais Wilson conjecture que ce peut être *Tipera* ou *Aracan*, vu que la situation du Souhna est supposée ordinairement au sud-est.

(2) *Gærtnera racemosa.*

infortuné, n'ayant qu'un luth pour compagnon, sans vous soucier de la fête? »

Il me répondit : « Ami, le roi des Souhnas, appelé Toungadhanvan, n'avait pas d'enfants. Comme il en désirait, il coucha dans cette chapelle en face de Vindhyavâsinî ; — car la Déesse habite avec amour ces lieux, qui lui font oublier ses monts Vindhyas ; — et, de la racine de ses pieds, il vint au roi dans un songe l'oracle, envoyé par elle, qu'il aurait un couple d'enfants. « Tu auras un fils, lui dit-elle, et tu seras le père d'une fille ; mais l'homme, qui recevra sa main, doit commander à ton fils. A compter de la septième année, en la saison de sa virginité, que, chaque mois, dans le jour dédié aux nourrices de Kârttikéya, elle se concilie ma faveur avec la danse et le jeu de la balle à paume pour obtenir un époux rempli de belles qualités. Ne manque pas d'accorder sa main à l'homme, qu'elle aura préféré. Que cette fête soit donc nommée la Fête-de-la-balle-à-paume. » En conséquence, bien peu de temps après, l'épouse chérie du roi, appelée Médinî, mit au monde un fils et donna le jour à une fille. C'est aujourd'hui même que la jeune Kandoukavatî vient se divertir avec sa balle à paume en l'honneur de la Déesse, qui porte la lune pour son aigrette. Sa sœur de lait, nommée Tchandrasénâ, son amie, était mon amante ; mais, dans ces derniers jours, Bhîmadhanvan, fils du roi, l'a contrainte à s'éloigner de moi. Aussi, pour me consoler un peu avec les mélodieux accents d'une vînâ, me suis-je retiré dans ce lieu solitaire, moi, de qui l'âme désolée est tourmentée par le mal de cette flèche empoisonnée, que m'a décochée l'Amour. »

Dans ce même instant, un cliquetis de noûpouras s'en vint frapper nos oreilles; une femme arriva. A la vue d'elle, ses yeux s'épanouirent, il se leva, et, embrassé par elle, il se rassit en ce lieu même. « Voilà, dit-il, celle, qui est égale à ma vie; celle, de qui la séparation me brûle comme sur un brasier! Le fils du roi, en m'ôtant cette vie, m'enlève toute chaleur, comme la mort! Désormais, il me serait impossible de lui rendre les hommages, que réclame de moi sa qualité de fils du roi; aussi, quand j'aurai pris congé de mon amie, abandonnerai-je sans retour le souffle de l'existence. »

Celle-ci, baignant de larmes son visage : «Seigneur, ne prends pas à cause de moi la résolution d'en finir avec la vie! Fils d'Arthadâsa, le plus grand des négociants, tu fus appelé Koçadâsa (1) ; c'est le nom, sous lequel tu fus consacré par les brahmes; mais nos ennemis te nomment Véçadâsa (2) à cause de ton extrême attachement pour moi. Si tu mourais et que je pusse vivre, je confirmerais cette parole du monde : « La fille de joie a l'âme dure ! » Emmène-moi donc à l'instant même en des lieux, que je désire ! »

L'autre me dit alors : « Seigneur, dans les royaumes, qu'a visités ton excellence, quel est celui, où abonde le plus de richesses, de fruits exquis et d'hommes vertueux ? » — Seigneur, lui répondis-je avec un faible sourire, la terre, que la mer ceint de son écharpe, est bien vaste : il n'y a pas de limite en chaque lieu aux ravissantes

(1) C'est-à-dire, *celui, qui a des trésors pour serviteurs.*

(2) Ce composé veut dire : *esclave* ou *serviteur d'une courtisane.*

campagnes. Si donc je ne puis imaginer un expédient, qui vous donne les moyens d'habiter ici agréablement, il faudra bien que je vous montre un pays! »

Dans ce moment, il s'éleva un ramage de noûpouras en pierres fines : « Voici Kandoukavatî, la fille du roi, s'écria la jeune femme, pleine d'émotion; elle vient s'amuser à la balle pour honorer la Déesse Vindhyavâsinî. Sa vue n'est pas interdite dans cette fête de la balle à paume. Que vos yeux soient donc heureux : venez voir! Quant à moi, le devoir me rappelle à ses côtés. » A ces mots, la courtisane de s'avancer et nous de la suivre.

Je vis donc là pour la première fois cette jeune fille aux lèvres vermeilles, assise dans un grand fauteuil sur une estrade émaillée de pierreries. A peine l'eus-je vue de mes propres yeux (1) dans le cercle réservé de sa cour, qu'elle entra aussitôt dans mon cœur, et, l'âme pénétrée d'admiration, je remuai ces pensées en moi-même : « Ne serait-ce pas Lakshmî? Non, sans doute; car elle n'a pas un lotus posé dans sa main. Cependant sa main est elle-même un lotus! *Oui;* mais il y a long-temps que Vishnou (2) a savouré Lakshmî; les antiques rois ont jadis obtenu ses faveurs (3); et la ravissante jeunesse de celle-ci est encore dans toute sa virginité! » Tandis que ces idées s'agitaient dans mon esprit, la jeune fille, s'étant prosternée devant la Déesse, secouant les mèches noires de ses cheveux annelés, et touchant la terre avec l'extré-

(1) *Mayâ na anyaina.*

(2) Textuellement : *l'homme primitif.*

(3) Parce que Lakshmî est identique à Çrî, la déesse de la fortune.

mité des bourgeons de sa main étendue vers le sol, prit la balle telle *en sa couleur* qu'on eût dit l'Amour, dont une brûlante passion a rougi les yeux.

Elle de jeter à terre le *jouet élastique*, qui se mit à badiner avec des mouvements paresseux et de faibles élans sous les coups de sa main aussi fraîche qu'une fleur, le pouce légèrement infléchi, un de ses tendres doigts allongé; puis, le frappant avec le revers de sa main, elle de l'envoyer dans les airs, où, l'observant de ses yeux mobiles, elle rempauma dans sa chûte même la balle, suivie par une guirlande d'abeilles, comme si elle était un bouquet de fleurs. Battant sa pelote avec des mesures de musique lentes, rapides, moyennes, un même instant la voyait avancer et reculer. Elle faisait remonter avec des coups sans pitié la balle, qui semblait *vouloir* se reposer; et, par contre, elle faisait reposer la balle *aux bonds trop légers.* Elle frappait tour à tour de sa main droite et de sa main gauche la balle, qui venait juste y présenter son flanc, et la renvoyait en l'air comme un oiseau; puis, lancée bien haut, la rempaumait dans sa chûte. Ensuite, elle comptait dix pas en rond, forçait la balle à décrire le cercle avec elle et la faisait revenir en arrière au point, d'où elle était partie. Après qu'elle eut ainsi joué doucement sous des formes variées et qu'elle eut reçu les compliments à voix haute et basse de la foule, rassemblée sur le théâtre de ses jeux et qui en suivait les exercices d'une âme captivée, la *noble fille,* poussée dans ce moment à la confiance, de s'appuyer d'une épaule sur Koçadâsa et de se tenir, le visage tourné de mon côté, ses yeux épanouis et la joue horripilée en son duvet.

Elle avait d'abord fait descendre l'amour à la vue de ses regards obliques et au jeu de ses sourcils, dont la liane badinait en suivant le chemin des yeux. Frappant de ses mains à la ronde (1), comme avec de fraîches et nouvelles pousses, qui se fussent balancées folâtres au rapide souffle de sa respiration et sur lesquelles ses lèvres eussent jeté des faisceaux de lumière, elle chassait les abeilles, attirées par l'envie de sucer le parfum sur le nymphée de sa bouche, et semblait secouer d'elle avec crainte dans ses gestes expressifs (2) les cinq flèches de l'Immortel aux cinq traits, comme si elles tombaient sur elles toutes à la fois, tandis que, sa pudeur à ma vue opérant sur elle tout l'effet du mouvement le plus rapide imprimé à sa balle, on eût dit qu'elle entrait dans une cage de fleurs *aux pétales rouges*. Imitant, pour ainsi dire, une liane de l'éclair, elle manifestait par une sorte de ghana (3) le trouble de l'amour. Ses pieds mariaient leur mouvement aux cadences mesurées par les pierres fines de leurs mélodieux ornements. Un sourire, ingénieux en prétextes, arrosait de splendeurs ses lèvres de vimba. Elle rajustait la gerbe tombée de sa chevelure, et, secouant le ruban de sa ceinture, elle en faisait gazouiller les pierreries. Un resplendissant tissu de soie

(1-2-3) Le *ghana* est un mode de danse, ni vif, ni lent. On trouve dans ce passage trois expressions techniques, empruntées aux arts de la danse et du théâtre : *mandalabhramana, pantchavindouprasrita, gomoûtrikâpratchâra.* Dans ces composés, les mots sont détournés du sens propre, employés au sens figuré et, par conséquent, peu susceptibles de traduction. Le dernier veut dire : *écoulement de l'urine d'une vache,* idée basse parmi nous, mais non dans l'Inde, où le caractère sacré de l'animal imprime un cachet de noblesse sur tout ce qui tient à lui.

allait et venait, pendant sur le nitamba large, élevé, objet de mainte admiration. La balle se jouait, balottée par la liane de ses bras, *tantôt* croisés, *tantôt* avancés, *d'autres fois* courbés. Tantôt son bras tombait, abandonné comme un ruban à son côté. Ses cheveux annelés folâtraient le long de son échine et se roulaient sur le dos. Les feuilles d'or, échappées de ses boucles d'oreille, n'interrompaient jamais son jeu commencé, tant elle mettait de promptitude à les rajuster ! La balle, errante dans les intervalles extérieurs, forçait mainte fois les pieds et les mains à la suivre dans l'air. Son fil de perles montait et descendait sans repos *sur le sein;* et la pierrerie au centre du collier reluisait aux yeux et s'éclipsait tour à tour dans ces flux et reflux continuels. Le vent, causé par le jeu, fanait, en les séchant, les jeunes fleurs suspendues à ses oreilles, tandis que la sueur, qui perlait à son visage, altérait le fard de ses joues. Une de ses mains, jolie comme une fleur, s'occupait à retenir le tissu de soie, qui glissait sur la rive des seins. Enfin, soit qu'elle s'arrêtât, soit qu'elle marchât, qu'elle ouvrît ou qu'elle fermât les yeux, qu'elle s'assît ou qu'elle se tînt debout, la fille du roi ne cessait pas d'être infiniment admirable dans son jeu. Frappant, tantôt une seule, tantôt même plusieurs balles *à la fois*, elle fit voir au ciel et à la terre des mystères de jeu dignes de leurs yeux (1).

(1) Cette description du jeu de la princesse est un passage fameux et qui présente, en vérité, une grande variété et un grand choix de mots, dont plusieurs ne sont pas d'un fréquent usage; ce qui rend la traduction quelque peu difficile. (*Note traduite de l'éditeur* WILSON.

Quand elle se fut divertie avec Tchandrasénâ et ses chères amies, le jeu terminé, elle se prosterna devant la Déesse et partit, mon cœur enamouré allant derrière elle, comme sa suite. Elle darda sur moi un regard de l'angle extérieur des yeux, tel qu'une flèche de lotus du Dieu aux traits de fleurs; et, me regardant avec la pleine-lune de son visage retourné plus d'une fois sous maint prétexte, elle semblait dire : « Je t'envoie mon cœur; qu'il ne revienne plus! » C'est ainsi qu'elle s'en retourna au gynœcée avec ses compagnes, tandis que moi, troublé par l'amour, je suivis dans sa maison Koçadâsa, qui mit à ma disposition avec empressement et d'une manière tout à fait généreuse le bain, les aliments et les autres choses.

Le soir, Tchandrasénâ vint en secret, et, m'ayant salué, elle frappa de son épaule une épaule de son amant avec la grâce de l'amour. « Puissé-je, tant que durera ma vie, femme aux grands yeux, lui dit Koçadâsa, rempli de joie, être ainsi le vase de ta faveur! »

« Ami, fis-je avec un sourire, est-ce une chose, qu'il faille demander au ciel pour toi? Il existe un certain collyre tel que, si ton amie s'en frottait les yeux, le fils du roi, survenant alors, ne verrait plus en elle qu'une guenon et l'abandonnerait avec dégoût. »

« Cet homme, que voici, le serviteur de ton excellence, me répondit-elle en souriant, serait alors infiniment obligé à ta grandeur, si, le dépouillant de ses formes humaines, dès cette vie même, elle pouvait ne faire de lui qu'un singe. Puisse du moins s'accomplir ainsi notre vœu, s'il ne peut l'être d'une autre manière! La fille du roi va se gorger de

poison, comme si elle en prenait avec colère, parce qu'aujourd'hui même, dans cette fête de la balle à paume, elle s'est éprise de ton altesse, qui surpasse la beauté de l'Amour. Moi, qui sais l'état de son cœur, j'en ferai part à sa mère ; elle avouera son amour à la reine, et le roi en sera informé par son épouse. Instruit de cette affaire, le prince te donnera la main de sa fille et, par suite, le fils du roi ne sera plus que ton sujet ; car telle est la destinée, que la Déesse nous a révélée. Une fois que le royaume sera mis sous tes lois, Bhîmadhanvan ne sera plus capable de prévaloir sur toi et de faire obstacle à mon penchant. Supportons-le donc trois ou quatre jours ! »

Elle me salua, elle embrassa son amant et partit.

La nuit fut lente à s'écouler pour Koçadâsa et pour moi dans nos mille réflexions sur le résultat des choses, qu'elle nous avait dites. La nuit ayant pris fin, une fois les observances du matin accomplies d'une manière convenable, je me rendis à cette partie du jardin, où j'avais eu le bonheur de voir ma bien-aimée. Le fils du roi s'approcha de moi ; il resta quelque peu de temps à m'accompagner dans ma promenade avec des entretiens dépourvus de fierté. Il me conduisit ensuite dans son palais, où il me servit avec des attentions égales à celles, dont il était l'objet, le bain, les aliments, un lit et les autres choses. Je goûtais dans un songe le plaisir, descendu sur ma couche, de voir ma bien-aimée, quand il me réveilla tout à coup et, me faisant lier d'une chaîne de fer par des hommes nombreux et d'une rare vigueur, qui me tenaient comprimé sous la masse de leurs bras puissants, il

me dit : « Ah, stupide *étranger!* On a entendu ces paroles, sorties de la caverne du mensonge (1), qu'a prononcées l'infernale Tchandrasénâ! L'impure Kandoukavatî, cette bossue, adonnée aux exercices du corps, elle s'est éprise de toi! Et moi, je vivrai, soumis à ta loi! Et Tchandrasénâ, elle sera donnée à Koçadâsa, parce que ma voix ne prévaudra point sur la tienne! » A ces mots, tournant les yeux sur un homme, qui marchait à son côté : « Jette-le dans la mer! » lui dit-il. Celui-là de répondre avec autant de joie, que si on lui avait donné un royaume : « Seigneur, comme ton altesse me le commande! » Et il exécuta l'ordre d'une manière conforme à son désir.

Moi alors, sans aucun appui que mes bras seuls, je me laissai balotter çà et là. Le hasard vint m'offrir une pièce de bois; je l'embrassai de ma poitrine et je flottai aussi long-temps que ce jour et toute la nuit en mirent à s'écouler. Au matin, j'aperçus un navire. Il y avait là des Yavanas (2). Ces gens, m'ayant retiré des eaux, firent ce rapport au capitaine du bâtiment : « Voici un homme inconnu, qu'on a trouvé au milieu des flots, attaché avec une chaîne de fer. Qu'on le charge ici d'arroser à chaque instant un millier de raisins! » Dans ce moment un vaisseau de guerre nous donna la chasse, environné de plusieurs embarcations. Les Yavanas de trembler, car ces bâ-

(1) *Djâla*, « illusion, supernatural deception. » (*Dictionnaire de* Wilson.)

(2) Ce mot *Yavanas* signifie probablement ici les *Arabes*, qui, nous le savons, étaient à cette époque, les principaux marchands navigateurs des mers de l'Inde et de la Chine. (*Note traduite de* Wilson.)

timents d'une vitesse supérieure fermaient la fuite à notre navire, comme des chiens harcèlent un sanglier de tous les côtés. Un combat fut livré et les Yavanas furent vaincus. Revenant à l'espérance, moi alors, je dis à ces hommes, réduits à périr et sans nulles ressources : « Otez-moi la chaîne, dont je suis lié, et je vais exterminer vos ennemis ! » Eux d'y consentir et mon bras de mettre en pièces les corps de tous les guerriers ennemis sous une grêle de bhallas (1), décochés avec un arc, que je faisais rugir d'un bruit épouvantable. Ensuite, je sautai dans le vaisseau, qu'un grapin attachait à notre bâtiment ; je m'élançai sur le capitaine du navire, de qui tous les soldats étaient mutilés ou tués, et je le saisis avec cette avidité, dont un mort saisirait la vie. C'était Bhîmadhanvan lui-même ! « Mon ami, dis-je à cet homme, que ma vue couvrit de confusion aussitôt qu'il m'eut reconnu, ce que nous voyons-là, n'est-ce pas un des jeux de la Fortune ? » Les marchands navigateurs de l'attacher bien solidement avec ma propre chaîne ; et, poussant des cris en témoignage d'allégresse, ils me rendent leurs hommages.

Notre vaisseau, poussé d'un vent contraire, fut chassé au loin, ne pouvant lui résister (2), et finit par aborder à je ne sais quelle île, couverte de forêts. Là, désirant nous approvisionner de fruits, de racines, de kandas (3), de

(1) Sorte de flèches armées d'un fer, qui a la forme d'un croissant.

(2) *Dourvârâ*, « irrésistible ; » mais le contexte rappelle ce mot du sens passif au sens actif.

(3) Racine bulbeuse, l'*arum campanulatum*.

bois et d'eau potable, nous débarquâmes sur des rochers fortement écroulés, qui la ceignaient comme d'un bracelet. Il y avait là une grande montagne : « Oh ! me dis-je, combien est ravissante cette région sur le flanc de la montagne ! La terre à ses pieds est plus belle encore et semée de pierres odorantes ! Cette onde est fraîche ; la lune y répand ses rayons en gouttes de miel sur les *corolles des* lotus rouges et des nymphées bleus. Aimable est ici le plaisir des bois et des arbres, aux charmes desquels ajoute encore ce mélange de boutons et de fleurs aux mille couleurs. » Tandis que je parlais ainsi, promenant de tous côtés la vue enchaînée de mes yeux insatiables, je montais sur la cime de cette montagne merveilleuse (1), où je dirigeai mes pas vers un lac, dont les escaliers en pierres de rubis, jetant sur lui de brillants reflets, teignaient en rouge ses eaux grises du pollen des lotus. Après que je m'y fus baigné, que j'eus goûté à des fragments de nymphées égaux en douceur à l'ambroisie et comme j'avais encore des tiges de lotus attachées à mes épaules, je ne sais quel Rakshasa de la classe des brahmanes et d'une forme épouvantable s'élança vers moi et, des menaces à la bouche, me jeta ces questions : « Qui es-tu ? D'où viens-tu ? » Je lui répondis sans crainte : « Ami, tu vois un brahme en moi. Je suis passé de la main d'un ennemi dans la mer, et de la mer dans un vaisseau d'Yavanas, et de ce navire d'Yavanas sur les flancs de cette montagne aux pierres merveilleuses, où je me délasse à mon gré, s'il te plaît, dans les eaux de ce

(1) *Alakshita*, c'est-à-dire, *mons talis anteà nunquam alibi visus.*

lac. » — « Si tu ne réponds pas à mes questions, reprit-il, je vais te dévorer ! » — « Interroge-moi donc, répartis-je; soit ! »

Alors, entre nous deux, l'entretien commença par une stance âryâ :

« Le cœur de la femme est-il porté à la cruauté? Le plus grand bonheur d'un maître de maison lui vient-il des qualités de son épouse? L'amour est-il ingénieux? Est-ce une chose difficile que d'être sage? »

A toutes ces questions, je répondis : « La solution te sera donnée par Dhoûminî, par Gominî, par Nimbavatî et par Nitambavatî. » — Dis-moi ! Qui sont, reprit-il, ces femmes ? »

A cette demande, je répondis en ces termes :

« Il est une région, appelée Trigarta (1). Là, vivaient trois chefs de maison; ils étaient riches d'une grande opulence; ils étaient frères germains. On les nommait Dhanaka, Dhânyaka et Dhanyaka. Durant leur vie, l'Immortel aux mille yeux refusa les pluies à la terre douze années consécutives. La sève des semences était perdue; les plantes annuelles devenaient stériles; les arbres ne produisaient pas de fruits; les nuages étaient sans eau; les rivières avaient cessé de couler; et, des lacs, il ne restait plus que de la poussière. Les sources ne faisaient plus courir les ruisseaux à l'entour des montagnes. Le fruit, qui pousse à la racine des kandas, était rare. On

(1) Une contrée dans le nord-ouest de l'Inde; sans doute, une partie de *Lahore*. Wilford pense que c'est la moderne *Tahóra*.

avait déserté les *doux* entretiens ; on négligeait de célébrer les plus saintes des fêtes. Les bandes des voleurs s'étaient multipliées ; les hommes se mangeaient les uns les autres, et des crânes de têtes humaines roulaient çà et là, blancs comme des ardées. Les oiseaux (1) abandonnaient leurs nids affamés ; les villages, les bourgs, les villes et les cités n'avaient plus d'habitants.

» Ces trois chefs de maison, après qu'ils eurent consommé la provision entière de riz, ayant mangé les uns après les autres tous les troupeaux de chèvres, ceux de buffles, les troupeaux de vaches, leurs esclaves femelles, ensuite leurs esclaves mâles, puis leurs enfants; après eux, les plus âgées de leurs épouses ; enfin, celles d'un âge moyen, en vinrent à se dire : « Il faudra manger demain Dhoûminî, la plus jeune ! » Alors Dhanyaka, le dernier de ces frères par son âge, incapable de sacrifier son épouse bien-aimée, s'enfuit avec elle dans la nuit même, *qui précéda ce jour*, et, portant sa femme, épuisée de fatigue, il s'enfonça dans une forêt.

» Tandis qu'il voiturait sa compagne, dont il avait calmé la faim et la soif avec sa chair et son propre sang, il vit je ne sais quel homme, qui avait le nez, les oreilles, les mains et les pieds coupés, se rouler sur la terre. Il chargea d'une âme compâtissante ce malheureux sur ses épaules ; et, quand il eut trouvé dans certaine partie du bois une retraite, peuplée de gazelles et fertile en racines

(1) Aux trois manuscrits, indiqués par Wilson avec les capitales A, B et D, nous préférons le manuscrit C, qui porte, au lieu de *kâka*, « une corneille, » PAKSHI, « *aliger*, les oiseaux, » en général.

bulbeuses de kandas, il se construisit (1) là industrieusement une hutte, où il fit un long séjour. Il guérit les blessures de cet homme, pansé avec l'ingüa, l'huile de sésame ou d'autres médicaments, et le nourrit de sa chair, sans faire aucune différence de soi-même et des herbes.

Un jour que Dhanyaka était sorti à la recherche des gazelles afin de servir à son hôte de meilleurs aliments, la Dhoûminî s'approcha du mutilé par l'envie de goûter le plaisir *d'un adultère avec lui.* En vain la menaça-t-il, celle-ci fit violence au malade et satisfit sa luxure. L'époux revint et, comme il avait besoin d'eau : « Tire-s-en du puits et bois, dit-elle; car j'ai une migraine, qui me fend la tête! » Elle commença par jeter dans le puits un sceau, que retenait une corde; et, tandis que son époux tirait l'eau, elle passa *doucement* par derrière et le poussa dans le puits. Elle chargea le mutilé sur ses épaules et, quittant ces lieux pour les pays étrangers, errante çà et là, elle acquit la renommée d'une épouse vertueuse et reçut des *marques de* respect, qui se traduisaient en diverses manières. Enfin, elle se fixa dans Avanti, où la faveur du roi l'environna d'une grande existence. Là, elle aperçut un jour son époux, qui errait, mendiant sa vie, dans les rues d'Avanti; — un heureux hasard et le besoin d'eau avaient conduit une caravanne de marchands vers le puits, d'où on l'avait retiré : — « Le voilà, ce méchant, s'écria aussitôt la Dhoûminî, qui a mutilé mon époux! » Elle poussa le roi à commander la mort de cet homme vertueux par un sup-

(1) *Ratchati*, écrit le texte imprimé au lieu de *ratchita*, faute, non portée à l'*Erratum*.

plice raffiné ; et Dhanyaka fut mené, les mains liées derrière le dos, sur le terrain des exécutions. « Demande à ce mendiant, qui fut, croit-on, mutilé par moi, fit-il d'une voix ferme à l'officier, qui présidait au supplice, si c'est bien moi, qui ai commis sur lui ce crime, moi, de qui la vie ne tient plus qu'à un fil; et, s'il dit : oui! j'ai mérité ma peine! » — « Rien n'empêche (1) ! » répondit le magistrat, qui fit apporter l'invalide. On lui montra le patient; et ce malheureux, qui avait un cœur généreux, s'étant prosterné, la face baignée de larmes, devant l'homme vertueux, de raconter sa belle action et le crime de la méchante femme avec toutes les circonstances. La coupable ensuite eut le visage mutilé, son corps fut livré comme pâture aux chiens par la sentence du monarque irrité, et Dhanyaka devint comme une terre, où fut semée toute sa faveur. Voilà ce qui me fait te répondre : « Le cœur de la femme est cruel! »

Le Rakshasa m'interrogea de nouveau et je lui racontai l'histoire de Gominî.

« Il est chez les Dravidas une ville, nommée Kântchî. Là, vivait le fils d'un chef des marchands, appelé Çaktikoumâra, de qui la fortune s'élevait à plusieurs dizaines de millions. Celui-ci, n'ayant pas encore atteint sa dixhuitième année, eut cette pensée : « Il n'y a point, assurément! de bonheur pour les célibataires, ni pour les époux, de qui les femmes n'ont pas les qualités de leur état! Comment donc obtiendrai-je une épouse douée de ces qualités? » Alors, comme il n'estimait pas les plaisirs

(1) Textuellement : *Quid mali?*

goûtés au mépris des mœurs (1), que l'on prend avec des épouses, enlevées à la confiance des autres, il se donna pour un astrologue et, vêtu de vieux habits, portant un boisseau de riz non vanné, il se mit à parcourir la terre. « Il est versé dans la connaissance des signes naturels! » disaient les pères, qui avaient des filles; et tous s'empressaient de les montrer à cet inconnu de bonne famille. S'il rencontrait une jeune fille de sa caste, qui fût douée de signes heureux, il ne manquait pas de lui dire : « Vierge fortunée, te serait-il possible de nous apprêter un festin délicieux avec cette mesure de riz non encore émondé? » On repoussait la demande avec des risées; et le jeune homme errait ainsi, allant de maison en maison.

» Un jour, chez les Çivis (2), dans une ville, située sur les rives méridionales de la Kâverî, une jeune fille aux très-modestes parures lui fut montrée par son père, sa mère et sa nourrice dans la splendeur passée d'un palais en ruines et la grandeur tombée d'une ancienne fortune. Il attacha ses yeux sur elle et cette pensée vint à son esprit : « Les membres de cette jeune fille sont assurément tous, ni trop gras, ni trop maigres, ni trop grands, ni trop petits; ils sont agréables à la vue; ils sont purs et soignés; elle a tout rose le bout de ses doigts; ses deux mains sont marquées de plusieurs lignes fortunées, qui figurent l'orge, le poisson, le nymphée, l'aiguière et cætera. Les traces de ses talons ne sont pas inégales; ses pieds

(1) *Yâdritchhakî*, « independant, following one's own will. » (*Dictionnaire de* Wilson.)

(2) Un peuple des régions dans le sud de l'Inde.

sont charnus et non pas tendineux; ses cuisses sont régulièrement arrondies. On ne peut guère distinguer les *articulations des* genoux, car elles s'éclipsent, pour ainsi dire, sous le potelé des cuisses. La cavité de ses reins, qui est une partie charmante, fait un quadrangle divisé par une seule ligne; la région du nitamba dessine une roue dans sa forme. Le rond de son ombilic bien tendre est un creux suffisamment profond; son ventre est orné de la triple ride. Ses deux seins, étalés sur la région de la poitrine, ont toute la beauté d'un grand début et déjà leurs mamelons dressent fièrement la tête. Ses orteils sont rouges, droits, harmonieusement ronds; leur base est marquée de lignes, qui présagent une abondance d'or, de grains, d'enfants; et l'onyx (1) des ongles est tendre, haut, luisant. Les articulations des bras se plongent dans le creux de leurs deux lianes, qui s'inclinent mollement vers la région des épaules d'une extrême fraîcheur. Le cou est délicat; la colonne, qui porte la tête, est ronde et ondulée. Ses lèvres sont vermeilles, arrondies au milieu, séparées l'une de l'autre; le menton est beau, étroit; le disque de la joue, ferme et bien rempli. Ses lianes de sourcils sont luisantes, noires, arquées, non réunies; son nez ressemble à une fleur de tila, qui n'est pas encore toute éclose : les yeux sont grands, languissants, fermes dans leur marche, doux, lumineux, composés des trois couleurs, rouge, blanche et très-noire. Le front est beau comme un quartier de la lune; les suaves rangées de ses cheveux annelés ressemblent à la pierre de saphyr; le couple de ses char-

(1) *Mani*, « la pierrerie. »

mantes oreilles dans le nymphée de son visage est pareil à la tige pendante du lotus, qui se joue, repliée deux fois en pâlissantes boucles-d'oreille. Ses cheveux à l'abondance imprégnée de parfums sont noirs, égaux, luisants de leur nature, nombreux, longs, bouclés autant qu'il faut et n'offrent pas à leur extrémité même une splendeur, qui va, s'effaçant du noir au brun. Voilà des formes, qui sans doute ne contrastent point avec le caractère, et mon cœur est déjà tout épris d'elle. Cependant je veux encore l'observer de tous les côtés avant de l'épouser; car l'homme, qui se marie (1), sans avoir bien réfléchi, voit nécessairement tomber sur lui tous les regrets, l'un à la suite de l'autre. »

» Il dit à la jeune fille avec un regard affectueux : « Vierge fortunée, aurais-tu le talent de nous préparer un excellent repas avec ce boisseau (2) de riz non vanné ? »

» A ces mots, elle regarda sa vieille servante d'un air intelligent; elle prit aux mains de l'étranger ce riz, que mesurait un prastha, le fit asseoir quelque part, dans un lieu bien balayé, bien arrosé de la terrasse, et lui donna de l'eau pour se laver les pieds. La jeune fille se mit d'abord à sécher un instant et retourner mainte fois au soleil ces grains de riz odorant; puis, les frotta bien doucement sur un sol uni et ferme avec le dos d'une tige de lotus; après quoi, elle sépara complètement les grains de leurs écosses. « Mère, dit-elle à sa nourrice, les orfèvres

(1) *Kârinâm*, dit le texte, sans aucune observation de l'*Erratum;* nous traduisons comme s'il y avait *kârinam*, « agentem. »

(2) Textuellement : un *prastha* ou quarante-huit doubles poignées.

ont besoin de ces cosses, qui sont excellentes pour nettoyer les parures. Porte-les chez eux et achète avec les couris, qu'ils t'en auront donnés, une marmite commune, deux plats et du bois très-dur, ni trop vert, ni trop sec. » La nourrice de remplir exactement sa commission.

» Cependant la jeune fille à la taille noblement distinguée retira plusieurs fois avec ses doigts mêmes, battit, fit sauter les grains dans un mortier de kakoubha au ventre large, creux, assez profond ; et, fatiguant son bras à lever et baisser l'instrument, elle se jouait adroitement avec un pilon neuf de khâdira, pesant, très-long, la surface unie et dont une feuille de fer environnait la tête. Ensuite de laver plus d'une fois dans l'eau ces grains purifiés avec le van des restes de leurs cosses ou des autres fétus; et, quand elle eut adressé au foyer sa prière, de les jeter dans une onde, qui avait bouilli cinq fois.

Toutes les parties des grains s'étant gonflées et ramollies, après qu'ils eurent dépassé l'état de ressemblance avec une fleur en bouton, elle attisa le feu, retourna le couvercle sous la marmite, et fit tomber l'écume du mets préparé. Ensuite, elle plongea avec une cuiller à pot dans le riz bouillant, le retourna un moment et, toutes les poignées de grains étant parvenues au même point de cuisson, elle mit, renversé sens dessus dessous, le couvercle sur la marmite. Alors, elle versa de l'eau sur les bûches, dont l'aubier seulement avait brûlé; elle éteignit le feu et, l'ayant réduit en charbons, elle fit porter le tout chez des gens, qui en avaient besoin. « Achète avec les couris, dont ils auront payé cela, dit-elle à sa nourrice, des légumes, du lait, du beurre fondu, de l'huile de sé-

same, des fruits du myrobolan emblique et du tamarin, suivant ce que la vente aura pu te rapporter. » La servante ayant obéi, sa jeune maîtresse composa deux ou trois sauces, et dit : « Cette écume du mets, étant saupoudrée de camphre mouillé, peut bien compter pour un nouveau plat ! » Elle refroidit le service, assaisonné de sel, avec le vent agréable d'un éventail : un parfum, mis sur des charbons, jeta dans l'atmosphère sa fumée odorante ; et, quand elle eut donné, en le broyant menu, la senteur exquise de ses fleurs au fruit même du myrobolan, elle fit inviter son hôte par la bouche de sa nourrice à prendre le bain.

» Il se baigna, et la jeune fille, ayant lavé ses mains (1), lui donna tour à tour l'huile de sésame et les fruits du myrobolan. Une fois lavé, montant sur un escabeau, mis sur le sol arrosé et balayé, ses pieds sur la feuille pâle et verte d'un banannier de la cour, apetissée aux trois quarts de sa taille, il toucha l'onde humide, présentée sur les deux plats. Ensuite, la jeune fille de lui servir avant tout une péyâ (2). Il but et, la fatigue de sa route s'évanouissant, il se trouva dans une situation d'esprit joyeuse et tous ses membres complètement satisfaits. Puis, quand elle eut donné à son hôte deux cuillers à pot de gruau et de riz bouilli, elle servit un brouet (3) avec une mesure de beurre clarifié et des épices. Elle fit

(1) Textuellement : *lavatione purificata.*

(2) « Any drink with a small quantity of boiled rice. » (*Dict. de* Wilson.)

(3) *Soûpa,* avec la même signification que le mot français, duquel on aime à retrouver ici une étymologie.

manger à l'inconnu ce mets et son reste, assaisonné de macis, de cardamome et de cassia, mis en poudre, en lui faisant boire du lait de beurre et de l'eau de riz, odorants et frais.

» Quand il s'est rassasié de riz et des autres choses, l'étranger demande à boire. Aussitôt la jeune hôtesse d'épancher en filet d'eau par un tube (1) et d'un vase d'or neuf, où elle était contenue, une onde à la suave odeur, entremêlée de lotus, embaumée par des fumigations d'aloës et parfumée avec la fleur nouvelle du pâtala (2). L'un des plats tenu sous sa bouche, les cils de ses yeux effleurés par l'aiguière et frissonnants à cet arrosement aussi froid que la neige, son oreille égayée par le clapottement des gouttes stillantes, sa joue rude se horripilant au plaisir du toucher, ses fosses nazales comblées par les émanations (3) des ramilles de la senteur, le sens de sa langue flatté par une douceur exquise, il but entièrement cette eau cristalline. Autorisée d'un signe exprimé par un mouvement de sa tête, la jeune fille de lui verser avec une autre aiguière un second rafraîchissement. Enfin, comme la vieille nourrice avait emporté pour le battre son outtarîya en guenilles, après qu'il s'en était dépouillé, *le faux astrologue, en attendant,* prit un moment

(1) « Marco Polo rapporte que les Indiens ne mangeaient ni ne buvaient à la manière des habitants d'Europe,... et qu'au lieu de porter le vase à ses lèvres, on versait d'en haut la boisson dans la bouche. La réalité de la plupart de ces coutumes a été attestée par le témoignage des voyageurs modernes. » (COLLIN DE BAR, *Histoire de l'Inde ancienne et moderne.*)

(2) *Bignonia suave-olens.*

(3) Textuellement : *écumes.*

de sommeil sur l'aire, ointe d'une bouse verdoyante.

» Entièrement satisfait, il épousa la jeune fille suivant les rites et l'emmena. Une fois cette femme installée chez lui, insensible à toutes les autres, il fit de quelque fille de joie tout son gynœcée. *Dès ce moment,* lui de servir sa femme comme la plus chère des amies; elle, sans négligence, d'honorer son époux comme un Dieu. Elle fit dignement les affaires de la maison; et, trésor de politesse, elle assujétit les gens du service à sa volonté. Le *jeune marchand,* conquis par les vertus de sa femme, l'ayant rendue la maîtresse de toute sa famille, ayant même asservi à elle seule sa personne et sa vie, obtint à la fois les trois choses, qui sont le but de la vie humaine (1). Aussi, ma réponse est-elle que le plus grand bonheur d'un maître de maison lui vient des vertus de son épouse. »

Après cela, interrogé de nouveau par le Démon, je lui racontai l'histoire de Nimbavatî.

« Il est dans le Sourate une ville, nommée Valabhî (2), où vivait un chef d'hommes de mer, appelé Grihagoupta, de qui la fortune égalait celle du roi des Gouhyakas. Il était père d'une fille, qui avait nom Ratnavatî. Le fils d'un riche marchand, appelé Balabhadra, venu de Madhoumatî, en reçut la main. A peine marié, un repentir

(1) L'amour, la richesse et la vertu.

(2) On ne trouve que dans les ouvrages sanscrits une mention de Valabhî. Suivant le colonel Tod, cette ville sur l'emplacement de Balbi, à dix milles nord-ouest de Bhawanagar, fut saccagée par les Huns au commencement du VIe siècle; mais il semble qu'elle avait survécu à cette calamité et qu'elle était encore une ville de marque à l'époque de notre auteur, puisqu'elle a trouvé place dans sa narration. (*Note traduite de l'éditeur* WILSON.)

secret arrêta son plaisir; il conçut tout à coup une violente haine contre elle et ne voulait pas la revoir. Dédaignant les conseils de ses amis, il n'alla plus dans son appartement et l'abandonna d'une manière honteuse : « A l'avenir, elle ne sera plus, dit-il, Ratna, mais Nimbavatî! » Et l'infortunée tomba dans le mépris de ses domestiques et de ses parents. Un certain laps de temps s'étant écoulé, un jour qu'elle pensait, consumée de chagrin : « Où trouverai-je un appui? » elle vit s'approcher avec des fleurs pour les offrir aux Dieux une vieille mendiante bouddhiste, qu'on eût prise facilement pour sa mère. Ses larmes continuèrent à couler d'une manière touchante vis-à-vis d'elle, *comme si elle était encore* dans la solitude. La femme anachorète, baignant elle-même son visage de larmes, la consola de mainte façon et lui demanda ce qui avait excité ses pleurs. La malheureuse de répondre, toute honteuse, avec peine, tant le cas était grave : « Mère, que dirai-je? L'infortune est vraiment une mort vivante pour les femmes et surtout pour les épouses de noble maison! Je suis devenue moi-même un exemple de cette *vérité*. L'ordre entier des pères et la foule des mères elles-mêmes jettent sur moi un regard de mépris. Regarde-moi donc avec des yeux amis; sinon, je vais abandonner le souffle inutile de mon existence. Mon secret ne doit pas être conté jusqu'à la fin! »

» Ce disant, elle tomba aux pieds de la mendiante, qui la fit relever (1) et, pleurant elle-même, lui tint ce lan-

(1) L'édition porte : *utthâya*, « s'étant levé ; » mais il faut évidemment : *utthâpya*, « *ayant fait elle se lever.* »

gage : « Ma fille, ne prends pas contre ta vie une résolution violente! Cette femme, *qui te parle*, *elle* sera dévouée à tes ordres aussi loin que pourront s'étendre mes bons offices. Je n'appartiens qu'à moi-même. Si tu n'as plus d'espoir, entre dans la vie de la pénitence, où je serai ton guide, pour la félicité dans un monde à venir. Ne serait-ce pas en conséquence d'une ancienne faute que tu es tombée dans la haine de ton époux, sans nulle cause, bien que tu sois douée de ces belles formes, d'un tel caractère et d'une famille comme est la tienne? S'il existe un moyen quelconque de tirer une représaille de l'injure, que t'a faite ton époux, confie-le-moi : ton esprit assurément est plus habile *que le mien.* »

» La jeune femme alors, baissant la tête, réfléchit un instant à peine et dit, mettant comme préambule à ses paroles un brûlant et long soupir :

« Un époux, sainte dame, est un Dieu pour les femmes, surtout quand elles sont nées dans une grande famille : il me faut donc imaginer un moyen, qui soit en harmonie avec la soumission. Nous avons pour voisin porte à porte un négociant. Il vit, surpassant tous les habitants de la ville par son esprit, sa famille et son opulence, qui est celle d'un roi. Il a une fille, nommée Kanakavatî; elle me ressemble en tous ses membres : c'est entre mes amies celle, qui m'aime le plus (1). Je me ferai voir avec elle sur la terrasse de son magnifique palais. Ensuite, on m'y verra jouer *seule* dans une parure deux fois plus grande. Porte à mon époux d'une manière touchante une

(1) Ou : *que j'aime le plus;* l'expression est vague.

sollicitation de mère et conduis-le à cette maison. Quand vous serez venus près d'elle, je laisserai tomber ma balle, comme si j'étais ivre de jouer. Tu la ramasseras et, l'ayant remise dans ses mains, tu lui diras : « Mon fils, voici une amie de ton épouse. C'est la fille de Kouvéradatta, le chef des marchands ; elle est appelée Kânakavatî ; mais elle te méprise outre mesure à cause de Ratnavatî : « Tu es un inconstant, dit-elle ; un cœur sans pitié ! » Reçois donc cette balle comme une dépouille de l'ennemi. » A ces mots, il ne peut manquer de lever sa tête vers moi et, s'imaginant que je suis la bonne amie de son épouse, il réunira les paumes de ses mains aux tempes et, malgré ton invitation renouvelée, il me renverra la balle avec son amour, tandis que j'exprimerai *dans un geste* mon indignation. Quand tu auras glissé par cette fente un lien pour l'enchaîner et fait dresser la tête à sa passion, il te faudra manœuvrer de telle sorte qu'il puisse convenir d'un rendez-vous avec toi et que, m'ayant reçue de ta main, il me conduise en pays étranger. »

» La mendiante, pleine de joie, s'acquitta donc ainsi de sa commission.

» Ensuite, Balabhadra, que trompait la vieille anachorète, ayant reçu d'elle sa femme, qu'il s'imaginait bien être Kanakavatî, et pris ses parures, son or et ses pierreries, s'en alla dans une nuit de la plus épaisse obscurité, habiter en pays étranger. Puis, la sainte femme d'inventer cette histoire : « Balabhadra m'a dit hier même : « Insensé, j'ai répudié Ratnavatî sans aucune raison, j'ai offensé mon beau-père et ma belle-mère, j'ai plongé mes amis dans le chagrin : aussi, ai-je honte de vivre encore

dans ces lieux, où ils me voient (1). » Il a sans doute emmené sa femme. Au reste, on ne peut tarder à savoir la vérité. » Ces mots avaient engourdi l'ardeur, que ses parents eussent pu mettre à chercher *le fugitif.*

Cependant la fausse Kanakavatî (2), chemin faisant, avait acheté une femme esclave et, lui faisant porter les paquets et les provisions du voyage, elle était arrivée à Khétakapoura. Là, versé dans la connaissance des affaires, Balabhadra acquit une grande fortune à peu de frais : il se mit au rang des principaux citadins et la puissance, que donnent les richesses, attacha autour de lui un nombreux concours de clients. Un jour, il dit à sa première domestique : « Tu ne fais rien ! Tu voles tout ce que tu vois ! Tu parles avec impertinence ! » et *le maître* fit suivre ces reproches d'un châtiment rigoureux. L'esclave, à qui ce traitement inspira de la colère, divulgua une partie de leur histoire, que lui avait contée sa maîtresse dans le temps de sa faveur. Le Dandavâhi (3), en ayant ouï parler, conduisit Balabhadra au tribunal des anciens de la ville : « Ce misérable, dit-il, se nomme Balabhadra. Coupable de rapt, il habite notre ville depuis qu'il a enlevé Kanakavatî, la fille de Kouvéradatta. Vos excellences ne jugent-elles pas à propos de lui ôter ce qu'il possède et de placer tout sous le séquestre ? » Et le malheureux fut menacé violemment.

« Ne crains pas, dit Ratnavatî à son époux effrayé, et

(1) Textuellement : *me pudet igitur hic etiam vivere mixtum.*
(2) Littéralement : *cependant Ratnavatî...*
(3) Le chef de la police.

dis-leur : « Cette femme n'est pas Kanakavatî, la fille de Kouvéradatta; c'est Ratnavatî, fille de Grihagoupta, que son père et sa mère m'ont accordée à Valabhî même et que j'ai épousée suivant les rites. Si vous ne m'en croyez pas, envoyez un homme de confiance auprès de ses parents. »

» Quand il eut parlé de cette manière, l'accusé resta libre sous la garantie de la corporation des marchands jusqu'au temps où, informé de cette histoire dans une lettre des anciens de la cité, Grihagoupta aurait pu venir à Khétaka-la-ville afin d'en ramener à sa bien grande satisfaction sa fille avec son gendre. Ayant vu de cette façon que la Kanakavatî de sa pensée n'était pas autre que sa Ratnavatî, Balabhadra fut pour elle désormais le plus tendre des époux. Aussi, ma réponse à ta demande est-elle que l'amour est naturellement ingénieux. »

Le Démon, à peine eus-je fini, m'interrogea de nouveau sur l'histoire de Nitambavatî; et je repris la parole en ces termes :

« Il est dans le Çoûraséna (1) une ville, appelée Madhourâ. Là, demeurait un çoûdra, entièrement livré aux fourberies et à la fréquentation des courtisanes, qui avait décidé, par son bras seulement, plusieurs querelles en faveur de ses amis et auquel ses actes de violence avaient acquis le surnom de Kalahakantaka (2). Un jour, il vit une toile peinte à la main d'un certain peintre, que le

(1) La contrée autour de Mathourâ. Il est à remarquer, dit l'éditeur, que tous les manuscrits portent ici *Madhourâ* au lieu de *Mathourâ.*

(2) C'est-à-dire, *l'Épine-des-rixes.*

hasard amenait dans sa ville. Elle offrait l'image d'une jeune femme, de qui la vue seule rendit son âme toute malade d'amour. « Seigneur, dit Kalahakantaka, ici paraissent des choses contradictoires. Ce corps suave est celui d'une femme de condition; sa taille cambrée et la beauté pâle de son visage révèlent son rang; mais le possesseur de ces charmes n'en a pas encore joui autant qu'il aurait pu : aussi les yeux sont-ils pleins de hauteur. Néanmoins, ce n'est pas la femme d'un époux, qui voyage dans les pays étrangers; car je n'y vois pas les cheveux rattachés dans un seul nœud et les autres choses, qui sont les signes de l'absence *ou du veuvage*. Voici une marque posée au côté droit : c'est donc l'épouse de quelque vieux marchand, qui n'est pas infiniment pourvu d'une mâle vigueur. Elle méritait qu'un homme d'un aussi grand talent, comme je le vois, exécutât son portrait. » Le peintre, ayant reçu cette louange, répondit à celui, qui l'avait donnée : « C'est vrai! C'est l'épouse d'un marchand, nommé Anantakîrti, habitant d'Oudjdjayinî, dite aussi la ville d'Avantî. On l'appelle Nitambavatî (1), nom, qu'elle ne dément pas. Émerveillé de sa beauté, je l'ai peinte comme on la voit ici (2). »

» Le çoûdra, son âme consumée par le désir même, prit donc un travestissement d'astrologue et s'achemina vers Oudjdjayinî pour la voir. Il entra chez elle sous le prétexte de solliciter une aumône et vit là cette beauté, de qui

(1) *Kallipyge*.
(2) Textuellement : *aivam*, « ainsi. »

la vue exalta son amour au plus haut degré. Il sortit et s'en alla demander la garde du cimetière aux chefs de la ville. Sa requête lui fut accordée. Alors, en lui donnant une part dans les linceuls, les voiles et les autres dépouilles des morts, qui étaient son profit, il mit dans ses intérêts je ne sais quelle mendiante bouddhiste, nommée Arhantikâ. Il fit arriver ses vœux par la bouche de cette femme à l'oreille de Nitambavatî, qui les repoussa loin d'elle avec des moqueries. Le rapport de la mendiante lui ayant fait voir que renverser de sa vertu cette noble dame ne serait pas chose facile, il donna ces instructions secrètement à son émissaire :

« Retourne chez l'épouse du marchand et, quand tu seras devant elle, tu lui diras : « Une personne de ma sorte, tu penses, qui embrasse la vie contemplative, désirant affranchir ses yeux de voir les péchés du monde, ne peut se proposer la chûte de la vertu chez les femmes de condition. Que se propose-t-elle donc? Pas autre chose que ceci! Te voyant ainsi douée de la plus noble richesse, d'une beauté plus qu'humaine, d'une jeunesse dans sa première fleur : « Un autre *que son époux*, me suis-je dit, pourrait-il obtenir aisément ce diamant de femme, ou ne pourrait-on le toucher? » Je me réjouis maintenant que j'en ai fait l'expérience. Aussi ta vertueuse nature m'a-t-elle inspiré l'envie de te voir bientôt donner le jour à un fils. Mais ton époux, que possède un certain Démon, est incapable de produire un rejeton au sein de ta grâce. Il est impossible que vous obteniez un enfant, si vous n'avez d'abord surmonté cet obstacle. Écoute, s'il te plaît, ces paroles : entre seule dans tes bosquets *cette nuit* et mets ton pied

de toi-même dans la main d'un homme, que j'y aurai conduit. C'est un habile enchanteur; et tout à coup saisie, par la vertu de son charme, d'une colère amoureuse, ne crains pas de frapper ton époux dans la poitrine. Il acquerra sur-le-champ une puissante faculté de génération et un suprême accroissement de vigueur (1). Il courtisera, n'en doute point, ta grâce comme une Déesse. » A ces mots, elle voudra mener la chose jusqu'à l'évidence. Alors, fais-moi entrer dans les bosquets; après quoi, tu l'introduiras elle-même. Veuille bien me rendre un tel service. »

« Oui ! » répondit la mendiante; et l'homme au comble de la joie fut introduit cette nuit même dans le verger *du marchand*. En touchant au pied Nitambavatî, que la sainte femme n'avait pas amenée sans beaucoup de peine, il fit tomber un de ses noûpouras d'or, lui fit à l'origine de la cuisse une légère blessure avec un petit couteau et s'enfuit au plus vite. La dame, saisie de la plus grande épouvante, maudissant son imprudente sortie, ayant presque envie de tuer la mendiante, lava sa plaie dans le vivier de son hôtel, la banda avec un morceau d'étoffe, *arraché de son vêtement*, ôta son autre noûpoura dans la crainte qu'il n'accusât la faute, et passa trois ou quatre jours sans voir personne, ni sortir de son lit. Le fripon se dit *alors* : « Il faut que je vende ce noûpoura ! » et il s'en vint proposer au marchand cet anneau de pied. A peine l'eut-il vu, Anantakîrti de s'écrier : « C'est un noûpara

(1) *Dhâtou,* any constituent part of the body, as blood, flesh, etc. » (*Dictionnaire de* Wilson.) Le mot propre est caché ici sous le *et cætera.*

de ma femme! Comment est-il venu dans tes mains? » L'homme ne répondit pas, et le marchand de l'interroger avec insistance. Il dit enfin : « Je parlerai, mais devant le conseil des marchands. » L'assemblée est convoquée, et le fripon dit : « Envoie chez ton épouse et fais apporter ici sa paire de noûpouras! »

« Cette nuit même, entrée sous un berceau dans notre bosquet afin de m'y reposer, fit-elle, non sans honte et non sans crainte, l'un de mes noûpouras, attaché d'un lien trop lâche, s'est échappé. Je l'ai cherché aujourd'hui et n'ai pu le retrouver. Mais voilà son pareil! » Et elle envoya l'autre anneau de pied.

» Le messager des marchands revint, apportant ce conte et le noûpoura. Le fripon interrogé de répondre avec simplicité : « Personne de vous n'ignore assurément que le bois des mânes fut confié par vos ordres à ma garde, que j'y demeure et que j'y passe ma vie. « Des gens intéressés, dans la crainte de payer les droits (1), ai-je pensé, ne brûleraient-ils pas quelquefois des morts pendant la nuit? » Alors, je couchai dans le cimetière durant les nuits mêmes. L'autre jour, je vis une femme aux vêtements noirs tirer du bûcher un cadavre à moitié brûlé (2). Était-ce par cupidité? Je n'en sais rien. Arrêtée, elle se fit elle-même dans son épouvante une légère blessure à la naissance de la cuisse avec un petit couteau, *qu'elle tenait à la main;* mais elle réussit à s'enfuir; et ce noûpoura est tombé de son pied, tant sa course était ra-

(1) Textuellement : *dans la crainte de moi.*

(2) *Ustum, non ustum,* dit le texte.

pide. Voilà comment ce noûpoura m'est venu : le reste appartient à votre jugement. »

» L'opinion des marchands de la ville fut à l'unanimité qu'il fallait bien examiner si elle n'offrait pas les caractères d'une Goule (3). Abandonnée par son époux, l'*infortunée* eut beau gémir et désirer la mort, elle fut remise au gredin, qui l'attacha d'une corde, afin de la garder la nuit dans le cimetière même. « Charmante dame, laisse-toi fléchir par moi, disait-il, que tes belles formes ont enivré d'amour ! J'ai tenté pour te vaincre beaucoup de moyens par la bouche de la mendiante. Aucun n'ayant réussi, j'ai risqué celui-ci pour saisir le bonheur ; et j'ai mis d'abord toute ma vie à ta discrétion. Regarde-moi donc avec bonté, moi, ton esclave et qui n'avais pas d'autre moyen ! » A ces mots, il tombait mainte et mainte fois à ses pieds. Il mit en œuvre cent cajoleries et finit par soumettre à sa volonté cette femme, abandonnée sans nulle ressource. Aussi ma réponse est-elle que : savoir ce qu'on doit faire n'est pas toujours chose facile (4). »

Quand il eut ouï ces paroles, le Démon-brahmane m'honora de ses hommages.

Dans ce même instant, de la voûte des cieux tombèrent des gouttes d'eau avec des perles grosses comme des bou-

(1) On nous permettra bien d'emprunter ce mot nécessaire ici aux *Mille-et-une-nuits*, avec l'esprit desquelles celui de nos contes offre tant de ressemblance.

(2) Ou peut-être, car le mot *prajnâ* flotte ici dans le vague : *il n'est pas toujours facile à une femme d'être sage.*

tons de lotus blancs, qui ne sont pas encore bien avancés. « Qu'est-ce que cela ? » dis-je, levant les yeux, et je regardai. Je vis un Rakshasa emporter une jeune femme, qui se débattait *dans ses bras*. « Comment ! Ce Rakshasa vicieux, m'écriai-je, il entraîne cette dame contre sa volonté ! » Et n'ayant, ni une flèche, ni la faculté de marcher dans les airs, la peine dévorait mon cœur. Mais le Démon-brahmane, qui s'entretenait avec moi, lui cria : « Arrête ! arrête, scélérat ! Où emmènes-tu cette femme ? » Et, se levant avec des menaces, il fondit sur l'autre Démon. Celui-ci de colère jeta sa proie insoucieusement du haut des airs. Elle tomba, comme un bouton de fleur, abattu d'un arbre des Immortels ; et, la tête dressée, les paumes étendues, je la reçus elle-même sur mes mains dans sa chûte. Je la tenais tremblante, ses yeux fermés, son duvet horripilé du plaisir, que lui donnaient mes membres en contact avec les siens ; et, quoique tel fût son état, je restais sans la déposer à terre. Dans cet intervalle même, les deux Rakshasas se détruisaient l'un l'autre à grands coups de leurs pieds et de leurs poings, avec des arbres violemment arrachés, avec des fragments de cîmes enlevées aux montagnes.

Descendu sur les bords du plus charmant des lacs aux rives émaillées de petites fleurs, aux ondes variées d'îles, je la regardai tendrement et je vis que c'était Kandoukavatî, la fille du roi, la seule femme, que j'aimasse à l'égal de ma vie. Mes soins rappelèrent sa connaissance ; elle glissa un regard oblique sur moi et, sa mémoire lui étant revenue, elle se mit à pleurer d'une manière lamentable. « Seigneur, dit-elle, ta vue dans la dernière fête

de la balle à paume avait inspiré de l'amour à mon *cœur*, et je me consolais de ton absence par des entretiens sur toi avec ma chère compagne Tchandrasénâ. Mais j'appris, sans pouvoir même en douter (1), que mon frère, le criminel Bhîmadhanvan, t'avait plongé au milieu de la mer; et, me dérobant à mes amies, trompant les femmes de ma suite, je suis allée toute seule dans le bosquet de mes jeux, désirant y mettre fin à ma vie. Là, ce vil Rakshasa, qui change de forme à sa volonté, s'enflamma d'amour à ma vue. Je repoussai sa demande avec épouvante; mais il me prit dans ses bras toute tremblante et s'enfuit avec moi. Il vient ici, comme tu l'as vu, de terminer sa carrière; et le Destin voulut que je tombasse *du ciel* aux mains de l'homme, qui est le maître de ma vie. Que sur toi se répande la félicité! »

Elle dit; et je descendis vers la mer, où je m'embarquai avec elle dans un navire. Le vaisseau, déployant ses voiles et poussé d'un vent propice, nous ramena dans le port de Dâmalipta.

Débarqués, nous nous délassions, quand nous entendîmes se lamenter les habitants de la ville, qui, le visage baigné de larmes, disaient : « Le roi des Souhnas, Tounyadhanvan, qui a perdu son fils et sa fille, n'ayant pas d'autre enfant, part dans son désespoir avec son épouse afin de terminer sa vie par un jeûne volontaire (2) et sans relâche sur la rive immaculée du Gange. Nos anciens, de qui l'amour ne veut plus s'attacher sur un autre souve-

(1) *Kila.*
(2) *Swayam.*

rain, ont résolu de mourir avec lui! » Moi alors de raconter en détail cette histoire au monarque et de lui rendre ses deux enfants. Le roi Dâmaliptain m'accorda la main de sa fille et son fils devint ainsi mon sujet. Il a renoncé, suivant mon ordre, avec non moins de peine que s'il eût abandonné la vie, à Tchandrasénâ, qui vient d'épouser Koçadâsa.

Ensuite l'assistance, que Sinhavarmma nous fit demander, m'a conduit en ce lieu, où je goûte le plaisir d'une fête dans la vue de ton altesse, mon *noble* maître. »

Ce récit terminé : « Le Destin s'est montré admirable ici dans sa marche; la virilité humaine s'y est déployée en toutes les circonstances au plus haut degré! » fit de nouveau Râdjavâhana, ses lèvres humectées d'un sourire; et le prince laissa tomber sur Mantragoupta le regard de ses yeux épanouis par la joie. Celui-ci, de qui la main de lotus couvrait un peu le visage, tandis que sa folâtre épouse infligeait au joyau de ses lèvres la peine d'une torture donnée par les dents, se mit donc à raconter son histoire, qui n'avait pas besoin d'emprunter une couleur à ses lèvres.

CHAPITRE VII.

Histoire de Mantragoupta.

« Fils du souverain des rois, je m'étais rendu un jour chez les Kalingas (1) pour savoir où tu étais allé, après que tu fus entré dans la caverne de la montagne. Je me couchai à une distance assez éloignée de la ville de Kalinga sur un lit, formé avec les nouvelles pousses jonchées d'un étang, au pied de je ne sais quel arbre de la forêt, qui touchait au lieu, où l'on venait consumer les cadavres des morts; et, le sommeil suçant mes yeux, je m'endormis. Le monde était noir comme l'abondante chevelure de Kâlarâtrî (2). Au temps, où la nuit d'une froidure excessive distille sa gelée blanche, où rôdent les

(1) Ce nom dans les Pourânas s'applique à différents lieux; mais il signifie particulièrement une contrée, qui, sur la côte de Coromandel, s'étend au-dessous de Cuttack jusque dans le voisinage de Madras.

(2) Un des noms, que porte Oumâ dans son aspect de puissance, qui préside à la rénovation des choses par la destruction.

Rakshasas, où tous les hommes sont couchés dans leurs maisons, une voix bien effrayée de serviteur et de servante résonna dans l'espace contenu entre les branches touffues des arbres et, tombant sur le tympan (1) de mes oreilles, empêcha le sommeil, qui avait déjà baisé mes yeux : « Comment ! disait-elle, cet homme, tourmenté d'un amour libre enfin des obstacles, se verra-t-il ainsi toujours mutilé de ses forces dans le moment propice au vœu des amants (2) par je ne sais quelle infinie puissance de misérable sorcier, que possède cet infernal magicien, au cœur méchant, qui aime à vous donner un ordre à l'instant même qu'on voudrait s'amuser ! »

Quel est ce magicien? pensai-je. Quelle est cette évocation? Qu'est-ce que va faire ce domestique? Et, le cœur dominé par l'envie de voir, je m'avançai à quelque distance vers le côté, où se trouvait le serviteur.

Là, je vis un certain homme, orné de très-vides parures, composées avec des ossements humains, les onguents du corps faits avec la cendre des charbons, restes des bois brûlés pour la combustion des morts, les yeux de Rakshasa, noirs comme ce canton de la forêt, et qui, portant un djatâ semblable à des lianes d'éclair, semait de la main gauche dans un feu, où la flamme vacillante dévorait plusieurs espèces de bois, apportées dans son foyer, des graines de sésame, de senevé blanc et d'autres *végétaux,* broyés menu. Devant lui se tenait, les mains réunies aux tempes, un serviteur, disant : « Que faut-il

(1) Textuellement : *in aurium loco.*

(2) *Siddhyantarâya.*

faire ? Impose-moi tes commandements ! » Et cet homme à l'esprit bien méchant lui donna cet ordre : « Va ! amène ici du gynœcée Kanakalékhâ, fille de Karddana, le roi de Kalinga ! » L'esclave obéit.

Le magicien alors saisit par son amas de cheveux au ruban déchiré, à l'aigrette de bouquet flétrie et tombée, la jeune fille, qui soupirait cette plainte : « Hélas, mon père ! Hélas, ma mère ! » accablée de terreur, le cœur envahi par les regrets et le gosier suffoqué de larmes. Il fit un mouvement comme s'il désirait lui couper la tête avec un couteau aiguisé sur la pierre : moi, tout à coup, d'arracher le fer à sa main et de lui trancher le cou avec son propre glaive. Ensuite, je déposai dans le tronc caverneux d'un vieux sâla, voisin de la scène, sa tête, portant l'épais djatâ.

Affranchi de la crainte du Rakshasa, l'esclave réfléchit et tout joyeux : « Seigneur, me dit-il, jamais la tyrannie de ce misérable ne permettait au sommeil de venir sur mes yeux. Il me jetait des menaces, il m'épouvantait, il me donnait un ordre sans aucun motif. Donc, il avait bien mérité, cet être diabolique, enlevé à la science et au goût des choses infernales, qu'on l'envoyât dormir, ce qui vient d'être fait ici par le plus grand des bonheurs, dans la ville ardente, où règne le fils du Soleil (1). Aussi, désiré-je obéir à quelque ordre que ce puisse être de toi, trésor de pitié à la splendeur infinie. Commande ! C'est assez de rapts et d'assassinats ! » A ces mots, il s'inclina devant moi. Je lui donnai cette leçon : « Mon ami, voici

(1) C'est-à-dire, *Yama*, le Pluton indien.

la ligne de conduite, qui est suivie par les hommes vertueux. Dans la plus petite affaire, on doit montrer le plus grand respect. Si non, tu n'as point ce désir *du bien*. Cette jeune fille à la taille fléchissante, digne de tous les égards, fut opprimée à l'excès par la main de ce malfaiteur : ramène-la donc en son palais. Tu n'as pas d'autre moyen que celui-là pour te concilier mon esprit. »

Elle, ayant ouï ces paroles, de faire glisser un peu obliquement *de mon côté* ses beaux yeux, dont la prunelle mobile s'en alla rejoindre le nymphée bleu du bouquet de son oreille, et de faire jouer d'un non-chalant badinage le sourcil, dont la ramille, courbée tel que l'arc de ce Dieu, qui a pour enseigne un habitant des eaux, semblait une balérine, exécutant un lâsya (1) sur la scène de son front. Tenant de biais son visage de lotus et renfermant son amour dans les bornes de la pudeur entre les contours de sa joue horripilée et rougissante, elle gravait des lignes sur la face de la terre avec le bout d'un pied, où l'orteil posé obliquement répandait comme une lueur de clair-de-lune. Enfin, laissant tomber sur un ton bas comme des murmures ces quelques syllabes, au milieu desquelles, sorti de la source de sa bouche, traversant le frais bouton de ses lèvres et faisant onduler le clair-de-lune de ses dents, ruisselait en ami de la flèche du mari de la Volupté, habile à percer le cœur, dont il a fait son but, un souffle très-faible de vent, qui séchait sur la rive

(1) Sorte de danse à l'usage principalement des femmes et bornée à l'attitude, à la gesticulation, à un certain battement des pieds, qui s'élèvent rarement de terre.

des seins l'humidité du sandal, gâté par la fine pluie des gouttes d'eau, que la joie exprimait de ses yeux sous la forme de larmes, elle me dit : « Par quel motif, seigneur, à peine arrachée aux mains du trépas, m'as-tu plongée aussitôt, moi, ta servante, dans l'océan de l'amour, où le vent du désir fait aller et venir les vagues de la passion? Regarde-moi comme un grain de la poussière du lotus de tes pieds! Si tu as quelque pitié pour cette femme, ici présente, que nulle autre ne partage avec elle l'office de les servir! As-tu la pensée que, le secret venant à se répandre au milieu des habitants du gynœcée, il peut en résulter des malheurs, ta crainte est sans fondement. En effet, mes amies et mes servantes me sont très-attachées : elles emploieront tous les moyens pour que cette chose n'arrive à la connaissance de personne. »

Elle dit ; et moi, fortement lié de ses regards obliques comme avec une chaîne de fer, blessé au cœur de la plus impitoyable sorte par cet arc de l'Amour, qu'il avait tiré de toutes ses forces, je dis, fixant mes yeux sur le visage du serviteur : « Agis comme le veut cette vierge aux hanches de flamingo ; si non, que le Dieu à l'enseigne du crocodile te jette à l'instant même dans une existence, dont tu n'aies pas à te vanter! Transporte-moi dans son gynœcée avec cette jeune fille aux yeux de gazelle! » Et le Rakshasa de m'emporter avec elle dans son palais, dont la beauté semblait une masse de nuées automnales.

Là, sur un mot de la princesse au visage de lune, je me tins environ une kalâ (1) de temps, cette vue ravis-

(1) Voyez dans les notes ci-dessus.

sant mon admiration, dans une partie de son appartement supérieur. Elle frotta, comme en se jouant, les paumes de ses mains : aussitôt, couchées au gré de leurs fantaisies, ses compagnes de secouer le sommeil et de reprendre chacune les choses de ses fonctions. Elles s'approchent ; elles posent leurs têtes à mes pieds, les yeux noyés de larmes ruisselantes ; elles me disent lentement, d'une voix tellement basse que l'on doutait si ce n'était pas le bourdonnement d'un essaim d'abeilles attachées au bout des pétales (1) du bouquet de leurs têtes : « Seigneur, puisque cette femme, que la mort avait enlevée, tomba ensuite sous le regard de tes yeux et fut donnée par le plus ardent amour à ton excellence, qui surpasse le soleil en splendeur, il faut maintenant que ton cœur inébranlable comme l'assiette de rochers, qui soutient une montagne de pierreries, prenne à témoin le feu de Kâma et se pare avec cet admirable joyau, diamant serti au milieu du collier de l'Amour ? »

Après cela, la chaîne de ma tendresse acquit encore plus de force et je savourai la volupté dans les bras de cette femme charmante, auprès de laquelle m'introduisait une de ses compagnes à l'adresse incomparable.

Ensuite, une certaine fois, dans la saison, où l'âme des époux séparés sent le plus cruellement son veuvage ; où la nuée s'afflige de voir sa noire chevelure vaincue par les essaims amoureux des abeilles ; où *les fleurs* se jouent *comme* des tilakas *au front* sur la face resplendissante des forêts ;

(1) Textuellement : *kaiçara,* « cæsaries, » dont l'autre mot est la racine.

où le joli Kâma permet à la kanikâ (1), toujours éveillée, d'ouvrir ses ombrelles d'or ; où le rapide souffle du vent méridional enlève au manguier ses tremblantes gemmes non encore écloses ; saison, brillante d'une armure victorieuse dans les combats de la volupté, où le gosier de l'oiseau noir (2) enchaîne l'oreille des Kinnarîs avec des liens d'amour ; où la pudeur, que la passion rend boiteuse, est vaincue dans l'âme de la plus chaste vierge ; où les branches diverses marient les jeux de leur danse aux leçons du vent, qui se rafraîchit dans les embrassements du sandal sur les flancs du mont Dardoura; *alors, dis-je,* le goût des amusements attacha, treize jours durant, le roi de Kalinga avec son gynœcée, sa fille et le peuple entier de sa ville sur une plage aréneuse, que léchaient, du bout de leurs jeunes pousses, les branches inclinées sous le poids de l'avide essaim des bourdonnantes abeilles, au milieu d'un bois riverain de la mer, insurmontable à la multitude des rayons du soleil et rafraîchi de concert par les giboulées et les pluies fines, que dispersait l'onde inconstante. Là, tout occupé d'étancher sa soif d'amour, entraîné par l'émulation d'une volupté sans frein et les badinages passionnés d'un millier de femmes, réunies pour des concerts et des spectacles continuels, il fut pris dans une grotte avec son épouse par Djayasinha, qui régnait sur les Andras (3), accouru en toute hâte à la

(1) *Premna spinosa.*
(2) Le kokila, que les zoologistes appellent le coucou noir, *cuculus indicus.*
(3) Habitants du moderne *Telingana.*

tête d'une armée, qui avait livré plus d'un combat pour effectuer sa traversée au-delà des eaux. Kanakalékhâ, ma bien-aimée, les yeux tremblants d'épouvante, fut emmenée avec la foule de ses compagnes; et, songeant à cette infortune, moi, à qui le feu, allumé par l'amour, dont j'étais consumé, ôtait jusqu'à la pensée des aliments, il me vint à l'esprit cette réflexion : « Il faut lui rendre son lustre effacé! La fille du roi de Kalinga est tombée avec son père et sa mère dans les mains de l'ennemi. Otant le frein à sa passion, le tyran aura nécessairement envie de posséder *tant de charmes;* et, ne pouvant supporter l'offense, elle se donnera la mort à l'instant, soit avec le poison, soit des autres manières. Elle précipitée dans une telle condition, je verrai l'amour briser en moi l'organisme de la vie. Où trouver donc un moyen de salut ? »

Dans ce moment, apparut à mes yeux un certain brahme, qui arrivait de la ville des Andhras. Il me donna ces nouvelles : « Il est certain que Djayasinha dans une jalousie, envenimée de plusieurs offenses, voulait tuer Sakarddana; mais il épargna sa vie à cause d'un amour, qui s'est accru à la vue de Kanakalékhâ. Cette jeune fille, possédée par je ne sais quel Yaksha, ne peut rester en face du roi; et celui-ci, qui veut chasser l'esprit, se fatigue en vain à l'assiéger avec une armée de magiciens: on n'a pas encore obtenu de succès. »

Ces mots ayant fait luire à mes yeux l'espérance, je retirai la tête, que j'avais cachée dans le creux du tronc de ce vieux sâla, poussé dans un lieu, qui fut le théâtre des

danses de Çankara (1) ; j'arrangeai sa gerbe de cheveux sur ma tête en manière de djatâ et, pour le reste du corps, je dérobai mes membres sous un tas de haillons et de vêtements corticeux ; puis, j'adoptai les premiers venus pour disciples et, les ayant séparés du peuple abusé à la vue de maints *faux* prodiges, que j'opérai devant lui, je les émerveillai tous en renonçant aux habits, à la nourriture, à toutes les nécessités de la vie (2). J'atteignis en quelques jours de marche la capitale des Andhras et je m'établis, non très-loin de cette ville, dans une hutte, que l'on me fit au sein d'un bois, sur les rives d'un lac, qui ressemblait à une mer, où des rangées de lotus s'entremêlaient *sur sa tête* en forme d'aigrette et dont les eaux étaient jonchées de morceaux des fibres ou de feuilles des nymphæas, rompues de la tige par des troupes de sarcelles *ou de canards.*

Habile, comme je l'étais, à tromper les yeux de tous les citadins, attirés au récit de mes actions merveilleuses, que racontaient *à l'envi* mes disciples, je fus bientôt célébré de lieu en lieu par la multitude en ces termes : « Le voilà cet yati, qui fait sa couche de la terre nue, au bord d'un lac, dans la région des vieilles forêts ! Les Védas, les six Angas, les Oupanishads et les autres Çâstras sont déposés tous, en vérité, sur le bout de sa langue ! Quiconque les ignore *peut venir ;* il en trouvera dans sa bouche le véritable sens ! Le mensonge n'habite point sur

(1) *Qui fait ou qui donne une mauvaise fortune,* un des surnoms, que porte Çiva.

(2) Le texte dit simplement : *âdi,* « et cætera. »

ses lèvres : c'est une masse de miséricorde, enveloppée d'un corps humain ! Grâce à l'efficacité de sa présence le sacrifice, qui est lent *quelquefois* à couronner vos désirs, met à l'instant même son fruit dans vos mains ! Maintes (1) gens, sur la tête de qui furent jetés quelques brins de la poussière de ses pieds, ont été guéris de maintes (2) maladies, que les médecins n'auraient pu *vous* ôter par de longs traitements ! Les planètes aux sinistres étoiles, insurmontables à tous les efforts des enchanteurs, perdent leur influence aussitôt qu'on s'est arrosé la tête, qui devient pure à l'instant même, avec l'eau, où ce *pénitent* a lavé ses pieds ! La mesure de sa puissance est inconnue ; et l'on ne trouve pas en lui un atôme de vanité ! »

Ces récits, passant de bouche en bouche, eurent la puissance d'attirer *vers moi* ce prince, occupé de toute sa pensée à briser l'obsession de Kanakalékhâ par le serviteur du Dieu, qui dispense les richesses. Cet homme, me visitant chaque jour, m'honorant du respect le plus profond et s'attachant mes disciples par des présents, un jour, que l'occasion s'en présentait, les interrogea peu à peu sur les moyens de réussir en la chose, objet de ses vœux. Je le vis du sein de la science, qui se manifeste à l'état d'une abstraite méditation, et, comprenant ce qu'il désirait, je dis : « Oui, mon enfant ! C'est avec raison, que tu soutiens ces efforts, car obtenir cette perle des jeunes filles, c'est obtenir à la fois toute la réunion des signes fortunés (3). C'est comme si l'on cherchait à obtenir pour

(1—2) *Anaikasydnaika.*

(3) Mot à mot : *prosperas omnes und in mole notas.*

femme la terre elle-même, ornée de la ceinture, dont elle est embrassée par la mer de lait, et resplendissante du collier, que lui font ces mille rivières, affluents de la Gangâ! L'Yaksha, qui la possède, ne soutiendra pas toujours, quelqu'en soit le conjurateur, la vue de cette femme, qui offre l'aspect d'un lotus bleu au ravissant badinage. Patiente donc ici trois jours; après quoi, je m'efforcerai d'accomplir cette chose, *le but de tes désirs.*» — « Oui! » répondit ce maître de la terre, qui s'en alla joyeux.

Alors moi dans chacune de ces nuits, qui sont privées des clartés de la lune, *à l'heure*, où les yeux de tous les hommes sont plongés dans le sommeil, *au temps,* où les dix points de l'espace sont ensevelis dans la masse épaisse des atômes de la nuit; moi, *dis-je,* sortant *de ma hutte,* je creusais à grande peine, sans m'épargner aucune sorte de fouille, sur un côté des rives du lac, en conduisant la mine auprès de mon tîrtha, un petit caveau sans fissure, où pouvait se plonger un homme assis au fond des eaux. M'étant assuré que les soupçons du monde n'iraient point s'arrêter sur ce lieu du rivage, qui dérobait sa gueule sous un impénétrable amas de briques et de pierres, je retournais dans mon logis, une fois que j'avais purifié mes membres dans le bain prescrit au commencement du jour et que j'avais honoré avec un andjali, accompagnant une offrande de lotus rouges, l'astre aux mille rayons, témoin des mauvaises et des bonnes œuvres, qui semblait un lion déchirant l'éléphant en rut de la nuit ténébreuse, un crocodile traversant des flots de nuages dans l'océan des cieux, un joyeux danseur de

lâsya (1), qui avait mis son théâtre sur la cîme d'une montagne d'or, un diamant serti au bas du collier dessiné par l'expansion des planètes, un onguent de sandal rouge, pétri avec la multitude de ses rayons pour *la toilette de* la céleste plage, épouse de l'Immortel aux mille regards.

Arrivé le troisième jour, à l'heure, où le souverain de la lumière chasse de ses clartés les ombres communes aux flancs d'or du mont Asta et s'embellit avec la coupe d'un sein oint de sandal rouge, que *montre à nu* la jeune Aurore, née de ce corps de Çiva, qui est dit l'atmosphère, au grand dépit de la fille du roi des montagnes (2), le monarque de la terre vint et se tint devant moi, les mains réunies au front et sa tiare, déposée sur la terre, s'effaçant aux rayons des ongles de mes pieds. « Courage ! lui dis-je ; tu verras l'accomplissement des choses, que tu désires. En effet, dans ce bas-monde, la fortune ne s'adresse point à l'être sans désir : toutes les félicités au contraire sont toujours auprès et comme sous la main des gens, qui ne travaillent pas non-chalamment *pour elles*. Aussi moi, qui te parle (3), de qui la pensée est attirée vers toi, de qui ton profond respect a gagné la faveur, qui ne tiens pas compte des fautes, dont tu as contracté la souillure, mais qui regardes tes bonnes œuvres comme d'un plus grand poids, ai-je décoré ce lac de manière que tes vœux soient accomplis aujourd'hui même. Il faut donc

(1) Danse en général. Voyez la note ci-dessus, page 237.

(2) Oumâ, épouse de Çiva et fille de l'Himâlaya. Voyez dans ma traduction du Koumâra-Çambhava le magnifique tableau du mariage de ces deux grandes Divinités.

(3) *Djanaindnaina.*

t'y plonger dans les ondes cette nuit vers le déclin de la *seconde* moitié. Une fois sorti du bain, comprime suivant la mesure de tes forces les sens intimes de ton âme dans ses voies éternelles et dresse-toi une couche à la surface des ondes. Ensuite, il se produira le clapottement quelconque d'une masse d'eau perceptible un instant à l'ouïe de ta majesté, prêtant son oreille à la voix des flamingos, dont la peur étouffera le son, quand des tiges, entourées par des fragments de lotus et cachées dessous la vague expirante sur la plage, en viendront écorcher les membres avec le bout *aigu* de leurs épines. Au moment, où finira le bruit de cette eau sur la rive, tu sortiras *du lac*, tes yeux un peu rouges, les membres humides, mais revêtu d'une forme, qui sera la joie des yeux pour tous les hommes, telle enfin qu'à sa vue l'Yaksha n'osera plus tenir en ta présence : et, liée d'une chaîne, que l'amour va lui forger plus solide, la jeune fille au même instant ne sera plus empêchée de soutenir le regard de tes yeux. Il te faut dès ce moment-là regarder ce globe de la terre, devenue ton épouse, comme tombé entre les paumes de tes mains avec les armées de tes ennemis refoulées et honteusement battues : il n'y a là-dessus aucun doute. Si tu veux obtenir ces grâces, fais environner une place autour du lac par des centaines de citadins, qui puissent voir *tout* de la manière qu'ils désirent : compte cent magiciens et fais-les entrer au milieu de cette enceinte avec le feu domestique, avec des gourous versés dans la connaissance de plusieurs Çâstras, avec des intendants, avec d'autres gens intéressés à ta conservation. Et qu'une armée, veillant à sa garde, l'enferme, éloignée du rivage par la dis-

tance de cent vingt coudées (1). Qui sait en effet ce que les ennemis voudraient faire, une occasion leur étant donnée. »

Ce langage ravit son cœur ; et, comme ceux de ses officiers, qui pouvaient soupçonner un piége dans la chose proposée, jugèrent que ce désir, allumé par une aveugle passion pour la jeune fille, était immense, inébranlable, l'affaire ne trouva d'obstacle nulle part. Tandis qu'il était dans cette disposition, l'esprit plus résolu *que jamais* d'atteindre son but : « Roi, lui dis-je, nous sommes restés long-temps ici dans ta contrée ; et l'on nous blâme, quand nous faisons un *trop* long séjour d'un seul côté. Maintenant que j'ai terminé ce que j'avais à faire ici, je ne puis rester dans ton royaume, où j'ai obtenu le gâteau (2) de riz et les autres *bons traitements*. L'homme, qui te parle (3), doit accomplir une chose, inexécutable à toi-même. La route *est ce qu'on la fait*, dit l'adage, un honneur ou une tache. *Quant à moi*, j'ai atteint aujourd'hui l'objet de ce long séjour ici. Retourne dans ton palais et là, baigné dans une eau sainte (4) à la suave odeur, paré de fleurs blanches, oint de sandal, ayant gagné par des cadeaux proportionnés à tes facultés la faveur des *brahmes*, *ces* dieux, qui vivent sur le sol de la terre, et dissipant la masse des ténèbres nocturnes avec un millier de ces flammes, qui s'élèvent de lisières imbibées d'huile de sésame, dont les

(1) Littéralement : *trente dandas*. Chacun est de quatre coudées.

(2) Textuellement : *la boule*.

(3) *Tasya*.

(4) *Yathârha*.

morceaux brûlent, attachés au bout d'une perche, efforce-toi de parvenir à ton but. »

Il répondit, manifestant sa reconnaissance : « Ce succès me sera donc un échec, puisque je n'aurai plus à mes côtés vos nobles personnes ; et ton éloignement, qui prive d'un saint ton serviteur, est pour moi une calamité ; car il ne faut pas dérober son oreille à la voix des sages. » Il dit et s'en alla prendre le bain dans son palais.

Sorti dans la nuit solitaire, je me tins assis dans le caveau pratiqué sous le rivage du lac, mon oreille et mes yeux attachés sur une fente. La nuit arrivait au milieu de sa carrière, quand le monarque, les cérémonies terminées suivant la manière indiquée, ayant posté de tous côtés les troupes destinées pour sa garde et conduisant avec lui une foule d'enchanteurs, dirigea ses pas vers le vivier, nettoyé intérieurement des épines ; et là, dégagé de soupçon, il entra d'une marche badine au sein des ondes. Je m'avançai *entre deux eaux* dans ce lac, aussi profond qu'est haute la stature d'un éléphant, et, saisissant par le cou, ses cheveux épars, le roi couché comme *j'avais dit,* je lui comprimai les oreilles et le nez avec des jeux de crocodile, tapi au fond des ondes. Je l'accablai sans pitié avec les coups de mes pieds et de mes poings, avec l'acharnement irrité d'un bâton plus furieux que celui de la Mort, et, dans un instant, il perdit le mouvement. Puis, j'entraînai le corps et, l'ayant déposé dans le caveau sous la rive, je sortis de l'eau. Aussitôt ma vue, qui parut celle du roi vêtu d'une forme nouvelle, émerveilla toutes les armées réunies là. Resplendissant sous l'ombrelle blanche, au milieu de tous les autres insignes des rois, et monté sur

les épaules d'un éléphant, je suivis la rue Royale, dont mes varlets (1) me faisaient abandonner l'espace à coups de bâton par la multitude effrayée ; mais je passai toute cette nuit, sans que la volupté du sommeil se fit goûter à mes yeux.

Alors que, semblable à la tête de l'éléphant éthéréen, fardée avec des sucs de laque, le disque du soleil, miroir en diamant de la plage aérienne, épouse de Çakra, fut assez monté pour devenir le but des yeux du monde ; alors moi, ayant conduit cette affaire à bonne fin et trônant sur le siége royal, tout rayonnant de pierreries éblouissantes par des faisceaux de lumière, je dis à mes compagnons, assis non loin de moi ; car je voyais leur âme entravée par le doute à la vue de mes actions : « Contemplez une puissance, qui est celle des rishis ! C'est grâce aux efforts de l'ascète, invincible par la beauté sans tache de ses organes des sens, qu'il nous fut donné ici de revêtir cette forme nouvelle, admirable, beaucoup plus charmante et dont l'image semblait se réfléchir dans les pétales des lotus au milieu de ce lac, peuplé de joyeuses abeilles, émaillé de nymphées, hôtes de ses rives (2). Que maintenant donc la tête de tous les hérétiques s'incline de confusion ! Honorez avec respect les chefs des Tridaças (3) par le chant et la danse, celui, qui ceint la lune en diadème, celui, qui donne ses lois à l'enfer, celui, qui a pour siége

(1) Textuellement : *dandi*, au pluriel, *dandinas*, « porte-bâton, porte-verge. »

(2) Littéralement : *nymphæarum vicinitate præditus.*

(3) Nous avons déjà noté cette expression : « *Dii, exceptis Brahmâ*, dit Bopp, *Vischnu et Siva.* »

un lotus, et les autres Dieux. Sortez leurs statues hors des temples, et, la procession faite (1), distribuez aux foules des pauvres ces richesses, qui peuvent écarter l'infortune! » Ainsi parlai-je ; et, les yeux entièrement exaltés par le sentiment de l'admiration, ils s'écrient : « Victoire à toi, maître du monde, qui revêts largement de ta splendeur les dix points de l'espace et couvres de ta renommée les renommées des rois ! » Après qu'ils eurent à plusieurs fois acclamé ces vœux, je vaquai aux fonctions royales suivant les règles données.

Un jour, dans l'intervalle de mes affaires, survint une jeune fille, compagne de mon amante : elle se nommait Çaçânkasénâ et méritait bien la place, qu'elle occupait dans son cœur. Je lui parlai en secret : « As-tu déjà vu quelque part, lui dis-je, cette personne, que tu vois? » Alors celle-ci, m'ayant regardé un peu d'un cœur élevé soudain au comble du bonheur, fit jouer d'un nonchalant badinage la liane du rayon de lumière de ses dents ; et, l'arrosement des larmes sillonnantes de sa joie dépouillant ses yeux de leur collyre, elle couvrit le bouton de ses lèvres avec le rameau de sa main suavement infléchi : « Je la connais particulièrement, si ce je ne sais quoi de semblable n'est pas une illusion, œuvre de quelque magicien, » me répondit-elle; et, donnant peu à peu un champ libre à son amitié : « Comment cela s'est-il fait? Dis ! » Je lui racontai cette histoire dans toute sa plénitude et je fis naître avec ces nouvelles transmises de sa bouche dans le cœur de sa compagne une joie, qui n'était

(1) *Itas*, « après cela. »

pas sans excès. Ensuite, j'épousai la femme, que j'aimais, dont le roi de Kalinga, remis en liberté et comblé d'honneurs, m'accorda la main, suivant toutes les bienséances de l'étiquette; et je fis monter l'auguste monarque sur les trônes accouplés de Kalinga et d'Andhra.

Je suis venu ici avec l'importante mission de secourir le roi d'Anga, à qui son ennemi désirait imposer des lois; et mon âme y fut comblée de bonheur en te voyant, au gré de mes vœux, réuni à la société de tes amis. »

A ces mots, l'auguste Râdjavâhana, duquel un souris arrosa les lèvres avec une lueur de clair-de-lune, ayant loué d'abord avec ses compagnons l'adresse de son ami : « C'est merveilleux! dit-il. Puisse ta pénitence si dure, qui fut celle d'un grand ascète, te conserver ici long-temps ses fruits! Maintenant que cet homme, parvenu au faîte des jeux et de la joie, nous a montré cet exemple de science et de courage, que ton excellence descende à son tour *sur l'arène*, ajouta-t-il, en fixant sur le docte Viçrouta un regard de ses yeux aussi beaux qu'un lotus.

Celui-ci, à cette invitation, se mit donc à parler en ces termes.

CHAPITRE VIII.

Histoire de Viçrouta.

« Prince, tandis que j'errais çà et là dans les bois du *mont* Vindhya, je vis un certain jeune enfant quelque part dans le voisinage d'un puits. Il n'avait pas encore atteint sa huitième année : la faim s'était jointe à la soif pour le tourmenter et il ne méritait pas son malheur. « Homme éminent, accorde-moi, fit-il d'une voix bégayante de peur, une généreuse assistance dans mon infortune! En voulant puiser de l'eau pour me soulager d'une soif, qui dévore ma vie, un vieillard, qui est mon seul protecteur, vient de tomber dans ce puits-là, et je suis trop faible pour aider l'homme à remonter. » Je courus, je retirai le vieillard attaché avec un sarment de vigne vierge ; je restaurai (1) la vie au sein de l'enfant, à qui je

(1) Le texte imprimé dit : *âpadya*. Le sens demande ici la forme causale *âpâdyya*.

fis pomper de l'eau dans sa bouche au moyen d'un roseau creux, et je lui donnai cinq ou six fruits à manger, que j'abattis de la cîme élevée d'un arbre à pain, les uns à coups de bambou, les autres avec des pierres; et, m'étant assis au pied du grand végétal, je dis au vieillard : « Mon père, quel est cet enfant? Qui es-tu? De quelle manière êtes-vous tombés dans cette infortune? »

« Homme éminent, fit-il d'une voix, que ses larmes rendaient balbutiante, écoute!

» Il est un pays, appelé Vidarbha. Là, vivait un personnage, ornement de la race de Bhodja : il se nommait Pounyavarmma. Fortement animé par le souffle du devoir, on eût dit qu'il en était une incarnation partielle. Véridique, illustre, éloquent, modeste, le précepteur des hommes, l'amour de ses domestiques, sublime d'intelligence et de beauté, doué d'une virile énergie, sa parole avait l'autorité des Çâstras. Il n'entreprenait que des choses bien préparées, convenables, possibles; il honorait les savants, il assurait la force aux ministres, il inspirait à chaque instant et partout l'amitié, il jetait ses ennemis dans l'abjection, et ne prêtait jamais l'oreille à de futiles propos. Quoiqu'il se baignât (1) en pleine eau des qualités, il avait encore soif de vertus. Il était versé dans tous les arts associés à la richesse et au devoir. Obligé dans une chose, si petite fût-elle, il aimait à payer le service au centuple. Il surveillait de ses regards le trésor

(1) Ce n'est point là sans doute le sens du scholiaste, car Wilson écrit en note, sous le mot *atinadîshnas*, « skilful; » signification, qu'on ne trouve pas dans les Dictionnaires. Nous avons traduit avec le sens des Lexiques.

et la perception ; il observait d'un œil vigilant tous les préposés à la chose publique ; il réchauffait le zèle avec des honneurs et des cadeaux proportionnés à ce qu'on avait pu faire ; il réparait à l'instant même les catastrophes, dont la destinée affligeait les hommes ; il mettait en pratique avec beaucoup d'art les six moyens (1) *des rois ;* il savait diriger les quatre classes dans la route, enseignée par Manou, et sa renommée n'avait aucune tache. Après qu'il eut coulé une vie d'homme en des œuvres pures, il fut compté au nombre des Immortels à cause de la méchanceté des créatures.

» Immédiatement après lui, son fils Anantavarmma, — c'est ainsi qu'il est appelé, — régna sur la terre. Celui-ci, par une disposition du ciel, était riche de toutes les qualités, et cependant le système de son gouvernement ne lui fit pas le plus grand honneur. Un jour, en tête à tête avec un vieux ministre, appelé Vasourakshita, cet homme, jadis très-estimé de son père, lui tint d'une voix hardie ce langage : « Mon enfant, toutes les félicités, dont l'empire a joui depuis l'avènement de ta famille jusqu'à nos jours, sont réunies complétement, c'est manifeste, sous ton règne même. Ton intelligence est portée d'un goût naturel vers les beaux-arts, le chant, la danse et le reste : enfin, par les progrès, qu'elle a su faire dans les différentes particularités des poèmes, elle a surpassé toutes les autres. Néanmoins, une intelligence, à qui les Traités sur la politique n'ont pas donné son couronne-

(1) La paix, la guerre, l'invasion, la défense, l'art de semer la dissention parmi les auxiliaires de l'ennemi, s'allier avec un roi plus puissant.

ment, n'est pas vraiment dominante : elle ressemble au bijou d'or, que le feu n'a pas encore purifié. En effet, un roi, à qui manque l'intelligence, ne songe pas que les ennemis sont prêts à se déborder sur lui, et il ne peut déjà plus vivre, une fois qu'il a discerné la chose à faire et le moment de l'exécuter. Impropre aux affaires, battu et par les ennemis et par les siens mêmes, il est dominé partout. Ses ordres, à cause du mépris, qu'il inspire, n'ont aucune puissance sur les sujets pour assurer une sage administration. Quelque chose, qu'on leur dise, et quel que soit l'homme, qui parle, les peuples, transgressant les ordres, confondent nécessairement tous les états pêle-mêle, et le monde sans frein ne peut manquer *à la fin* de renverser le maître lui-même, frappé de droite et de gauche. N'est-il pas vrai qu'on fait aisément le voyage du monde, quand une lampe allumée éclaire dans sa route celui, qui marche ? Eh bien ! un livre est un œil céleste pour voir dans les régions lointaines et les plus cachées du passé, du présent et de l'avenir. Avec lui, rien n'empêche de marcher ; sans lui, on ressemble à un aveugle dans son incapacité de voir les objets, quoiqu'il ait deux yeux grands et largement ouverts. Renonce donc aux études, qui sont étrangères à la politique ; cultive une science, qui est celle de ta race ; et, sans rien ôter à la plénitude de la puissance royale par ton application dans ces travaux, gouverne avec tes ordres au pied ferme la terre, que ceint la zône des mers ! »

» Quand il eut ouï ce langage : « Tu as raison, dit le roi. Tels sont les conseils, que nous avons déjà reçus de

nos instituteurs. Qu'il en soit fait ainsi ! » A ces mots, il entra dans son gynœcée.

» Le monarque de raconter avec chaleur cette histoire devant ses femmes, où elle fut écoutée par un jeune serviteur, assis auprès de lui. Il s'appelait Vihârabhadra. Habile à suivre la pensée *du maître,* possédant la faveur, nécessaire dans tous les concerts, la danse, le chant et les autres *plaisirs,* adonné aux femmes du dehors, beau parleur, n'ayant pas un bâillon à la bouche, spirituel diseur de mots à double entente, appliqué à découvrir le secret des autres, sachant exciter le rire, brillant pour blâmer, docte en médisances, arrachant des présents au cercle même des ministres, c'était un précepteur de tout mauvais gouvernement et le timonier du navire de l'amour. Il dit au roi, en mettant un sourire comme préambule à ses paroles :

« Sire, quand le Destin favorable donne au monde un prince, qui est le vase de la félicité, aussitôt les fripons de l'empoisonner avec maintes séductions, désirant qu'eux seuls en aient tout l'avantage. Voici comment ils agissent. Les uns, excitant son espérance avec la perspective d'une béatitude infinie, qu'il goûtera infailliblement après sa mort, lui font raser sa tête, lient ses cheveux avec une tresse de kouça, le couvrent avec une peau de gazelle, l'oignent de beurre nouveau, le font se coucher sans manger et mettent ainsi tout son bien dans leurs mains. Des hérítiques encore plus redoutables que ces gens offrent de sauver sa propre vie, celles de sa femme et de son fils. Est-il trop fin pour qu'il veuille acheter ces trompeuses

chimères avec ce qu'il tient dans sa main ; d'autres vont l'assiéger à leur tour et diront : « Nous pouvons changer un seul couri même en cent mille kârshâpanas d'or ; nous pouvons tuer les ennemis sans le secours d'aucune arme ; un mortel, qui n'aurait pour tout bien que son corps seulement, nous pouvons faire de lui un empereur du monde entier, s'il veut marcher dans la route indiquée par nous. » Demande-t-il à ces *fripons :* « Quelle est cette route ? » Ceux-ci de lui répondre : « N'y a-t-il pas quatre sciences à cultiver par les rois : celle des Védas, les Pourânas, la logique et la politique ? Mettons-en trois de côté, Védas, Pourânas et logique ; grandes sciences, mais dont les fruits sont lents. Livre-toi seulement à la politique. Elle est courte maintenant, car elle fut abrégée en six mille çlokas (1) par Vishnougoupta, le précepteur de Mâaurya, pour l'utilité de son élève. Quand tu l'auras une fois lue, suis-la exactement ; elle suffit, comme on te l'a dit, pour tous les actes *de la royauté.* » — « Oui ! » dit l'autre. Le voilà donc à lire, à écouter ; et la vieillesse le saisit qu'il n'a pas encore fini son étude (2). En effet, n'est-il pas vrai que ce livre, qui est lié à d'autres livres, n'atteindra pas complètement à son but, si l'on ne sait d'abord tout ce qui est relatif aux mots ? Mais passons là-dessus (3) : on obtient cette connaissance en plus ou moins de temps. Ce que vous enseigne d'abord cette lecture, c'est qu'on ne doit se fier, ni à son fils, ni à sa femme. « Voilà assez

(1) On ne peut aujourd'hui s'en procurer que des fragments.

(2) Littéralement : *Hic etiam in senectutem graditur.*

(3) *Bhavatu,* « soit ! » *fiat.*

de bois pour faire cuire autant de riz, nous dites-vous, que j'ai ramassé de riz en grains émondés pour la capacité de mon estomac.» Oui! mais on doit avant tout en donner la mesure d'honneur; et quand le monarque, à son lever, en a mis une poignée ou une demi-poignée dans sa bouche, les autres jettent leur dévolu sur le reste (1).

» Il doit écouter *une leçon* dans la première des huit portions du jour. A l'instant même qu'il écoute, quarante surveillants fripons lui volent deux fois autant et vont imaginer mille moyens d'effacer sur l'intelligence de son âme les instructions de Tchânakya.

» Dans la deuxième, les criailleries de gens, qui plaident l'un contre l'autre, mettent en feu ses oreilles et lui font une misérable existence. C'est en ce temps même que les juges et les autres, qui dispensent à leur gré la victoire et la défaite, s'attribuent tout le profit et mettent dans la part du maître le crime et la honte.

» Avec la troisième division, il arrive à l'heure du bain et du repas; mais, comme ses yeux n'ont pu voir la préparation du mets, son festin même ne calme pas la crainte du poison.

» A la quatrième, il se lève et il avance la main pour recevoir de l'or.

» Dans la cinquième, la pensée de ses ministres lui cause une grande fatigue. C'est le moment, où, tels que des médiateurs, ses ministres, unis ensemble mutuellement par leurs défauts et leurs qualités, bouleversent à leur gré tour à tour les conditions des lieux, des temps

(1) Textuellement : *le tout*.

et des choses, le possible et l'impossible, les rapports des espions et des envoyés, obéissent aux impressions données par leurs cercles d'amis ou d'ennemis, et, soufflant sur la lumière, dominés par les ressentiments, qu'ils ont semés en secret au dehors et au dedans, retiennent les mouvements du maître contre sa volonté.

» Dans la sixième, il peut, ou se promener librement, ou tenir un conseil; mais n'a-t-on pas circonscrit le temps de cette libre promenade en ces bornes : trois nâdikâs (1) et trois quarts?

» Dans la septième, il faut qu'il se fatigue à passer la revue des armées et des chevaux.

» Dans la huitième, il est accablé sous des pensées d'héroïsme en compagnie du généralissime de ses troupes (2).

» Ensuite, dans la première section de la nuit, à peine a-t-il adoré le crépuscule, il faut qu'il supporte la vue de ses agents secrets et qu'il instruise de sa bouche les plus féroces des hommes, émissaires de poignards, d'incendies et de poisons.

» Dans la deuxième portion, immédiatement après son repas, il doit se mettre à sa lecture, comme un docte brahmane.

» Dans la troisième, il s'est couché au son des instruments de musique. Il peut dormir, il est vrai, la quatrième et la cinquième divisions; mais comment la volupté

(1) La *nâdikâ* est une mesure de temps, égale à vingt-quatre minutes.

(2) Ou, mot à mot : *Ami de son général en chef, il est accablé par des pensées d'héroïsme.*

du sommeil viendrait-elle caresser les yeux du pauvre sire, de qui la pensée fut agitée par des soins continuels ?

» Dans la sixième, il lui faut se remettre à la pensée des affaires, à la pensée des Traités de politique.

» Dans la septième, il tient conseil ; il expédie les envoyés. Mais ceux-ci, que le négoce enrichit dans cette voie, où ils nuisent gratuitement, annoncent de l'une et de l'autre part comme de bonnes nouvelles les choses insignifiantes, qu'ils ont apprises, errent sans relâche *et vous reviennent,* ayant produit à peine même une chose sans réalité.

» Dans la huitième, ses archibrahmes et les autres s'en viennent lui dire : « Aujourd'hui un mauvais songe nous est apparu dans le sommeil ; les planètes sont mal disposées ; les oiseaux, de fâcheux présage. Il faut apaiser les augures et que tout dans la cérémonie de l'offrande soit de bonne condition. Quand il en est ainsi, le sacrifice est avantageux ; ces brahmes alors sont pareils à Brahma lui-même et les bénédictions, qu'ils donnent à la suite de l'offrande, sont toujours mieux accomplies. Ceux, qui offrent le sacrifice, ont de nombreux enfants ; ils sont pleins de vigueur ; la pauvreté n'ose entrer chez eux ; ils obtiennent à l'instant même celles des grâces, qu'ils n'avaient pas encore obtenues ; et l'extermination des mauvais Génies, soit dans cette vie, soit dans le ciel, est accordée à leurs *prières.* » Ils vous tirent de cette manière mainte et mainte chose, dont ils font eux-mêmes en secret de bons repas.

» N'envie donc point à ce prix le sort du monarque, versé dans la science politique ! Qu'il garde son empire

universel et conserve intacte la mesure de ses états, si peu facile à défendre, où le malheur n'est pas rare, où il y a beaucoup de fatigue et peu d'agrément, où la nuit et le jour n'ont pas chacun son plaisir ! En effet, quelques présents, que puisse faire, quelques honneurs, que puisse conférer, quelques paroles aimables, que puisse dire un élève de l'homme versé dans les Çâstras : « Tout cela, dit la méfiance, est dans le but de tromper ! » Car le monde des vivants est malheureusement habité par un être, qui a besoin de se méfier. Comme la science politique n'a aucune part à la marche du monde, il s'ensuit que les Etats se meuvent eux-mêmes en vertu d'une force, qui est naturelle au monde, et non grâce à la puissance des Traités de politique. L'enfant à la mamelle tente par tels ou tels moyens d'obtenir le breuvage, contenu dans le sein de sa mère : ensuite, abandonnant cette boisson, les sens demandent à goûter les plaisirs sans obstacle au gré de leurs vœux. Mais ceux, qui enseignent, vous disent : « Il faut triompher ainsi des sens ! Il faut rompre ainsi avec la société des six ennemis (1) *intérieurs !* C'est le Sâma-Véda avec les autres, qu'il faut employer sans relâche comme le moyen de parvenir au but en vous-mêmes et dans autrui. Il faut consacrer tout le temps aux seules pensées de paix et de guerre ; il n'en faut pas même accorder un bien mince intervalle au plaisir ! » Et ces grues de ministres n'ont plus rien, qui les empêche de manger dans les maisons des filles-de-

(1) Le désir, la colère, la convoitise, la folie, l'ivresse et la malignité.

joie (1) vos richesses, que le vol met ainsi dans leurs mains.

» Mais qui sont-ils ces misérables, à l'intelligence dure, qui osent néanmoins composer des mantras? Est-ce Çoukra, Angiras (2), Viçâlâksha (3), le fils de Bâhoudanti (4), Parâçara ou les autres? Ont-ils, ceux-ci, dompté en eux-mêmes la troupe des six ennemis intérieurs? Ou les vit-on s'attacher à suivre fidèlement les Çâstras? Dans les choses, qu'ils ont eux-mêmes voulu accomplir, ne voit-on pas l'imperfection se mêler au parfait? Les hommes, qui lisent, furent trompés souvent par les hommes, qui ne lisent pas!

» Les dons, que le roi possède, ne sont-ce pas une naissance à louer dans l'univers entier, une jeunesse, qui ne peut se flétrir, des formes admirables, une prospérité sans mesure? Toujours esclave d'une crainte, née de l'incertitude, ne sachant lequel suivre de plusieurs chemins, ne rends pas, ne rends pas tous ces avantages inutiles par les amers soucis du gouvernement à cause de cette méfiance pour toutes les choses, qui est en contradiction avec la jouissance du plaisir. En effet, tu as dix mille éléphants, trois cents milliers de chevaux, des fantassins jusqu'à l'infini : tes trésors regorgent de pierreries et d'or. Enfin, quand ce monde entier des vivants aurait subsisté de tes grains tout un millier d'yougas, il n'arri-

(1) Textuellement : *dâsîgrihéshu*, « famularum in domibus. »

(2—3) *Viçâlâksha*, dit Wilson. Cependant il y a entre les deux mots un *a* privatif, dont il faudrait tenir compte, si ce n'est une faute : *Angirasaviçâlâksha*.

(4) Indra, qui a pour fils *Jayadatta*.

verait pas encore à vider tes magasins! N'est-ce pas une absurdité que vanter la peine d'amasser pour les autres? L'existence de ceux, qui vivent ici-bas, se compose de quatre ou cinq jours; et le temps, qui sied à la jouissance, n'est jamais qu'une très-minime portion de la vie. Le sot ajoute encore *à son héritage* et meurt, occupé d'acquérir (1), sans qu'il ait eu même envie de goûter un peu à cette richesse, laborieusement acquise.

» Que dirai-je de plus? Dépose la charge du royaume sur des hommes, capables d'en supporter le fardeau, qui soient de la famille royale et dont les cœurs te soient dévonés; savoure le plaisir avec ces femmes de ton gynœcée, qui sont les portraits vivants des Apsaras; jouis *en un mot* de ton corps, ainsi qu'il te sied, réunissant des sociétés autour de toi, suivant les saisons, pour chanter, et boire, et faire de la musique. »

» Il dit; et, touchant la terre des cinq membres, il demeura long-temps prosterné, ayant son aigrette baisée par ses mains réunies aux tempes. La foule des femmes du gynœcée sourit, tous les yeux épanouis de joie, et le maître de la terre se levant : « Quoi donc? Vos excellences, fit-il avec un sourire, sont-elles des précepteurs plus savants que l'Hitopadéça même? » Et, commandant au serviteur de se lever, il ajouta : « Qu'on suive ici le contraire de la gravité! »

» Puis, il s'abandonna sans retenue à tous les plaisirs.

» Ensuite, dans ces jours et quand la chose avait reçu déjà maint et maint éloge, un envoyé du vieux ministre,

(1) *Aiva.* Nous avions mis du premier jet : *et meurt à son tour.*

s'étant présenté de sa part (1), quitta avec mépris le *roi converti au libertinage :* « C'est un homme, à qui son cœur, dit-il, ne laisse plus discerner son âme ! » Alors, ce *bon* ministre d'agiter ces pensées dans son esprit : « Oh ! dans quelle sottise m'a entraîné ma folie ! En voulant m'élever dans une chose non sondée, je me suis rendu haïssable. Me voici devenu ridicule à ses yeux ! La vie du roi n'est plus évidemment ce qu'elle était ci-devant. S'il me regarde, ce n'est plus avec amitié ; un sourire ne devance plus ces paroles, qu'il m'adresse. S'il a des secrets, ils ne me sont plus confiés. Il ne me touche plus dans la main ; il n'est plus sensible à mes peines. Dans ses fêtes, je ne suis pas l'objet de ses grâces : il ne m'envoie plus de ces choses, qui excitent le désir ; il ne tient pas compte de mes bonnes actions ; il ne s'enquiert pas des nouvelles de ma famille ; il ne jette pas les yeux sur mes amis. Il ne me fait plus entrer au milieu de ses affaires intimes ; il ne m'introduit plus dans son gynœcée. Il va même jusqu'à m'employer en des occupations indignes. Il permet que les autres à ma honte prennent mon siége pour s'y asseoir : il honore mes ennemis de sa confiance ; il ne rend pas de réponse aux paroles, que je lui adresse. Il censure avec aigreur les défauts, qui ont une ressemblance avec les miens ; il se moque de moi en secret ; il rejette son opinion à l'instant même, où je prends soin de la parer. Lui ai-je envoyé des présents du plus haut prix, il ne leur donne jamais un éloge. Il fait proclamer devant moi par des ignorants les moindres peccadilles de

(1) *Vatchasd.*

mes agents, consommés dans la science politique. Ce mot de Tchânakya est vrai : « Ceux qui sont appelés à connaître la pensée *du maître*, fussent-ils sans reproche, affectionnés, polis, une fois sortis de son amitié, c'est une nécessité qu'ils deviennent haïssables. » Cependant à quel moyen recourir? En effet, les hommes de ma sorte, nés d'un tel père et de tels aïeux, ne doivent pas abandonner ce monarque, tout orgueilleux qu'il soit. Mais, restant même à ses côtés, quel service pourrons-nous lui rendre, nous, de qui les paroles ne sont pas écoutées? Ce royaume va tomber complètement aux mains de Vasantabhânou, ce roi des Açmakas, consommé dans la science politique. Les infortunes vont s'abattre naturellement ici (1) dans l'avenir! Des fautes insignifiantes, où il est aisé de tomber, ont fait naître en lui quelque part de la haine contre moi : une conduite vertueuse ne lui est pas agréable. Soit! Le malheur souffle aujourd'hui (2) : il faut que je tienne ici baillonnée ma bouche téméraire, *si je veux* que mon pied ne bronche pas le moins du monde. »

» Après que le ministre s'en fut allé de cette manière et tandis que le roi coulait sa vie dans la débauche, un nommé Tchandrapâlita, fils d'Indrapâlita, le ministre du roi des Açmakas, fut en apparence chassé par son père à cause de sa mauvaise conduite. Il vint se présenter, environné d'agents secrets, de serviteurs déguisés, de nombreux danseurs, de maintes ouvrières habiles en plus d'un art, et, secondé par des amusements de toutes les

(1) Textuellement : *ainam*, « sur celui-ci. »
(2) Mot à mot : *fiat! erit nunc adversa res.*

sortes, il captiva entièrement l'âme de Vihârabhadra. Il gagna même insensiblement une place dans la confiance du monarque. Saisissant l'occasion, quel que soit le défaut, vers lequel celui-ci penche, il approuve et le farde avec ces couleurs :

« Sire, il n'existe pas une autre chose, d'où l'on tire plus de secours, assurément ! que de la chasse. Là, en effet, l'excellence de cet exercice nous fait trouver un bon auxiliaire contre les maux dans cette légèreté de jambes, qui dévore une longue route. C'est la racine-mère de la santé par la sécrétion des phlegmes ; c'est elle, qui allume dans l'estomac le feu de l'appétit. Elle donne, en chassant la réplétion, une extrême agilité aux membres, la dureté, la solidité et les autres avantages : elle apprend à supporter la faim, la soif, la pluie, le vent, le froid et le chaud. Elle enseigne à connaître les mouvements de l'âme par les attitudes variées des animaux. C'est la protectrice des champs contre la destruction des grains par l'occision des gazelles, des buffles sauvages et des gavials ; elle purge des loups et des tigres, que ses flèches abattent, les routes de la terre. Les hommes, capables de supporter les divers travaux des contrées de bois et de montagnes, acquièrent d'innombrables qualités : une vue puissante, la confiance des hordes, qui habitent les forêts, un volcan de vigueur et d'énergie, qui fait dire : « C'est le trône de la stupéfaction pour les armées des ennemis ! »

» Est-il ensuite question du jeu :

« Abandonner, comme de l'herbe, un amas de richesses, n'est-ce point là une incomparable générosité

d'âme? Éprouvé par les alternatives de la victoire et de la défaite, le joueur ne s'abandonne, ni à l'arrogance, ni au désespoir. Son ardeur augmente par la seule cause de son courage. Il acquiert une merveilleuse finesse d'intelligence pour découvrir les indices de la supercherie et saisir les objets sensuels de la plus insaisissable aperception, comme un mouvement du dé, de la main, du sol et cætera. »

» S'agissait-il d'enlever sa terre à quelqu'un :

« On reconnaît là, disait-il, une âme très-admirablement habile et douée d'une attention profonde ; c'est là s'appliquer à des actes de vigueur, accompagnés d'héroïques efforts ! On montre, dans cette lutte avec un homme peu facile à dépouiller (1), une supériorité, où nul autre ne pourrait s'élever ; c'est le cachet de l'honneur ! C'est mettre enfin sa personne dans une heureuse assiette (2) ! »

» Le roi désirait-il posséder une femme du plus haut rang, son flatteur disait :

« C'est là faire porter des fruits à la richesse et au devoir ; c'est là que l'amour-propre de l'homme est éminemment bien placé. C'est là se montrer habile dans la connaissance du cœur ; c'est là faire un de ces actes, que ne gêne point l'avarice. C'est une chose, qui exige de l'adresse en tous les arts. Elle vous acquiert une grande habileté d'esprit et de langage par la disposition continuelle des moyens, soit pour apaiser la colère, soit pour

(1) Textuellement : *durissimo, asperrimo.*

(2) Mot à mot : *fortunatumque corporis levamentum.*

imaginer des festins, soit pour jouir des biens conservés ou pour conserver les choses acquises, ou acquérir celles, qu'on n'a pas encore. Elle enchaîne la considération du monde par une toilette agréable aux yeux, après qu'on a lavé sa personne en des bains précieux, objets même de l'envie. Par là, vous rendez plus vive l'affection des amis et plus profond le respect des serviteurs. Vos paroles sont devancées par le sourire ; votre qualité de bonté est toute en évidence. Vous vous étudiez à la politesse et vous fondez votre félicité dans l'un et l'autre monde en donnant la vie à des enfants. »

» Voulait-il boire, *le complaisant disait* encore :

« On s'assure une jeunesse digne de l'envie, si l'on s'enivre de liqueurs, choses les plus capables de briser les maladies, quelle qu'en soit l'espèce. L'ivresse fait s'évanouir toutes les douleurs en élevant le moral au-dessus du physique. Elle met du feu dans les veines de l'homme et enflamme sa vigueur pour savourer le plaisir dans les bras d'une femme. Le vin guérit la blessure de l'honneur, en calmant l'impression d'une offense. Il exalte la confiance jusqu'à des paroles sans frein et lui fait dire ce qu'on ne doit pas entendre. L'*ivresse* nous absorbe dans un bonheur, qui n'attire j'amais l'envie sur nous (1) : par elle, ces hommes, privés de quelque sens, comme de l'ouie et de la vue (2), nagent eux-mêmes dans le plaisir. Elle augmente le nombre de nos amis, en nous disposant à partager nos félicités avec eux. Nous lui

(1) Littéralement : *cui non inhæret* ou *ligatur invidia.*

(2) *Et des autres,* suivant le texte, au lieu de ces quatre mots-là.

devons une beauté incomparable, ***mille*** séduisantes agaceries, et, chassant loin de nous le fléau de la crainte, elle nous verse l'héroïsme *à pleine coupe.* »

» Si le maître éclatait en paroles dures :

« C'est un châtiment terrible, ***observait son adulateur;*** mais les affaires ont elles-mêmes les offenses pour auxiliaires, suivant les circonstances. D'ailleurs, un monarque ne peut vivre dans la quiétude, comme l'anachorète. N'est-ce point assez pour lui de vaincre la race de ses ennemis et de soutenir la félicité du monde ! »

» Et le roi de suivre, plein de respect, l'opinion du flatteur, comme il aurait suivi les instructions mêmes de son gourou.

» Les différents membres de l'état, se conformant à son caractère, s'abandonnaient sans contrainte au culte des vices; et, comme tous se ressemblaient par les défauts, aucun d'eux ne s'appliquait à rechercher les fautes de personne. Les sujets et les officiers (1) du royaume, taillés sur le patron du maître, dévoraient sans souci les fruits de leurs œuvres. De-là, par suite de cet empire, que le monarque donnait sur lui-même aux parasites, chacun des jours voyait successivement se tarir les canaux des recettes et s'accroître les sources de la dépense. Les principaux de la campagne et de la ville ou ses voisins, à qui tous, accompagnés de leurs femmes, le roi même avait ouvert le cercle de ses réunions pour boire, y péchaient à l'envi chacun contre ses vertus habituelles; car sa confiance pour eux s'augmentait par cette ressem-

(1) Textuellement : *surveillants.*

blance avec ses vices. Commençant par s'affubler de maints travestissements, l'Indra des hommes se glissait chez leurs épouses; et celles-ci dans leurs gynœcées, dont les habitudes étaient brisées, cultivaient, sans beaucoup de crainte, une foule de plaisirs. Les femmes de noble maison, ayant rompu toutes les entraves de la vertu, se faisaient un jeu d'imiter les impostures du langage des gens mal famés et, n'estimant pas même leurs époux autant qu'une poignée d'herbes, écoutaient les conseils d'un troupeau de libertins. C'était la source des colères et l'origine des rixes. Les faibles étaient battus par les forts. Le voleur et les autres malfaiteurs enlevaient à l'homme opulent ses richesses; et les sentiers du crime, dont ils avaient effacé le mépris, étaient battus par tous *impunément*. Ses parents tués, ses biens arrachés, en proie à la fièvre de l'échafaud et des prisons, le peuple se lamentait sans retenue (1) en des paroles, dont ses larmes rendaient les syllabes gutturales; et le châtiment, qu'on envoyait partout sans raison, n'enfantait que la terreur et la colère. L'avarice avait mis son pied dans les maisons appauvries. L'honneur *mécontent* dévorait les grands, qui n'étaient plus honorés; et les plus violentes dissensions éclataient dans toutes les affaires, qui n'arrivaient plus à leur fin.

» Dans ce temps-là, sur le bruit que le nombre des bêtes fauves s'était prodigieusement accru, les chasseurs de fouiller tous les chemins, les défilés, les impasses des montagnes, les broussailles, les roseaux, les herbes sèches;

(1) Littéralement : *à gorge déployée.*

et les agents secrets de Vasantabhânou profitèrent de l'occasion pour affaiblir Anantavarmma en détruisant les plus vaillants guerriers de son armée.

» Exhortés à la destruction des tigres et des autres bêtes de proie, les uns périssaient, soit qu'on les fît tomber dans la gueule des carnassiers, soit qu'on les abandonnât dans les feux allumés à l'entrée des gorges. Ceux-là, emportés bien loin dans les aspirations de leur soif vers un puits désiré, courant çà et là sur des routes inégales, en proie aux besoins de la soif et de la faim jusqu'au point d'en perdre la vie, tombaient, la terre creusée se dérobant sous leurs pas, en des fosses perfidement cachées sous des herbes. Ceux-ci mouraient parce qu'on avait extirpé les épines de leurs pieds avec des canifs à la pointe envenimée ; les autres sous des flèches en apparence décochées pour se plonger dans le corps d'une gazelle, mais qui s'en allaient frapper, suivant l'intention des archers, les imprudents, qu'avait isolés une folle ardeur à poursuivre les bêtes disséminées et fuyant de tous les côtés. Plusieurs, conduits par des émissaires, déguisés en forestiers et loués au prix d'un salaire, montaient sur les sommets escarpés des montagnes et trouvaient la mort en des précipices, que nul indice ne décelait aux yeux des autres. Ceux-là succombaient sous des piquets de soldats embusqués çà et là en des forêts, pleines de combats d'oiseaux, de fêtes publiques, de jeux aux dés ou d'autres plaisirs ; ceux-ci, forcés de suivre les traîtres en des piéges, que d'autres avaient tendus.

» Tantôt, quand on les avait unis au simple titre

d'amis avec les épouses des autres, on suscitait en secret la jalousie des époux, trompés en des rapports malveillants, avancés par de soi-disant témoins évidemment sans compétence ; et les malheureux tombaient, victimes d'un acte énergique dans le but de cacher la honte. Tantôt, après qu'ils avaient offensé tout à la fois et les amants et les époux de femmes charmantes, qu'ils faisaient enlever comme des ôtages contre leurs vengeances, ils trouvaient des morts indescriptibles en des rendez-vous avec elles, où les massacraient ensuite ceux, qui les avaient menés d'abord.

» On engageait frauduleusement les uns, soit à pénétrer en des cavernes pour y déterrer des trésors *imaginaires*, soit à participer dans la fabrication d'un talisman, avec intention de les tuer en feignant *tout à coup* des obstacles. On détruisait les autres en les excitant à monter sur un éléphant dans sa fureur de rut ; ceux-ci en quittant une route opposée et les conduisant sur une autre, où l'on avait irrité un tigre ou un éléphant ; ceux-là dans les cercles mêmes des chefs en les donnant pour but à ses flèches. On tuait en secret les uns, avec qui l'on était en procès touchant des gratifications ou d'autres choses ; ceux-là, en les faisant tomber honteusement aux mains des ennemis. On égorgeait sourdement ceux, qui n'étaient pas sur leurs gardes dans les villages, dans les cités, dans leurs alentours, et l'on proclamait hautement que c'était par le droit de la guerre.

» On leur causait des consomptions pulmonaires avec de belles femmes, qu'on leur jetait nuit et jour dans les bras. Des traîtres, habiles à composer des poisons, les

tuaient avec des présents de parfums *ou d'onguents*, de guirlandes, de joyaux et de vêtements ; ou les médecins nourrissaient leurs maladies avec la bouche des remèdes. En un mot, ces moyens et d'autres semblables, mis en œuvre par les soudoyés de Vasantabhânou, empoisonneurs et pareils gens, vinrent à bout d'énerver les armées d'Anantavarmma.

» Ensuite, aux instigations de Vasantabhânou (1), Anantavarmma (2) vint assiéger dans Vânavâsî (3) le roi de cette ville, appelé Bhânouvarmma (4). L'autre *à son tour* ayant franchi les frontières d'Anantavarmma, celui-ci d'invoquer le secours des rois, ses auxiliaires (5), pour chasser l'ennemi de son royaume. Le monarque des Açmakas accourut avant tous ses alliés, et cette diligence accrut son amitié pour lui. Tous ses autres confédérés ayant opéré leur jonction, il marcha en avant et mit son camp sur les rivages de la Narmadâ. Là, se fit voir en cette occasion la comédienne même d'Avantidéva, le souverain du Kountala et le plus grand de ses alliés. — Elle s'appelait Ourvaçî-sur-la-terre (6). — Tchandrapâlita et les autres de sa cour élevèrent jusqu'au ciel le mérite de cette ballérine. Anantavarmma la fit donc appeler. Il admira sa danse ; et, saisi du plus violent amour, il

(1) *Le soleil du printemps.*

(2) *Celui, qui a pour cuirasse l'Éternel.*

(3) Ville dans l'Inde méridionale, dont les restes ont été découverts dans le district de Sounda par le colonel Colin Mackenzie. C'est la Banavasi de Ptolémée. (*Note traduite de* Wilson.)

(4) *Celui, qui a pour cuirasse le soleil.*

(5) Textuellement : *fit une levée générale de ses forces.*

(6) *Kshmâtalaurvaçî.*

s'enivra de volupté avec cette femme, la plus belle des femmes.

» Le roi des Açmakas tint alors ce langage en secret au roi du Kountala : « Ce prince est un fainéant ; il souille nos femmes ! Combien de mépris nous faut-il encore supporter de lui ? J'ai cent éléphants ; tu en as cinq fois autant. Détachons de sa cause Nâgapâla, roi de Sâçikya, Koumâragoupta, le souverain du Konkana, Aikavîra, le monarque de Ritchîka, et Vîrasêna, qui règne sur le Mourala. Ils se rangeront bientôt à notre sentiment, incapables de supporter davantage son orgueil et son incontinence. Ce roi de Vânavâsi est mon cher ami. En même temps qu'il occupera, lui ! par devant, cet homme mal-appris ; nous l'attaquerons, nous ! par derrière ; et, le forçant à diviser son infanterie, ses éléphants, sa cavalerie et ses chars (1), nous ferons de lui notre prisonnier. »

» Accompagné de ce prince *tout* joyeux, l'Indra des Açmakas s'en fut trouver les rois alliés, leur offrit en cadeaux vingt magnifiques ançoukas, vingt-cinq schalls, de l'or et du safran, délibéra avec eux d'une bouche persuasive et les amena tous dans son opinion. Dès le jour suivant, Anantavarmma, par son antipathie pour les choses de la science politique, était réduit à n'être déjà plus qu'une proie, dont les monarques, ses auxiliaires, et le roi de Vânavâsî, son ennemi, s'en allaient se partager les membres. Vasantabhânou, qui tenait sous ses ordres les armées de son allié, *qu'il trahissait,* les ayant

(1) *Kaushavdhanantcha.*

séparées suivant son dessein et suivant les forces des autres, détruisit fantassins et cavaliers d'Anantavarmma, et le fit son prisonnier. « Je serai content, dit-il aux conjurés, quelle que soit la part, que vous consentirez à me donner. » Mais, suivant avec perfidie le fil de sa trame, il fit naître des rixes dans le partage de cette victime, renversa tous les alliés, *les uns par les autres*, et dévora à lui seul toute la proie. Il fit au roi de Vânavâsî la grâce de lui donner une certaine portion, déroba aux yeux Anantavarmma et réunit dans ses mains le royaume entier.

» Dans cette conjoncture, Vasourakshita, le vieux ministre, avait, de concert avec quelques nobles citoyens, recueilli cet enfant, appelé Bhâskaravarmma (1), sa sœur aînée, Mandjouvâdinî, âgée de treize ans, et la grande reine, nommée Vasoundharâ, mère de l'un et de l'autre. Il s'enfuit avec eux; mais, son âme consumée d'une fièvre, causée par la catastrophe de son maître, il abandonna la terre (2).

» Alors des amis tels que lui emmenèrent dans le royaume d'Amitravarmma (3) la reine avec ses enfants et présentèrent Mâhiçmatî à ce demi-frère de son époux, né d'une autre mère. Cet homme vil s'est enflammé pour cette noble femme d'un criminel amour : il en fut repoussé avec des menaces. Cette dame, de qui la vertu est

(1) *Celui, qui a pour cuirasse ou cotte-de-maille l'astre, qui fait la lumière.*

(2) Textuellement : *son corps.*

(3) *Celui, qui se fait de ses ennemis une armure défensive.*

sans tache, veut faire de son fils un prince digne du trône ; mais lui, il cherchait à détruire cet enfant, qui se trouvait ainsi confié à la férocité même. La reine, informée de ces choses : « Père Nâlîdjangha (1), me dit-elle, en quelque lieu que je puisse vivre d'une existence assurée contre la mort avec ce mien jeune fils vivant, toi, arrivé là sans malheur, fais-moi parvenir de ses nouvelles : *que je sache* si je dois le suivre. »

» Je fis donc à grande peine sortir cet enfant du palais au milieu d'une foule et je m'enfonçai avec lui dans les forêts du mont Vindhya. Afin de rassurer ce jeune prince en danger au milieu de ses domestiques, je le fis reposer quelques jours dans la hutte d'un pâtre : ensuite, effrayé par la subite arrivée des émissaires du roi, je me retirai plus loin. Là, voulant tirer de l'eau pour cet enfant, que pressait une soif épouvantable, je glissai et je tombai dans le puits. C'est à toi, que je dois la faveur, qui m'en a retiré. Sois donc ici toi-même le protecteur de cet enfant, qui est le fils d'un roi et qui cependant n'a personne, qui le défende. »

» Il dit et joignit ses mains au front.

« De quelle famille, demandai-je, est sa mère ? » Il répondit à ma question : « Le roi de Koçala, Kousoumadhanvan, engendra sa mère au sein de Sâgaradattâ, fille de Vaïçravana, un négociant, qui habitait la ville de Pâtalîpoutra. »

« S'il en est ainsi, lui dis-je, la mère de cet enfant et mon père sont nés du même aïeul maternel. » A ces

(1) Nom de sobriquet : *celui, qui a les jambes comme une tige de lotus.*

mots, j'embrassai mon jeune parent avec tendresse.

« Qui fut ton père, fit le vieillard, entre les fils de Lunus? »

« Souçrouta! » répartis-je; et ce nom mit le comble à sa joie. « Eh bien! moi, secondé par la vraie politique, ajoutai-je, j'arracherai cette pierre (1), dont la surface seulement est frottée de politique; et je rétablirai cet enfant sur le trône de ses pères! »

A peine en eus-je fait la promesse, qu'il me vint à l'esprit : « Comment apaiserai-je la faim de cet enfant? » Au même instant apparurent deux gazelles, qui avaient échappé à trois flèches d'un chasseur. Le Kirâta, *dans son dépit,* rejeta de sa main l'arc et deux flèches, qui lui restaient. *Je m'en saisis,* et je les envoyai frapper ce couple de quadrupèdes. Ils tombèrent : celui-ci transpercé jusqu'aux plumes de sa flèche; celui-là, cachant même dans son corps l'empennure de la sienne. Je donnai l'une des gazelles au chasseur; je retirai de l'autre ses entrailles, sa peau et sa queue; je mis le corps en morceaux, je coupai les cuisses, le cou, les os et cætera, je me façonnai une broche; et, quand j'eus fait cuire cette viande sur des charbons ardents, je contentai ma faim et celle de mes deux commensaux. Tout en m'occupant de cette affaire, j'interrogeai le Kirâta, que la vue de mon adresse avait transporté d'une vive admiration. « Dis-moi (2)! fis-je; connais-tu l'histoire de Mâkiç-

(1) Voyez, page 287, la note 2.
(2) *Ayi*, particule vocative.

matî ? » Il me répondit alors : « Il s'est opéré un changement, qui fait envie (1) à la peau des tigres : ne sais-tu pas ? On dit qu'un prince, nommé Pratchandavarmma, le frère puiné de Tchandavarmma, vient ici, désirant obtenir Mandjouvâdinî, la nièce (2) d'Amitravarmma. Cette nouvelle a fait monter la ville au comble des fêtes ! »

Sur ces mots, je dis à l'oreille du vieillard : « Amitravarmma est un perfide. S'il donne la fille en mariage, comme il sied à son rang, c'est pour apaiser la mère ; ensuite, il attirera le fils dans un piége par la bouche même de sa mère, et le tuera, comme il en a le désir. Retourne donc ! annonce à la reine que son fils est sauvé ; raconte-lui mon histoire. Dites ensuite : « Un tigre a dévoré l'enfant ! » et qu'elle fasse éclater un grand désespoir. Le traître, affichant la douleur au dehors, mais plein de joie au fond du cœur, essayera de consoler Mâhiçmatî. Cela fait, tu iras lui dire au nom de la reine : « Cet enfant est passé dans l'autre monde parce que j'ai commis la faute de mépriser ton sentiment ; mais, à l'avenir, je suivrai tes ordres, comme ils me seront donnés ! » — « Oui ! » dira-t-il ! et d'accourir, abandonnant son cœur à la joie. Ensuite, ayant mêlé à l'eau ce poison subtil, qu'on appelle Vatsanâbha (3), il faut qu'elle y

(1) *Oudriti,* avec *r* voyelle ; mot, qu'on ne trouve, ni dans l'*Amara-kosha,* ni dans Bopp, ni dans Wilson, ni dans le Dictionnaire de Böhtlingk et Roth, en cours d'impression.

(2) Textuellement : *fille.*

(3) Poison actif, la racine de l'*Aconitum ferox,* exportée du Népâl. On l'appelle aussi *Mîthâ Zeher.*

plonge un bouquet de fleurs et qu'elle en frappe le roi sur la poitrine et sur la bouche, en disant : « Que ce coup, scélérat, soit un coup d'épée pour toi, s'il est vrai que je suis une épouse fidèle à son mari ! » Puis, qu'elle plonge de nouveau les *mêmes* fleurs dans la *même* eau, où elle aura mêlé *secrètement* du contre-poison, et qu'elle donne ce bouquet à sa fille. Le roi mort, celle-ci restant saine et sauve, le peuple, s'attachant à ses pas, s'écriera : « C'est une sainte ! » Ensuite : «Que ce pays sans maître, dira-t-il, soit donné à Pratchandavarmma et que cette jeune fille devienne son bien en même temps que ce royaume ! » Pendant ce temps-là, nous deux, cachés sous une parure de crânes humains, comme deux mendiants consacrés à Mahâdévî, nous habiterons hors de la ville, auprès du cimetière. Enfin, que la reine dise en confidence à ceux, qui marchent de pair avec les plus augustes personnes, aux anciens de la cité, aux vieux ministres, dont elle connaît la discrétion (1) : « Aujourd'hui la déesse Vindhyavâsinî m'a fait la grâce de se montrer à moi dans un songe : « Dans quatre jours, à compter de celui-ci, Pratchandavarmma, disait-elle, abandonnera la vie ; et, dans le cinquième jour, à l'heure, où tout le monde a quitté mon temple, bâti sur le bord de la Révâ, assurez-vous bien de tous les côtés qu'il n'y reste personne, *et fermez-le.* Alors, un jeune brahme, ouvrant ses portes, en sortira avec ton fils. C'est lui, *de qui la vertu* a sauvé ce royaume et qui rétablira cet enfant sur le trône *de ses pères.* Ce fut moi, sous la forme d'une tigresse, qui

(1) Textuellement : *âptân*, « justos, convenientes. »

enlevai, n'en doute pas, ton enfant pour le cacher. Que ta fille, cette belle Mandjouvâdinî, soit donnée comme épouse elle-même à ce fils de brahme! » C'est ainsi qu'elle a parlé! Gardez ces choses bien secrètes au milieu de vous jusqu'au temps, où vous les verrez accomplies. »

Ces instructions données, le vieillard de s'en aller aussitôt, plein de joie; et le dessein fut exécuté de la manière, que je l'avais conçu dans ma pensée.

Bientôt cette nouvelle de circuler en tous lieux : « Oh! disait-on, combien est grande la puissance des épouses fidèles à leurs époux! Le coup de ce bouquet fut pour lui, vraiment! un coup d'épée! Il est impossible que l'on dise : « C'est une chose, où la reine a mêlé de la trahison, » puisque ce même bouquet, donné à sa fille, devint pour elle, non la mort, mais la parure même de son sein! Quiconque désobéirait aux paroles de cette chaste femme, serait inévitablement réduit en cendres! »

Ensuite, nous ayant vu entrer dans le palais, son fils et moi, sous notre déguisement de Mahâvratis (1), pour demander une aumône, elle se leva, les seins stillants de lait, et, dans le trouble de la joie, elle me dit : « Bienheureux, que cet andjali *de mes mains* et que cette femme sans appui soient honorés de ta faveur! Un songe m'est apparu : est-il vrai ou non? — « Tu en verras, lui répondis-je, le fruit aujourd'hui même. » — « S'il est ainsi, fit-elle, cette femme, votre servante, pourra se louer d'une grande fortune; car le songe dit qu'elle va trouver un appui. » Elle me fit saluer par Mandjouvâdinî, que

(1) Des racines : *mahâ*, « grand, » et *vrata*, « pénitence religieuse. »

l'amour causé par ma vue remplissait de timidité, et m'adressa une seconde fois la parole sur un ton accentué par la joie : « S'il n'y eut que mensonge dans ce langage *de vous*, il faudra que je mette en prison demain ce jeune ascète, votre enfant ! » — « Qu'il en soit ainsi ! » lui répondis-je avec un sourire, moi, de qui les regards de Mandjouvâdinî affligés d'amour ébranlaient déjà la fermeté.

L'aumône reçue, j'appelai Nâlîdjangha ; je sortis du palais et j'interrogeai peu à peu le serviteur, qui me suivait : « Où en est venu ce vil (1) Pratchandavarmma, dont il est tant parlé ? » — « C'est un homme, qui dit, sans écouter le doute : « Ce royaume est à moi ! » et qui, loué par les bardes, s'est assis à la place du roi sous l'ombrelle même ! » — « S'il en est ainsi, repris-je, tiens-toi dans le jardin public. »

Cette commission donnée au vieillard, je quittai mes habits dans une petite chapelle déserte, à l'un des côtés du rempart ; je les mis sous la garde du royal enfant et, m'étant revêtu du joyeux costume d'un jongleur, je fus trouver Pratchandavarmma, de qui j'obtins la faveur (2). A l'heure donc, où le chaud du jour s'est apaisé, moi, homme rompu à tous les exercices, qui amusent la multitude, ayant réuni plusieurs joyeux compagnons, habiles dans le chant, la danse et les autres arts, je déployai

(1) Textuellement : *alpâyous*, « juvenis, brevem habens vitam, » que nous regardons en tous sens comme l'opposé des mots : *dîrghâyous*, *âyoushmat*, « senex, senior, » et, figurément, « vénérable, seigneur. »

(2) *Aityanwarandjayam*, faute d'impression non indiquée à l'*Erratum*, au lieu de *aityânwarandjayam*.

mon savoir-faire à ses yeux : la marche sur les mains, la marche, tenant les pieds en haut, libres ou liés, la marche du crocodile ou du requin, de l'écrevisse et autres, le saut de la carpe et cætera. Puis, ayant demandé leurs poignards à ceux des spectateurs, qui étaient près de moi, et plaçant mon corps sur leurs pointes, j'exécutai des tours difficiles, admirables, comme le vol du faucon, le vol de l'orfraie et d'autres. Mais, tout à coup, j'envoyai un de ces poignards se ficher dans la poitrine de Pratchandavarmma, placé dans une enceinte réservée, que tenaient circonscrite vingt arcs *posés à terre ;* et je m'écriai : « Vive mille années Vasantabhânou ! »

Je sautai par-dessus la cîme du bras et l'épaule vigoureuse d'un guerrier, qui avait déjà levé son cimeterre pour me fendre le corps en deux ; et, tandis qu'il était encore dans la stupéfaction, aux yeux levés du monde *pour suivre mon vol,* je franchis le rempart, aussi haut que deux hommes. Je me plongeai dans le jardin public, en criant : « Voici la route de mon escorte (1) ! » Je courus d'abord à l'orient dans un chemin planté de tamâlas, où Nâlîdjangha effaçait sur le sable la trace de mes pas. Ensuite, de m'enfuir au midi, en suivant le rempart, d'une course impossible à démêler par les amas de briques, dont la route se trouvait couverte. J'escaladai le fossé, qui ceignait le rempart ; je me précipitai dans la petite chapelle déserte, où je revêtis le costume, que j'y avais naguère déposé ; et, le jeune prince m'accompagnant, je regagnai mon hermitage du cimetière

(1) Textuellement : *me sequentium hæc videtur via !*

par la porte du roi, où le trouble, qu'avait soulevé mon action, nous rendit le passage difficile.

Déjà, avant ce temps, j'avais creusé un caveau dans le temple de Kâlî (1) et sous la niche de son idole. De grosses pierres, dont j'avais brisé la masse d'un côté, dérobaient aux yeux son entrée extérieure. Ensuite, au milieu de la nuit, *à l'heure, où elle commence à* baisser vers son déclin, l'enfant et moi, nous étant coulés dans ce caveau, nous y restâmes dans un profond silence, couchés sur des étoffes, ornées de magnifiques pierreries, que l'un des eunuques y avait *secrètement* apportées.

La reine, dès le lendemain, rendit au prince Mâlavain, Pratchandavarmma, les honneurs du bûcher, comme il séait à son rang, et imputa cette catastrophe à une trahison du roi des Açmakas. Le jour suivant, à l'aube même du jour, accompagnée des anciens, des chefs, des ministres et des citadins, convoqués tous d'avance, elle se rendit au temple de Bhagavatî, honora la Déesse ; et, quand elle se fut assurée de tous les côtés, sous les yeux de son cortége, que l'enceinte de la chapelle était absolument déserte, elle se tint avec son peuple les regards fixés *sur la porte* et fit battre les tambours du bruit le plus éclatant. Averti par ce fracas, dont à peine un très-faible son pénétrait dans le caveau, je soulevai de ma tête seulement la statue avec sa base aux pieds de fer, masse difficile à remuer par les efforts mêmes d'un homme vigoureux ; et, tenant un de ses côtés avec mes deux mains, je la déplaçai, sortis et fis sortir le royal

(1) Suivant le texte : *Dourgâ* ; c'est un autre nom de la Déesse.

enfant. Ensuite, quand j'eus replacé Dourgâ comme elle était avant, j'ouvris les portes, je me rendis visible et je dis aux citoyens, qui se tenaient respectueusement inclinés, les mains jointes au front, l'admiration excitée, le poil manifestement hérissé, les regards joyeux et pleins de foi :

« Voici les paroles, que la Déesse Vindhyavâsinî vous adresse par ma bouche : « Je vous donne aujourd'hui cet enfant, que, dans ma pitié, j'ai enlevé sous la forme d'un tigre et caché. Dorénavant, il appartient peu à sa mère, car je l'ai adopté pour mon fils ! » Ainsi a-t-elle parlé ; recevez donc ce *présent d'elle,* nobles citadins. Apprenez que c'est moi, qui l'ai sauvé ! Voici la main, qui a rompu ce dur vase de pierre (1), dont la méchanceté manifeste eut l'art d'associer une infinité de mortelles perfidies. Dourgâ, en récompense, me donne à moi, son libérateur, sa *noble* sœur aux charmants sourcils ! »

A ce langage : « Oh ! combien est heureuse la famille de Bhodja, à qui Dourgâ même t'a donné pour tuteur ! » Et, parlant ainsi, les citoyens de se réjouir, tandis que ma belle-mère était dans un état de bonheur, auquel sa joie dérobait les paroles. Elle me fit prendre suivant les rites ce jour même la main, pareille à la fleur en bouton, de Mandjouvâdinî.

Aussitôt la nuit (2) arrivée, je fis remplir soigneusement le caveau. Le monde n'ayant pas trouvé de fosse, aucune pensée de fraude, ni telle autre chose ne put se glisser

(1) Voyez, page 287, la note 2.

(2) Ici, l'édition imprimée porte *djâminî* au lieu d'*yâminî*, faute, qui n'est pas signalée dans l'*Erratum*.

dans les conversations, qui roulaient *toutes* sur les circonstances de la scène (1). On s'imagina que je tenais par quelque portion de moi-même à la nature divine : aussi personne ne désobéit à mes ordres. « Voilà, disait-on, le fils de Kâlî, ce *tuteur* de l'orphelin royal. Ma renommée fut ainsi la cause de ma puissance. Dans un jour fortuné, je fis ceindre *le jeune* Bhadrâkrita du cordon sacré par l'archibrahme du palais et, lui donnant les Traités de politique à étudier, j'exerçai moi-même les fonctions de la royauté.

« Le royaume, pensé-je, repose sur trois énergies. Ces énergies sont le conseil, le pouvoir et la persistance, qui s'entraident mutuellement. En toute affaire, les résolutions arrêtées suivent la route du conseil ; la puissance commence les choses, mais c'est la persistance, qui les termine. L'arbre de la politique a pour sa racine le conseil dans les cinq angas (2); pour tronc, la puissance dans les deux formes (3) ; pour ses branches, la persistance dans les quatre gounas (4); pour ses feuilles, les soixante-douze prakritis (5); pour ses boutons, les six

(1) *Abhyoupâya*, « de l'expédient. »

(2) Les amis, les expédients, la distinction de la place et du temps, l'opposition au mal, le succès.

(3) L'abondance de richesses et l'abondance de population.

(4) Le déploiement de l'esprit, la paro'e, le corps et l'action.

(5) « Ces quatre prakritis *ou puissances*, désignées sous la dénomination commune de souche des pays environnants, avec huit autres, *appelées les branches et qui offrent différentes sortes d'alliés ou d'adversaires*, sont déclarées les douze principales prakritis. — Cinq autres pouvoirs secondaires, savoir : leurs ministres, leurs territoires, leurs places fortes, leurs trésors et leurs armées, ajoutés à chacun de ces douze pouvoirs, forment en tout soixante-douze prakritis *ou pouvoirs*. (*Lois de Manou*, Livre VII, versets 156 et 157.)

moyens de la défense (1) ; pour fleurs et fruits, la réussite des énergies. Que l'homme d'état sache *donc* en tirer son profit. Ce fameux Aryakéton, le ministre de Mitravarmma*, ne peut, à cause de plus d'une supériorité (2), vivre en paix avec qui n'est pas son ami. Il est doué de toutes les qualités du ministre et, comme il est né dans la maison de Koçala, il est allié à la mère de mon pupille. Mitravarmma* est tombé parce qu'il a dédaigné ses conseils. Quel bonheur, si je pouvais acquérir son amitié ! »

En conséquence, je donnai confidentiellement cette commission à Nâlîdjangha : « Mon enfant, dis en particulier au noble Aryakétou : « Qu'est-ce que cet homme de jongleries, qui savoure ici les honneurs de la royauté ? N'est-ce point un serpent, qui tient embrassé notre enfant? Que va-t-il faire? Le rejeter ou le dévorer ? » Rapporte-moi bien quelles seront ses paroles. »

Je dis, et le serviteur une autre fois me rendit cette réponse : « Je l'ai honoré plusieurs fois de mes présents, j'ai eu différentes conversations avec Aryakétou, je lui ai massé les pieds et les mains. Enfin, l'extrême familiarité en ayant amené l'occasion, je l'ai questionné de la manière, que tu m'avais enseignée, et voici la réponse qu'il m'a faite de sa bouche : « Excellent homme, ne parle point ainsi ! On dit que la famille possède en lui un mi-

(1) La paix, la guerre, l'invasion, la défense, semer la dissension parmi les auxiliaires de l'ennemi, s'allier avec un roi plus puissant.

** C'est *Amitravarmma*, que ce prince est nommé plus haut, pages 275 et 278. Il y a sans doute faute de l'une ou de l'autre part.

(2) L'édition malheureusement ne porte ici aucune ponctuation. Il en faut une, soit avant ces mots, soit après. De quelque côté, qu'on mette cette *virgula*, le sens du texte peut en être ici quelque peu modifié.

roir de toute pureté ; que c'est une habileté non commune d'intelligence, une force de vie plus qu'humaine, une générosité sans mesure, une adresse plus que merveilleuse dans les armes, une science infinie dans les arts ; que sa vigueur d'esprit est assaisonnée de bienveillance ; que c'est un guerrier d'un héroïsme invincible. Les qualités, dont chacune est difficile à obtenir, sont venues d'elles-mêmes se réunir toutes en lui. C'est un arbre de tchiravilva (1) pour les ennemis, c'est un arbre de sandal pour les cœurs soumis. Sache qu'il a déraciné lui-même cette pierre (2), qui avait des prétentions à la science politique et qu'il a rétabli ce fils du roi dans l'empire de ses pères. Il n'y a pas un doute à concevoir là-dessus. »

Ayant ouï ce rapport, après que je l'eus sondé mainte et mainte fois par différentes épreuves, je fis de ce ministre l'associé de mes pensées. Je me créai donc un ami en lui, des conseillers d'une intégrité véritable et des agents secrets *observant tout* sous divers travestissements. Ayant appris d'eux que la masse des sujets était une multitude insoumise, d'un orgueil extrême, et pleine de gens cupides, je mis la pureté en recommandation. « Il faut pour accomplir mes fonctions royales, me suis-je dit, que je fasse naître la justice, que je châtie les hérétiques, que j'extirpe les racines du vice, que j'abatte les fraudes des ennemis, que je maintienne les quatre ordres chacun

(1) *Galedupa arborea.*

(2) Il y a ici un calembourg. Le ministre joue sur le mot *açmaka*, lequel signifie à la fois un *Açmakain*, un homme du pays des Açmakas, et une *pierre*, une *roche*.

dans son devoir. En effet, le bien et le mal sont les racines du commencement des choses soumises aux lois du châtiment (1); car il n'y a rien en pareil cas de pire que la faiblesse. » Je régnai donc, grâce à la connaissance de ces moyens.

(1) Ou : *En effet, le commencement des choses, qui s'élèvent au-dessus du châtiment, a pour sa racine le bien et le mal.*

FIN DU CHAPITRE VIII

ET DE

L'HISTOIRE DE DIX JEUNES PRINCES.

NOTICE.

NOTICE

SUR L'IDENTITÉ PROBABLE DE KÂLÎDÂSA ET DE MÂTRIGOUPTA

D'APRÈS LE MÉMOIRE DE SIR BHAU DAJI.

> **« Dhanvantari, Kshapanaka, Amara-Sinha, Çankou, Vêtalabhatta, Ghatakhourpara, Kâlidâsa, le fameux Varâha-Mihira et Vararoutchi étaient les neuf pierres précieuses de Vikrama. »**
>
> *(Distique mémorial.)*

Une excellente Dissertation, lue devant la Société asiatique de Bombay, le 11 octobre 1860, par un savant indigène, sir Bhâu Dâji, renferme de si intéressants aperçus, que nos lecteurs nous sauront assurément bon gré de mettre sous leurs yeux un résumé de ce beau travail ; fruit mûr, comme dirait un poète de l'Inde, au soleil d'une chaude et pénétrante étude.

L'auteur du Mémoire commence par exposer les époques si variées, où les différentes opinions supposent qu'a dû fleurir cet Ovide et ce Shakespeare indien, comme nous avons, sir William Jones et moi, appelé notre admirable Kâlîdâsa.

Ce fut dans le VIIIe siècle avant la naissance de Jésus-Christ, si l'on veut suivre Hippolyte Fauche;

Mais notre sentiment, puisque l'auteur du Mémoire nous a fait l'insigne honneur de le compter au milieu d'autres plus savants, n'était qu'une simple conjecture ; et nous avons humblement avoué, dès le second volume de notre Kâlîdâsa, que nous ne possédions pas dans notre muette solitude un nombre suffisant de livres, non pour la soutenir, mais pour en faire seulement une étude moins superficielle.

Dans le premier siècle avant l'ère chrétienne, selon William Jones, suivi par la plus grande partie des Orientalistes ;

Dans la première moitié du siècle deuxième après le Christ né, si l'on préfère adopter la conjecture de M. Charles Lassen ;

Dans le Ve siècle, suivant le colonel Wilford et James Prinsep, à la main de qui le docte Elphinstone joint la sienne dans son admirable Histoire de l'Inde ;

Dans le XIe siècle, si l'on aime mieux embrasser l'opinion du Guzarate, du Malwa et du Dekhan, fondée sur l'autorité peu sûre du Bhodja-Prabandha.

L'auteur du Mémoire établit jusqu'à plus ample informé que la grande figure de Kâlîdâsa ne cache pas une personne autre que le Mâtrigoupta, cité dans l'Histoire

de Kachmyr (1), poète illustre, qui vécut à la cour de Harsha Vikramâditya, ce monarque admiré, auquel Oudjayinî se glorifiait d'obéir dans notre VI[e] siècle.

Là, dans cet *Océan-des-rois*, l'historien exalte le génie de ce Mâtrigoupta, la beauté de ses ouvrages, la noble vertu de sa conduite exemplaire, avec des éloges tels, qu'on ne saurait mieux les assortir, si l'on avait à louer ces mêmes qualités dans un Kâlîdâsa. Et cependant tout le monde si vaste de la Littérature sanscrite ne possède point un seul ouvrage, qui porte devant lui cet illustre nom de Mâtrigoupta ! Comment un poète si admiré n'aurait-il pas empreint durablement sa trace dans une de ces œuvres, dont la mémoire des siècles, une fois sortis de la barbarie, s'est toujours fait un devoir de garder soigneusement le trésor comme une des plus dignes richesses de l'esprit humain ?

D'un autre côté, la même histoire ne manque pas d'inscrire à toutes les époques ces noms de poètes fameux, qui ont illustré chacune de leurs phases. Et cependant on n'y rencontre nulle part une place donnée au grand Kâlîdâsa ! On n'y trouve dans aucun lieu ce nom si populaire, que la dramatique Çakountalâ, la gracieuse élégie du *Nuage-messager* et le chant héroïque du *Raghou-vança* avaient, pour ainsi dire, identifié chacun avec son propre nom ! Omission inconcevable, si l'on refuse d'accepter l'opinion qu'on retrouve Kâlîdâsa dans Mâtrigoupta, que l'un fait une même personne avec l'autre et que celui-ci est vraiment synonyme de celui-là.

(1) Le Radja-tarangini, c'est-à-dire, *l'Océan-des-rois*.

Les deux noms en effet ont à peu près la même signification. Celui-ci veut dire *le serviteur de Kâlî;* celui-là signifie *le protégé de Mâtri.* Mais Kâlî et Mâtri ne sont qu'une même Déesse; l'une ou l'autre, c'est toujours l'épouse de Çiva. Dans un aspect, c'est le Dieu, considéré en sa puissance d'extermination; dans l'autre point de vue, c'est encore la même personnification, envisagée dans sa force de reproduction. Ici, on se relève sous la main réparatrice; on ne craint pas de s'appeler Mâtrigoupta, *le protégé de Mâtri:* là, on s'humilie sous la main écrasante; on est seulement Kâlîdâsa, *le serviteur de Kâlî.* Un synonyme est venu se mettre à la place d'un autre; mais l'ineffable patronne n'en est pas moins ici et là restée partout la même, quoique sous deux noms différents.

Ainsi, grâce à ces rapprochements ingénieux, les ouvrages de Mâtrigoupta, qui paraissaient manquer aux Bibliothèques de l'Inde, s'y retrouvent dans les œuvres mêmes de Kâlîdâsa; et le nom de Kâlîdâsa, qui semblait manquer parmi ceux des poètes mentionnés au Râdjatarangini, n'a jamais, pour ainsi dire, cessé lui-même d'y briller dans le nom de Mâtrigoupta.

Kâlîdâsa, dit la tradition, sut tellement plaire à Vikramâditya que le généreux monarque lui donna en présent la moitié de son royaume.

Ici, l'histoire se rencontre avec la tradition et lui vient en aide pour identifier l'un avec l'autre d'un commun accord ces deux personnages.

Vikramâditya établit Mâtrigoupta, dit en effet l'*Océan-des-rois,* gouverneur de Kachmyr; dignité, qu'il posséda

quatre ans, neuf mois et un jour. Peu de temps après, mourut ce noble admirateur du poète. Son héritier légitime était éloigné de Kachmyr; mais à peine celui-ci eut-il mis le pied dans ses campagnes que Mâtrigoupta se démit à l'instant de son pouvoir et gagna par cette conduite sage l'amitié du nouveau roi.

Ensuite, il embrassa la vie religieuse : le poète et le vice-roi endossa l'humble costume de l'yati, vécut encore dix ans et mourut à Bénarès.

A son tour, la tradition vient aussitôt confirmer ici de son témoignage le récit de l'histoire et rendre la pareille à celle-ci en l'aidant elle-même à ne faire qu'un seul être de ces deux personnes, car elle nous dit également :

« Kâlîdâsa vécut au milieu des sages les plus instruits de Bénarès. »

Si notre opinion est fixée maintenant sur le pays de sa mort, il semble qu'il ait pris soin lui-même de ne laisser aucune incertitude sur la terre de sa naissance par suite d'une tendance, pour ainsi dire, instinctive à se reporter continuellement de sa pensée vers le nord, comme l'aiguille de la boussole. On reconnaît dans ses écrits un homme familiarisé avec les grandes scènes de l'Himâlaya, où ses yeux, en s'ouvrant au jour, ont dû voir ces pics aériens aux diadèmes de neige; où ses narines à peine écloses ont dû commencer par aspirer ces odeurs balsamiques, dont la brise avait imprégné son aile en passant sur la roche moussue, qui servit de couche au daim musqué; où l'oreille du poète au berceau, dès sa première sensation, entendit la chute des avalanches, qui s'écroulent des sommets d'or, éternellement illu-

minés par les rayons du soleil. C'est là qu'il emprunte ses comparaisons ; c'est là qu'il puise toutes ses images; c'est là, où presque involontairement un sursaut de l'âme, un mouvement comme instinctif de sa plume, un mot, qui vient se placer de lui-même dans son hémistiche, ramène toujours sa pensée par l'influence du sentiment, qui faisait dire au poète latin :

> Nescio quâ natale solum dulcedine cunctos
> Ducit, et immemores non sinit esse sui!

Il est d'ailleurs, aussi loin que peut s'étendre ma vue dans l'horizon des lettres sanscrites, dit l'auteur du Mémoire ; il est, dis-je, le premier, chez qui l'on trouve une mention de la sensitive (1), ce curieux végétal naturel au Kachmyr dans ses régions occidentales.

Sans doute, si l'auteur du *Nuage-messager* a si bien réussi dans cette gracieuse élégie, c'est par l'influence d'un rapport secret, qui tenait ce poétique sujet lié d'un nœud intime avec sa primitive condition. C'est lui-même évidemment, qu'il s'est proposé de peindre ainsi sous l'image d'un Génie, condamné par le Dieu des richesses, — né pauvre ou devenu indigent, a-t-il voulu dire, — aux ennuis de l'exil douze mois entiers dans les pays du midi, — où il s'en est allé, devons-nous comprendre, tenter la fortune, — et d'où, après ce long séjour, la colère de Kouvéra éteinte, — c'est-à-dire, Kâlîdâsa comblé des largesses de Vikramâditya, — l'inspiré doit enfin

(1) *A living saffron flower.*

revenir, impatient de revoir sa patrie, son toit natal et Kamalâ, sa digne épouse.

D'ailleurs, si l'on tire une ligne droite, à partir du Râmagiri jusqu'au mont Himâlaya, elle passera nécessairement sur Kachmyr : c'est donc là ou dans une contrée voisine, que le Destin avait dû mettre la place favorisée de son berceau.

Au reste, il est parlé en termes exprès, dans le *Râdja-tarangini* lui-même, du voyage de son héteronyme à la cour de Harsha Vikramâditya, « de qui la seule ombrelle tenait réuni tout l'empire de l'Inde et qui voyait fleurir aux pieds du trône un poète célèbre, appelé Mâtrigoupta. Ce digne *protégé de Mâtri* était venu de sa terre natale visiter le maître du monde, accessible à tous les hommes de talent, qui formaient une nombreuse assemblée autour de son royal parasol. »

C'est ainsi que les faits certains de Mâtrigoupta viennent confirmer plus d'une fois les conjectures au sujet de Kâlîdâsa.

Un nouveau témoignage, qui n'est pas lui-même à rejeter dans son humble valeur, car il peut contribuer, autant que le permettent du moins ses petites forces, à pousser l'intéressant problème vers la solution entrevue ; c'est que le *Râdja-tarangini* attribue dans son troisième livre au poète Mâtrigoupta un vers (1), qui renferme les mêmes idées et se trouve à peu près conçu dans les mêmes termes que le cent treizième vers (2) du *Nuage-messager* de Kâlîdâsa.

(1) *Râdja-tarangini*, édition de Calcutta, livre susdit, vers 255.
(2) Édition de Wilson.

Ces deux poètes, s'ils ne sont pas un même individu, avaient eu probablement eux-mêmes à souffrir, comme beaucoup de grands génies, les étreintes de la pauvreté. C'est, du moins, ce que nous donnent à penser, dans l'un, ces vers (1) de *l'Océan-des-rois*, où Mâtrigoupta expose à Vikramâditya les souffrances de ses jours écoulés; dans l'autre, une stance, qu'on trouve à la fin de son *Vikrama et Ourvaçi,* et que semble inspirer au poète un retour mélancolique sur les misères de sa vie passée :

« Que, grâce à toi, Indra, ces deux avantages, difficiles à joindre ensemble et qui s'excluent mutuellement, la richesse et le génie poétique, soient réunis pour le bonheur des honnêtes gens (2)! »

Ce vœu fut exaucé, car on lit ce titre aux couleurs poétiques sous le chapitre même, consacré dans *l'Océan-des-rois* à Mâtrigoupta et ses deux augustes bienfaiteurs :

« Histoire des trois rois (3); lesquels se ressemblaient dans leurs dispositions pour les vertus, s'honoraient mutuellement et paraissaient eux-mêmes l'eau du Gange, qui roule en ses trois canaux. »

Ainsi la vie du poète, nécessiteuse dans ses commencements, fut aussi resplendissante sur la fin par les magnificences de sa dignité, qu'elle fut illustrée par l'admiration, universellement accordée à la beauté de son génie.

(1) Livre III, vers 18.

(2) Extrait de ma traduction, tome I des *Œuvres complètes de Kâlidâsa*, page 125.

(3) Vikramâditya, Mâtrigoupta et Pravaraséna.

Afin de montrer combien les dépositions du ***Râdja-tarangini*** sont fidèles, sir Bhâu Dâji a présenté dans son Mémoire quelques circonstances, en les rapprochant très-utilement de certains détails, relatés dans le voyage, que le Chinois bouddhiste, Hiouen-Thsang, traduit en français, ajoute l'académicien de Bombay, par «l'éminent sinologue Stanislas Julien,» fit dans l'Inde et le royaume de Kachmyr au sixième siècle de l'ère chrétienne. « A mon arrivée dans Kachmyr, je fus placé, dit le voyageur, au Jayendra-vihara, monastère, que le beau-père du roi actuel, — Pravaraséna, comme on a tout lieu de croire, — fit construire de ses pieuses dépenses. » Le couvent bouddhiste, appelé Çri Jayendra-vihara, dit également le Râdja-tarangini, était dû à la piété de l'oncle maternel du roi Pravaraséna.

Or, suivant la coutume de l'Inde, un oncle maternel est encore appelé de notre temps même un beau-père.

En dernière analyse, ces données, assurément déjà bien précieuses, peuvent s'augmenter à mesure que de nouveaux livres passeront de la nuit au jour.

Ainsi Mallinâtha, dans un commentaire sur le quatorzième vers du ***Nuage-messager,*** nomme Dîngnâga et Nitchoula comme deux contemporains de Kâlîdâsa. L'un était son ennemi déclaré ; l'autre, son disciple de cœur. Mais on possède un ouvrage du premier : le ***Gotama-soûtra vritti.*** Son étude ne pourrait-elle jeter sur la question proposée les rayons d'une plus vive lumière ?

Ainsi encore le ***Hayagrîva-badha*** ou la Mort de Hayagrîva est un drame, que Bhartribhatta, son auteur, composa, dit-on, pour être joué à Kachmyr devant

Mâtrigoupta. Serait-il impossible d'y trouver, soit dans le prologue, soit dans la bénédiction finale, ou dans certaines allusions répandues çà et là, quelques inductions, qui rapprochâssent d'une plus complète évidence la question mise sur le tapis de la discussion ?

Mais, quoi qu'il en soit, les temps, où fleurit Kâlidâsa, ne peuvent être ceux du onzième siècle, dont nous venons de traduire en ce volume une des œuvres ; époque, raffinée en mensonges, subtile en fourberies, déhontée pour le vol, combinant avec froideur l'assassinat ; ces temps, où les ministres du culte, orthodoxes et dissidents, ne rougissaient pas de se prêter à des rôles indignes ; où, sans respect, ni pour les temples, ni pour les Dieux, on abusait également des uns et des autres comme d'instruments et de complices pour des intérêts mondains, des œuvres immorales ou des actions criminelles. Combien différents ont dû être les jours de cet âge encore si pur, où vécut l'auteur de Çakountalâ, ces temps de foi, de charité, oserai-je dire, et de fraternité, où l'on respectait sa parole, où l'on aimait la vérité, où l'on craignait les Dieux, où la religion était l'institutrice des bonnes mœurs, où les vertus descendaient du trône et y remontaient, comme ces eaux du ciel, qui tombent en pluies nourricières pour féconder le sol de la terre et qui retournent au ciel en humides vapeurs, sous les influences du soleil, pour servir de nouveau, dans les harmonies de la providence, à cet inénarrable va-et-vient de ses éternels bienfaits !

Juilly, 8 Décembre 1861.

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES DANS CE VOLUME.

FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES.

ERRATUM.

Page 5, fin de la septième ligne et commencement de la huitième, *lisez :* « faites avec habileté pour le maniement des grandes armes en tous les genres. » L'édition porte *mahaddyoudhanat: pounya...* » Aucun Lexique, ni Dictionnaire n'a le mot *dyoudhana.* Selon nous, ces deux points, signe du visarga, étaient une faute d'impression; il fallait joindre cette dernière syllabe sans visarga au mot suivant et lire : *natpounya,* « habileté. » Mais l'autorité du grand Wilson nous imposait, jusqu'à ce que, les fautes se répétant, nous avons enfin secoué un joug, que nous avions porté d'abord avec trop de respect.

Page 7, ligne antépénultième, *au lieu de :* « Voici la preuve de tout ce que j'ai dit; » *lisez,* comme aux pages 110, 144 et 230, où les mêmes expressions reviennent de manière à lever toute incertitude : « C'est au roi de statuer sur le reste. »

Page 20, ligne 13, faute d'impression, *au lieu de :* « ne prouvent-elles qu'il fut doué....; » *lisez :* « ne prouvent-elles pas... »

Pages 24, lignes 10 et 11, *au lieu de :* « le Tchânakya; *lisez :* « le Traité de Tchânakya. »

Page 77, ligne 10, *au lieu de :* « l'enchaîna au corps d'une charpente; » *lisez :* « l'enferma dans une cage de bois. »

Page 106, ligne 17, faute d'impression : « toi je que dois. » Il est évident qu'il faut : « toi, que je dois. »

Page 127, ligne 13 : « et sculptées; » *lisez,* au masculin : « sculptés. »

Page 170, ligne 26, effacez ou barrez les deux mots en italique : « *pour elle.* »

Page 172, ligne 5 : « de la peine; » *lisez :* « du châtiment, » parce que le mot *peine* revient au commencement de la ligne suivante.

FIN.





